This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

PQ
2
.A6
1773
v.3-4

Gottsched
10.8.54
89303
2 v. in 1

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Toni & Clairette, par M. de la Dixmerie; quatre Parties in-12 d'environ 150 pages chacune; à Paris chez Didot l'aîné, Imprimeur-Libraire rue Pavée près du Quai des Auguſtins.

CET ouvrage eſt précédé d'un très-bon *Diſcours ſur l'origine, les progrès & le genre des Romans.* L'Auteur fait remonter cette origine preſqu'aux premiers âges, en rangeant *Héſiode* & *Homère* dans la claſſe des Romanciers. Mais, s'il s'agit du Roman proprement dit, on ne voit aucune trace de cette eſpèce de production dans les beaux ſiècles d'Athènes.

& de Rome. Le Roman eſt né chez les Orientaux. Entr'autres écrits de ce genre on vit éclorre les *Fables Miléſiennes* qui n'étoient autre choſe que des Romans très-paſſionnés, ſouvent même très-diſſolus, & dont les mœurs des Ioniens avoient fourni le canevas. Ces Fables furent traduites par les Grecs ; mais ces traductions mêmes ſont poſtérieures au regne d'*Alexandre*. Ce ne fut qu'au bout de quelques ſiècles qu'on vit paroître un Roman auſſi régulier dans ſa forme qu'intéreſſant dans les détails : c'eſt celui de *Theagène* & *Chariclée*, ouvrage d'*Héliodore* Evêque de Tricca en Theſſalie, qui aima mieux renoncer à ſon Evêché qu'à l'honneur de cette production. C'eſt ce même Roman que *Racine* avoit appris par cœur dans ſa jeuneſſe. Il nous eſt encore reſté deux autres Romans de ce temps là, *Iſmène & Iſménias*, *Daphnis & Chloé*, l'un attribué à *Euſtache* Commentateur d'*Homère*, & l'autre à *Longus* qu'on doit regarder comme l'inventeur des Paſtorales. M. *de la Dixmerie* auroit pû remarquer que la traduction

Françoiſe de *Daphnis & Chloé*, que nous a laiſſée le célèbre *Amyot*, eſt charmante par la naïveté du ſtyle. C'eſt un de nos Livres que ceux qui aiment encore les graces naturelles de notre ancien langage reliſent avec le plus de plaiſir.

Les *Fables Miléſiennes* furent traduites à Rome preſqu'en même-temps que dans la Grèce. » Les Romains les » portoient avec eux à la guerre, & » le Général des Parthes, qui défit » *Craſſus*, trouva ces Fables dans la » malle du Général Romain. On » compte même parmi les Romanciers » de cette capitale du monde beau- » coup de ſes principaux perſonnages; » des Préteurs, des Pro-Conſuls, » des Conſuls, & même des Empe- » reurs. *Clodius Albinus*, qui diſputa » l'Empire contre *Sévère*, & qui fut » tué par lui, étoit l'auteur d'un Ro- » man dont le vainqueur fit la criti- » que en plein Sénat. »

Les invaſions des Barbares détruiſirent tout genre de Littérature dans la Grèce & dans l'Italie. Les Eſpagnols paſſent pour devoir aux Arabes leurs

premiers Romans ; leur imagination naturellement exaltée produisit un nombre prodigieux de Romans de Chevalerie, tels que l'*Amadis des Gaules* attribué par quelques-uns à Sainte *Thérèse*, *Dom Bellianis*, le *Miroir de Chevalerie*, *Tirant le Blanc*, *Palmerin* d'Angleterre, qu'on a cru être l'ouvrage d'un Roi de Portugal, l'admirable *Dom Quichotte*, fait dans l'intention de se moquer de tous les autres. Quoi qu'il en soit, l'auteur avance que nous pourrions disputer à l'Espagne l'invention ou le rétablissement des Romans chez les Modernes. Ce furent en effet nos Troubadours Provençaux qui instituèrent le genre de Poësie, perfectionné depuis eux, mais adopté chez la plupart de nos voisins ; leurs Fabliaux n'étoient autre chose que des Romans en vers rimés, écrits en langue Romance, langue très-défectueuse qui a produit la nôtre.

Les Anglois eurent aussi de très-bonne heure des Romans, & des Romans de Chevalerie. L'auteur caractérise ce genre d'ouvrage, tel qu'il

eſt aujourd'hui chez cette Nation ; il eſt devenu entre leurs mains une production utile autant qu'ingénieuſe. *Pamela*, *Clariſſe*, *Grandiſſon*, ſont des Cours de morale pratique à l'uſage de tous les états.

M. *de la Dixmerie* parcourt enſuite la plupart des Romans François de Chevalerie, de Féerie & de Morale, depuis celui qu'on attribue à *Turpin* Archevêque de Reims & neveu de *Charlemagne*, où les faits de ce Monarque ne ſont pas moins exagérés que ceux d'*Hercule* ne l'ont été par les Grecs. Les autres Romans de Chevalerie furent *Triſtan*, *Lancelot du Lac*, *Artus*, *Merlin*, *Perceval*, *Perceforêt*, *Richard ſans peur*, *Richard le Diable*, &c, &c. Les Fées & les Enchanteurs jouoient un grand rôle dans toutes ces fictions, & l'on ne doutoit preſque pas alors de leur exiſtence. » Ce goût du merveilleux » fut commun à preſque toutes les Na- » tions ; toutes ont eu leurs Magiciens, » leurs Devins, leurs Oracles. De- » puis on décora les premiers du beau » titre d'Enchanteurs, titre que le

» vulgaire a réduit par la ſuite à celui
» de ſorcier. Quant à la Féerie, elle
» ſemble avoir pris naiſſance dans nos
» climats. Nos Fées ont une phyſio-
» nomie différente de celle des Magi-
» ciennes de l'Antiquité. Celles-ci ſe
» reſſembloient à-peu-près toutes ;
» leur pouvoir étoit le même, leur
» caractère également mauvais, &
» elles n'uſoient guères du premier
» que pour ſatisfaire le ſecond. Au
» moins parmi nos Fées en trouvoit-
» on de bienfaiſantes. Si quelques-
» unes perſécutent les amans, d'autres
» les protégent. *Circé* & *Médée*, au
» contraire, n'agiſſoient que pour
» elles-mêmes. Elles prodiguent les
» bienfaits à qui ſçait leur plaire ; elles
» prodiguent les crimes pour ſe ven-
» ger de qui les offenſe. Il paroît même
» que les Fées ont toujours eu plus de
» crédit en France que les Enchanteurs.
» Le vulgaire de certains cantons
» croit encore à l'exiſtence de notre
» *Mélusine*. On y montre des châ-
» teaux qu'elle a bâtis, & où elle dai-
» gne reparoître de temps à autre
» ſous différentes formes. »

Après avoir parlé des volumineuſes productions des *Cléopâtres*, des *Pharamonds*, des *Clélies*, l'auteur parvient aux Romans du ſiècle dernier & de celui-ci, qu'il caractériſe en général d'une manière très-judicieuſe. Il rend juſtice à la délicateſſe ingénieuſe des ſentimens & du ſtyle de *Zaïde* & de *la Princeſſe de Clèves*, aux leçons ſublimes & aux charmes de la diction de l'immortel *Télémaque*, au ton léger, brillant & naturel en même-temps des *Mémoires de Grammont*, au pinceau facile, ingénieux & pittoreſque de *le Sage*, à la fineſſe originale, quoiqu'un peu trop recherchée, du ſubtil *Marivaux*, à la manière intéreſſante, mais plus grave & plus profonde, de l'Abbé *Prevôt*, &c, enfin à la plupart de nos auteurs en ce genre qui vivent encore. Cependant il m'a paru appuyer un peu trop ſur les défauts de *la Nouvelle Héloïſe*, & pas aſſez ſur les beautés dont cet ouvrage étincelle. Il eſt vrai que peu de Romans ſont auſſi défectueux pour le plan & la conduite; mais ce ſiècle n'en a produit aucun qui décèle davantage l'Ecrivain

ſupérieur. M. *de la Dixmerie* finit ce Diſcours par des réfléxions ſur le genre romaneſque, où il prouve que cette eſpèce de production peut devenir très-utile.

Toni & *Clairette* ſont deux jeunes Orphelins dont la naiſſance eſt inconnue, & que différentes circonſtances ont fait tomber entre les mains du bon *Hubert*, vieillard connu dans le canton par ſa bienfaiſance, & qui partageoit avec eux le produit d'un petit héritage acquis & amélioré par ſes ſoins. Il n'avoit point d'enfans; *Toni* & *Clairette* étoient élevés comme s'ils euſſent été les ſiens, & ils croyoient l'être. Cependant le penchant que ces deux enfans conçoivent bientôt l'un pour l'autre, ſemble démentir le préjugé où ils ſont élevés. Un jour *Toni* avoit cueilli quelques fleurs champêtres, & *Clairette* les ajuſtoit en forme de bouquet. » Voilà tout ce que je » puis t'offrir, ma chère *Clairette*, di» ſoit *Toni*; on poſsède ſi peu de » choſe à la campagne! Nos préſens » ſont auſſi ſimples que tout ce qui » nous environne. Je ne ſçais pas ſi

» on en fait de plus riches, disoit » *Clairette*, mais je sçais que tout ce » que tu me donnes m'est cher. J'ai, » poursuivit-il, découvert ici près un » nid de tourterelles, je te les destine. » On dit que ces oiseaux là s'aiment » plus que d'autres ; je doute qu'ils » s'aiment plus que nous. Oh ! j'en » doute aussi, reprenoit *Clairette* : » comment s'aimeroient-ils davanta- » ge ? Nous sommes toujours ensem- » ble & nous ne pouvons pas nous » quitter. Crois-moi, *Toni*, disoit-elle » en lui prenant la main, je sens qu'une » sœur aime encore mieux son frère » qu'une tourterelle n'aime son tour- » tereau. Tu as raison, chère *Clairette*, » disoit *Toni* en baisant la main qui » serroit la sienne ; je sens qu'un frère » aime & aimera toujours cent fois » mieux sa sœur. » Un homme esti- mable qui cultivoit la Philosophie & les Lettres dans la retraite, *Dar- tevel*, touché des soins paternels du bon vieillard, de la naïveté charman- te & des dispositions naturelles des deux orphelins, conçoit le projet de perfectionner leur éducation & d'y

conſacrer tous les jours quelques heures de ſon temps. Tout cet endroit du Roman de M. *de la Dixmerie* peut être regardé comme une ſorte de plan d'éducation dans des circonſtances pareilles. Le Philoſophe commence par inſpirer à ſes Elèves le goût de la ſituation & des lieux qu'ils habitent ; il leur fait ſentir les avantages de la vie champêtre ; il leur raconte tous les vices & les travers des habitans de villes ; ce qui, ſoit dit en paſſant, a l'air d'une critique quelquefois un peu au-deſſus de la portée de ces enfans. Mais c'eſt bien pis lorſqu'il entreprend de leur donner des notions de grammaire & du caractère de notre langue : *évitez*, leur dit-il, *les périodes trop allongées, les phraſes trop circonſcrites ; que la ſucceſſion de vos idées ſoit la regle de votre élocution. Ne hachez rien, mais coupez.* Tous ces principes pourroient être bons, s'ils étoient adreſſés à un aſſez grand nombre des auteurs de ce ſiècle. M. *de la Dixmerie* auroit pu ſe ſouvenir que ſon Philoſophe parle ici à des enfans d'environ douze ou treize ans. Au reſte, *Dartevel* a

une excellente méthode ; c'eſt de faire deſirer à ſes élèves les leçons qu'il leur donne, & de les inſtruire l'un par l'autre, perſuadé qu'ils auront tous deux le même empreſſement à ſe communiquer leurs découvertes. Il leur apprend de cette manière la Grammaire, la langue Latine, & ſur-tout leur donne des principes de morale. Tout cela eſt plus aiſé à décrire dans un Roman qu'à exécuter dans le monde.

Cependant *Toni* & *Clairette*, qui ſe croyent toujours frère & ſœur, ſont effrayés de la vivacité de leurs penchans réciproques. Le bon *Hubert* les détrompe ; mais un évènement inattendu trouble encore leur bonheur. M. l'Abbé *Rapt*, Aumônier de M. le Baron *de la Donjonière*, vient réclamer *Toni* comme le neveu & le ſeul héritier de M. le Baron. Tout ſe trouve ſuffiſamment conſtaté. *Toni* ne peut quitter ni *Hubert* ni *Clairette*. Il refuſe de ſuivre l'Aumônier ; M. *de la Donjonière*, qui avoit tous les travers, & ſur-tout l'entêtement d'un Gentilhomme campagnard, le fait enlever

de la maiſon d'*Hubert* & conduire dans ſon château où il le tourmente & l'empriſonne pendant long-temps. *Hubert* meurt ſans que *Toni* en ſoit inſtruit. Après bien des perſécutions qu'ils éprouvent, les deux amans viennent à bout de ſe rejoindre & de s'enfuir enſemble. Ils vont à Paris où ils ont différentes aventures, telles que les charmes de *Clairette* devoient les faire naître. *Toni* devient jaloux; il apprend que le Baron eſt inſtruit du lieu qu'il habite. Il ſoupçonne la fidèle *Clairette* de le trahir, prend la fuite ſeul & paſſe à l'iſle de Gerſey où il délivre une jeune perſonne, nommée *Lucile*, des mains de ſon raviſſeur. Cette affaire le force d'aller avec elle en Angleterre. *Lucile* ne peut ſe défendre de l'eſtimer; ils voyagent enſemble dans différens Etats. Inſenſiblement, ſoit par les circonſtances, ſoit par le lien des bienfaits, car *Lucile* avoit des biens conſidérables, *Toni* devient infidèle à *Clairette* & l'oublie preſqu'entièrement dans les bras de ſa rivale. Pendant ce temps *Clairette* retrouve auſſi ſes parens, qui ſont

d'une naiſſance & d'une fortune diſtinguées. *Toni* étoit en Hollande, lorſqu'il lit dans les papiers publics que le Chevalier *de Vernon* (c'étoit ſon nom véritable) pouvoit repaſſer en France, & que ſon perſécuteur, mort depuis peu, l'avoit laiſſé ſon héritier. Il écrit à *Dartevel*, qui lui confirme cette nouvelle. Il revient dans ſa patrie & retrouve ſon ancien ami & *Clairette*, qui n'avoit jamais ceſſé d'être digne de lui. Sa ſituation à l'égard de *Lucile* étoit embarraſſante. Ce morceau délicat eſt touchant dans l'ouvrage. Enfin *Lucile* prend d'elle même le parti du couvent; *Toni*, que *Clairette* éprouve long-temps, reprend pour elle la même vivacité de ſentimens que dans leur premier âge, & vit heureux au ſein de la famille de la meilleure des épouſes.

J'ai paſſé légèrement, Monſieur, ſur les évènemens les moins importans de ce Roman; car ces ſortes d'analyſes ont néceſſairement de la ſéchereſſe; je me borne à cette ſimple eſquiſſe pour vous donner une idée générale de cette production.

nouvelle de M. *de la Dixmerie.* Vous y trouverez de l'eſprit, de l'intérêt, des détails amuſans, des vues philoſophiques. Dans le cours de cette hiſtoire on eſt tenté de reprocher à *Toni* la longueur de ſes voyages & celle de ſon aventure avec *Lucile*, qui fait un peu trop perdre *Clairette* de vue ; mais la concluſion de l'ouvrage eſt ſi intéreſſante, que les lecteurs, ainſi que les perſonnages du Roman, ſe trouvent tous à la fin également ſatisfaits.

Diſcours ſur l'Indécence & le Danger de la Raillerie en matière ſérieuſe, & principalement en matière de Religion, qui a remporté le Prix à l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen en 1770, par M. Vaſſe Curé de Norolles, ci-devant Vicaire d'Hermival, Diocèſe de Liſieux ; Brochure petit in-12 de 28 pages.

» L'ACADÉMIE, dit l'Orateur qui » ouvrit la ſéance publique, avoit

» proposé pour sujet du Discours » qu'elle devoit couronner, une ma- » tière qu'elle avoit jugée également » intéressante pour la Religion, pour » la Philosophie & pour l'Eloquence, » *l'indécence & le danger de la raillerie* » *en matière sérieuse, & principalement* » *en matière de Religion.* Ce sujet de- » mandoit un auteur sage & un Phi- » losophe éclairé, qui, guidé par la » nature, le sentiment, la raison & le » goût, eut approfondi le grand art » des convenances & des disconve- » nances, qui est peut-être le principe » universel dans l'ordre physique & » dans l'ordre moral. La Compagnie » se flatte que le Public trouvera ces » qualités dans le Discours qu'elle a » couronné, &c. »

Sans contredire absolument le suffrage de l'Académie, on ne peut s'empêcher de convenir que, si dans le Discours de M. *Vasse* on remarque des traits heureux, une certaine rapidité de style, &, ce qui est bien préférable à ces accessoires, l'empreinte d'un cœur pénétré des désordres que la manie de railler répand dans la Re-

ligion & dans la société, on y desireroit un peu plus de mouvement & de feu. On est fâché de n'y point trouver le ton de cette logique pressante & victorieuse, de cette éloquence vive, qui, pour m'exprimer ainsi, peint en saillies, ébranle les esprits, triomphe de l'ame & de tous ses préjugés. Cependant il y a, Monsieur, plusieurs morceaux isolés dont la lecture vous fera plaisir.

L'Orateur, pour faire voir l'indécence & le danger de la raillerie dont il est ici question, la considère en elle-même & dans ses effets. Il explique d'abord ce qu'il entend par la raillerie qu'on doit proscrire. » Loin d'ici, dit-il, toute critique amère; la saine morale tend à » former des hommes sociables, & » non des misantropes. Il est un certain » badinage qui naît d'une gaîté bien » réglée & des conversations animées » par des combats d'esprit, qui ne » choquent ni Dieu ni les créatures. » Nous ne condamnons pas ce que » Dieu lui-même autorise: que l'homme goûte des plaisirs innocens, ils

» ſont néceſſaires pour charmer l'en-
» nui de ſon exil. Une ſociété mono-
» tone annonceroit une triſte indiffé-
» rence, une funeſte inſenſibilité ; mais
» ſi un bon mot dit à propos, une
» heureuſe ſaillie, une repartie ingé-
» nieuſe, s'allient avec les règles de
» la bienſéance ; s'ils ſont utiles pour
» rendre plus vif le ſentiment de nos
» plaiſirs, il faut que ces traits enflam-
» més ne jettent qu'une lueur brillan-
» te & ne touchent que des objets in-
» différens..... Quand la raillerie
» tombe ſur des matières ſérieuſes ou
» ſur la Religion, c'eſt une façon de
» parler indécente, parce qu'elle ex-
» prime d'une manière baſſe des choſes
» marquées au coin de la conſidéra-
» tion, & qu'un tel déſordre dans le
» diſcours annonce un cœur vicieux. »

Le morceau ſuivant eſt bien vû, plein de détails intéreſſans, & bien propre à faire déteſter tout eſprit qui oſe ſe permettre des plaiſanteries ſacriléges ſur l'objet le plus auguſte.

» L'indécence eſt plus ſenſible, dit M.
» *Vaſſe*, ſi la raillerie tombe ſur des
» matières de Religion. Celles-ci ſont

» véritablement des matières ſacrées;
» & la raiſon confirme la commune
» opinion des hommes qui exigent
» qu'elles ſoient traitées avec le plus
» grand reſpect. Eh ! quel ſujet tiré
» de la Religion peut entrer dans une
» bouche profane ? Les perfections
» divines, ſi grandes quand on les en-
» viſage dans les Livres ſaints à tra-
» vers un voile impénétrable ; les
» pratiques & les cérémonies religieu-
» ſes, ennoblies par le motif & la fin
» de leur inſtitution ; tout ce que nous
» appellons vertus ; ces inclinations
» heureuſes, ſignes d'une grande ame,
» ſources fécondes des grands ſenti-
» mens ; ces actions généreuſes, pro-
» duites par l'amour de Dieu, réglées
» ſur les loix éternelles & couronnées
» par le Juge Suprême ; les combats
» & les victoires du Sage qui perſé-
» vère dans le bien : tous ces objets
» ſacrés, la raillerie les dégrade, au
» lieu que les idées de la Religion ſont
» ſublimes ; qu'en définiſſant la vertu,
» elle invite à la pratiquer ; qu'elle la
» préſente d'une manière à la faire
» reſpecter de ceux là même qui n'ont

as le courage de ſuivre ſes maxi-
es..... Le railleur oublie que la
ertu eſt le premier bien; il en fait
frivole inſtrument de la volupté.
ue dis-je, il rabaiſſe la vertu au
iveau du vice; & ce renverſement
ſt proprement ce qui conſtitue ſon
ngage pervers. S'il parle de la pu-
eur, cette vertu qui nous rappro-
he de celui qui eſt la pureté même,
la flétrit dès qu'il l'atteint de ſes
aits; &, lorſqu'il ſemble la faire
evivre, elle devient, ſous un nou-
eau jour, le fruit de la foibleſſe &
lu préjugé. En un mot, pour ac-
ommoder la Religion au ton de la
aillerie, il détruit toute eſpèce de
evoir à l'égard de Dieu & des
ommes. »

Dans la ſeconde Partie, dont la
rche m'a paru rapide & la touche
s ferme, l'Orateur prouve que la
llerie répand dans la ſociété des
nences de diſcorde, & dans la Re-
ion des germes funeſtes qui perpé-
ent l'impiété. Je vous invite, Mon-
ur, à voir la manière dont l'auteur
veloppe ces deux objets importans.

Je me borne à mettre ſous vos yeux un article qui mérite la plus grande attention. » Si l'homme ſimple, la » jeuneſſe ſans expérience, les mon- » dains qui ne ſçavent pas réſiſter à » la vanité, ſe laiſſent entraîner ordi- » nairement à la force de l'exemple, » celui du railleur eſt le plus capable » de les ſéduire. Le plaiſir eſt l'appas » qu'il leur préſente : ſes diſcours flat- » tent les penchans favoris ; ce ſont » des leçons de volupté, ou du moins » il apprend qu'il eſt doux de bannir » de ſon ame des réfléxions ſérieuſes » qui conduiſent trop ſouvent à des » retours affligeans. Eh ! l'homme » n'eſt-il pas intéreſſé à embraſſer une » méthode qui doit diſſiper les inquié- » tudes dont il eſt juſtement troublé, » lorſqu'il ſe livre à la méditation ? Il » s'accoutumera aiſément à tourner » toutes ſes penſées à la plaiſanterie, » &, ce qui ſemble n'être qu'un jeu, » le conduira inſenſiblement au mé- » pris des objets qu'il traite avec tant » de liberté. Le progrès, hélas, ne » ſera que trop rapide, ſi le railleur » eſt un de ces génies propres à com-

» mander aux esprits, s'il est un de ces » hommes distingués, faits pour don- » ner le ton au vulgaire qui ne sçait » que copier..... C'est ainsi qu'on » a vu se corrompre des hommes » foibles dont un monde séducteur a » vaincu la retenue. Depuis le jour où » ils commencèrent à sourire à la rail- » lerie, ils ont aimé à entendre, à lire » les saillies d'un génie subtil & enjoué; » ils ont admiré la malheureuse fécon- » dité des esprits frivoles qui s'exer- » cent à décocher des traits contre des » vérités sacrées. Des Livres, dans » lesquels la Religion est plutôt déni- » grée que combattue, ont fait leur » amusement; mais en même-temps » le goût de la raillerie a prévalu en » eux; le respect dû aux choses saintes » s'est affoibli; ils ont passé, dans » leurs jugemens & dans leurs expres- » sions, de l'indifférence au mépris, » du mépris à la licence, &c. » Telle est effectivement, Monsieur, la marche trop commune que tiennent les candidats de la Philosophie moderne, & la route qui doit conduire à l'abjuration des principes sacrés & moraux, du

patriotisme, de l'honnêteté, enfin de toutes les vertus qui distinguoient nos bons ayeux, & dont la trace ne se retrouve plus que dans nos vieilles Chroniques.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Avril 1773.

LETTRE II.

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, &c; par M. Sabatier Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise; treize Volumes in-8° de plus de 500 pages chacun.

POUR lire avec fruit les Anciens, il ne suffit pas, à beaucoup près, de sçavoir leur langue; il faut encore être instruit de leurs mœurs, de leurs coutumes,

coutumes, de leurs opinions, de leur Géographie, de leur Hiſtoire, &c. Cette réfléxion, fondée ſur l'expérience & la vérité, a fait naître, Monſieur, l'excellent Dictionnaire dont je vais vous entretenir. Cet ouvrage, qui réunit des matériaux immenſes, paroît au-deſſus des forces d'un ſeul homme. Cependant que ne peut point l'amour du travail & la noble ambition d'être utile à ſes Concitoyens! M. *Sabbathier* de Châlons ſoutient ſeul depuis ſix ans & demi le fardeau de cette grande entrepriſe, & remplit exactement & avec le plus grand ſuccès les conditions annoncées dans ſon *Proſpectus*. Il a promis un volume tous les ſix mois, & depuis 1766 il en a déja paru treize. On eſt effrayé de l'énorme quantité d'ouvrages anciens & modernes que l'auteur eſt dans la néceſſité de dépouiller pour les différens objets de ce Dictionnaire, & l'on n'eſt pas moins ſurpris de les trouver tous également écrits avec élégance, avec ſageſſe, avec clarté.

Dans les articles de Géographie, il intéreſſe le Lecteur par des récits qui

l'amuſent en même-temps qu'ils l'inſtruiſent. Si c'eſt une Ville dont il donne la deſcription, après avoir fait connoître ſes anciens noms, ſoit Grecs, ſoit Latins, ainſi que ſa poſition par rapport à la Géographie ancienne, il apprend quel en eſt le Fondateur, ce qu'on y a vu de plus digne de remarque, de quels événemens elle a été témoin, ſi elle a été détruite & puis rétablie, quel nom elle porte aujourd'hui, ſuppoſé qu'elle exiſte encore, dans quel pays elle eſt ſituée, à quel Souverain elle appartient. S'il eſt queſtion d'une Province, il fait connoître les noms qu'elle a portés, les principales villes, les fleuves, les montagnes qu'elle renferme; &, à l'égard des différens Peuples, il donne une idée ſuccinéte de leur caractère, de leurs excurſions, de leur façon de vivre, de s'habiller, de faire la guerre, & des exercices dans leſquels ils ont excellé.

La partie de l'Hiſtoire n'eſt ni moins ſoignée, ni moins complette. Quel avantage n'eſt-ce point de trouver ſur le champ réuni ſous un même point

de vûe ce qui concerne un Prince, un Capitaine, un Hiſtorien, un Poëte, un Orateur, un Philoſophe, un Artiſte, en un mot toute perſonne qui s'eſt fait une certaine célébrité, ou dont il eſt queſtion dans les ouvrages claſſiques?

Sans la connoiſſance de la Fable, on ne peut entendre les Poëtes Grecs ou Latins; & même aujourd'hui les peintures, les médailles, les bas-reliefs, privés des mêmes ſecours, ſeroient des énigmes inexplicables. Ce Dictionnaire raſſemble les connoiſſances Mythologiques les plus étendues, l'hiſtoire de toutes les Divinités du Paganiſme, &c.

La partie des *Antiquités* eſt peut-être la plus conſidérable de toutes. Que d'expreſſions chez les Anciens, que d'alluſions, de comparaiſons, de phraſes qui ſont inintelligibles pour la plûpart des lecteurs! Sous cet article eſt compris tout ce qui a rapport aux inſtitutions, coutumes & mœurs des Anciens, comme le gouvernement, la religion, la guerre, la navigation, les édifices publics, les uſages de la

vie commune, les Sciences & les Arts, &c. &c. On trouve auſſi dans ce Dictionnaire ce qui concerne l'Hiſtoire Sacrée, & l'Auteur y fait entrer tous les détails relatifs à l'intelligence de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament.

Le tableau que je viens de vous tracer, Monſieur, n'eſt que le précis des promeſſes que faiſoit M. *Sabbathier* en commençant ſon travail. Ces ſortes de *Proſpectus* ne ſont ſouvent que des morceaux d'apparat, où l'Auteur réunit tous ſes efforts pour ſéduire le Public & s'attirer des Souſcripteurs. Il n'en eſt pas de même de cet important ouvrage. En comparant ce que M. *Sabbathier* a donné juſqu'ici avec ſon *Proſpectus*, on trouve qu'il a tenu plus encore qu'il n'a promis; & l'on ne peut ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance envers un Sçavant, qui conſacre une partie conſidérable de ſa vie à des travaux ſi pénibles, & en même-temps d'une utilité auſſi inconteſtable.

Je vous ai rendu compte, il y a

quelques années, * des premiers volumes de ce Dictionnaire : je vais parcourir avec vous quelques articles des deux volumes qui paroiſſent depuis un an. Il en eſt qui préſentent des anecdotes curieuſes : par exemple, au mot *Commodien*, *Commodianus*, on apprend que c'étoit une épithéte que l'Empereur *Commode* donnoit au Sénat, quoiqu'il le haït mortellement. Il avoit la fantaiſie de donner ſon nom à tout. Le Sénat fut donc appellé *Commodien* ; la Ville de Rome, *Colonie Commodienne* ; les Légions & les Armées, *Commodiennes* ; le jour où tout cela fut réglé, *Commodien* ; enfin le ſiècle où il vivoit, & qu'il prétendoit être le ſiècle d'or, il l'appella auſſi *Commodien*.

L'explication ſuivante fera connoître la préciſion & la netteté avec laquelle l'auteur expoſe les uſages des Anciens. Il y eſt queſtion de la *Confarréation*, *Confarreatio*, qui étoit la première & la plus ſolemnelle des trois manières de contracter les ma-

* Voyez *l'Année Littéraire* 1770, Tome VII, page 53.

riages chez les Romains. » Elle avoit » un formulaire de paroles & une » cérémonie particulière; & il étoit » néceſſaire qu'il y eût dix témoins. » Pendant le ſacrifice, les mariés man- » geoient d'un gâteau ou pain de fro- » ment, en ſigne d'union, *panis far-* » *reus*, d'où eſt venu le nom *Con-* » *farréation*. *Romulus* étoit l'Inſtitu- » teur de cette ſolemnité: Mais, com- » me les Plébéïens ne connoiſſoient » ni les cérémonies religieuſes, ni les » auſpices requis pour ce mariage, ils » ne pouvoient ſe marier de cette ma- » nière. Avant les Décemvirs, il n'y » avoit que les femmes des Patriciens, » épouſées avec les ſolemnités requi- » ſes pour les mariages de *Confarréa-* » *tion*, qui paſſaſſent ſous la puiſſance » de leurs maris; en ſorte qu'en en- » trant dans leur famille, elles parti- » cipoient à tous leurs droits divins & » humains, & partageoient également » avec leurs enfans la ſucceſſion, » étant regardées comme l'un d'eux; » & ſi leur mari mouroit ſans en laiſ- » ſer, elles étoient héritières univer- » ſelles; c'eſt ce que les Romains ap-

» pelloient *Convenire in manum tan-*
» *quam agnata, venir ſous la puiſſance*
» *du mari comme ſa plus proche héri-*
» *tière ;* & c'étoit à celles qui étoient
» mariées de cette ſorte, que conve-
» noit le nom de mère de famille.
» Quand un mariage, contracté par la
» *Confarréation*, ſe rompoit, on di-
» ſoit qu'il y avoit *Diffarréation.* On
» offroit auſſi dans la *Diffaréation* le
» gâteau ou pain de froment. La *Con-*
» *farréation* ne dura qu'un temps. Les
» auteurs qui en parlent ne s'accor-
» dent pas ſur pluſieurs particularités.
» Voici ce qu'en dit *Tacite:* L'on avoit
» accoutumé de nommer trois perſon-
» nes de race Patricienne, de qui les
» pères euſſent obſervé dans le ma-
» riage la cérémonie de la *Confarréa-*
» *tion ;* mais, on ne le pourroit plus
» faire à préſent, ou parce que cette
» cérémonie eſt négligée, ou par la
» difficulté qu'il y a à la pratiquer, ou
» plutôt par le peu de ſoin qu'on a des
» choſes de la religion, ou enfin pour
» le droit qu'avoient les Prêtres &
» leurs femmes, d'être mis hors de la

» puiſſance de leurs pères, en vertu » de cette dignité «.

Le mot *Courſes* fournit à l'Auteur des détails inſtructifs & curieux. Il y explique les différentes eſpèces de courſes chez les Grecs & les Romains; ce que c'étoit que la courſe à pied, & ſes premiers uſages; dans quelles ſortes de Gymnaſtiques elle fut admiſe; ſon utilité dans la guerre, dans la médecine; comment s'exerçoient les Coureurs, les onctions qu'ils ſe faiſoient avant d'entrer en liçe, leur équipage, leur chauſſure, la manière dont ils ſe rangeoient, les loix qui leur étoient preſcrites, &c. Un des endroits les plus ſinguliers de cet article eſt celui où l'auteur parle des moyens qu'employoient les Athlètes pour acquérir plus d'agilité. Ils n'y connoiſſoient point de plus grand obſtacle que la mauvaiſe conſtitution de la rate, & ils prenoient ſouvent le parti ou de la diſſoudre avec de certains breuvages, ou de ſe la faire emporter par le fer, ou de la conſumer par le feu. *Celſe* & d'autres auteurs affirment que l'amputation de cette

partie eſt mortelle ; mais on trouve dans nos Médecins modernes des exemples qui ſemblent prouver que la perte de ce viſcère n'entraîne pas celle de la vie. Les mêmes doutes n'ont pas lieu quant à l'application du feu ſur la rate. » On la brûloit & on » la cautériſoit impitoyablement aux » Coureurs qui s'en trouvoient em- » barraſſés ; & ceux-ci ne refuſoient » pas de ſe ſoumettre à cette cruelle » chirurgie, ſoit à cauſe du gain qu'ils » attendoient de leur légèreté à la » Courſe, ſoit dans l'eſpérance des » prix & des honneurs agoniſtiques. » Du temps d'*Hippocrate*, on ſe ſer- » voit pour cette opération de cer- » tains champignons deſſéchés, aux- » quels on mettoit le feu, après les » avoir appliqués ſur la région de la » rate, juſqu'au nombre de huit ou » dix ; & chacun laiſſoit ſon eſcarre. » On employoit auſſi le fer rouge, & » *Paul d'Égine* enſeigne la manière de » cautériſer la région de la rate en ſix » endroits d'un ſeul coup ; & cela, par » le moyen d'un cautère à trois dents, » rougi au feu, avec lequel on per-

» çoit de part en part la peau qui cou-
» vre ce viſcère, après l'avoir ſuffi-
» ſamment ſoulevée. Nous ignorons ſi
» les Anciens cautériſoient la ſubſtan-
» ce même de la rate; nous ne trou-
» vons du moins chez eux aucun éclair-
» ciſſement ſur ce point. M. *Godefroy*
» *Mœbius*, Médecin Allemand, mort
» en 1664, rapporte un fait ſingulier
» qui prouve la poſſibilité d'une pa-
» reille opération, ſans qu'elle pro-
» cure la mort au ſujet. Il aſſure donc
» avoir vu à Halberſtat, parmi les pri-
» ſonniers d'un Colonel Suédois, un
» Coureur du Comte *de Tilly*, qui fai-
» ſoit à pied neuf mille d'Allemagne
» par jour. Il avoit, diſoit-il, acquis
» cette légèreté ſurprenante par l'o-
» pération que lui avoit faite le Mé-
» decin de ce Comte. Ce Médecin,
» après l'avoir endormi par une po-
» tion ſomnifère, lui avoit fait une in-
» ciſion à l'endroit de la rate, & lui
» avoit enſuite brûlé cette partie avec
» un fer légèrement rougi au feu. Pour
» confirmer ce récit, il fit voir au
» Médecin Allemand une cicatrice
» profonde qui paroiſſoit ſur la région

» de ſa rate ; & il ajoûta qu'on en avoit » fait autant à cinq autres, dont un » ſeul étoit mort de cette opération. » La manière dont les Turcs ératent » leurs Coureurs, & dont ils font » myſtère, pourroit bien n'être pas » différente de celle-là «.

A l'article *Démadès*, on lit avec plaiſir quelques reparties heureuſes. Ce *Démadès* étoit un fameux Orateur d'Athènes. Sans naiſſance, ſans éducation, du métier de Matelot où il étoit réduit, il s'éleva, par ſon travail & ſon talent pour l'éloquence, aux premières charges de la République. » Il eſt compté au nombre des priſon- » niers que les Macédoniens firent ſur » les Athéniens & les Béotiens, l'an » 338 avant l'Ere Chrétienne. Un » jour, *Philippe* jouant avec ſes amis » une farce indécente, paſſa au milieu » de ces priſonniers, en inſultant à » leur infortune. *Démadès* ne put re- » tenir ſon indignation, & eut aſſez » de courage pour lui reprocher ſon » indécence, & lui donner un avis » bien propre à le faire rentrer en lui- » même : *O vous qui êtes Roi, comment*

» *eſt-ce que les Dieux vous ayant revêtu* » *de la dignité d'Agamemnon, vous* » *n'avez pas honte de jouer le perſonnage* » *de Therſite?* On ajoute que *Philippe*, » frappé d'une ſi juſte remontrance, » la prit tellement en bonne part, » qu'il jetta par terre ſa couronne de » fleurs & tous les autres accompa- » gnemens de ſa joie & de ſa débau- » che, qu'il admira la ſageſſe courageu- » ſe de l'homme qui lui avoit parlé, » & que, lui rendant dès ce moment » même ſa liberté, il l'admit au nom- » bre de ceux qu'il honoroit de ſon » amitié & de ſa confiance «.....

Lorſqu'on annonça aux Athéniens la nouvelle de la mort d'*Aléxandre*, *Démadès* les exhorta à n'y point ajou- ter foi. » *Si cela étoit*, diſoit-il, *toute* » *la terre auroit déja ſenti l'odeur de ce* » *mort.* Voilà, pour le dire en paſſant, » le plus grand éloge que l'on puiſſe » faire d'*Aléxandre.* Car ce mot figuré » marque la grandeur de l'empire d'*A-* » *léxandre*, comme ſi la terre entière » lui étoit ſoumiſe, & en même-temps » il étonne l'imagination, par la gran- » deur de l'hyperbole «.

Je ne m'arrêterai plus, Monſieur, que ſur un article qui eſt intéreſſant par les diſcuſſions qu'il renferme. C'eſt le mot *Déluge*. Après avoir fait le récit de cet évènement extraordinaire, conformément aux Livres Sacrés, l'auteur, d'après M. *Pluche*, haſarde des conjectures ſur l'état de la terre avant cette révolution, & ſur la manière dont elle s'eſt opérée. Il ſuppoſe que la première terre décrivoit autour du ſoleil ſon cercle annuel ou ſon orbite ovale, ſans pencher ſon axe d'un côté plus que d'un autre ſur le plan de cette orbite, & qu'ainſi elle préſentoit toujours ſon équateur au ſoleil. En conſéquence, à l'exception du milieu de la Zone torride, où la chaleur étoit exceſſive, tous les autres climats jouiſſoient d'une douce température. Le jour & la nuit étoient par-tout de douze heures, l'air toujours pur, le printems perpétuel. En ſuivant cette hypothèſe, par quel moyen le changement prodigieux qui a ſuivi le Déluge a-t-il pu s'opérer ? » Une ligne » déplacée dans la nature ſuffit à » Dieu pour en changer la face. Il » prit l'axe de la terre, & l'inclina

» quelque peu vers les étoiles du
» Nord. Cette interruption de l'ordre
» ancien parut introduire de nou-
» veaux lieux & une nouvelle terre.
» Par cet abaiſſement de l'axe, l'équa-
» teur ſe trouva néceſſairement un
» peu plus bas que le Soleil, d'un
» côté, & un peu plus haut de l'au-
» tre. Tous les feux du Soleil ſe firent
» ſentir en ce moment dans un hémiſ-
» phère, & le froid le plus aigu dans
» un autre. De-là les reſſerremens,
» les débandemens & tous les chocs
» de l'air; de-là les vents violens.
» L'atmoſphère en fut troublée. Ils ſe
» gliſſèrent entre les eaux de l'abîme
» & la voûte qui les couvroit. Les
» eaux ſupérieures, épaiſſies par le
» choc de ces vents, ſe précipitèrent
» comme une mer. Les cataractes du
» ciel furent ouvertes. La terre ébran-
» lée par une ſecouſſe univerſelle, ſe
» briſa ſous les pieds de ſes infâmes
» habitans, & s'éboula dans les eaux
» ſouterreines. Les réſervoirs du grand
» abîme furent rompus, & les eaux
» s'en élancèrent par des maſſes pro-
» portionnées au volume des terres
» qui les chaſſoient, en s'y abaiſſant.

» Du concours des eaux supérieures
» & des eaux inférieures, il se forma
» un Déluge universel, & le globe
» fut noyé. Le Soleil & les vents, que
» Dieu avoit employés pour enseve-
» lir la terre, lui prêtèrent ensuite leur
» ministère pour la découvrir. Elle re-
» parut par la fuite des eaux. Les unes
» s'arrêtèrent dans les lieux les plus
» enfoncés, & où les jambes des gran-
» des pièces de terres s'étoient ap-
» puyées l'une contre l'autre. Le reste
» des eaux remonta dans l'atmosphè-
» re. Depuis ce temps-là, la terre in-
» clinant toujours son axe de vingt-
» trois degrés vers le Nord, & pré-
» sentant aux rayons directs du Soleil
» des points différemment distans de
» son équateur, éprouva des aspects
» qui varient tous les jours durant six
» mois, & qui se renouvellent lors-
» qu'elle parcourt l'autre moitié de sa
» route annuelle. La diversité des sai-
» sons & les vicissitudes de l'air cau-
» sèrent une altération nécessaire dans
» le tempérament de l'homme, & limi-
» tèrent la durée de sa vie. Les des-
» cendans de *Noé* se sentirent encore,
» durant quelques générations, de la

» vigueur de leurs pères, jusqu'à ce » que le corps humain, par des affoi- » blissemens successifs, prit enfin une » forme de tempérament & de durée » qui se trouvât en proportion avec » les impulsions de l'air. » L'auteur termine cette discussion ingénieuse par l'énumération de toutes les marques dans la nature, & de tous les faits physiques qui viennent à l'appui de ce système, & l'on ne peut s'empêcher de convenir qu'ils ne lui donnent au moins beaucoup de vraisemblance.

En vous mettant sous les yeux des articles de différens genres dans ce Dictionnaire, mon dessein a été de vous mettre à portée de juger comme l'auteur sçait se proportionner aux diverses matières qu'il traite, comme il est toujours simple, clair, méthodique, jamais fastueux, sophiste ni déclamateur. Son Livre peut être mis entre les mains de toute espèce de Lecteurs, & il n'en est point qui ne puisse y trouver à profiter. Dans tous les Collèges, dans toutes les Pensions, dans toutes les maisons où l'on s'occupe de l'éducation de la jeunesse,

l'acquiſition en eſt d'une néceſſité abſolue. Enfin, de toutes les entrepriſes faites dans ce ſiècle, c'eſt peut-être celle qui par ſa nature mérite davantage l'encouragement des gens de Lettres, & la protection du Gouvernement.

Quelques perſonnes, en voyant les quatre premières Lettres occuper treize volumes, ont craint que ce Dictionnaire ne fût exceſſivement long. Mais M. *Sabbathier* obſerve que cette appréhenſion ne peut venir que d'un défaut d'attention ſur la nature des premières lettres de l'alphabet, qui, dans preſque tous les Dictionnaires, forment près de la moitié de l'ouvrage. D'ailleurs, il faut ſe rappeller que celui-ci raſſemble un nombre étonnant de notions diverſes, qu'il tient lieu d'une quantité immenſe de volumes, & que, pour l'Hiſtoire Sacrée & Profane, la Fable, la Géographie, les Antiquités, il peut être regardé lui ſeul comme une grande Bibliothèque, comme une Encyclopédie des connoiſſances relatives à l'Antiquité.

Etrennes du Parnaſſe, Poëſies; Brochure petit in-12 de 209 pages ; à Paris chez Fétil Libraire rue des Cordeliers.

CE Recueil de Poëſies, compoſé à l'imitation de l'*Almanach des Muſes*, mais qui ne le vaut pas, paroît au commencement de chaque année depuis 1770. Les amateurs des jolies Pièces fugitives en ont trouvé peu de bonnes dans les trois premiers volumes. Celui de cette année eſt moins négligé. Parmi beaucoup de morceaux, ou médiocres ou mauvais, on en rencontre environ une vingtaine qui ſe font lire avec plaiſir.

J'ai remarqué de l'énergie, de la vérité, & le talent, plus rare qu'on ne penſe, de bien tourner des Vers, dans le commencement d'une *Epître* anonyme *aux Détracteurs de la Poëſie badine*. Liſez, Monſieur, ce morceau qui confirmera l'idée avantageuſe que je vous en donne :

Singes du triſte *Young*, Ecrivains taciturnes
Qu'enfanta le ſuccès de ſes rêves nocturnes ;

Habitez, j'y consens, au milieu des tombeaux ;
Des cadavres rongés contemplez les lambeaux ;
A la sombre lueur d'une lampe tremblante,
Que vos cœurs par degrés s'ouvrent à l'épouvante ;
Chacun a ses plaisirs : mais ne prétendez pas
Dresser sur le Parnasse un autel au Trépas ;
Et, dans les noirs transports d'un zèle funéraire,
Etouffer les neuf Sœurs sous un drap mortuaire.
Oh ! si mes foibles vers, fruit d'un noble courroux,
Pouvoient par le Cocyte arriver jusqu'à vous,
Je vous verrois bientôt du sein de vos ténèbres
Elever contre moi des murmures funèbres,
Et choisissant *Young* pour votre Inquisiteur,
Dénoncer mon Epître à ce lugubre Auteur.
J'en rirois. En effet, quand un arrêt bizarre
Me contraindroit moi-même à descendre au Tenare,
J'irois avec audace au pied du Tribunal,
Où se lamente encor ce Génie infernal ;
Et là, je lui dirois : » Frappe, *Young*, mais
» écoute ;

» Des cœurs qu'on veut inſtruire il faut pren-
» dre la route,
» Tu ne l'as pas *connu* *; ton ouvrage inhumain
» Nous promène la mort une faulx à la main;
» Et tu ſçais, des Démons crayonnant la de-
» meure,
» De ton lecteur tranſi ſonner la dernière
» heure.
» Mais aucun des mortels n'aime la vérité
» Sous le crêpe effrayant de la ſévérité, &c.

C'eſt dommage que cette tirade finiſſe par deux Vers auſſi vuides & d'une tournure ſi peu poëtique. Le reſte de l'Epître eſt foible, à l'exception de quelques traits de temps en temps, entre autres de celui-ci, qui renferme une leçon très-ſage :

Caton nous paroît grand ; craignons de le vanter ;
Qui l'admire d'abord, finit par l'imiter.

Dans une des Pièces les plus paſſables de ce Recueil, intitulée *le Moraliſte*, on tourne très-agréablement en ridicule le ton aſſoupiſſant de la grave philoſophie, qui a fait rêver à

* Il falloit *connue*.

tant d'Ecrivailleurs qu'ils ont du talent, & à tant de femmelettes qu'elles ont de la ſenſibilité. Vous applaudirez aux jolis vers que je vais vous rapporter.

Autrefois la Philoſophie
Sembloit faite pour les pédans ;
Nos bons ayeux l'avoient bannie ;
Ils ſe ſentoient encor du temps
De l'antique Chevalerie,
Et croyoient la galanterie
Préférable à des argumens.
La Morale, auſſi négligée,
N'étoit ſoufferte qu'au ſermon :
Aujourd'hui la mode eſt changée ;
Par-tout on veut parler raiſon.
Il n'eſt de ſi mince Brochure,
Dont l'auteur, pour être goûté,
Ne diſſerte ſur la Nature,
Ou ne prêche l'humanité.
S'il n'eſt un peu Philoſophique ;
Un Roman même n'eſt point lû,
Et des préceptes de vertu
Sont mis en Opéra-Comique.

Vous voyez, Monſieur, que je ne

ſuis pas le ſeul à m'ennuyer de la dignité ridicule & de la pruderie mauſſade que l'on veut introduire au théâtre d'*Arlequin*. Les Parodies, les Pièces à vaudevilles de M. *Favart*, la gaîté, le naturel, avoient fait la fortune de ce Spectacle. Les ſingeries funèbres finiront par le faire déſerter.

Dans une *Epître à M. le Duc de la Vrillière*, l'auteur, M. *Piron*, peint, dans les trois ou quatre premières pages, toutes les méſaventures qu'un orage imprévu & les boues de la ville lui ont fait eſſuyer juſqu'à l'Hôtel du Miniſtre. Les images qu'il employe & les plaiſanteries ſur les Poëtes, ſont d'un genre quelquefois un peu bas; mais M. *Piron* n'a peut-être jamais rien fait de plus facile, d'une imagination plus riante & plus ingénieuſe que la dernière partie de cette Epître. Vous me ſçaurez gré de vous la tranſcrire:

Je me ſecoue, enfin j'arrive.
Mais en approchant le Palais,
Arlequin fit ſon perſonnage:
De loin j'avois eu du courage,

Je ne fus qu'un poltron de près ;
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur !
Raſſurez votre humeur affable,
Ce n'eſt point de vous, Monſeigneur ;
Vous humaniſez la grandeur,
Et votre caractère aimable
Imprime un reſpect ſans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur ;
Vous m'avez été ſecourable,
Et j'augure bien du début.
Que redoutois-je donc ? Le Diable
Qui s'oppoſe à notre ſalut,
Non, je ne tiendrai plus pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las ! il n'eſt que trop vrai ..... le traître
Chez les Grands vient nous apparoître,
Tantôt en Suiſſe ſans pitié,
Et tantôt en Valet de pié,
Qui nous barre l'aſpect du maître ;
Pour nous ſouvent plein d'amitié.
Si ce Diable eſt qualifié,
Il n'en a pas moins de malice.
Hélas ! je l'ai bien éprouvé.
Déja je me croyois ſauvé ;

Déja j'avois franchi le Suiſſe,
Paſſé la cour & le péron,
Traverſé la ſalle prochaine
Avec tout auſſi peu de peine
Que les rats entrent chez *Piron*:
Hardiment j'ouvre une autre ſalle:
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le maſque aſſez bas;
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau Monſieur froid & benin,
Repréſentant l'Eſprit malin,
Me fait une douce réponſe;
Et tandis que très-poliment,
En vrai papelard il m'exhorte
A patienter un moment,
Il me rentraîne vers la porte,
Où je recule aſſez ſurpris;
Et ne ceſſant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où ma témérité m'a pris.
Ainſi, quand auprès d'une Belle,
Sur l'herbe aſſis nonchalammant,
Un amant timide & fidelle
Veut préparer l'heureux moment;
De la Bergère, un peu cruelle,

D'abord

D'abord il prend le pied mignon ;
Puis faisant le bon compagnon,
Admire sa mule avec elle,
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle ;
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle ;
Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.
Alte-là, s'il vous plaît, bientôt
Une main vient qui se repousse :
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à peu-près que je fus.
Voyons la fin de leur querelle :
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle ;
L'un devine, l'autre chancelle ;
Aux poudres l'Amour met le feu :
Le cœur à la main vigilante
Ordonne de se retirer.....
Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer ;
Et puisse le cœur des Bergères,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les sévères,
Donner le même ordre pour vous.

Le nom de M. *de Voltaire*, dans un Recueil de vers nouveaux, attire d'abord les regards, & ſes Pièces ſont sûres de trouver des lecteurs. Excité par la même curioſité, j'ai lû juſqu'au bout ceux qu'il a adreſſés au Roi de Suède ſur la dernière révolution de ce Royaume. Mon eſpérance a été trompée, & je n'ai trouvé qu'un compliment très-peu piquant, noyé dans une verſification lâche & ſans vie. Voyez, Monſieur, s'il eſt poſſible de finir d'une manière plus froide :

Qu'un Roi ferme & prudent tienne en ſes mains les rênes,
Le peuple avec plaiſir reçoit ſes douces chaînes ;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à ſa voix ;
On marche alors ſans crainte aux pénibles exploits.

L'auteur de ce Recueil a eu raiſon d'y inſérer une Epître de *Desmahis* contre un mari jaloux. Elle eſt très-peu connue, & ne ſe trouve point dans ſes Œuvres ; elle ne le cède à

aucune de ſes autres petites Pièces en légèreté & en détails brillans. Je n'en rapporterai que la fin :

Que les Jaloux ont de rigueur !
Leur tendreſſe eſt toujours cruelle.
Mais je poſſède votre cœur,
Et l'Amour eſt toujours vainqueur,
Lorſque l'ardeur eſt mutuelle.
Dans le ſilence de la nuit
Il enſeigne à marcher ſans bruit
Juſques ſur les reſſorts d'un piége,
Et les pas de ceux qu'il conduit
Ne s'impriment point ſur la neige.
Corinne étoit, ainſi que vous,
Eſclave d'un amant jaloux ;
Elle étoit ſans doute moins belle,
Ovide charma ſon ennui :
Je ſuis plus amoureux que lui ;
Seriez-vous moins ſenſible qu'elle ?

Je ne ſçais à qui nous devons une *Epître d'un jeune homme de vingt ans à une femme qui le trouvoit trop jeune, & le remettoit à dix ans.* Le ſujet eſt agréable ; celui qui l'a exécuté doit avoir

de l'esprit, de la facilité. La tirade suivante justifiera cet éloge :

Vous vous plaignez de ma jeunesse ?
L'âge charmant de la tendresse
Peut-il inspirer des dégoûts ?
C'est à vingt ans qu'on est sensible ;
Qu'au gré d'un rêve séducteur
L'amé, sans un effort pénible,
Croit aux chimères du bonheur.
Le prestige s'éclipse à trente ;
Le manége éloigne les ris,
Et dans les bras de son amante
On porte une ame indifférente
Avec des sens presque flétris.
Ah ! si j'étois femme jolie,
J'entendrois bien mes intérêts :
Sur le vrai bonheur de la vie
Se régleroient tous mes projets.
Dans cet assemblage frivole,
Qu'on appelle société,
Où le plaisir même s'immole
Sur l'autel de la vanité,
J'affecterois un air sévère
Pour ces Abbés toujours ambrés ;
Qui, dans les boudoirs de Cythère,

Ont été prendre leurs degrés.
Je ferois piquante & cruelle
Pour ces Seigneurs Provinciaux,
Qui *croyent* avoir ſur une Belle
Les droits qu'ils ont ſur leurs vaſſaux :
Pour ces Meſſieurs, plus ſots peut-être,
Qui follement avantageux,
S'embarraſſent peu d'être heureux,
Pourvu qu'ils puiſſent le paroître ;
Mais le jeune homme de vingt ans,
Sortant des mains de la Nature,
Charmeroit mon ame & mes ſens,
Et les roſes de ſon printemps
Ajoûteroient à ma parure.

Il eſt échappé à l'auteur, contre la verſification, une faute dans ce morceau. Le mot *croyent* finit par une ſyllabe muette qui ne s'élide point, & ne peut ſe placer qu'au bout du vers. Le reſte de cette Pièce ſemble calqué, pour la tournure, ſur la fin d'une Epître de M. *Barthe* à une femme qui ne croyoit pas qu'on l'aimât véritablement à moins qu'on ne mourût pour elle. Dans celle dont il eſt ici queſtion, l'auteur auroit pu éviter

quelques tours trop approchans de la proſe, comme

Je ne vous conçois pas, Madame,
Si vous penſez différemment, &c.

On trouve auſſi dans ce petit Volume pluſieurs Pièces anciennes, & d'autres qui ne ſont pas ſous leurs vrais noms. Le joli Conte du *Courtiſan* par M. *d'Arnaud* & l'Ode de *la Grange Chancel* à Madame la Princeſſe *de**** ſont imprimés par-tout. La Pièce qui a pour titre *Le Petit Ménage*, & pour déſignation d'auteur, par M.***, eſt de *Panard*; elle eſt dans ſes Œuvres. Enfin, je n'aurois pas voulu que l'auteur des *Etrennes du Parnaſſe* eût la complaiſance d'inſérer dans ſon Recueil un aſſez grand nombre de Pièces abſolument déteſtables, telles que les ſuivantes, dont on jugera par les premiers vers:

Lettre de mon Corps à mon Ame.

Pourquoi faut-il, ma petite Ame,
Qu'un jour je ſois privé de toi?
Tu fais l'ornement de chez moi.

Les deux Tombeaux.

Au milieu des douceurs d'un ſommeil paci-
fique,
J'ai cru voir cette nuit un tombeau ma-
gnifique.
Où giſſoit parfumé le cadavre d'un Roi.

Vers à M. de Voltaire au ſujet de la Statue qu'on va lui élever.

Le juſte monument qu'on élève à ta gloire,
Dans l'auguſte ſéjour des Filles de Mémoire,
Cauſe à tes ennemis le plus mortel chagrin.
Minerve, diſent-ils dans leur jalouſe rage,
Minerve honore trop ce ſuperbe Ecrivain
Avec un tel éclat, dans ſon Temple divin, &c.

Ces beaux Vers ſont de M. *le François.*

Sonnet.

O que pèſe, Seigneur, le lourd fardeau du crime, &c, &c, &c, &c, &c, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 17 Avril 1773.

LETTRE III.

Hiſtoire ſommaire de la Ville de Bayeux, précédée d'un Diſcours Préliminaire ſur le Diocèſe de ce nom ; par M. Béziers, Chanoine du Saint-Sépulcre, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caen ; un Volume in-12 de plus de 300 pages ; à Caen chez J. Manoury père, Libraire.

LA Ville de Bayeux eſt ſituée ſur la rivière d'Aure, dans une contrée extrêmement fertile, ſur-tout en pâturages, à une lieue & demie de la mer, à ſix lieues de Caen. On y compte dix mille ames & quatorze Paroiſſes. Les ruines antiques qu'on y voit & celles dont on a fait nouvellement la découverte, ne permettent pas de douter que Bayeux n'ait été autrefois une Ville très-conſidérable. Dans la notice des Gaules, elle tient le premier rang parmi les villes

de la ſeconde Lionnoiſe, ſoumiſe à la Métropole de Rouen. Sous la première & la ſeconde race de nos Rois, il y avoit une Chambre des Monnoies. *Le Blanc*, dans ſon *Traité*, rapporte des monnoies d'or de la première race, avec l'inſcription *HBAJOCAS*, & des deniers d'argent de *Charles le Chauve*, avec cette autre inſcription, *HBAJOCAS Civitas*. Cette Ville eſſuya par la ſuite pluſieurs revers qui l'ont fait décheoir de ſa première ſplendeur. Un des plus funeſtes arriva en 891. *Rollon*, Chef d'une de ces hordes de Normands qui déſolèrent la France, furieux de la réſiſtance de Paris, qu'il aſſiégeoit depuis un an, prit le parti d'effacer ſa honte par la ruine de Bayeux. Il emporte la Place, la raſe & la brûle, fait mourir une grande partie des habitans avec le Comte *Berenger*, & réduit en eſclavage l'autre partie avec la belle *Pope*, fille du Comte, dont les charmes firent tant d'impreſſion ſur le vainqueur, qu'il l'épouſa à la mode de ſon pays. *Rollon* ayant obtenu en 912 la Neuſtrie, qu'on lui céda à titre de Duché,

en distribua les Terres à ses Officiers & à ses Soldats. *Bothon*, le fidèle compagnon de ses armes, eut le Comté de Bessin dans son partage. Il releva les murs de Bayeux, & le peupla de Normands. Vers le milieu du onzième siècle la ville fut presqu'entièrement détruite par un incendie. La réunion du Duché de Normandie à la Couronne de France, procura à la nouvelle ville une tranquillité dont elle jouit pendant un siècle & demi. De nouveaux malheurs vinrent fondre sur elle en 1356. *Philippe*, Roi de Navarre, irrité de la détention de son frère que le Roi *Jean* retenoit prisonnier, rassemble des troupes qui portent le fer & le feu dans toute la Normandie. Ce Prince s'approche de Bayeux, le surprend, le pille & le réduit en cendres.

Au seizième siècle, la fureur des Protestans dissipa le trésor de la Cathédrale, qui étoit une des plus riches en vases d'or, d'argent & en pierreries. Après avoir dépouillé cette Eglise, ils étoient sur le point de la ruiner entièrement, sans les représen-

tations très-adroites d'un Cordelier, qui persuada aux principaux d'entr'eux dont il étoit connu, d'y établir leur Prêche. On a peine à croire toutes les profanations qu'ils se permirent dans ce lieu Saint. L'espérance de trouver des trésors leur fit ouvrir la plupart des tombeaux ; & n'y découvrant que des cercueils, ils ne rougirent pas de s'enhardir en tirant des coups de pistolet sur les morts, ou en donnant leur dépouille à manger à des chiens. Durant ces temps de trouble & d'horreur, la ville fut surprise en 1589 par *la Moricière de Vicques*, fameux Ligueur. Dès l'année suivante elle fut rendue au duc *de Montpensier*, Gouverneur pour le Roi de la Normandie. A la fin d'une Lettre que *Henri IV* écrivoit à *Gabrielle d'Estrées*, datée du 8 Janvier 1590, ce Prince dit : *en achevant cette Lettre, ceux de Bayeux m'ont apporté les clefs, qui est une très-bonne ville.*

Bayeux est renommé moins par son cidre, son beurre & ses poulardes, que par ses serges, ses cuirs & ses toiles. Il deviendroit, dit l'auteur,

une ville floriſſante, ſi, pour le débouché de ſon commerce & de celui de la Baſſe-Normandie, il obtenoit l'exécution tant deſirée d'un havre à Port en Beſſin, qui n'en eſt diſtant que de deux petites lieues. Le commerce actuellement dominant conſiſte en dentelles de toute eſpèce. Outre le grand nombre de perſonnes qu'il occupe dans la ville, il y en a deux manufactures conſidérables, dirigées par les Sœurs de la Providence.

Entre les raretés de la Cathédrale, la longue bande de tapiſſerie, appellée *la Toilette du Duc Guillaume*, mérite, par ſon antiquité, l'attention des curieux. Ce monument de toile de lin de dix-neuf pouces de haut ſur deux cens dix pieds onze pouces de long, contient l'hiſtoire de la conquête de l'Angleterre par ce Duc de Normandie ſur *Harold* ſon compétiteur. On eſt perſuadé à Bayeux que ce fut la Reine *Mathilde*, épouſe de ce conquérant, qui la fit elle-même avec ſes femmes. Il n'y a rien que de vraiſemblable dans cette tradition, & certainement ce morceau d'antiquité eſt

de ce temps là. Il eſt croyable qu'il s'en eſt perdu une bonne partie ; la peinture ne va que juſqu'à la défaite de *Harold*.

Les Chanoines de Bayeux ſe levoient autrefois pour chanter les Matines. Ils avoient une façon plaiſante & bien ſingulière de punir celui de leurs Membres qui demeuroit au lit pendant l'office de la nuit des grandes fêtes. » Immédiatement après cet of-» fice, les Habitués de l'Egliſe, avec » la croix, la bannière & le bénitier, » alloient au logis du Chanoine abſent, » & faiſoient, par cette ſorte de pro-» ceſſion, une eſpèce de mercuriale à » ſa pareſſe. Le mémoire de *Potier* » marque que le Chanoine de *Merville* » ſubit une pareille amende en 1460, » & qu'il fut encore condamné à per-» dre cent ſols de ſes diſtributions. J'ai » toujours cru que ce vieil uſage avoit » donné lieu à la coutume prover-» biale de dire à quelqu'un qui s'étoit » fait attendre long-temps, qu'on al-» loit le chercher avec la croix & la » bannière. »

Le Chapître de cette Egliſe a eu

conſtamment le droit de battre monnoie, comme il eſt prouvé par des pièces de cuivre qui exiſtent encore dans les cabinets des Curieux. Ces pièces ſont de la grandeur à peu-près de nos pièces de deux ſols ; elles portent d'un côté un aigle avec ces mots, *Moneta Capituli*, & de l'autre cette lettre majuſcule V, au tour de laquelle eſt le mot *Bajocenſis*. Il y en a auſſi de frappées au même coin, où, à la place de l'V, ſont deux I I barrés par le milieu. On conſerve les coins de cette monnoie dans le Chartrier du Chapitre.

Une autre choſe particulière à cette ancienne Egliſe, eſt ce qu'on appelle l'*Homme d'armes*, parce qu'il doit être armé de toutes pièces, comme l'étoient autrefois les gens de guerre, lorſqu'il paroît à l'Egliſe. C'eſt un Gentilhomme qui, par ſon fief, eſt tenu d'aſſiſter à l'office de la Cathédrale, aux grandes Fêtes, & de ſe tenir près de l'Evêque toutes les fois qu'il pontifie ſolemnellement. Un devoir auquel il eſt encore obligé par ce fief, c'eſt de ſe trouver au Prieuré

de Saint-Vigor, quand l'Evêque y vient descendre la veille de son entrée, de le saluer un genou en terre, & de lui ôter ses éperons d'argent, qui alors lui appartiennent.

Après une description très-longue & très-détaillée de toutes les Eglises, de tous les Monastères de Bayeux, de la fondation & des droits de tous ces établissemens, après avoir rapporté les épitaphes les plus remarquables qui les décorent, l'auteur présente le tableau de la Juridiction de cette ville. Il parle d'abord des *grands Jours de Bayeux ;* c'étoit une Juridiction Souveraine, composée d'un Président & de douze Conseillers que *François I* installa en cette ville au mois d'Août 1540. M. *Béziers* pense que cette Justice fut établie dans une ancienne maison proche de l'Eglise de Saint-Malo, dont on voyoit, il n'y a pas encore long-temps, la façade revêtue de fleurs-de-lys & d'hermines, & au milieu un arbre généalogique en relief, chargé de plusieurs écussons, entr'autres ceux de France & de Bretagne, du Dauphin & des *Medicis*,

On ſçait que le Dauphin *Henri*, fils de *François I*, épouſa en 1533 *Catherine de Médicis*. Cette maiſon a donc dû être bâtie vers le temps de la création des grands jours de Bayeux. Le rétabliſſement du Parlement de Rouen anéantit cette Chambre de Juſtice.

On trouve à la fin du Volume une notice de tous les hommes illuſtres dont Bayeux a été le berceau. Je ne vous en citerai qu'un article. *Pierre Hallé*, Profeſſeur en Droit en l'Univerſité de Paris, nâquit à Bayeux le 8 Septembre 1611, d'une famille honnête. Après avoir fait ſa Rhétorique dans ſa patrie ſous M. *Davaulleau*, homme de mérite, & dont le Diſciple ne parloit jamais qu'avec éloge, il alla à Caen où il acheva le cours de ſes études. Il y compoſa quelques Poëſies qui lui méritèrent l'eſtime de l'illuſtre *Antoine Hallé* qu'il ne connoiſſoit pas auparavant. Ils ſe traitèrent l'un & l'autre depuis de couſin, quoiqu'ils ne fuſſent pas parens, & vêçurent toujours dans une grande liaiſon. A l'âge de vingt-quatre ans M. *Hallé* profeſſa la Rhétorique à

Caen ; il s'acquitta de cet emploi avec tant d'éclat & de réputation, qu'en 1640 il fut élu Recteur de l'Université de cette Ville. Il harangua en cette qualité, à la tête de l'Université, M. le Chancelier *Séguier*, qui étoit venu à Caen avec le Conseil du Roi, à l'occasion des troubles de Normandie. Ce premier Magistrat fut si content de la harangue, qu'il voulut assister à la Thèse que ce jeune Recteur soutint le 18 Mars 1640 pour le Bonnet de Docteur ès Droits, & qu'il le lui imposa lui-même en présence des Conseillers d'Etat & des Maîtres des Requêtes qui l'avoient accompagné. Pendant qu'il étoit encore à Caen, il fit imprimer des morceaux de Poësie, qu'il distribua à Paris, où il se rendit sur les invitations de M. le Chancelier : ils lui acquirent une telle réputation, qu'il fut sollicité par les Colléges les plus distingués de cette ville, qui tous vouloient l'avoir pour Professeur. Il se décida pour la Chaire de Rhétorique au Collége d'Harcourt. Il remplit cet emploi avec un si grand concours, qu'en un an il fit

obligé de changer trois fois de classe, les deux premières, quoique spacieuses, ne suffisant pas à la multitude des auditeurs. M. le Chancelier qui le voyoit toujours avec plaisir, & qui aimoit à lui prescrire des sujets à traiter, le fit nommer *Poëte du Roi* & son Interprète en langue Grecque, avec 1200 livres de gages. M. *Hallé* joignoit à la science des langues une si grande connoissance de l'Histoire & de la Géographie, que les hommes les plus érudits faisoient gloire de le consulter fréquemment & de profiter de ses lumières. Ce sçavant conçut le projet de rendre le lustre à la Faculté de Droit, qui étoit tombée dans un si triste état, qu'elle étoit réduite à un seul Professeur. Le Roi, informé du mérite de M. *Hallé*, érigea en sa faveur la Chaire qu'il avoit en *Chaire Royale & Chaire de Lecteur ès SS. Decrets, pour rétablir cette Faculté en son ancienne réputation.* Tels sont les termes des Lettres Patentes que Sa Majesté lui accorda le 16 Mars 1654, avec 1000 livres de gages, dont il a joui pendant trente-quatre ans, & dont son successeur a

joui après lui. Les Professeurs de Paris lui sont redevables de l'avantage qu'ils ont depuis 1679 d'enseigner le Droit Civil, dont ils avoient été privés depuis environ un siècle. Il mourut à Paris le 27 Septembre 1689, âgé de 78 ans.

L'auteur a placé à la tête de son ouvrage un *Discours Préliminaire sur le Diocèse de Bayeux*, où il y a des choses curieuses & d'une lecture agréable. On fera sans doute attention à ce qui y est rapporté touchant la Saint-Barthelemi. » Ce pays, dit-il, n'a » point à rougir de cette horrible » Tragédie où il périt tant de Reli- » gionnaires. Ce trait d'humanité mé- » rite d'être constaté dans nos fastes : » la principale gloire en est dûe à M. » *de Matignon*, Lieutenant Général » du Roi en Normandie. Ce Seigneur, » doué d'une prudence consommée, » ne crut pas devoir se prêter à l'exé- » cution sanglante dont il étoit char- » gé, prévoyant bien que l'ordre ne » tarderoit pas à être révoqué. Peu » touchés de cette attention, les Pro- » testans du pays recommencèrent » leurs hostilités. »

Je finis, Monſieur, par quelques réfléxions vraies & intéreſſantes, que l'auteur a placées à la ſuite de l'Hiſtoire des troubles des ſiècles derniers. » Que l'on compare mainte-» nant les triſtes époques, qu'on » vient de parcourir, avec les temps » heureux où nous ſommes. Quel con-» traſte ! Dans ce temps de trouble, » d'agitation & d'ignorance, point de » police dans les Villes : les rues cou-» vertes de fange exhaloient quantité » de vapeurs deſtructives de l'eſpèce » humaine. Les maiſons conſtruites » en bois & couvertes de chaume, » donnoient l'alerte à tous inſtans par » des incendies horribles. Les fenê-» tres grillées, les portes barricadées, » comme autant de priſons, annon-» çoient tout ce que l'on avoit à ap-» préhender de la témérité & de l'ef-» fronterie. Dans les campagnes, preſ-» que nul veſtige d'humanité. La loi » du plus fort décidoit communément » du droit. Expoſé ſans ceſſe à toutes » ſortes de brigandages, le Laboureur » ſe voyoit arracher ce qu'un long & » pénible travail avoit ramaſſé pour » la ſubſiſtance de ſa famille. Conti-

» nuellement en butte aux caprices,
» aux emportemens de maîtres altiers,
» qui tranchoient du Souverain dans
» leurs châteaux, ſa condition ne dif-
» féroit guères de l'eſclavage. La moin-
» dre plainte, le plus léger reproche,
» étoit vengé par les maltraitemens
» les plus durs, ſouvent par la mort
» même. Graces à la Providence, les
» mœurs ſe ſont adoucies, l'humanité
» a repris ſes droits. Le goût de pro-
» preté s'eſt introduit dans les Villes.
» L'induſtrie, animée par les progrès,
» a réuni l'utile à l'agréable. Les ſcien-
» ces, les arts & les talens récompen-
» ſés, ont été cultivés. Veuille le Ciel
» affermir pour toujours l'heureuſe &
» douce tranquillité dont nous jouiſ-
» ſons ſous *Louis le Bien-Aimé* & le
» meilleur des Rois «.

L'Hiſtoire de la Ville de Bayeux, bien écrite en général, n'aura peut-être pas le ſuffrage de certains amateurs, qui euſſent déſiré d'y voir moins de matières purement Eccléſiaſtiques, que de morceaux curieux de l'Hiſtoire ancienne, militaire & politique de cette Ville.

Les Préſens du Berger. Les Sermens du Berger.

M. *Lempereur*, Graveur du Roi & de Leurs Majeſtés Impériales & Royale, s'eſt fait une brillante réputation par la délicateſſe, le moëleux, & le fini de ſon burin. Vous connoiſſez, Monſieur, pluſieurs de ſes ouvrages qui ont eu le plus grand ſuccès, entr'autres les deux belles gravures du *Jardin d'Amour* de *Rubens*, & *du Feſtin Eſpagnol* de *Palamède Stewens*. Cet Artiſte vient de donner au Public deux nouvelles Eſtampes intitulées *les Préſens du Berger* & *les Sermens du Berger*. L'une & l'autre portent quatorze pouces de haut ſur dix-huit de large. La première eſt d'après feu M. *Boucher*, & rappelle un des Tableaux les plus précieux de ce Peintre célèbre. Il eſt tiré du Cabinet du Roi. Un Berger offre à une Bergère un nid d'Oiſeaux qu'il vient de dénicher ; une de ſes compagnes porte toute ſon attention à examiner ce préſent, tandis que

l'autre occupée à tondre une Brebis, dont un troupeau repose à ses pieds, semble suspendre son ouvrage pour regarder ces petits nouvellement éclos. Un Payſage d'une très-grande étendue & d'un effet auſſi riche qu'agréable par ſon ſite pittoreſque, orne le fond du Tableau, qui de plus eſt décoré ſur le devant par une fontaine dont l'architecture repréſente deux Amours jouant ſur une urne qui épanche ſes eaux. M. *Lempereur* a ſçu rendre dans ſa Gravure la vie, la chaleur, & ce *faire* ſi ſéduiſant qui diſtingue toutes les productions de l'Auteur de l'original.

L'eſtampe intitulée *les Sermens du Berger*, eſt d'une compoſition non moins élégante; elle eſt d'après un Tableau de M. *Pierre*, premier Peintre du Roi, Artiſte renommé qui jouit de la plus grande conſidération & par la ſupériorité de ſon pinceau & par ſes qualités perſonnelles. A la gloire qu'il s'eſt acquiſe par ſes ouvrages, il unit l'amitié, l'eſtime & j'oſe dire le reſpect qu'inſpirent la modeſtie & l'honnêteté des mœurs: aſſociation

bien rare dans les hommes à talent. Le Tableau dont il eſt ici queſtion, repréſente une Scène d'Arcadie. Un Berger, dans le coſtume des anciens habitans de cette heureuſe contrée, jure aux pieds de ſa Maîtreſſe un amour éternel. La Bergère, ornée de guirlandes de fleurs, reçoit avec complaiſance ces ſermens, & abandonne une main aux careſſes de ſon Amant; mais l'attention mêlée d'intérêt & de curioſité avec laquelle deux autres Bergers & trois Bergères regardent cette ſcène attendriſſante, donne l'effet le plus piquant à cet ouvrage; il eſt enrichi d'un très-beau Payſage & de pluſieurs autres figures de Bergers & Bergères très-artiſtement groupés. Les deux Eſtampes, dédiées, l'une à Madame la Ducheſſe *de Villeroy*, l'autre à Madame la Ducheſſe *de Villequier*, ſe trouvent chez M. *Lempereur* lui-même, rue & porte Saint Jacques au-deſſus du Petit-Marché.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 20 Avril 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

L'Assemblée, Comédie en un acte & en vers, avec l'Apothéose de Molière; Ballet Héroïque, représentés pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 17 Février 1773; par M. l'Abbé de Schosne, de l'Académie Royale de Nismes, & de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre; à Paris chez L. Cellot rue Dauphine; in-8° de 47 pages.

LES hommages que l'on vient de rendre à la mémoire de *Molière*, précisément cent ans après sa mort,

forment une époque honorable aux Auteurs qui ont eu cette heureuſe idée, aux Comédiens qui l'ont ſaiſie avec empreſſement, & à la Nation qui l'a applaudie avec tranſport. Deux Ecrivains en même-temps ont imaginé de célébrer ce grand Homme, que l'on pourroit appeller le Dieu de la Comédie, & de lui décerner en plein théâtre une eſpèce d'apothéoſe. La Pièce de M. l'Abbé de *Schoſne* ayant été préſentée la première, a été donnée le jour même de la révolution du ſiècle qui s'eſt écoulé depuis la mort de *Molière :* en voici le ſujet.

Les Acteurs de la Comédie Françoiſe s'aſſemblent ſur leur théâtre, pour entendre la lecture d'une Pièce nouvelle. L'Auteur qui paroît devant ce redoutable Sénat, aſſure qu'on recevra ſon ouvrage infailliblement. On le trouve un peu préſomptueux : mais, quand il s'explique & qu'il déclare que ſon projet eſt d'élever un monument au créateur de l'Art Comique en France, il a toutes les voix pour lui ; on lui promet de recevoir ſon Drame, même avant d'en entendre

la lecture. Il expoſe ſon deſſein ; ſa Pièce n'eſt qu'une eſquiſſe que les Acteurs rempliront eux-mêmes. Une Magicienne évoquera l'ombre de *Molière* qui s'offrira aux yeux de l'Aſſemblée; les Comédiens lui rendront leurs hommages. L'un d'eux vient ſe plaindre à lui des funeſtes révolutions arrivées ſur la ſcène depuis ſa mort, de ce qu'on ne rit plus en France, de ce que le théâtre a perdu ſa gaîté. *Molière* demande des détails; pour qu'il ſoit mieux inſtruit de tous ces changemens, on lui joue les meilleures ſcènes des Comédies modernes : il y trouve de l'éclat, de la légereté, mais point de vérité, de peinture des paſſions, de vrai comique. Il apprend à l'Aſſemblée qu'il a poſſédé autrefois la lorgnette qui avoit ſervi à *Térence* pour obſerver le cœur humain ; que cette lorgnette avoit paſſé entre les mains de quelques Auteurs, mais pour peu d'inſtans : j'eſpère, leur dit-il, mes enfans, vous envoyer bientôt ce gage précieux, & fixer ainſi ſur vous les faveurs du Parterre. Alors, continue l'Auteur avec enthouſiaſme,

chacun de vous veut tomber à ſes genoux & le retenir : mais il s'échappe, la ſcène change, & l'on voit ſa ſtatue. Le Poëte s'étoit concerté avec le Déçorateur. Comme il en eſt à cet endroit de ſon diſcours, le Théâtre change effectivement ; la ſtatue de *Molière* paroît ſur un piédeſtal ; la ſcène repréſente un magnifique périſtile environné d'un bois de lauriers.

La Pièce eſt terminée par l'apothéoſe de *Molière*. Le Grand-Prêtre & les autres Prêtres & Prêtreſſes d'*Apollon* forment une marche au ſon des inſtrumens, & prononçent chacun une ſtrophe d'une eſpèce d'Hymne en l'honneur du grand Homme que l'on célèbre.

LE GRAND PRÊTRE.

D'*Apollon*, en ces lieux j'exerçe *la Prêtriſe* ;
L'image de *Molière* eſt commiſe à ma foi :
Quand la vertu le diviniſe,
Le ſoin de ſes honneurs ne regarde que moi.

UNE PRÊTRESSE.

L'Antiquité mettoit jadis au rang des Dieux

Ceux qui par leur valeur ont délivré la terre
Des monſtres, des brigands, des tyrans furieux.
Pourquoi ceux qui, comme *Molière*,
Ont terraſſé le vice encor plus dangereux,
N'auroient-ils pas le droit d'être immortels comme eux ?

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Qu'un éternel éclat environne *Molière*,
Que ſon nom glorieux ne périſſe jamais.
Il corrigea la France entière
De ſes ridicules excès ;
Sur mille différens objets
Sa critique ſçavante a porté la lumière.
Qu'un éternel éclat environne *Molière* ;
Que ſon nom glorieux ne périſſe jamais :
Qu'il vive, que toujours il ſoit cher aux François.

UNE PRÊTRESSE.

Que ce laurier ſacré dont l'ombre t'environne,
Serve, divin *Molière*, à former ta couronne ;
C'eſt l'arbre qu'*Apollon* avoit daigné choiſir :
Semblable à tes écrits, rien ne peut le flétrir.

LE GRAND PRÊTRE.

Abattez ces rameaux ; vous devez obéir ;
Apollon par ma voix l'ordonne ;
Pour former à *Molière* une noble couronne ;
Ce Dieu permet de les cueillir.

Ils abattent des branches de laurier ; la Grande-Prêtreſſe poſe une couronne ſur la ſtatue, & on l'entoure de guirlandes. Une Prêtreſſe prononce encore une *Ode au Temps*, qui eſt très-peu lyrique, & qu'on auroit bien fait de ſupprimer.

Je ne vous ai point parlé, Monſieur, des ſcènes épiſodiques qui ſont au commencement de cette petite Pièce. Il y en a une entre le Semainier de la Comédie & un Gagiſte nommé *Robert*, dont les détails ſont plaiſans. Ce *Robert* a voulu être Poëte.

ROBERT.

Monſieur, la rime eſt un grand caſſe-tête.
On la pourſuit, on cherche à la ſaiſir ;
Elle s'enfuit quand on croit la tenir.
On n'y parvient qu'en ſe donnant au Diable.

LE SEMAINIER.

Eh bien ?

ROBERT.

Je pris un parti moins damnable ;
Foulant aux pieds les lauriers d'*Apollon* ;
J'ai fui la rime, & suivi la raison.

LE SEMAINIER.

Dis-moi, *Robert*, les traits de ta figure
Ne me sont pas nouveaux, je t'en assure ;
Dans quel pays puis-je t'avoir connu ?

ROBERT.

En cent endroits vous pouvez m'avoir vu ;
Car l'éléphant, l'ours & le crocodile,
Que l'on fait voir par-tout de ville en ville,
N'ont pas des traits connus du spectateur
Autant que ceux de votre serviteur.

LE SEMAINIER.

Pourquoi ?

ROBERT.

Je fus un de ces interprètes
Dont on se sert pour les Marionettes.
Polichinel, si plaisant pour les sots,

PQ
2
.A6
1773
v.3-4

…ne
…ecveur;
…

…t drôle.
…de rôle;
…un mole;
…

…,
…,
…la ruine;
…ine,
…,
…ette.
…lle
…ville,
…Rois,
…ole.
… X.

Ne dut qu'à moi le ſel de ſes bons mots.
Qu'alors j'étois cher à la populace !
L'ambition m'offrit une autre place.
Chez des Acteurs, qui n'étoient pas de bois,
Je fus Moucheur de chandelles..... Je crois
Que vous riez?

LE SEMAINIER.

Mais, oui.

ROBERT.

Certains ouvrages
N'ont dû pourtant leurs plus grands avantages
Qu'aux doigts brillans d'un Moucheur ignoré.
Quand un théâtre eſt vraîment éclairé,
Cela vous jette un jour ſur une Pièce ;
On en ſaiſit tout l'eſprit, la fineſſe,
Enfin cet art.....

LE SEMAINIER.

Cet art eſt ſurprenant.

ROBERT.

Je n'ai point là borné tout mon talent ;
Ce que j'ai fait eſt preſque un phénomène.

LE SEMAINIER.

Diable !

ROBERT.

Monſieur, une même ſemaine
M'a vû Moucheur, Contrôleur, Receveur,
Décorateur, Afficheur & Souffleur.

LE SEMAINIER.

Cet aſſemblage eſt burleſque.

ROBERT.

Il eſt drôle.
J'ai fait encor de méchans bouts de rôle;
Et, qui plus eſt, j'ai, pendant près d'un mois,
Par *interim*, repréſenté les Rois.
Il falloit voir de quel air deſpotique
Je ſoutenois ma fierté politique.
J'avois un front plein de ſérénité,
Lorſque mon trône étoit en ſûreté.
Mais, quand l'Etat penchoit vers ſa ruine,
Je me croiſois les bras ſur la poitrine,
Et je pouſſois d'auguſtes hurlemens,
Comme un lion dont on lime les dents.
Je n'eus pourtant du Parterre indocile
Que des ſifflets. Je vins en cette ville,
Où, renonçant à la grandeur des Rois,
J'entrai Gagiſte au Théâtre François.

Grand Prince, hélas! la chûte eſt un peu grande.

C'eſt dommage qu'au commencement de cette ſcène M. l'Abbé de *Schoſne* ait chargé ridiculement ſon rôle d'Auteur, en le faiſant protéger par ce miſérable Gagiſte, qui a été ſon Valet, & à qui il doit cent francs. *C'eſt un aſſez bon diable*, dit *Robert*, *je le protége; protégez-le auſſi.* Tout cela eſt d'autant plus déplacé, qu'un Auteur qui conçoit l'idée de célébrer la mémoire de *Molière*, doit néceſſairement avoir une certaine nobleſſe dans l'ame; & c'eſt gâter cette belle action que de commencer par avilir aux yeux du Spectateur le caractère de celui qui la fait. On a cru auſſi que M. l'Abbé de *Schoſne* avoit voulu mettre en ſcène les petits travers des Comédiens. Dans ſa Pièce, les Acteurs, avant d'entendre la lecture qu'on va leur faire, ont des tracaſſeries pour des congés qu'ils demandent, pour des rôles qu'ils ſe diſ-

putent. Qu'eſt-il arrivé de tout cela ? Les Comédiens ont refuſé impitoyablement de réciter un mot de ce qui paroiſſoit les attaquer ; &, comme les Auteurs n'avoient là perſonne pour les défendre, le rôle du Poëte a été joué dans toute ſon intégrité. Mais M. l'Abbé de *Schoſne*, fort attaché aux endroits en queſtion qui étoient preſque les ſeuls comiques de ſa Pièce, quoique dans un genre un peu bas, a fait imprimer tout au long les Scènes du Poëte & celles des Comédiens. Il aſſure cependant qu'il auroit été bien mal-adroit de chercher à offenſer les Comédiens auxquels il donnoit ſa Pièce, & les Auteurs dont il eſt Confrère ; auſſi a-t-on remarqué que cela n'étoit pas extrêmement adroit. Il proteſte encore de l'innocence de ſon badinage, de la pureté de ſes intentions ; vous en ſerez aiſément convaincu, Monſieur, en réfléchiſſant que le Poëte tracé dans cette Comédie ne peut avoir aucune reſſemblance avec nos Auteurs d'aujourd'hui. Ce n'eſt point là leur portrait. Quant aux Acteurs & à leur Aſſemblée, qu'eſt-

ce qui ne ſçait pas que les tracaſſeries & les petites factions en ſont bannies depuis un temps immémorial, qu'ils s'abſentent tous très-rarement, & que les talens de Mademoiſelle *Veſtris* & de Mademoiſelle *Sainval* n'ont jamais fait naître la moindre querelle ?

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, cette Pièce de l'*Aſſemblée* n'eſt pas, à beaucoup près, ſans mérite ; vous avez dû voir, par ce que je vous en ai cité, que M. *de Schoſne* pourroit réuſſir dans le ſtyle de la Comédie s'il choiſiſſoit des ſujets gais & ſuſceptibles de ſcènes plaiſantes. Le coup de théâtre où la ſtatue de *Molière* paroît tout-à-coup, eſt ingénieuſement imaginé ; il fait de l'effet à la repréſentation. Enfin, on doit ſçavoir gré à l'auteur d'avoir cherché le premier à ranimer l'enthouſiaſme pour notre excellent Comique, dont quelques incurables Médiocres n'ont pas craint de ſe montrer les détracteurs. On a dit (car que n'a-t-on pas entendu dire depuis vingt ou trente ans ?) on a dit que, s'il paroiſſoit de nos jours, il tomberoit tout à plat.

Ce ſeroit un grand malheur pour notre ſiècle ſi c'étoit là une vérité; du moins eſt-il ſûr que ceux qui tiennent de pareils diſcours ne ſeroient pas les derniers à ſiffler le divin *Molière*.

Réflexions ſur les Comètes qui peuvent approcher de la Terre, par M. de la Lande; Brochure in-8° de 40 pages; à Paris chez Gilbert Libraire, Quai des Auguſtins à la deſcente du Pont-Neuf.

ON ſçait, Monſieur, que vous êtes également inacceſſible au délire de l'incrédulité & aux terreurs de la ſuperſtition. Vous entendriez parler ſans ceſſe de Comètes; on vous aſſureroit qu'elles vont brûler ou noyer ce malheureux globe, vous êtes comme le Juſte d'*Horace*, *ſi fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Mais, s'il eſt quelques ames de la trempe de la vôtre, en revanche que de têtes & d'eſprits foibles, que de gens qui ſont Peuple! Vous n'avez pas été mé-

diocrement ſurpris que, dans un ſiècle qui ſe vante avec tant d'emphaſe de ſa philoſophie & de ſes lumières, on ait ſi facilement adopté le faux bruit de l'arrivée d'une Comète qui devoit amener la fin du monde. M. *de la Lande* s'étoit propoſé de lire à l'Académie des Sciences un Mémoire ſur ces Aſtres aſſez peu connus; il a fait part à quelques amis du réſultat de ſes obſervations & de la poſſibilité infiniment éloignée qu'une Comète ſe trouve un jour rencontrer la terre; cette idée vole & s'embellit de bouche en bouche : c'eſt la ſemaine prochaine que le monde va périr ; voilà cinq à ſix cens mille têtes en l'air. La Gazette a beau dire que la nouvelle eſt apocryphe ; il faut que l'Aſtronome à qui l'on attribue le mal ſe mette en devoir de le réparer; & c'eſt ce dont s'acquitte très-bien M. *de la Lande* dans la Brochure qu'il donne aujourd'hui au Public.

Il faut pourtant convenir que les premières pages de ſes *Réflexions* ne ſont point du tout propres à raſſurer les trembleurs. Le ſçavant Aſtro-

nome nous apprend qu'il n'y a encore qu'une ſoixantaine de Comètes qu'on ait obſervées de manière à pouvoir les reconnoître, lorſqu'elles reparoîtront. Il a voulu ſçavoir ſi dans ce nombre il y en avoit quelques-unes dont les nœuds tombaſſent à peu-près ſur la circonférence de l'orbite terreſtre, & il a trouvé qu'il y en avoit huit qui en différoient aſſez peu ; enſorte qu'il eſt poſſible que, dans la ſuite des mouvemens de la Terre & de ces différentes Comètes, il s'en trouve une qui ſe rencontrant dans ſon nœud, lorſque la Terre y paſſe, la choque ou la déplace, l'entraîne ou en ſoit entraînée, & conſomme enfin cette grande révolution, qui ſeroit pour le genre humain l'accompliſſement des ſiècles, ou le commencement d'un nouvel ordre de choſes. M. *de la Lande* paſſe légèrement ſur les Comètes qui pourroient nous entraîner dans le Soleil, & ſur celles qui en ſe choquant contre la Terre ne feroient qu'une ſeule Planète de deux, en détruiſant peut-être l'une & l'autre : un tel choc ſuppoſe une *coïncidence* ſi préciſe,

qu'on peut le regarder comme infiniment difficile, & approchant presque de l'impossibilité.

Mais il est un autre évènement qui rentre davantage dans l'ordre des choses possibles. Qu'une de ces Comètes, par exemple, approche de la Terre de quelques douze à treize mille lieues, dans ce cas la moindre chose qui puisse nous arriver est un petit déluge universel. Il faudroit seulement pour cela que la Comète fût aussi grosse que la Terre; la force attractive d'une semblable planète produiroit une marée de trois mille toises, ce qui feroit deux mille toises d'élévation au-dessus du niveau naturel des eaux. Dans cet état, les eaux de l'Océan seroient tirées de leur abîme par cette force attractive, & transformées en un corps oval dont le grand axe auroit six mille toises de plus que le petit axe, & seroit dirigé vers la Comète & vers le point opposé. » Sans parler du mouvement diurne » de la Terre, qui promène la marée » en douze heures, autour de notre » Globe, le mouvement de la Comète

» ſeroit alors ſi rapide, qu'en moins » d'une heure elle auroit dominé » perpendiculairement ſur un tiers » de la Terre, auroit fait tourner » la marée preſque tout autour de » notre Globe, & noyé peut-être les » continens des quatre parties du » Monde. Les plus hautes montagnes » où les hommes aient des habita- » tions, qui ſont celles de dix-huit » cens toiſes, même dans la Zone » Torride, ſeroient plongées dans ces » flots ſuſpendus ſur nos têtes; &, » dans l'eſpace de quelques heures, » toute la circonférence de la Terre » ſeroit peut-être enveloppée dans » cette ſubmerſion. » M. *de la Lande* a peine à croire que les plus grands vaiſſeaux puſſent réſiſter à des tempêtes & des marées ſi violentes; mais, s'il y avoit quelqu'eſpérance de ſalut, ce ſeroit pour un petit nombre de Navigateurs réfugiés dans quelques gros vaiſſeaux de Roi; conſidération qui peut augmenter conſidérablement le cas qu'on doit faire d'une bonne marine. Le danger ſeroit plus grand & la poſſibilité de l'évènement aug-

menteroit, ſi l'on ſuppoſoit une Comète ou plus denſe ou plus groſſe que la Terre. » Si l'on fait attention, dit » *M. de Buffon*, à la fixité & à la ſoli» dité de la matière dont les Comètes » doivent être compoſées pour ſouf» frir, ſans être détruites, la chaleur » inconcevable qu'elles éprouvent » auprès du Soleil, & ſi l'on ſe ſou» vient en même-temps qu'elles pré» ſentent aux yeux des obſervateurs » un noyau vif & ſolide, qui réfléchit » fortement la lumière du Soleil à » travers l'atmoſphère immenſe de la » Comète, qui enveloppe & doit » obſcurcir ce noyau, on ne pourra » guères douter que les Comètes ne » ſoient compoſées d'une matière très» ſolide & très-denſe, & qu'elles ne » contiennent, ſous un petit volume, » une grande quantité de matière. » *Hiſt. Natur. Tom. I, pag.* 200. M. *de Buffon* ſuppoſe que la denſité de ces Planètes doit être proportionnée à la chaleur qu'elles doivent ſubir. Or il falloit, ſuivant M. *de la Lande*, que la fameuſe Comète de 1680 fût deux mille huit cens fois plus denſe que

la Terre ; elle paſſa ſi près du Soleil, qu'elle fut échauffée deux mille fois plus qu'un fer rouge ; mais pour celle-là, l'auteur nous aſſure poſitivement qu'elle n'eſt point du nombre de celles qui peuvent influer ſur la Terre.

M. *de la Lande* nous raſſure encore bien davantage dans le morceau ſuivant. » La Terre parcourt, dans ſon » orbite, ſix cens mille lieues en un » jour ; par conſéquent elle ne peut » être qu'une heure de temps à la » diſtance que je viens d'aſſigner pour » la Comète : or, l'inertie des eaux » eſt probablement trop grande pour » qu'en une heure de temps elles puſ- » ſent être portées à une ſi grande » élévation. On craindra peut-être » qu'une impreſſion auſſi violente ne » continuât à s'exercer même après » que la cauſe ſeroit paſſée, & que le » reflux d'une ſi terrible marée ne » produiſît ſur le reſte de la Terre à » peu-près les mêmes ravages qu'au- » roit produit l'élévation même des » eaux dans les parties de la Terre » qu'elle auroit ſurmontées ; mais tout » cela eſt douteux, & nous laiſſe de

» quoi nous raſſurer en partie ſur de » pareils évènemens. D'ailleurs, il y » a beaucoup à parier contre toutes » les circonſtances néceſſaires à de » pareils évènemens. 1°. Il eſt difficile » que la coïncidence exacte du nœud » qui n'eſt que paſſager, ſe trouve ar- » river dans le temps où la Comète » y paſſera : 2°. en ſuppoſant que » cette coïncidence y ſoit, ces deux » Planètes, dont les orbites ſe cou- » pent exactement, ſe rencontreront » difficilement à la fois au même point » d'interſection. Par exemple, la » Terre n'ayant que 17 ſecondes de » diamètre, vûe du Soleil, ſuivant les » dernières obſervations, elle n'oc- » cupe que la ſoixante-ſeize millième » partie de la circonférence de ſon » orbite. Suppoſons qu'une Comète » traverſe préciſément l'orbe de la » Terre, il y a, pour le moment où » elle ſe trouve dans le nœud, 76 » mille contre un à parier, que la » Terre ne ſe trouvera pas dans un » point de ſon orbite où elle puiſſe » être frappée.

» La diſtance de treize mille lieues,

» à laquelle j'ai dit que la Comète
» pouvoit ſubmerger une partie de la
» Terre, eſt compriſe ſeize mille fois
» dans la circonférence de l'orbite ter-
» reſtre; ainſi, il y auroit environ
» huit mille contre un d'eſpérance,
» même à chaque fois que la Comète
» paſſeroit dans ſon nœud, & préci-
» ſément ſur la circonférence de notre
» orbite; mais de plus, ces paſſages
» ſont bien rares, puiſque les révo-
» lutions de chaque Comète exigent
» un ou pluſieurs ſiècles, & qu'il peut
» ſe paſſer des milliers de révolutions
» ſans que les nœuds ſe trouvent pla-
» cés dans l'endroit où nous les ſup-
» poſons.

» On ne peut donc regarder ces
» évènemens & ces dangers que com-
» me des poſſibilités qui ne ſçauroient
» entrer dans l'ordre moral des eſpé-
» rances ni des craintes. Les Tables de
» mortalités nous apprennent qu'il
» meurt une perſonne à toutes les
» ſecondes, ou 3600 par heure ſur la
» ſurface de la Terre, peuplée d'en-
» viron mille millions d'habitans;
» mais perſonne de nous ne craint de

» mourir dans une heure, parce » qu'il y a 277800 contre un à parier » pour chaque individu qu'il ne ſera » pas du nombre. Les poſſibilités dont » je viens de parler ſont encore plus » éloignées, & l'on peut, dans l'ordre » moral, les regarder comme nulles.»

Au reſte, les Aſtronomes ne connoiſſent que ſoixante Comètes; il peut bien y en avoir, ſuivant M. *de la Lande*, trois cens. D'après cette ſuppoſition, » il peut en venir à peu-près » une chaque année; & puiſque la » huitième partie de celles que nous » connoiſſons peut approcher de la » Terre, il peut y en avoir 40 dans » ce cas là. Dès-lors tous les 7 ou 8 » ans il y en auroit une des 40 que » nous pourrions avoir à craindre. » Mais, quand même l'on ſuppoſeroit » que les nœuds de toutes ces Comè- » tes ſeront exactement & rigoureu- » ſement placés ſur l'orbe de la Terre, » la première fois qu'elles reparoî- » tront, ce qui eſt dans un ordre de » poſſibilité prodigieuſement éloigné, » il y auroit encore 64 mille contre » un à parier pour chaque année,

» qu'une de ces Comètes n'approche-
» roit pas de 13 mille lieues de la
» Terre. »

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Avril 1773.

LETTRE V.

Orlandino di Limerno Pitocco, nuovamente ſtampato, diligentemente corretto, ed arrichito di annotazioni. Londra; e ſi trova preſſo Molini; c'eſt-à-dire, *Le Petit Roland de Limerno Pitocco, imprimé de nouveau, corrigé avec ſoin, & enrichi de notes; à Londres, & ſe trouve à Paris chez Molini, Libraire rue de la Harpe, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.*

Vous connoiſſez, Monſieur, les Poëmes de *Pulci*, de *Boïardo* & de l'*Arioſte*. Vous ſçavez que le fond de ces ouvrages, & de pluſieurs autres compoſés à leur imitation, eſt

tiré d'une prétendue *Vie de Charlemagne & de Roland*, par *Turpin*, Moine de Saint Denys, devenu Archevêque de Reims vers l'an 760. Ces Auteurs & leurs Copiſtes s'appuient tous ſur l'autorité de cet écrivain dans le récit qu'ils font des merveilleuſes proueſſes des braves Paladins de la Cour de *Charlemagne*. Le *Pulci*, dans une longue épopée, moitié ſérieuſe, moitié bouffonne, a célébré le *Grand Morgant*, *Morgante Maggiore*; mais *Roland*, le héros par excellence, eſt celui qui a le plus excité la verve des Poëtes Italiens du 15e & du 16e ſiècles. *Boïardo*, dans ſon *Orlando Innamorato*, a décrit ſes amours & ſes aventures avec la belle *Angelique*; & l'*Arioſte*, brodant ſur le même canevas, a chanté, dans *Orlando Furioſo*, les fureurs de ce même *Roland*, à qui l'infidélité d'*Angelique* avoit fait perdre la raiſon.

L'enfance de cet illuſtre Preux eſt la matière de l'*Orlandino*, Poëme Burleſque en huit Chants, qu'on ne connoît preſque pas en France, & qui, même en Italie, étoit devenu très-

très-rare, quoiqu'il y en ait eu quatre ou cinq éditions depuis la première qui parut en 1526. On doit sçavoir gré à *Molini* de l'attention qu'il a eue de réimprimer ce Poëme avec la même élégance & du même format que la charmante collection des auteurs Italiens *, & sur-tout des soins qu'il s'est donnés pour rendre cette édition plus exacte & plus correcte que les précédentes. Non-seulement le texte étoit rempli de fautes; mais, comme l'auteur a cru pouvoir employer dans un ouvrage comique des termes Lombards, Napolitains, Siciliens, d'en estropier même quelquefois quand la rime l'embarrasse, & qu'il abuse un peu trop de cette licence, on s'est attaché dans cette réimpression à lever les obstacles qui pouvoient arrêter le lecteur peu instruit de ces différens dialectes. M. *Vespasiano*, de l'Académie des Arcades de Rome, connu par son excellente

* Elle est composée de quarante petits Volumes, & se vend à Paris chez *Delalain*, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

traduction du *Tempo*
par d'autres morceaux
a rétabli le texte
défectueux, l'a
toriques, &, par
donnée des
en a rendu la lecture
que aura une
de la langue

Vous lirez
l'Epître dédi
Chevalier
ffio, *Pastore*
pas que tous
pie des Arc
Clarisa Meliss
fiano. Il a
ladinage &
férieure à la
rique & ec
rafe. Cette
abrégé de la
cinte des di
Petit Roland.
Poëte étoit
Folengio, co
Dictionnaires
Mantoue

distinguée. Il fit ses études à Bologne; il eut pour maître *Pierre Pomponace*, fameux Philosophe de ce temps là. A l'âge de 16 ans il prit l'habit monastique chez les Bénédictins de Bresce *. Il mourut le 9 Décembre 1544 dans le couvent de Sainte Croix de Campesio, près de Bassano **.

Le plus considérable & le plus célèbre de ses ouvrages, est sa *Macaronée* ou *Histoire Macaronique*, Poëme satyrique & burlesque qui lui suscita de fâcheuses affaires; mais il s'en tira par le crédit de ses protecteurs, au nombre desquels il y en avoit d'illustres qui aimoient son humeur enjouée & le genre folâtre de ses compositions; entr'autres le Marquis *Frédéric de Gonzague*, premier Duc de Mantoue, & son frère Don *Ferdinand*, Viceroi de Sicile, auprès duquel il passa dix ans à Palerme dans le Monastère de Saint *Martin*. Le titre de *Macaronique* qu'il a donné à cette production

* Capitale du Bressan dans l'Etat de Venise.

** Autre Ville de la République de Venise, dans le Vicentin.

vient du mot *Macaroni*, eſpèce de petits gâteaux qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs & du fromage. Cette dénomination caractériſe en effet le ſtyle de *Folengo*, qui eſt un mêlange, un ſalmi de mauvais Latin & de mots Italiens, Toſcans, Lombards, &c, la plupart défigurés. L'auteur, pour ſe cacher, avoit pris le nom de *Merlin Coccaïe*; c'eſt ſous ce nom qu'il eſt plus généralement connu, & que fut publiée la première édition de ſa *Macaronée* en 1521, *in-12*; cette édition eſt très-rare. L'ouvrage fut traduit en François en 1606. Cette vieille verſion a été réimprimée ſans aucun changement en 1734, en deux volumes *in-12*. C'eſt, pour le dire en paſſant, de cette *Hiſtoire Macaronique* que *Rabelais* a tiré ſon Roman de *Pantagruel*. Le nom de *Limerno* que *Folengo* ſe donne au frontiſpice d'*Orlandino* eſt l'anagramme de *Merlino*, en François *Merlin*. Le ſurnom de *Pitocco* qu'il y ajoûte, & qui veut dire *gueux*, *mendiant*, *truand*, fait alluſion à ſa pauvreté monaſtique & à ſa gourmandiſe. Il aimoit paſſion-

nément les plaisirs de la table, & cherchoit les bons dîners.

Le Poëme d'*Orlandino* fit beaucoup de bruit en Italie lorsqu'il parut; il n'est pas inutile d'observer que, peu de temps après sa publication, *Louis Dolce*, jaloux sans doute du succès de cet ouvrage, fit de son côté un Poëme où il chanta les exploits de *Roland* encore enfant. Le célèbre *Arétin*, contemporain de *Folengo* & de *Dolce*, s'exerça pareillement sur la même matière; ce qu'il en composa existe sous ce titre, *Li due primi Canti di Orlandino del divino Pietro Aretino*, c'est-à-dire, *les deux premiers Chants du petit Roland, par le divin Pierre Arétin.* Son but étoit de tourner en ridicule le *Petit Roland* de *Folengo*, *Renaud*, *Astolphe*, & tous les Paladins, qu'il représente comme des personnages méprisables & sans courage. Il se moque même de *Pulci*, de *Boïardo* & de l'*Arioste* qui en ont dit tant de merveilles; il ne s'épargne pas lui-même; cependant il a soin d'y faire l'éloge des trois premiers Chants du

Poëme de *Marphiſe*, qu'il avoit donnés au Public.

Folengo ne manque pas, à l'exemple de ceux qui l'avoient devancé, de citer le *très-véridique Turpin* pour garant des prodiges qu'il va célébrer. Son Poëme d'*Orlandino* eſt, à proprement parler, l'Hiſtoire des amours clandeſtins de *Milon* & de *Berthe*, ſœur de *Charlemagne*; *Roland* eſt le fruit de ce commerce ſecret. L'auteur y raconte les aventures de ces deux amans, obligés de s'enfuir de la Cour pour ſe ſouſtraire au reſſentiment de l'Empereur. Mais je me borne à vous citer de cet ouvrage un ou deux morceaux propres à mieux faire connoître le génie ſatyrique & la manière de penſer de *Folengo*. Il fut ſoupçonné d'avoir eu quelque penchant pour les opinions de *Luther* qui commençoient alors à ſe répandre en Europe, & il faut avouer qu'il y a dans l'*Orlandino* quelques paſſages bien propres à confirmer cette opinion. *Berthe*, ſeule dans une chaloupe, à la merci des flots & des vents, & près du terme où elle doit mettre au monde le héros

destiné à être un jour le plus ferme soutien de l'Empire, le boulevard de l'Eglise & la terreur des Sarrazins; *Berthe*, en ce moment, dénuée de tout secours humain, adresse à Dieu une longue prière où elle implore sa seule assistance, ne voulant, dit-elle, invoquer ni Saint *Pierre*, ni Saint *André*, ni Saint *Roch*, ni Saint *Gothard*, &c. Elle y fait vœu à l'Etre Suprême que, si elle réchappe du danger où elle se trouve, elle n'ajoutera plus foi aux Indulgences accordées à prix d'argent. Il est probable que *Folengo* avoit des sentimens plus orthodoxes, & que cette tirade n'est qu'un écart de sa verve: peut-être même avoit-il en vue de censurer quelques Théologiens d'Italie qui favorisoient les nouveaux dogmes; car il dit immédiatement après que cette prière étoit pleine d'hérésie, mais excusable peut-être dans la bouche de *Berthe* qui étoit Allemande, & dans un temps où la Théologie étoit un mêlange d'opinions Romaines & Ultramontaines.

C'est particulièrement dans le huitième Chant que le Poëte anime son

pinceau, qu'il raſſemble les couleurs les plus vives, & que ſon imagination féconde s'égaye aux dépens des Moines de ſon temps, qui, comme l'on ſçait, vivoient alors plongés, pour la plupart, dans la plus craſſe ignorance & dans la plus crapuleuſe débauche. Ses peintures ſont d'après nature; il avoit les originaux ſous les yeux. Rien n'eſt plus plaiſant que le portrait qu'il trace d'un certain Abbé ou Prieur qu'il introduit ſous le nom de *Griffaroſto*, & dont il fait l'hiſtoire.

Fu in Sutri un gran Prelato molto graſſo,
O fuſſe Abbate, o qualche altro Vicaro;
Caſcavagli la pancia fin da baſſo,
Che un porco tal non vidde mai Gennaro;
Per non ſleguarſi, andava paſſo paſſo
Alla taverna ſpeſſo, al Tempio raro;
E queſto gli accadeva, perche ſempre
Jejunium prædicabat pleno ventre.
Raſſimigliava propriamente un bove
Che tolto dall'aratro, e in ſtalla chiuſo,
Convien ch'ivi s'ingraſſe, e ſi rinnove
Per uſcir poſcia d'uno in l'altro buſo;
Tu'l vedi, che a fatica il paſſo move,

Caſcandogli 'l mentozzo in terra giuſo,
Quando vien tratto al banco del beccajo,
Venduto a quattro libbre per denajo.

. . . . . .

. . . . . .

Mille ducati avea coſtui d'entrata,
Che andavan tutti dietro per l'uſcita;
Dico nel cacatojo, perchè grata
Fu ſempre a lui di crapular la vita.
Carne di porco, e caoli con l'agliata;
Trippe, pancette, & broda ben condita
Di ſale e ſpezie, d'inteſtine, e lardo,
Eran il ſuo devoto San *Bernardo*.
Non così toſto qualche buon boccone
In piazza comparia di peſce, o carne,
Che 'l Padre ſanto, in guiſa di falcone
Il qual giù a piombo vien, viſte le ſtarne,
Davagli d'unghie tal, che le perſone
Di Sutri non potean oncia mangiarne,
Mercè che'l Griffo tutti li rapia
Sì ratto, come il Ciel rapitte Elia, &c, &c.

Rainier, Gouverneur de Sutri, * informé de la vie ſcandaleuſe de *Grif-*

* Petite ville d'Italie dans l'Etat de l'Egliſe, à neuf lieues nord-oueſt de Rome.

faroſte, ordonne qu'on le lui amène : les Shirres volent à ſon ordre ; on tire cet animal immonde de ſa hauge, le peuple s'empreſſe ſur ſon paſſage, on regarde avec admiration ce pore engraiſſé. Aux vapeurs vineuſes, aux exhalaiſons empeſtées de ſueur & de quelque choſe de pire encore qu'il répand à l'entour de lui, chacun ſe bouche le nez, chacun jette ſon brocard ; l'air retentit des noms de *Silène*, de *Bacchus*, d'*ivrogne*, de *ſac à m....* Il arrive. » Approchez, dit » *Rainier*, approchez, homme de » Dieu, ſaint Prophète, je ſais que » vous êtes initié dans les Myſtères » du Très-Haut, que vous connoiſſez » le cours des Planètes, que vous êtes » inſtruit des libertés de Saint *Pierre* ; » il en eut de fort étendues, & très- » peu d'argent. Je ſçais que vous n'i- » gnorez pas non plus combien il vous » faut de viande pour remplir l'énor- » me capacité de vos inteſtins, où va » ſe perdre tout le poiſſon que la mer » renferme dans ſes abîmes, & toute » la volatille répandue dans le vaſte » eſpace de l'air. N'avez-vous point

» de honte, glouton que vous êtes !
» Comment osez-vous vous montrer ?
» N'est-ce donc que pour vaquer aux
» soins de remplir votre ventre, que
» vous avez été préposé à la conduite
» des Ouailles de J. C. ? Sont-ce là les
» instructions que donnoient autrefois
» les *Antoines*, les *Pauls*, aux saints
» Anachorètes qui vivoient sous leur
» discipline ? Ces Solitaires ne pre-
» noient que des légumes pour toute
» nourriture, & ils enseignoient, plus
» par l'exemple que par la parole, le
» moyen de rendre inutiles les ruses
» de l'ennemi du genre humain. Ils
» dormoient sur la dure, & passoient
» les jours & les nuits à chanter les
» louanges du Seigneur ; ils fuyoient
» le tumulte des Villes & les affaires
» du siècle ; ils se tenoient constam-
» ment renfermés au fond de leur
» tranquille retraite ; ils exerçoient
» l'hospitalité, lavoient humblement
» les pieds de leurs hôtes ; &, lorsqu'ils
» avoient quelque voyage à faire, ils
» ne se procuroient d'autre commo-
» dité que celle d'un bâton pour sou-
» tenir leur corps exténué par les aus-

» térités, & affaiſſé ſous le poids des » années. Aujourd'hui, par un mira- » cle étonnant, ces racines, ces her- » bages ſont transformés en perdrix, » en bécaſſes ; ces glands, ces fruits ſau- » vages, ſont changés en toute ſorte » de viandes délicates ; la paille ſur » laquelle ils couchoient eſt devenue » un lit mollet du plus fin duvet ; au » lieu de ces figures hâves & décharn- » nées, ce ſont des viſages vermeils » & brillans de ſanté, des mentons à » triple étage. Les bâtons de nos Saints » d'aujourd'hui ſont des chevaux frin- » gans & vigoureux ; leurs cellules ſe » ſont élevées, & ont pris la forme » de magnifiques Palais, & la plû- » part des Abbaïes ſont remplies de » meutes de chiens, d'oiſeaux de proie » & de femmes de mauvaiſe vie. Quel » étrange aveuglement ! quelle extra- » vagance ! quelle folie d'avoir donné » tant de biens aux Prêtres & aux » Moines, &c. «

Griffaroſto tâche de ſe juſtifier ; il entremêle ſon diſcours de ſentences en Latin Macaronique & rempli de barbariſmes ; ce que l'auteur fait plai-

ſament pour ſe moquer de l'ignorance des Moines de ſon temps. Il lève ſa ſouquenille pour faire voir ſa chemiſe de laine & ſon cilice. *Rainier*, ſouriant, l'interrompt. » Oh, oh, » dit-il, vous êtes plus ſçavant que » je ne croyois ; je ceſſe donc de vous » accuſer ; il ne convient point à un » profane de parler mal des Saints ; » mais, puiſque je vois que vous avez » l'eſprit ſi ſubtil & ſi pénétrant que » *Platon* près de vous n'auroit été » qu'un ſot, je vais vous propoſer » quatre queſtions à réſoudre. Dites-» moi : *Quelle eſt la diſtance de l'Em-» pirée à la Terre ? Combien il y a de » chemin de l'Orient à l'Occident ? » Combien il y a de gouttes d'eau dans » la mer ? Enfin, ce que je penſe à pré-» ſent ?* Si vous me donnez une ſolu-» tion raiſonnable, je promets de » vous faire ſervir ſur le champ » vingt plats de trippes & de lard ; » mais ſi vous cherchez à vous échap-» per par de vains ſophiſmes, ſoyez » perſuadé que je vous traiterai en » vrai baudet, & qu'indépendamment » d'une grêle de coups de bâton que

» je ferai pleuvoir sur vos épaules ;
» je vous ôterai votre Abbaïe. Allez,
» retournez à votre Monastère, don-
» nez l'essor à votre génie ; je vous
» laisse toute la nuit & tout le jour
» suivant pour réfléchir aux demandes
» que je vous ai faites. »

On peut s'imaginer la confusion, le trouble & l'embarras de *Griffarosto* à de si terribles menaces ; il regagne son moutier, il traverse la cuisine ; il n'a pas le courage de jetter les yeux sur les broches qui tournoient ; il s'enfonce dans son Oratoire pour s'y mettre en prière. La description de cet Oratoire est tout-à-fait pittoresque.

Or quivi giunto, ad un altar segreto
Devotamente piega lo ginocchio ;
E con caldi sospiri avanti e dreto
Quinci le braghe, quindi esala l'occhio.
Un Bacco grasso, rubicondo, e lieto,
Che giace sopra un strato di finocchio,
E d'un bottaccio fatti capezzale,
Era de' Santi suoi lo principale.
Nè altra pietade *, nè altro Crucifisso

* Par le mot *Pietade*, on entend en Italie un tableau représentant la Vierge tenant sur ses genoux son fils descendu de la Croix.

Tien sull'altare a far orazione;
Bacco sol è, che ad un parete fisso
Due Cherubini arrecasi al gallone
Cioè'l boccal dal vino, e quel dal pisso;
Che quando l'uno piglia, l'altro pone;
E così tutta notte il Padre santo
Ne orina in fiasco, e bevene altrettanto.

Entrando il coco, a lui disse: volete
Ceuar, o Monsignor? che'l rosto è cotto:
Ma voi (s'io ben contemplo il volto) sete
Sopra voi stesso, e d'animo corretto.
Forse, Padron, vi stimola la sete?
Pigliate un poco questo barilotto;
E ciò parlando, spiccalo dal muro,
Ch'era d'un trebbiano antico e puro.

Prendelo Monsignore, e tienlo fermo,
Levandolo con ambe mani a Bacco:
Pater, dicea, se non puo far schermo
Di porre il santo calice nel sacco,
Ecco la gola pronta, il spirto infermo;
Se tale è il tuo voler, di lui m'attacco:
E poscia ch'ebbe orato con tremore,
Bevendo si cangiò tutto in sudore.

Je n'étendrai pas plus loin cet extrait; il me suffira, pour finir l'histoire,

de dire que *Griffaroſto* ayant repris ſes ſens, raconte au Cuiſinier ſa converſation avec *Rainier*; que le Cuiſinier offre de le tirer d'embarras; qu'il ſe préſente à *Rainier* revêtu des habits de ſon maître; & qu'ayant répondu aux quatre queſtions d'une manière ſatisfaiſante, *Rainier* ordonne que le Cuiſinier ſoit élevé à la dignité d'Abbé, & que l'ignorant Abbé ſoit chargé des fonctions de la cuiſine.

Parmi les notes qui ſe trouvent à la fin de cet ouvrage, il y en a quelques-unes de curieuſes; je me borne à rapporter celle qui regarde Saint *Thomas d'Aquin*. M. *Veſpaſiano*, après avoir donné une légère notice de la vie de ce Docteur, ajoute que, de tous les Scholaſtiques, il eſt, ſans contredit, le plus profond, le plus judicieux, le plus clair, & qu'il mérite en effet d'être appellé *l'Ange de l'Ecole*, *le Docteur Angélique*, *l'aigle des Théologiens*. M. *Veſpaſiano* fait, à cette occaſion, une vive ſortie contre les Sages de notre ſiècle. » En » dépit, dit-il, des ſoi-diſans Phi» loſophes Ultramontains qui s'effor» cent d'outrager la mémoire de

» *Moïse*, de *David*, de *Salomon*, des » Prophètes & des Patriarches, de » tous les Saints de l'ancien & du » nouveau Teſtament, & de tous les » grands Hommes, Anciens & Mo- » dernes, le nom de Saint *Thomas* » vivra éternellement & ſera toujours » en vénération auprès des perſonnes » ſages & inſtruites. La petite fumée » de gloriole de ces Charlatans inſen- » ſés & méchans ſe diſſipera ſi vîte, » que peut-être, avant que ce ſiècle » ſoit écoulé, on ſe demandera com- » ment s'appelloient ces Pédagogues » impies & fanatiques qui vouloient » qu'on les regardât comme les Pré- » cepteurs du genre humain & les » lumières du monde, & il s'en trou- » vera peu qui ſe ſouviendront de » cette race d'hommes extravagans & » pervers dont la renommée ira ſe » perdre dans les eſpaces imaginaires » avant même que leurs os & leur » chair, changés (ſuivant le ſentiment » de ces Matérialiſtes) en citrouilles, » en choux & autres légumes, puiſ- » ſent ſervir de nourriture aux hom- » mes & aux animaux de la Terre. »

L'Art du Peintre, Doreur, Verniſſeur ; Ouvrage utile aux Artiſtes & aux Amateurs qui veulent entreprendre de peindre, dorer & vernir toutes ſortes de ſujets en Bâtimens, Meubles, Bijoux, Equipages ; un Volume in-8° de 400 pages, en trois Parties ; par le ſieur Watin, Peintre, Doreur, Verniſſeur, & Marchand de Couleurs, Dorures & Vernis : ſeconde édition, revue, corrigée & conſidérablement augmentée ; prix 4 livres 16 ſols, franc de port par-tout le Royaume, en affranchiſſant la lettre d'avis & le port de l'argent ; à Paris chez Grangé Imprimeur-Libraire Pont Notre-Dame, Durand neveu, rue Galande, & chez l'Auteur Carré de la Porte S. Martin, à la Renommée des Couleurs & Vernis.

JE vous ai rendu compte, Monſieur, de la première édition de cet ouvrage utile, qui vient d'acquérir dans

celle-ci une perfection bien ſenſible. Perſuadé que l'erreur apperçue inſtruit autant que le précepte même, le ſieur *Watin*, dans la précédente édition, ne s'étoit occupé qu'à réfuter toutes les erreurs écrites avant lui ſur ces trois Arts : il a depuis ſenti qu'il ne ſuffit pas de les dévoiler, qu'il faut encore établir des principes lumineux, & qu'un détail exact de ce qui ſe pratique dans les atteliers inſtruit mieux de ce qu'on doit opérer ſoi-même. En conſéquence il développe dans cette nouvelle édition les procédés & les manipulations des trois Arts ; en ſorte qu'il oſe préſumer qu'il ſera très-aiſé à tout le monde de ſe ſervir de ſon ouvrage ſans avoir beſoin d'aucune explication. Si cependant, Monſieur, pour amuſer vos loiſirs, vous voulez vous-même, le Livre à la main, vous occuper à peindre, dorer ou vernir, ou ſeulement ſuivre les travaux de vos ouvriers, & que quelques endroits du Traité vous arrêtent, ſoit pour l'intelligence du précepte, ſoit pour l'exécution du procédé, le ſieur *Watin*, qui ſe rend caution de tout ce qu'il

» je ferai pleuvoir sur vos épaules ;
» je vous ôterai votre Abbaïe. Allez,
» retournez à votre Monastère, don-
» nez l'essor à votre génie ; je vous
» laisse toute la nuit & tout le jour
» suivant pour réfléchir aux demandes
» que je vous ai faites. »

On peut s'imaginer la confusion, le trouble & l'embarras de *Griffaroſto* à de si terribles menaces ; il regagne son moutier, il traverse la cuisine ; il n'a pas le courage de jetter les yeux sur les broches qui tournoient ; il s'enfonce dans son Oratoire pour s'y mettre en prière. La description de cet Oratoire est tout-à-fait pittoresque.

Or quivi giunto, ad un altar segreto
Devotamente piega lo ginocchio ;
E con caldi sospiri avanti e dreto
Quinci le braghe, quindi esala l'occhio.
Un Bacco grasso, rubicondo, e lieto,
Che giace sopra un strato di finocchio,
E d'un bottaccio fasti capezzale,
Era de' Santi suoi lo principale.
Nè altra pietade *, nè altro Crucifisso

* Par le mot *Pietade*, on entend en Italie un tableau représentant la Vierge tenant sur ses genoux son fils descendu de la Croix.

Tien ſull'altare a far orazione;
Bacco ſol è, che ad un parete fiſſo
Due Cherubini arreca ſi al gallone
Cioè'l bocca! dal vino, e quel dal piſſo;
Che quando l'uno piglia, l'altro pone;
E così tutta notte il Padre ſanto
Ne orina in fiaſco, e bevene altrettanto.

Entrando il coco, a lui diſſe: volete
Ceuar, o Monſignor? che'l roſto è cotto:
Ma voi (s'io ben contemplo il volto) ſete
Sopra voi ſteſſo, e d'animo corrotto.
Forſe, Padron, vi ſtimola la ſete?
Pigliate un poco queſto barilotto;
E ciò parlando, ſpiccalo dal muro,
Ch'era d'un trebbiano antico e puro.

Prendelo Monſignore, e tienlo fermo,
Levandolo con ambe mani a Bacco:
Pater, dicea, ſe non può far ſchermo
Di porre il ſanto calice nel ſacco,
Ecco la gola pronta, il ſpirto infermo;
Se tale è il tuo voler, di lui m'attacco:
E poſcia ch'ebbe orato con tremore,
Bevendo ſi cangiò tutto in ſudore.

Je n'étendrai pas plus loin cet extrait; il me ſuffira, pour finir l'hiſtoire,

Watin à donner ſon ouvrage au Public. Il remplit ſupérieurement ſon plan; &, dans tout ce que j'ai parcouru, j'ai toujours vu l'intérêt particulier, qui rend les Artiſtes ſi myſtérieux ſur les procédés de leurs arts, ſacrifié au bien général; en un mot, avec le Livre du ſieur *Watin*, on peut exécuter ſoi-même ou diriger les ouvriers.

Ce Traité très-intéreſſant, bien écrit, profond, ſçavant même dans pluſieurs endroits, devient encore très-précieux par l'acceſſoire ou *Supplément* que le ſieur *Watin* y a ajouté. Vous ſçavez, Monſieur, que divers Artiſtes, tels que M^rs *de la Foſſe*, *de Neufforge*, *Germain*, &c, nous ont donné des Gravûres repréſentant toutes ſortes de décorations intérieures. A l'aide de ces Gravûres, d'après l'emplacement & l'expoſition, l'on peut juger quels ſeront les ameublemens les plus commodes & dont l'effet ſera le plus flatteur à la vue. Le choix fixé, ou l'on fait exécuter ſous ſes yeux ſi l'on a des ouvriers intelligens, ou l'on peut les commander dans les Capitales, & les peindre,

dorer & vernir soi-même; ou, si l'on veut s'en épargner la peine & être plus sûr de la perfection, il est aisé de les faire venir tout prêts à être posés en place. Le Sr *Watin*, pour faciliter aux habitans des Provinces le moyen de se procurer ces Gravûres, les prévient qu'il se charge d'en faire passer les cahiers moyennant les prix qui y sont indiqués; il les prévient aussi qu'ayant la collection complette de ces Gravûres, il ne sera nécessaire que de lui indiquer précisément la feuille dont on aura adopté le dessin, sans être obligé d'en faire le renvoi; il marquera quels sont les différens prix de leur exécution, ou, si ceux des Gravûres ne conviennent pas, il en enverra d'autres conformes au goût des personnes & les plus à la mode. Il se chargera aussi sur les modèles, & d'après les intentions bien expliquées des Amateurs, de faire exécuter ce qui n'est pas de son ressort par d'habiles Artistes, de suivre exactement ce qu'on lui aura prescrit à cet égard, & de le décorer, si on le juge à propos, aux termes des conventions. Vous concevez qu'au moyen

de la célérité de l'exportation des Gravures que le ſieur *Watin* propoſe au Public, il ſera aiſé dorénavant, même aux Provinces les plus éloignées, de ſe procurer tout ce que le beſoin ou le luxe peuvent deſirer pour l'ameublement d'une égliſe, d'un château, d'une maiſon.

Dans ce même *Supplément*, l'auteur a fait imprimer un état de toutes les marchandiſes néceſſaires au talent du Peintre, Doreur, Verniſſeur, & leur prix; on y trouve auſſi le prix de toutes les couleurs préparées à l'huile, prêtes à être employées; en ſorte qu'au moyen du tableau que le ſieur *Watin* préſente, on peut ſçavoir ſur le champ combien il en coutera pour peindre un carreau, un plafond, un lambris, un parquet, &c.

J'oublioïs de vous dire que le ſieur *Watin* annonce un vernis ſans odeur, qui même emporte celle des couleurs à l'huile. Vous ſçavez, Monſieur, combien l'odeur malfaiſante des couleurs détrempées à l'huile ſe perpétue dans les appartemens; le ſieur *Watin* prétend

prétend qu'en appliquant ſon vernis ſans odeur, on peut, vingt-quatre heures après, coucher dans des appartemens ainſi fraîchement peints ſans en avoir l'odorat affecté. Après avoir éclairé ſes compatriotes, c'eſt les ſervir d'une manière encore plus utile, en leur offrant la facilité de jouir promptement de leur ſéjour, & d'en jouir ſans danger.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 27 Avril 1773.

LETTRE VI.

Le Triomphe de l'Amour ſur les Mœurs de ce ſiècle, ou Lettres du Marquis de Murcin au Commandeur de S. Brice; deux petits Volumes in-8° d'environ 240 pages chacun; à Paris chez Muſier fils, Libraire Quai des Auguſtins, au coin de la rue Git-le-Cœur.

On ne peut nier, Monſieur, que les Romans, où l'on s'attache à peins

dre les Mœurs du ſiécle, ne ſoient très-utiles, ſur-tout lorſqu'on y fait contraſter, comme dans celui-ci, des mœurs dépravées avec des mœurs plus honnêtes. On auroit tort de ranger cette eſpéce de Roman parmi les ouvrages entiérement frivoles. Les *Lettres* que je vous annonce peuvent ſervir à le prouver. Le fond de l'intrigue n'a rien d'extraordinaire. Le Marquis *de Murcin* rend compte au Commandeur *de Saint-Brice*, ſon ami, de tout ce qui lui arrive à Paris depuis qu'il a quitté la Province. Ce jeune homme, qui joint tous les avantages extérieurs à ceux de l'eſprit & de la naiſſance, paroît chez le Comte *de Rouvigny*, ſon oncle. La Comteſſe l'attendoit avec impatience & le reçoit avec tranſport. Dans ce moment deux autres femmes étoient avec elle & partageoient ſon admiration & ſes éloges pour le jeune Marquis ; mais une d'elles, la Marquiſe *de Ronceval*, l'intéreſſe davantage & lui inſpire une paſſion dont bien-tôt elle ne peut elle-même ſe défendre. Le mari de Madame *de Ronceval*, indigné d'une pa-

reille femme, avoit ruiné sa santé & sa fortune dans la débauche; il finit par en être la victime; il semble que le mariage de cette jeune veuve & du Marquis *de Murcin* ne peut trouver d'obstacles; mais le Baron *de Riseuil*, dans le dessein d'épouser lui-même la Marquise, entreprend de brouiller les deux amans. Il gagne *Victoire*, femme de chambre de Madame *de Ronceval*, qui lui donne une clef du jardin. Après avoir laissé soupçonner au jeune *de Murcin* qu'il faisoit depuis quelque temps des progrès sur le cœur de la Marquise, il lui montre cette clef comme un gage de son bonheur pour le soir même. *Murcin* ne manque pas d'aller s'assurer de la vérité de cette confidence; il entend effectivement la porte du jardin s'ouvrir à l'heure marquée, & ces mots prononcés à demi bas: *Adieu, Baron, ne m'oubliez jamais. Riseuil* disparoît comme un éclair & part la nuit même pour la Corse. Il n'en faut pas davantage au Marquis; il se croit assuré de son malheur; il prend la poste dans le dessein d'aller s'embarquer pour l'Angleterre; mais, com-

me il n'avoit point de passe-port, le Commandant de Calais l'arrête ; son oncle est averti & le ramène. D'un autre côté, Madame *de Ronceval* tombe dangereusement malade. La perfide *Victoire* lui avoit persuadé que le Marquis s'étoit enfui avec une fille de spectacle. Tout s'éclaircit ; *Victoire* a des remords en voyant l'état où elle réduit sa maîtresse, & le Baron, blessé à mort à l'attaque de Bastia, confirme l'aveu de cette fille, par le détail des motifs qui l'avoient porté à les tromper tous deux si cruellement. Il avoit pensé que le Marquis romproit avec Madame *de Ronceval*, en lui faisant des reproches sur son infidélité ; qu'elle en seroit si outrée qu'elle ne voudroit plus le revoir, & que pour lors, lui Baron *de Riseuil*, la détermineroit à l'épouser. Toutes ces trames sont découvertes ; la santé de la Marquise se rétablit peu à peu ; elle épouse le Marquis *de Murcin*.

La peinture des Mœurs actuelles est la partie la plus agréable de ce Roman ; les femmes & les jeunes gens qui donnent le ton y sont représentés

supérieurement, & même on ne trouve guères ailleurs un portrait plus ressemblant de leurs travers & de leurs vices; leur jargon même y est fidèlement conservé. Il y a bien de l'apparence que, si ces peintures passent à la Postérité, elle les regardera comme de simples jeux d'imagination; & c'est par là seul que nous pouvons espérer de sauver notre honneur à ses yeux. Un des personnages qui servent le mieux à développer les mœurs dans ces *Lettres* est le Comte *de Rouvigny*. Ce Comte est un Militaire franc, généreux, droit, mais qui n'a pas trop bonne opinion des femmes en général. Comme la Comtesse & plusieurs de ses amis louoient excessivement le jeune Marquis : » Voilà bien les femmes, s'écrie-t-il, quels sont vos projets ? Voulez-vous en faire un fat? Ce sont des conseils qu'il faut à son âge, & non pas des louanges. Mon ami, continua-t-il, il faut avoir le desir de plaire aux femmes, c'est très-bien fait; elles peuvent même servir à votre fortune, mais ne comptez jamais sur elles;

» aujourd'hui vous leur paroîtrez charmant, & demain elles vous trouveront odieux. *Odieux?* Le mot vous étonne ; mais les expreſſions ſont toujours outrées ici. *Charmant*, *divin*, *délicieux*, *incroyable* ; tout cela ne veut rien dire : de même on eſt *furieux*, *déſeſpéré* pour rien, & de ſang froid. On dit toujours qu'un homme eſt *un roué*, lorſqu'il eſt capable des plus horribles noirceurs, des tracaſſeries les plus grandes, des méchancetés les plus abominables ; & ce titre, qui doit vous donner de l'horreur, vous étonnera bien lorſque vous le verrez tomber ſur les gens les plus fêtés & les plus recherchés dans la ſociété. Vous croirez toujours à la façon dont un de ces *roués* là ſera accueilli, lorſqu'il entrera, que c'étoit de quelqu'autre que l'on parloit. Si vous avez jamais l'honneur d'être un *roué*, votre fortune eſt faite dans le monde «.

Murcin fait ſes viſites avec ſon oncle ; il rend un compte détaillé de ſes obſervations. » Je croyois, dit-il,

» qu'à Paris où tout reſpiroit le plai-
» ſir, tout le monde étoit très-gai, &
» que l'on s'y portoit à merveille ;
» preſque toutes les femmes que nous
» vîmes ſe plaignoient de leur ſanté ;
» c'étoit des inſomnies, des maux de
» nerfs, de mauvais eſtomachs, des
» langueurs, & des anéantiſſemens
» d'une triſteſſe épouvantable ; ce-
» pendant, quand on les contrarioit,
» les forces leur revenoient dans l'inſ-
» tant ; & mon oncle étoit contra-
» riant avec les femmes ; auſſi en fit-il
» revivre beaucoup ; ce qui me raſ-
» ſura facilement ſur ces mauvaiſes
» ſantés. Dans chaque viſite on y di-
» ſoit preſque toujours les mêmes
» choſes ; les femmes qui n'étoient
» plus jeunes, s'extaſioient ſur le ſen-
» timent, & les jeunes ſur les con-
» tredanſes nouvelles. Les choſes plai-
» ſantes ſe diſoient à l'oreille ; car on
» ne rioit jamais que de ce que l'on
» diſoit bas. Chacun étoit enchanté
» de ſa petite loge au ſpectacle ; j'a-
» vois de la peine à comprendre com-
» ment ce pouvoit être une choſe ſi
» *délicieuſe* ; car on ne diſoit pas au-

» trement. On les trouvoit toutes » les plus commodes & les plus agréa» bles du monde. Ces louanges ex» ceſſives me donnoient la plus grande » curioſité d'en avoir une ; j'avois vû » des ſalles de ſpectacle en Province, » & rien ne me donnoit d'idée de » ces petites loges tant vantées. Après » quelques louanges reçues dans chaque » viſite, nous partions, & nous par» courumes comme cela tout Paris. » La magnificence des maiſons & l'é» légance des voitures me faiſoient » toujours croire que c'étoit chez les » perſonnes à qui elles appartenoient » qu'habitoit le plaiſir ; mais juſqu'aux » domeſtiques, rien n'étoit gai ; ils dor» moient dans l'anti-chambre, ou ils y » jouoient tout l'argent qu'ils avoient.»

Le Marquis eſt révolté du peu d'empreſſement des jeunes gens auprès des femmes avec leſquelles ils ont quelqu'intrigue, & du peu de myſtère qui regne dans ces ſortes d'attachemens. Il en témoigne ſa ſurpriſe au Chevalier *de Sourville* qui ſe moque de lui. » Comme nous cauſions en» ſemble, continue-t-il, le Baron *de*

» *Riſeuil* vint nous dire que le Vicom-
» te *de Saint-Gerand* avoit enfin la
» nouvelle Danſeuſe. Comment,
» m'écriai-je, cela n'eſt pas poſſible!
» Il me paroît le mieux du monde avec
» Madame *de Brécourt*; tenez, voyez-
» les actuellement, ils ſe parlent d'un
» air qui doit vous perſuader le con-
» traire. Eh! qu'eſt-ce que cela fait,
» dit le Baron. Ils ſeroient ſûrement
» brouillés ſi cela étoit. Point du tout;
» elle l'ignore, ou fait ſemblant de
» ne pas le ſçavoir. Cela ne ſe peut
» pas! Ah! il eſt excellent le Marquis!
» Il eſt d'une ingénuité délicieuſe! Je
» parie que, lorſqu'il aura un engage-
» ment avec une femme, il ne ſoupera
» pas avec des filles. Sûrement, dit
» le Chevalier. Mais, Meſſieurs, leur
» dis-je, vous vous moquez de moi.
» Je voudrois voir cela, s'écria le
» Baron. Chevalier, tu devrois finir
» avec qui tu ſçais, je ſuis ſûr que le
» Marquis lui conviendroit, & qu'il
» en ſeroit amoureux comme un Ro-
» man. Bon! je me ſuis raccommodé
» pour long-temps. Après ce que nous
» t'avons dit? Oui. Le nigaud! Eh

» bien, rebrouille-toi à cauſe du » Marquis. Je ne puis pas, en hon- » neur. Allons donc, tu te moques de » nous. C'eſt que, quand nous aurions » engagé le Marquis, & qu'il ſe croi- » roit bien aimé, nous le ménerions » ſouper à la maiſon de la Barrière- » Blanche, & cela nous divertiroit. » La Maréchale appella le Baron, & » ils me quittèrent tous en éclattant » de rire. »

Un autre morceau très-piquant, eſt celui où le Comte *de Rouvigny* avoue à ſon neveu qu'il a négligé d'étudier ſon métier; il ſeroit à ſouhaiter que peu de nos Officiers puſſent ſe reconnoître dans ce tableau. » Je n'ai » rien fait, dit le Comte, je n'ai rien » lû. J'ai eu un Régiment; j'ai été fait » Brigadier, Maréchal-de-camp, & » me voilà Lieutenant-Général. Eh » bien, qu'on me donne un Détache- » ment à commander, le Diable m'em- » porte ſi je ſçais comment il faudra » m'y prendre; je me ferai bien tuer, » mais voilà tout. Te voilà bien éton- » né, il y en a bien d'autres comme » moi, mais ils ne l'avouent pas; il

» n'y a que le Maréchal *de**** de qui » j'ai toujours admiré la franchiſe. En » voyant le tombeau du Maréchal *de* » *Catinat* : *Mon ami*, dit-il au Curé » qui le lui montroit, *je ſuis un bon* » *Gentilhomme*, *Duc & Pair*, *Chevalier* » *des Ordres du Roi*, *Gouverneur de.....* » *Maréchal de France : eh bien, ſi cet* » *homme là revenoit au monde, je ſerois* » *à peine digne d'être ſon Aide-de-* » *Camp.* »

Il y a encore dans ce Roman un autre caractère qui a des côtés plaiſans. C'eſt une vieille Maréchale, tante de la Marquiſe ; elle s'eſt mis dans la tête de la remarier à quelqu'un de titré ; elle fait part, en ces termes, de ſes réfléxions au Comte *de Rouvigny*, qui connoît & approuve l'amour de ſon neveu. » La Marquiſe dit » qu'elle ne veut pas ſe remarier ; mais » toutes les veuves diſent la même » choſe ; je diſois de même, & je le » penſois véritablement ; cependant » avec tout cela, j'ai été mariée trois » fois ; je ne me ſerois pas, je crois, » mariée plus de deux ; mais en épou- » ſant le Maréchal, j'ai vu que j'avois

» les honneurs, on ne réſiſte pas à ce-
» la ; & je crois que ma nièce n'y
» réſiſtera pas non plus ; ainſi, en at-
» tendant que ſon deuil s'achève, j'y
» vais penſer ſérieuſement ; eh, tenez,
» il me vient une idée..... Mais ſi
» elle avoit des projets, elle. Ah !
» ſi c'eſt quelqu'un de titré, cela me
» ſera égal. Et ſi elle prend du goût
» pour quelqu'un.... qui ne ſoit pas
» titré ? Oui. Oh ! un goût, une paſ-
» ſion même, tout cela ſont des
» enfances. Mais c'eſt une femme
» réfléchie, qui a des principes,
» qui voudra aimer, & être aimée
» peut-être ; vous aurez beau dire
» que ce ſont des enfances, elle ſera
» ſa maîtreſſe. Bon ! j'ai vu de ces
» héroïnes de Roman changer tout
» d'un coup, & à propos de rien.
» Vous ne ſçavez pas comme notre
» tête eſt faite à nous autres femmes.
» Je m'en doute un peu. Je puis dire
» cela à préſent, parce que j'ai été
» tête auſſi, moi, dans ma jeuneſſe ;
» il ne falloit pas me réſiſter, je jettois
» feu & flamme, je me déſeſpérois,
» c'étoit des cris, des pleurs, & puis

» un beau jour je me réveillois, & il
» n'étoit plus queſtion de rien. N'ai-
» je pas eu une maladie d'un an com-
» me cela, parce que je m'étois mis
» en fantaiſie d'épouſer un homme qui
» étoit beau, bien fait, en un mot,
» le plus grand fat qu'il y ait jamais
» eu; eh bien, lorſque je fus guérie,
» je n'y penſai plus. Je vous le dis,
» je ferai de la Marquiſe tout ce que
» je voudrai. »

Ce Roman, Monſieur, eſt un des plus agréables qu'on nous ait donnés depuis long-temps. Il y a de l'intérêt, du ſentiment, de la vérité, beaucoup de connoiſſance du monde: le ſtyle en eſt léger & facile: les caractères ſont variés & piquans. Celui de la Comteſſe de *Rouvigny*, dont je ne vous ai pas parlé, a de la nobleſſe & de la fineſſe en même-temps. Je n'aurois pas voulu qu'elle fût repréſentée d'abord comme une petite maîtreſſe à jargon; car dans la ſuite elle ne ſoutient pas ce perſonnage, mais celui d'une femme eſtimable, & c'eſt encore par cette raiſon qu'elle ne devroit point être le guide des amours

de ſon neveu avant la mort du mari de Madame *de Ronceval*. Ses conſeils ne deviennent décens que lorſque ce mari n'exiſte plus, & qu'il peut être queſtion de mariage entre la jeune veuve & le Marquis *de Murcin*.

Prix propoſés par l'Académie de l'Immaculée Conception.

L'ACADÉMIE de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, à Rouen, a remis au concours pour la préſente année 1773 le Diſcours qu'elle avoit propoſé pour l'année dernière 1772, ſur ce ſujet, *la Religion élève l'ame & agrandit l'eſprit*. Les autres Prix qu'elle propoſe pour cette année, ſont, 1°. un Diſcours dont le ſujet ſera, *Rien d'étranger à l'homme de ce qui intéreſſe l'humanité*; 2°. *une Ode Françoiſe*; 3°. *une Idille*, également en vers François; 4°. *une Ode Latine*. Les ſujets de ces différentes Pièces de Poëſie ſont au choix des auteurs; mais elles doivent être terminées toutes, ſuivant l'inſtitution de l'Académie, par une alluſion à l'Immaculée Conception de

la Sainte Vierge. Les ouvrages seront adressés, doubles & francs de port, *au R. P. Prieur des Carmes de Rouen*, avant la fin de Novembre. Les Discours seront terminés par une Prière à la Sainte Vierge sur l'Immaculée Conception.

Les Pièces couronnées l'année dernière en cette Académie, ont été, 1°. *une Ode Françoise*, intitulée *le Messie*, laquelle a mérité de remplacer les Poëmes François qu'on devoit couronner, & dont aucun n'a rempli l'attente de MM. les Juges. 2°. *Des Stances sur les sentimens d'un cœur pénitent.* L'auteur de cette Pièce est le même que celui de la précédente, l'une & l'autre néanmoins anonymes. 3°. *Une Allégorie Latine sur les Spectacles*, par M. *Guéroult*, de Rouen. Le Recueil de ces différentes Poësies sera imprimé avec celles qui doivent être couronnées vers Noël prochain.

Bandages d'une nouvelle invention.

Le sieur *Inville*, reçu Expert Herniaire au Collége Royal de Chirurgie

de Paris, donne avis au Public qu'il eſt inventeur de pluſieurs Bandages pour les deux ſèxes, propres à toutes ſortes de hernies ou deſcentes. Ces Bandages ſont d'une méchanique ſi ſimple & ſi bien conformée aux parties où ils doivent être appliqués, qu'ils ſont fixes par eux-mêmes, ſans le ſecours d'aucuns moyens acceſſoires, & qu'ils ne changent jamais de ſituation, quelqu'attitude que l'on prenne. Quoiqu'ils ſoient ſi doux qu'à peine ceux qui les portent s'apperçoivent de leur préſence, ils ſont aſſez forts pour contenir les hernies les plus anciennes & les plus difficiles, malgré les efforts & les exercices les plus violens, au point de mettre en toute ſûreté les perſonnes qui en font uſage, & de procurer une guériſon radicale aux enfans & aux jeunes perſonnes. Sans être fragiles, comme les autres Bandages, ils ſont beaucoup plus élaſtiques; &, en permettant les changemens que les alimens, la ſituation & les fonctions font prendre aux parties, ils compriment toujours également, ſans perdre ni leur force ni

leur élaſticité, qui durent autant que la vie. La bonté de ces Bandages, les ſuccès qu'ils ont dans toutes les applications, leur ont procuré le ſuffrage non-ſeulement des perſonnes qui en font uſage, mais encore des gens de l'Art. Le ſieur *Inville* demeure rue des Foſſés Saint Germain-l'Auxerrois, la première porte cochère en face du vieux Louvre.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles ſur deux erreurs de l'Hiſtoire de Henri IV par M. de Bury.

VOUS ſçavez mieux que perſonne, Monſieur, combien il eſt utile de relever les mépriſes des Hiſtoriens, pour l'inſtruction du Public, qu'elles peuvent trop facilement induire en erreur. Ce matin, en liſant l'*Hiſtoire de Henri IV* par M. *de Bury* (édition nouvelle 1767) je ſuis tombé ſur deux inattentions qui ne vous paroîtront pas indifférentes.

A la page 392 du premier Volume, il eſt dit que le ſieur *de Roſne* com-

mandoit l'aîle gauche des Ligueurs à la bataille d'Ivry. La ſuite du récit & le concours des Hiſtoriens démontrent qu'il étoit à la tête de l'aîle droite, & que la gauche avoit *Mayenne* lui-même pour Commandant.

L'autre erreur eſt un peu plus importante, & ne peut être miſe ſur le compte de l'impreſſion. Dans une note de la page 14 vous trouverez, Monſieur, que le malheureux *Montgommery*, meurtrier involontaire de *Henri III*, fut fait priſonnier au combat de Caſtelnaudary. Cette action, près d'une ville de Languedoc, où *Montmorency* fut pris les armes à la main, n'eut lieu qu'en 1632, cinquante-neuf ans après le ſiége & la reddition de Domfront en Normandie, où *Montgommery* ſe rendit en effet. Il y a un peu d'intervalle entre le regne de *Louis XIII* & celui de *Charles IX*. *Montgommery*, *Montmorency*, ſont des noms qu'on a pu confondre; mais cette *confuſion* eſt toujours une leçon ſalutaire pour ceux qui écrivent les faits hiſtoriques, & qui, à l'exemple du grand Hiſtorien Philoſophe, ſacri-

ſient quelquefois l'exactitude à la forme & à la diction. Je ſuis loin cependant de faire ce reproche à M. *de Bury*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A la Q.... ce 18 Avril 1773.

Le Mauſolée du Maréchal de Saxe.

VOUS aurez ſûrement admiré, Monſieur, avec tout Paris, ce monument qui fait tant d'honneur au ciſeau de M. *Pigalle*, & vous avez offert à ce grand Artiſte le tribut d'éloges qu'il a droit d'attendre de tous ceux qui aiment à rendre hommage au vrai mérite. Mais, ſi les Etrangers & ceux qui réſident loin de la Capitale ne peuvent ſe procurer ce plaiſir, ils pourront au moins avoir une idée fidelle, correcte, expreſſive, de ce chef-d'œuvre, par l'eſtampe que je vous annonce. Elle a environ deux pieds de haut ſur ſeize pouces de large. M. *Cochin*, dont vous connoiſſez les talens ſupérieurs, en a fait le Deſſin & l'a gravé à l'eau-forte; M. *Dupuis* l'a terminé au bu-

rin : on trouve cette Eſtampe chez M. *Cochin*, aux Galeries du Louvre, prix 12 liv. Vous jugerez, ſans doute, à vous en rappeller la compoſition.

Au milieu d'un trophée Militaire le Héros eſt repréſenté debout, en cuiraſſe, le front ceint d'une couronne de laurier, & tenant le bâton de Maréchal ; ſon attitude eſt noble, ſa démarche aſſurée. Plus bas, la *Mort* eſt enveloppée d'un linceul ; d'une main elle tient un clepſydre, de l'autre elle ouvre la tombe & ſemble inviter le Maréchal à y deſcendre. La *France*, repréſentée par une belle femme vêtue d'un manteau ſemé de fleurs de lys, & dans un déſordre analogue à la ſcène qui ſe paſſe, s'empreſſe de retenir le Héros, & tâche de repouſſer la *Mort*, qu'elle regarde avec un ſentiment de crainte & d'horreur. Derrière cette figure eſt un faiſceau d'étendards & de drapeaux, auprès duquel le *Génie* de la *Guerre* regarde en pleurant le Héros qu'il va perdre pour jamais. On y voit de l'autre côté, ſur des drapeaux & des lances briſées, un Aigle & un Léopard renverſés & un

Lion qui s'éloigne en rugiſſant, caractères ſymboliques des Nations dont le Maréchal a triomphé, c'eſt-à-dire, l'Empire, l'Angleterre & la Hollande. Au-deſſous de ce groupe *Hercule*, appuyé ſur ſa maſſue, paroît abſorbé par la douleur; cette belle figure exprime énergiquement la valeur, la force & le courage du Héros. Enfin, Monſieur, l'idée de ce ſuperbe ouvrage eſt noble, poëtique & ſublime, ſa compoſition heureuſe, l'exécution ſçavante. Toutes ſes beautés réunies feroient déſirer que la Capitale n'en fût point privée. On avoit parlé de le placer à l'Ecole Militaire; je ne connois point de lieu qui ſoit plus digne de ce chef d'œuvre. Vous ſçavez que dans la principale cour de cet Hôtel on travaille à une figure pédeſtre du Roi; après ce monument, ſi cher à tous les cœurs François, je n'en imagine point de plus propre à décorer cette inſtitution de notre jeune Nobleſſe que le Mauſolée du Vainqueur de Fontenoy.

La Chaſſe aux Tigres.

C'EST le ſujet d'une Eſtampe d'environ dix-ſept pouces de haut ſur treize de large, gravée d'après le tableau de M. *Boucher*, qui eſt dans le cabinet du Roi, par M. *Flipart*, de l'Académie Royale de Peinture & de celle de Vienne. M. *Boucher*, dans la compoſition de ce ſujet, s'eſt abandonné à cette impulſion, à cette fougue heureuſe que donne le génie; le danger, le courage, la frayeur y ſont peints d'une manière ſi énergique & avec tant de feu, que le ſpectateur croit être tranſporté ſur la ſcène. Vous y remarquerez, Monſieur, des rochers, des cavernes, où pluſieurs chaſſeurs, après avoir jetté ſur leur paſſage des boules de verre *, s'expoſent à toute la fé-

* Pour tromper la vigilance des tigres à la chaſſe, on fait ordinairement uſage de ce piége; ces boules de verre excitent leur cu-

rocité des animaux qu'ils pourſuivent. Le premier plan eſt occupé par un homme renverſé ſur lequel un Tigre s'élance avec rapidité ; ce malheureux tient encore la bride de ſon cheval abattu près de lui, &, pour derniere reſſource, il s'eſt armé d'un poignard qu'il tâche d'oppoſer à la furie de l'animal ; A ſes pieds paroît un autre Tigre menaçant, quoique bleſſé de deux coups de lance. Sur le ſecond plan eſt un ſuperbe grouppe, compoſé d'un chaſſeur dont le cheval ſe cabre par la douleur que lui cauſe un Tigre qui vient de le ſaiſir au flanc ; le Cavalier, ſans armes & à la vue d'un péril imminent, exprime la frayeur la plus extrême, tandis qu'un homme à pied avance courageuſement derrière le cheval &

rioſité : en s'y regardant, ils croyent voir leurs petits, s'attachent à ces boules, les tournent de tout ſens. Pendant ce temps on tâche de les attaquer pas ſurpriſe.

plonge ſon épée dans le corps du Tigre. Plus loin deux Chaſſeurs à cheval combattent avec vigueur d'autres animaux de la même eſpéce, & dans le fond on en apperçoit d'autres qui s'enfuient à toute bride.

M. *Flipart* a fait paſſer dans ſa gravûre l'expreſſion, le caractère & la touche fière & ſéduiſante de ſon original ; le ſtyle en eſt harmonieux, ſoutenu & varié avec intelligence. On ne ſçauroit trop engager les Artiſtes à étudier cette partie eſſentielle de leur Art ; j'entends cette variété pittoreſque, ſans laquelle leurs ouvrages ſeront toujours froids & monotones, euſſent-ils d'ailleurs toutes les connoiſſances relatives au Deſſin, à la perſpective, au clair-obſcur, & même le burin brillant du Chevalier *Edelinck*, ou la touche ſpirituelle de *Rembrant*. Cette belle Eſtampe ſe vend chez M. *Flipart* lui-même, à l'entrée de la rue d'Enfer, du côté de la place Saint-Michel.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Avril 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

La Centénaire de Molière, Comédie en un Acte en vers & en proſe, ſuivie d'un Divertiſſement relatif à l'Apothéoſe de Molière; par M. Artaud; repréſentée pour la premiére fois par les Comédiens Ordinaires du Roi le 18 Février 1773; à Paris chez la veuve Ducheſne rue Saint Jacques, in-8° de 68 pages.

ON a donné cette Comédie le lendemain de celle de M. l'Abbé *de Schoſne;* les Comédiens la regardoient comme une pièce charmante; ils avoient réſervé pour elle tous leurs ſoins, ainſi que les décorations les

plus agréables ; les meilleurs Acteurs ſe ſont attachés à faire valoir leurs rôles. Il eſt bien difficile, Monſieur, que de deux Pièces, l'une jouée froidement, l'autre avec chaleur, la dernière ne ſoit pas celle qui réuſſiſſe davantage au théâtre ; *la Centénaire* a donc reçu plus d'applaudiſſemens que l'*Aſſemblée* ; mais vient le grand jour de l'impreſſion, qui ne met aucune différence entre les ouvrages bien ou mal repréſentés.

Thalie & *Momus* ouvrent la ſcène dans *la Centénaire* ; *Thalie* eſt déguiſée en *Nuit* & *Momus* en *Médecin*. *Jupiter* les envoie en France cent ans après la mort de *Molière*. Le Maître des Dieux a la curioſité de ſçavoir ſi ce grand Poëte comique plaît toujours ici bas. En même-temps il charge ſes Députés de recueillir quelque caractère original, quelque nouveau ridicule & de lui en rendre compte à leur retour, pour le deſennuyer dans l'Olympe. Les ſept premieres pages ſont des plaiſanteries longues, vagues & de peu de ſel, ſur les déguiſemens que *Thalie* & *Momus* ont choiſis. Ar-

Sosie avec sa lanterne. Le travestissement de *Thalie* le trompe ; il la prend pour la *Nuit* ; il a quelque rancune de certains coups de bâton reçus autrefois sous ses auspices. Mais elle raconte son histoire ; elle dit qu'elle est veuve depuis cent ans ; de la femme de *Molière*. Aussi-tôt *Sosie* reconnoît *Thalie*, & promet de l'accompagner par-tout ; elle l'instruit de la mission que leur a donnée *Jupiter*, & lui devient que *Momus* passe pour son oncle, & le charge d'introduire tous ceux qui se présenteront.

Le premier qui paroît est *l'Etourdi* ; il commence par faire une déclaration d'amour à *Thalie*, puis donne des coups à *Sosie*, qui veut le plaisanter, & finit par dire des injures à l'oncle & à la niéce.

On annonce un homme vêtu de noir, & qui parle d'un ton doux. C'est *Tartuffe* ; il vient avertir *Momus* d'un homme qui court à son désavantage ; il prétend qu'on le blâme de garder chez lui une nièce jeune & jolie ; il se propose lui-même pour guider cette jeune personne & la sauver des piéges

ges du monde. *Momus* dit à part : *Je vais, pour le punir, l'envoyer chez Thalie*, & tout haut, qu'il peut passer dans son appartement.

Madame *Pernelle* succéde à *Tartuffe*; elle a toujours son humeur acariâtre & grondeuse. Mais la scène d'*Harpagon* m'a semblé la meilleure de toute la piéce. J'ai oublié de vous observer que, dans cette Comédie, chaque personnage parle en prose ou en vers, suivant que *Molière* l'a fait parler autrefois, & même préciſément dans la même mesure de vers dont il s'est servi. Ainsi vous ne serez pas étonné d'entendre *Harpagon* parler en prose.

HARPAGON.

On lit dans votre adresse, Monsieur, que vous guérissez *gratis* ; &, s'il n'y a point de friponnerie (comme il s'en rencontre toujours dans ces sortes d'écrits) il est tout naturel que vous me voyiez chez vous.

MOMUS.

Il convient d'abord de sçavoir quel est le genre de votre maladie ?

HARPAGON.

Eh ! ne le devinez-vous pas à mon air ?

MOMUS.

Non.... à moins que ce ne ſoit la goutte.

HARPAGON.

Vous moquez-vous ? Ai-je l'air d'un homme aſſez riche pour cette maladie là ?

MOMUS.

Le poumon ?

HARPAGON.

Non.

MOMUS.

L'eſtomach ?

HARPAGON.

Non.

SOSIE.

Vous verrez que ce ſera la tête.

HARPAGON.

A l'autre ! Non.

MOMUS.

M'y voilà. Le cœur ?

HARPAGON.

Non, non, non. De par tous les diables, c'eſt dépenſer bien du temps à ſe ruiner en queſtions.

MOMUS.

Donnez-nous donc vous-même l'exemple de l'économie.

HARPAGON.

En deux mots le voici. C'eſt un appétit dévorant. Tout eſt fort cher à préſent ; je me ruine pour vivre, & cela altère ma ſanté.

MOMUS.

S'il ne faiſoit pas ſi cher mourir, je vous conſeillerois, moi.....

HARPAGON.

Et je ne le sçais que trop. On n'a pas la moindre petite ressource ; mais enfin, voyons toujours de vos remèdes ; ils feront ce qu'ils pourront.

MOMUS.

Vous prendrez.....

HARPAGON, *tendant son chapeau.*

Tenez, mettez là-dedans.

MOMUS.

De quoi ?

HARPAGON.

De vos drogues.

SOSIE, *à part.*

Il les iroit vendre.

MOMUS.

De mes drogues ? Je n'en donne point.

HARPAGON.

Et que diable donnez-vous donc ?

MOMUS.

Des conseils.

HARPAGON.

Des conseils ? C'est-à-dire, des paroles ; mais voyez donc la belle merveille de donner des paroles *gratis !*

SOSIE.

Monsieur, Monsieur, ne vous moquez pas tant ; il y a bien des gens qui les vendent.

Vient ensuite M. *Trissotin* ; c'est sous ce nom que *Molière* a voulu ridiculiser *Cotin*, qui, comme le sçait M. *Artaud*, a laissé parmi nous une postérité si nombreuse de plats rimailleurs. Ce caractère, qui est si comique dans *Molière*, n'a pas sans doute paru assez plaisant à M. *Artaud*, ou peut-être a-t-il craint la malignité des allusions.

Quoi qu'il en ſoit, il a défiguré cet excellent rôle ; il fait de *Triſſotin* une eſpèce de Journaliſte, qui déclare qu'aucun Littérateur, aucun Artiſte ne peut réuſſir qu'autant qu'il le dit.

Le *Miſantrope* paroît enfin ; ce qui l'amène c'eſt qu'avant de quitter les hommes, il veut ſçavoir ſi la ſource de ſon chagrin contr'eux vient du tempéramment ou du caractère ; il finit par avoir une querelle avec *Triſſotin*.

George Dandin, ſa femme, le *Bourgeois Gentilhomme* occupent auſſi chacun une ſcène.

Thalie reparoît ; tous les Acteurs l'environnent ; *Tartuffe* & *Triſſotin* s'empreſſent particulièrement autour d'elle.

THALIE, *à tous deux.*

Vous me preſſez en vain ; ce n'eſt qu'aux yeux de tous
Que je peux donner à connoître
Les ſentimens qu'en moi votre ardeur a fait naître !
Encor je crains.....

TARTUFFE.

Peut-on craindre de nous ?...

THALIE.

Oui, je crains qu'un transport jaloux
Dans ce moment ne fasse disparoître
L'amitié qui regne entre vous,
Car vous êtes amis.....

MOMUS.

Et très-dignes de l'être.

THALIE.

Avant de m'expliquer, jurez à mes genoux,
Que l'un de vous, sans haine & sans envie,
Dans cet instant, par force abandonné,
Verra son rival fortuné
Triompher avec modestie.

TRISSOTIN.

Oh! de grand cœur, nous le jurons.

TARTUFFE, *à part.*

Jurons toujours, ensuite nous verrons.

THALIE.

Quoi! n'acceptez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel ſoit faite en toute choſe;

THALIE, *à Tartuffe.*

Partager ſa bouche & ſon cœur
Entre les vertus & les vices,
Me paroît un excès d'horreur,
Dont vous avez trop de complices.
(*Montrant Triſſotin.*)
Au moins, Monſieur.....;

TRISSOTIN, *interrompant d'un air de ſatisfaction, & à part.*

Je le ſçavois bien, moi.

THALIE, *reprenant.*

Au moins, Monſieur, d'une feinte inutile
Ne s'eſt pas impoſé la loi;
Et le poiſon que ſa plume diſtile
Eſt un crime de bonne-foi.

MOMUS.

Les voilà bien payés chacun en leurs eſpèces.

SOSIE.

Pour vous guérir de vos foibleſſes,

Cet avis là vous paroît-il ſuſpect ?

TRISSOTIN.

J'écrirai.....

TARTUFFE.

Je dirai.....

TRISSOTIN.

Vous apprendrez, ma mie.....

THALIE.

Tout beau, Meſſieurs ; vous manquez de reſpect :

(*Montrant ſon Maſque.*)

Sous ces traits connoiſſez *Thalie*.

Triſſotin & *Tartuffe* ſont confondus ; *Soſie* & le *Bourgeois Gentilhomme* continuent à plaiſanter *Thalie* élle-même ; *Momus* aſſure le *Bourgeois* qu'il pourroit bien figurer un jour au rang des Dieux. L'*Etourdi* accourt & crie à tous les perſonnages, que celui qu'ils ſont venus conſulter n'eſt qu'un impoſteur ; *Thalie*, ſans lui répondre, leur dit de rendre grace à cet immortel génie qui

les a peints de traits ſi marqués que le temps ni l'envie ne pourront jamais les effacer. *Momus*, de ſon côté, avoue que ſes remèdes ne peuvent rien contre le caractère; que chacun d'eux doit s'en plaindre à celui qui l'a fait. L'*Etourdi*, qui dans ce moment a de la préſence d'eſprit, demande où le chercher. *Thalie* montre la ſtatue de *Molière* qui ſe découvre. Tous les Acteurs comiques, en habit de caractère des piéces de *Molière*, ſur l'aîle droite du théâtre, & tous les Acteurs de la Tragédie, en habit tragique ſur l'aîle gauche, viennent ſaluer la ſtatue deux à deux, & quand *Thalie* & *Momus* ſont auprès, ils attachent au piedeſtal, l'un ſa marotte, l'autre ſon maſque; *Soſie* place ſa lanterne dans l'attitude de *Diogène*. La pièce eſt terminée par un Ballet de caractère des principaux Divertiſſemens de *Molière*, & par un Vaudeville dont les perſonnages les plus importans chantent chacun un couplet en ſon honneur.

Voilà, Monſieur, l'analyſe fidelle de la petite Comédie que M. *Artaud* a conſacrée au premier Poëte comique

de la France, on peut même dire de toutes les Nations. La baſe fondamentale de toute eſpèce de Pièce de théâtre, c'eſt que les événemens ſoient appuyés ſur la raiſon; que la marche ſoit claire & que toutes les objections que peut faire le ſpectateur ou le lecteur ſoient prévues. Il paroît que l'auteur de la *Centénaire* ne s'eſt embarraſſé d'aucune de celles que fait naître ſon ouvrage, ſur lequel on pourroit faire un déluge de queſtions. D'abord, quel eſt le ſujet? Quel eſt l'objet de la miſſion de *Thalie* & de *Momus*? Eſt-ce, comme le dit celui-ci dans la première ſcène, de ſçavoir ſi *Molière* plaît toujours ſur la terre ainſi que dans l'Olympe? Mais comment *Jupiter* l'ignore-t-il? Eſt-ce, comme le dit *Thalie* dans la ſcène troiſième, d'aller chercher quelque nouveau caractère pour deſennuyer *Jupiter*? Mais comment ce Dieu ſi puiſſant ne connoît-il pas tous les caractères qui exiſtent? Quel rapport ces deux commiſſions ont-elles l'une avec l'autre? En cherchant des caractères, comment ſçaura-t-il ſi *Molière*

plaît ou non ? *Momus* se déguise en *Médecin* pour attirer la foule par ses remèdes qu'il donne *gratis* ; à la bonne heure ! Mais *Thalie*, pourquoi se déguise-t-elle en *Nuit* ? A quoi cela lui sert-il ? Je dirai avec l'auteur lui-même :

Non, de cette plaisanterie,
D'honneur, je ne vois pas le fin.

Pourquoi nous dit-on aussi qu'elle n'est pas venue en France depuis cent ans ; ensuite qu'elle y a eu depuis cette époque trois amans favorisés ? Venons maintenant à la grande difficulté, à celle qui jette un louche affreux sur toute la piéce. Lorsque la multitude se présente pour demander des remèdes à *Momus*, par quel prodige inconcevable ne vient-il exactement que des personnages de *Molière* ? Comment cela se fait-il ? Il n'y a absolument rien dans la piéce qui puisse le faire soupçonner, & c'est une supposition tout à fait impossible ; l'auteur auroit-il voulu faire entendre par-là que *Molière* a épuisé tous les caractères ? Le fait est faux : le *Joueur*, le

Métromane, le *Glorieux*, &c. ont paru après lui; l'*Egoïſte*, l'*Important*, &c, ſont encore à traiter. Excuſez-moi, Monſieur, ſi j'entaſſe les queſtions les unes ſur les autres; mais puiſque j'y ſuis, il faut que je me ſatisfaſſe. Pourquoi *Thalie* & *Momus* oublient-ils l'objet de leur commiſſion, après avoir vu dix à douze perſonnages de *Molière*? Ne devoient-ils pas au moins paroître y renoncer en déſeſpérant d'en trouver d'autres? Le ſujet ne change-t-il pas, puiſqu'il ne s'agit plus que de la ſtatue de *Molière* & des hommages qu'on lui rend? Et cette ſtatue comment ſe trouve-t-elle là? *Momus* dit à tous ſes perſonnages que, s'ils ne peuvent changer de caractère, ils doivent s'en prendre à celui qui leur a donné la naiſſance. L'*Etourdi* veut ſçavoir où le chercher; la ſtatue de *Moliere* ſe découvre dans ce moment. Quelle adreſſe! Quel arrangement! Quelle liaiſon! L'auteur avoit dans la tête de faire paroître la ſtatue de *Molière*. Cette apparition n'avoit aucune eſpèce de rapport au fond de ſa comédie. Il a profité d'un mot dit au

hasard par un de ses personnages pour faire découvrir la statue. Elle vient comme elle peut; l'essentiel est qu'elle y soit.

Vous direz peut-être, Monsieur, que je discute bien sévèrement un ouvrage sans prétention, une bagatelle, une *petite drogue*, comme l'appelloit l'auteur lui-même en demandant qu'on s'y intéressât. Aussi est-ce par cette considération que j'ai rapporté ce qu'il y a de mieux dans sa comédie, & que je ne lui ai point reproché de fréquentes incorrections de style, un dialogue souvent peu suivi, les pointes continuelles avec lesquelles il loue son Héros, au lieu de tirer à son exemple le comique de la situation des personnages: Mais, pour le défaut de raison, il n'est aucun motif qui puisse le faire excuser. Sans la raison, tout genre d'ouvrage s'écroule par le fondement; il en faut & dans un Poëme Epique & dans un Madrigal.

L'idée de célébrer *Molière* en faisant reparoître les caractères qu'il a créés & auxquels il doit presque toute sa réputation, est assez heureuse en

elle-même ; c'eſt dommage qu'elle ne ſoit pas neuve. On connoît la piéce du Comédien *Brécourt* * intitulée *l'Ombre de Molière*. On s'y eſt ſervi de ce cadre ; mais les événemens ſuppoſés par *Brécourt* ont l'eſpéce de vraiſemblance qui convient à ce genre. *Molière*, qui arrive aux Enfers, eſt repréſenté prêt à ſubir le jugement de *Pluton*. Il eſt queſtion de ſçavoir la place qu'il doit occuper ; pluſieurs perſonnages viennent ſe plaindre de lui ; ils prétendent qu'il les a décriés en les rendant ridicules. *Molière* a l'art d'appaiſer les uns en intéreſſant leur amour propre, en leur perſuadant qu'il

* *Guillaume Marcoureau*, ſieur *de Brécourt*, Hollandois de nation, Comédien de la Troupe de *Molière*, enſuite de celle du Roi. Il étoit en même-temps Auteur & Acteur ; mais bon Acteur & mauvais Auteur. Il ſe rompit une veine en jouant à la Cour le principal rôle dans *Timon*, Pièce en un Acte en vers de ſa façon ; il mourut de cet accident en 1685. Il a laiſſé cinq ou ſix autres Comédies que l'on ne connoît plus. *L'Ombre de Molière* eſt le plus ſupportable de ſes ouvrages Dramatiques. On l'a imprimé dans preſque toutes les éditions de *Moliere*.

les a illuſtrés ; il réfute ſérieuſement les autres ; il triomphe ainſi de toutes les accuſations formées contre lui, & *Pluton* lui aſſigne une place entre *Plaute* & *Térence*. Voilà au moins un plan net, deſſiné avec bon ſens ; un auteur peut travailler ſûrement d'après un tel canevas. Pour la Pièce de M. *Artaud*, je n'ai rien trouvé qui puiſſe la caractériſer mieux que ce vers de M. *Greſſet* :

De l'eſprit, ſi l'on veut, mais pas le ſens commun.

Portrait de feu M. Piron, gravé d'après le Deſſin de M. Cochin, par M. de Saint-Aubin, de l'Académie Royale de Peinture ; à Paris chez l'auteur rue des Mathurins.

Ce Portrait de profil eſt enfermé dans un médaillon, & fait ſuite avec ceux des Hommes célèbres que M. *Cochin* a deſſinés dans ce format. Vous connoiſſez le mérite de ce ſçavant Deſſinateur ; celui de M. *de Saint-Aubin* vous eſt pareillement connu ;

il a rendu dans cette Gravûre la touche fière, large & moëlleuſe de l'original; il en a conſervé le ſentiment & l'eſprit : cette tête reſpire.

Autre Portrait de feu M. Piron, gravé d'après le Deſſin de M. Lépicié, de l'Académie Royale de Peinture, par M. le Mire, de l'Académie Impériale de Vienne, & de celle des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen ; à Paris chez l'Auteur rue Saint Etienne-des-Grès ; prix 2 liv. 8 ſols.

Ce Portrait, enfermé dans un médaillon oval, a environ 4 pouces de haut ſur 3 de large. M. *Piron* eſt ici repréſenté de trois quarts. Il paroîtroit, d'après les formes, les détails, & l'effet de cette tête, qu'elle auroit été deſſinée d'après un buſte en relief : dans ce cas, on auroit dû nommer le Sculpteur qui a fait l'original. Quoi qu'il en ſoit, ce petit Portrait eſt gravé avec autant de ſoin que de pureté. Il eſt du format des Œuvres de M. *Piron*.

Vûes des environs de la Rochelle, d'environ 11 pouces de haut ſur 14 de large, gravées par M. Patour, d'après les Tableaux de M. Lallemand; à Paris chez Paſquier rue Saint Jacques, & Joullain Quai de la Mégiſſerie.

Ces *Vûes* ſont le ſujet de deux Eſtampes qui ſont pendant; dans l'une on voit des matelots qui jouent aux cartes, d'autres qui carènent un vaiſſeau, plus loin des pêcheurs qui retirent leurs filets; dans le fond paroît un Fort auprès duquel ſont des barques & autres petits bâtimens en rade. L'autre repréſente une tempête; pluſieurs matelots dans une chaloupe bravent le péril pour aller au ſecours de deux vaiſſeaux battus par l'orage; ſur le devant du ſujet deux hommes s'empreſſent d'en retirer d'autres échappés du naufrage; mais ils s'y prennent bien maladroitement; car, à genoux, le corps & les bras avancés perdant la pondération, ils ne doivent pas avoir beaucoup de force pour prêter du ſecours; je doute fort que, dans l'attitude

qu'on leur donne, ils puiſſent ſe ſoutenir eux-mêmes. Quoique ces deux Eſtampes ſoient aſſez médiocres, je ne puis croire que ce défaut vienne entièrement du Graveur; en général, on auroit à deſirer dans ces deux ſujets plus de correction, d'intelligence, de ſoin, & ſur-tout plus d'effet.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3 Mai 1773.

LETTRE VIII.

Dictionnaire Philoſophique de la Religion, où l'on établit tous les points de la Religion attaqués par les Incrédules, & où l'on répond à toutes leurs objections; par l'Auteur des ERREURS DE VOLTAIRE, *4 Volumes in-12 de plus de 400 pages chacun.*

L'AUTEUR de ce *Dictionnaire* eſt un de ceux à qui M. *de Voltaire* paroît avoir voué la plus belle haine. C'eſt ce M. l'Abbé *Nonotte* ſur lequel

l fait tant de plaiſanteries d'excellent goût, dont il place le nom dans tant l'hémiſtiches charmans, & qu'il affuble ſans ceſſe de ces ingénieuſes épithètes qu'il prodigue à ceux qui lui déplaiſent. Il faut que ce M. *Nonotte* ſoit bien coupable, & qu'il ait de grands torts avec le *Caligula* de notre littérature. Il eſt vrai, Monſieur qu'il en a d'irréparables. Il a relevé dans deux volumes très-bien faits les erreurs hiſtoriques de l'auteur du *Siècle de Louis XIV.* Ces deux volumes prouvent que toutes les hiſtoires de ce brillant écrivain doivent être rangées dans la claſſe des *Romans*; il n'a jamais pu y répondre que par des turlupinades ou par des injures; cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions & ſe réimprime tous les jours. Comment eſpérer que M. *de Voltaire* pardonne de pareils crimes?

L'ouvrage que M. *Nonotte* vient de publier eſt d'une utilité plus générale & ne lui fera pas moins d'honneur. C'eſt une défenſe complette de la Religion, dans laquelle non-ſeulement il repouſſe tous les traits lancés con-

tr'elle par les incrédules & les libertins, mais où il raſſemble toutes les preuves qui en mettent la vérité dans le plus grand jour. La plûpart des articles peuvent être regardés comme autant de petits Traités Philoſophiques, où chaque ſujet eſt diſcuté avec autant d'ordre que de ſolidité, & où l'on trouve des définitions claires, des preuves inconteſtables & des réponſes ſans replique à tous les genres d'objections. Quoique cet ouvrage ait la forme de Dictionnaire, on ne doit pas le regarder comme un recueil de pièces indépendantes les unes des autres; elles ſe tiennent toutes; car ce ne ſont pas des morceaux extraits de différens auteurs: c'eſt le fruit des méditations d'un ſeul homme, &, en ſuivant l'ordre qu'indique la *Préface*, on trouvera dans cet ouvrage la ſuite de tous les principes, de toutes les preuves, de toutes les vérités de la Religion.

L'article *Athée* eſt un des premiers qui ſe préſentent au lecteur. M. *Nonotte* y examine s'il y a & s'il peut y avoir de vrais *Athées*; ſi des ſociétés

tés d'*Athées* pourroient ſubſiſter ; ce que les Anciens ont penſé de l'*Athéïſme*, & comment ils ont traité ceux qui oſoient l'enſeigner ; quelles ſont les penſées & les jugemens des Philoſophes modernes ſur l'*Athéïſme* & les *Athées*. Il fait voir que l'*Athée* ne peut préſenter aucune raiſon pour prouver directement qu'il n'y a point de Dieu, & qu'au contraire, celui qui admet l'exiſtence de la Divinité ſe fonde ſur les preuves les plus fortes & les plus convaincantes ; il démontre que rien ne choque plus le bon ſens que les ſyſtêmes qu'imagine l'*Athée* pour ſe diſpenſer d'admettre l'exiſtence de Dieu. Le ſieur *Prémontval*, écrivain obſcur, mais qui a eu de la réputation dans la ſecte philoſophique, eſt un des exemples les plus frappans de l'extravagance où conduit la négation d'un Etre Suprême. Il prétendoit, & cette idée étoit plus ancienne que lui, que le poëme de l'*Eneïde* pouvoit être l'effet d'une infinité d'infinités de jets de caractères d'Imprimerie, & que par conſéquent le monde peut être auſſi l'effet du con-

cours fortuit des atômes.» Je prends, » dit-il, deux caractères d'Imprime- » rie, A & R, je les mets dans une » boîte, je les ballotte quelque temps, » je les laiſſe couler par une petite » fente qui n'en peut admettre qu'un à » la fois. Ils ne peuvent paſſer que de » l'une de ces manières, AR, ou RA; » car ces lettres n'ont que deux com- » binaiſons différentes. Je puis parier » ſans déſavantage, un contr'un, que » le haſard me fera rencontrer la ſyl- » labe AR, qui eſt la première de l'*E-* » *néïde*. Mais ſi je veux me procurer » une très-grande probabilité d'obte- » nir la ſyllabe AR par un jet fortuit, » je n'ai qu'à demander que la tenta- » tive ſoit répétée un million de fois. » Je pourrai gager que le haſard me » donnera pour le moins une fois la » ſyllabe AR. Il n'eſt pas abſolument » impoſſible, mais ce ſeroit grande » merveille que la ſyllabe RA revînt » un million de fois tout de ſuite.

» Prenons maintenant les quatre » lettres du premier mot de l'*Enéide*, » ARMA. Ces quatre lettres ont vingt- » quatre combinaiſons différentes. Agi-

» tons-les dans la boîte, laiſſons-les
» tomber l'une après l'autre par la
» fente. Il y a vingt-trois à parier con-
» tre un que je n'obtiendrai point la
» combinaiſon *Arma*, puiſqu'il y a
» vingt-trois combinaiſons différen-
» tes. Mais, en vingt-trois repriſes, le
» pari devient égal; &, ſi l'on m'ac-
» corde un million de fois vingt-trois
» repriſes, je puis obtenir du haſard
» au moins une fois la combinaiſon
» *Arma*. Prenons enſuite les douze let-
» tres *Arma virumque*. Ces douze let-
» tres peuvent ſe combiner de près
» de cent vingt millions de manières
» différentes. Il y a donc cent vingt
» millions à parier contre un qu'en
» ballottant ces douze lettres, le ha-
» ſard ne les fera point ſortir dans
» l'ordre *Arma virumque*. Mais en cent
» vingt millions de repriſes, l'égalité
» du pari revient; & en un million
» de fois cent vingt millions de re-
» priſe, je parie d'obtenir ce qui pa-
» roiſſoit d'abord chimérique. S'agit-
» il après cela du vers entier, *Arma*
» *virumque cano Trojæ qui primus ab*
» *oris*; s'agit-il même de l'*Enéide*? La

» probabilité que le hasard ne fera
» point sortir ces lettres selon l'ordre
» qu'elles ont dans l'*Enéide* est im-
» mense. Mais enfin c'est un nombre
» fini. Si l'on fait cent mille millions
» de millions de fois la tentative, le
» prodige ne seroit pas encore alors que le
» hasard rencontrât l'*Enéide*, le pro-
» dige seroit qu'il ne la rencontrât
» pas. Si donc il y avoit une infinité
» de roues d'où sortissent perpétuel-
» lement des caractères d'Imprimerie,
» ou bien une seule d'où il en fût
» sorti de toute éternité, il y auroit
» une probabilité infinie, c'est-à-di-
» re, une certitude entière que le ha-
» sard en auroit fait sortir l'*Enéide*.
» Dira-t-on que ce n'est-là qu'une sup-
» position gratuite qui n'a point de
» réalité? J'en conviens. Mais à quoi
» tient-il qu'elle ne soit réelle? Est-ce
» à l'incapacité du hasard? Il est dé-
» montré que non, & c'est le point
» dont il s'agit. Vous doutez avec rai-
» son que le hasard rencontrât assez
» juste pour faire un seul vers, s'il
» s'agit d'un seul coup; mais, s'il s'a-
» git d'une infinité de coups, vous
» avez grand tort. Or, on vous parle

» d'une infinité, & même d'une infi-
» nité d'infinités de coups qui ſe répé-
» tent depuis toute l'éternité dans
» l'immenſité. Il eſt donc impoſſible
» que tôt ou tard l'*Enéide* ne paroiſſe».

D'abord, qu'eſt-ce que c'eſt que cet obſcur jargon de chances, d'analyſe des ſorts, de tentatives, de millions de milliards, de millions de fois réitérées, d'infinités d'infinités, répétées de toute éternité? Quand il n'y auroit qu'un million de fois à parier contr'un que l'Univers n'a pas été formé par le haſard, ne ſeroit-il pas de la dernière folie d'adopter la ſuppoſition ſi peu probable que le haſard l'a formé? Mais voyons comment l'auteur réfute les prétendues démonſtrations du ſieur *Prémontval*. Il remarque que, dès le commencement où il n'eſt encore queſtion que des deux premières lettres, c'eſt-à-dire, de la première ſyllabe A R, le raiſonneur avoue qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible que cette première ſyllabe ne manquât un million de fois tout de ſuite; mais, ſi elle peut manquer au premier million, elle peut manquer

quer également au ſecond, au troiſième, & ainſi à l'infini. Et ſi la première ſyllabe peut manquer tant de fois, que ſera-ce de l'*Enéïde* entière? L'auteur de ce Dictionnaire s'amuſe à ſuivre les égaremens où tombe ſon adverſaire, uniquement pour nier l'exiſtence de la Divinité. » 1°, dit-il, » ſi les douze premières lettres de l'*E-*» *neïde* donnent près de cent vingt » millions de combinaiſons, combien » en donneront les trente-ſept lettres » qui forment le ſeul premier vers? » *Premontval* pourra-t-il les compter? » Combien en donneront les lettres, » de dix, de cent, de mille, enfin de » près de dix mille vers dont l'*Enéïde* » eſt compoſée? Que d'infinités & » d'infinités de nombres aura-t-il? » Trouvera-t-il aſſez de place dans le » monde pour les arranger? Mais en » attendant qu'il trouve la place né-» ceſſaire, paſſons à une autre diffi-» culté. 2°. En jettant durant toute » l'éternité autant de caractères d'Im-» primerie qu'il en faudroit pour for-» mer l'*Enéïde*, il y auroit des mil-» liards & des millions de jets qui ne » préſenteroient que cahos & confu-

» sion, & où l'on verroit à peine quel-
» ques syllabes formées, & quelques
» mots estropiés, & sans suite ; & le
» tout demeureroit dans cet état de
» confusion. De même, en donnant le
» concours des atomes pour la cause
» efficiente du monde, il y auroit des
» millions & des milliards de combi-
» naisons qui ne présenteroient que
» cahos, désordre & confusion. On
» pourroit alors y voir des nez sans
» visages, des yeux sans têtes, des
» êtres moitié animaux, moitié bois
» ou pierre, des piéces éparpillées
» dans cet Univers, sans qu'elles eus-
» sent un ordre & formassent un
» tout ; & tout demeureroit dans cet
» état. 3°. Si nous faisions cette sup-
» position, toute folle qu'elle est, que
» d'un ballotement éternel de carac-
» tères d'Imprimerie, il en sortît une
» fois l'*Enéide*, cette *Enéide* seroit
» aussi-tôt évanouie qu'éclose, parce
» que le ballotement étant continuel,
» l'ordre de cet *Enéide* ne pourroit pas
» se conserver. Ainsi, si, par une sup-
» position également folle, on disoit
» que le monde a pû éclore du con-

» cours éternel des atomes, ce monde » ne pourroit pas ſe conſerver dans » ſon état, parce que le concours » étant continuel, le changement y » ſeroit néceſſairement de même ». De tout cela il réſulte que, ſi l'arrangement de l'Univers eſt de quelques millions de fois plus difficile que celui des lettres de l'*Enéide*, celui qui préfére le concours fortuit des atomes pour la formation du monde à l'intervention d'un Dieu Créateur eſt de quelques millions de fois plus fou que celui qui penſeroit que le poëme de *Virgile* eſt l'effet de différens jets d'Imprimerie.

A la fin d'un grand nombre d'articles, l'auteur réfute phraſe pour phraſe les aſſertions audacieuſes du *Dictionnaire Philoſophique* & autres ouvrages impies, & ces réfutations lui donnent lieu à chaque inſtant de faire voir aux eſprits ſenſés l'avantage d'une raiſon forte & appuyée de principes, ſur des ſophiſmes écrits en ſtyle épigrammatique. Il relève en paſſant les fréquentes inconſéquences & les contradictions de M. *de Voltaire*. En voici des exemples. M. *de Voltaire* dit dans

un de ſes ouvrages : » que *l'Athéïſme* » *n'inſpire point de paſſion ſanguinaire*, » & que tout le mal qu'il fait eſt *de* » *ne pas s'oppoſer aux crimes ;* dans la » page ſuivante il repréſente les Athées » comme coupables de toutes les bar- » baries, de tous les crimes, de tous » les déſordres les plus odieux & les » plus funeſtes à la ſociété. *Le Sénat* » *de Rome*, dit l'Ecrivain, *étoit une aſ-* » *ſemblée d'Athées, de Philoſophes, de* » *voluptueux, d'ambitieux, tous très-* » *dangereux & qui perdirent la Répu-* » *blique. Je ne voudrois pas*, ajoute- » t-il, *avoir affaire à un Prince Athée* » *qui trouveroit ſon intérêt à me faire* » *piler dans un mortier. Je ſerois bien* » *ſûr que je ſerois pilé. Je ne voudrois* » *pas, ſi j'étois Souverain, avoir affaire* » *à des courtiſans Athées, dont l'inté-* » *rêt ſeroit de m'empoiſonner. Il me fau-* » *droit prendre du contre-poiſon tous* » *les jours* ».

M. *de Voltaire*, dans le même ouvrage » peint les Egyptiens comme » une Nation puiſſante, guerrière, » commerçante ; mais le portrait qu'il » fait ailleurs de la même Nation ne

» reſſemble guères à celui-ci. Voici » comment il s'exprime dans l'article » *Apis. On a fort vanté les Egyptiens.* » *Je ne connois guères de peuple plus* » *mépriſable. Il faut qu'il y ait toujours* » *eu dans leur caractère & dans leur* » *gouvernement un vice radical, qui en* » *a toujours fait de vils eſclaves.* »

Dans l'article *Certitude*, qui eſt un des mieux faits de ce Dictionnaire, l'auteur diſtingue autant de différens genres de certitude qu'il y a de différens genres de motifs qui peuvent nous déterminer à croire une choſe; *certitude morale*, par laquelle on eſt aſſuré des faits, des évènemens qui intéreſſent la ſociété; on l'acquiert par des témoins sûrs, par des monumens & des établiſſemens qui en ont établi la mémoire; ainſi on eſt certain qu'il y a eu une ville de Rome, un *Moïſe*, un *Céſar*, un *Turenne*, &c: *certitude phyſique*, par laquelle on eſt aſſuré de l'exiſtence, de l'état & de l'action des objets, par le rapport de nos ſens, rapport qui a beſoin d'être confirmé par l'examen & la réflexion; ainſi on eſt sûr *phyſiquement* qu'il fait jour lorſque la lumière du Soleil ſe fait

appercevoir, & qu'il y a du feu dans un endroit lorſqu'on y voit ou qu'on y éprouve les effets ordinaires du feu : *certitude expérimentale*, par laquelle nous ſommes aſſurés de notre propre exiſtence, de nos penſées, de nos ſenſations, & de tout ce qui ſe paſſe intérieurement dans nous : *certitude métaphyſique*, par laquelle nous connoiſſons ſi clairement la vérité d'une propoſition que nous ſentons qu'il eſt impoſſible que la choſe ſoit autrement qu'elle n'eſt énoncée ; comme cette propoſition, *deux & deux font quatre;* cette autre, *Dieu ne peut pas nous tromper ;* car l'idée de *tromperie* emporte celle d'un vice d'imperfection, & l'idée de Dieu exclut tout vice & toute imperfection. L'auteur du *Dictionnaire Philoſophique* prétend que tout ce que nous appellons *certitudes morales* n'eſt que des probabilités, & que, quand on examine attentivement ces probabilités, on trouve que ce ne ſont que des erreurs ; il veut nous perſuader qu'il n'y a point d'autres *certitudes* que celles qu'on appelle *métaphyſiques* & *géométriques.* » Car

» de *certitude physique*, il n'en recon-
» noît pas plus que de *certitude morale*;
» le Créateur n'ayant jamais, selon lui,
» ni le droit, ni le pouvoir de suspen-
» dre ou d'arrêter les loix qu'il a libre-
» ment établies. Il ne faut pas beaucoup
» d'effort d'attention pour apperce-
» voir toute l'absurdité de cette doc-
» trine. Car si toutes les *certitudes*
» *morales* ne sont que des probabili-
» tés, qui, étant bien examinées, se
» trouvent n'être que des erreurs, il
» s'ensuit : 1°. Qu'il n'y a rien de cer-
» tain dans toutes les preuves qu'on
» donne des établissemens & institu-
» tions politiques, civiles & religieu-
» ses, qui sont les plus intéressantes,
» les plus nécessaires, les plus utiles à
» la société; rien de certain dans tous
» les titres sur lesquels sont fondés les
» droits des Souverains, des Princes,
» des Magistrats que l'on reconnoît
» comme les plus légitimes; rien d'au-
» thentique dans les loix qu'on regarde
» comme émanées de l'autorité la plus
» respectable & la mieux fondée; par-
» ce que tout cela n'étant prouvé que
» par le témoignage des hommes, il
» ne peut y avoir aussi sur tout cela

» que des probabilités, & que ces » probabilités, quand on les examine, » deviennent des erreurs. On peut » donc tout conteſter, tout combat- » tre, tout révoquer en doute. Voilà » certainement des principes admira- » bles pour maintenir l'ordre dans la » ſociété, & le reſpect & l'obéiſſance » pour les Puiſſances civiles & eccléſiaſtiques, politiques & religieuſes. »

Il s'enſuit encore qu'on ne devroit regarder qu'avec pitié quiconque affirmeroit comme une vérité inconteſtable qu'il y a eu un Empire Romain, un *Auguſte*, un *Trajan*, &c. En effet, quoiqu'il ſoit très-probable qu'ils aient exiſté, ſelon lui, cela ne ſort pas cependant du genre de probabilité qui diffère de la *certitude*. Quel contraſte, remarque l'auteur de cet article, entre les ſentimens de M. *de Voltaire!* Dans cette multitude d'ouvrages contre la Religion qui ſont ſortis de ſa plume, il nous donne comme des faits démontrés, évidens, inconteſtables, tout ce qu'il a pu raſſembler pour la détruire: *il eſt certain, ce qu'il y a de certain*, ré-

pète-t-il ſans ceſſe du ton le plus affirmatif; &, lorſqu'il eſt queſtion de preuves en faveur du Chriſtianiſme, ce même homme ne trouve plus rien de certain que ce qui eſt démontré métaphyſiquement.

M. l'Abbé *Nonotte* rapproche quelquefois avec avantage les ſentimens des anciens Philoſophes, de ceux des Sophiſtes de nos jours. L'auteur du Livre qui a pour titre, *Examen Important*, s'élève contre toute ſorte de culte par cette propoſition: *La ſeule Religion qu'on doive profeſſer, eſt celle d'adorer Dieu & d'être honnête homme: Le grand nom de Théiſte, qu'on ne révère pas aſſez, eſt le ſeul qu'on doit prendre.* M. *Nonotte* ſe contente de lui oppoſer ce paſſage d'un Philoſophe Payen, de *Cicéron*. » *En vérité je ne ſçais* » *pas ſi, en proſcrivant tout culte de* » *Religion, la ſociété humaine, la pro-* » *bité & une des plus excellentes vertus,* » *qui eſt la juſtice, pourroient jamais* » *ſubſiſter. Otez la Religion & le culte,* » *on ne verra dans le monde que trouble* » *& confuſion.* » Un des plus célèbres Encyclopédiſtes avance dans certaines *Penſées Philoſophiques* que *les paſſions*

amorties dégradent les hommes extraordinaires. A cela point d'autre réponſe que ce que rapporte au ſujet de *Socrate*, le même *Cicéron* dans ſes *Tuſculaxes.* » Un certain *Zopire* qui ſe donnoit pour phyſionomiſte, vit *Socrate* » dans une grande aſſemblée; il l'examina avec attention, & dit ſur le » champ que c'étoit un homme rempli de vices & de mauvaiſes inclinations. Toute l'aſſemblée ſe mit à » rire de la déciſion du phyſionomiſte; » mais *Socrate* ſoutint que *Zopire* » avoit très-bien décidé, & dit qu'il » étoit en effet ſujet à tous les vices » qu'avoit remarqué *Zopire*, mais » qu'il en avoit triomphé par le ſecours de la ſageſſe & de la raiſon. » Il s'agit maintenant de ſçavoir ſi *Socrate* n'a pas été un *homme extraordinaire*, & s'il s'eſt *dégradé* par cet empire qu'il a pris ſur ſes paſſions.

L'article *Révélation* eſt encore un des plus importans & des plus ſoignés de ce *Dictionnaire.* Une grande partie eſt conſacrée à démontrer l'inſuffiſance des lumières de la Philoſophie & de la raiſon pour nous ſervir de guides. Les extravagances contradictoires des

Philoſophes de l'antiquité ſont atteſtées par les Ecrivains contemporains. Je finirai cet extrait par le portrait des Philoſophes modernes fait de main de maître & par un homme qui, ayant long-temps vêcu au milieu d'eux, doit avoir appris à les connoître. » Je conſultai les Philoſophes, dit M. *Rouſſeau* de Genève ; je feuilletai leurs » livres ; j'examinai leurs diverſes opinions ; je les trouvai tous, fiers, » affirmatifs, dogmatiques, même » dans leur ſepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe » moquant les uns des autres ; & ce » point commun à tous, me parut le » ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. » Triomphant quand ils attaquent, ils » ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si » vous peſez les raiſons, ils n'en ont que » pour détruire ; ſi vous comptez les » voix, chacun eſt réduit à la ſienne ; ils » ne s'accordent que pour diſputer, &c. » Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls » ſont éclairés, vrais, de bonne-foi, » ils nous ſoumettent impérieuſement » à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner pour les vrais

» principes des choſes, les inintelligi-
» bles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans
» leur imagination. Du reſte, ren-
» verſant, détruiſant, foulant aux pieds
» tout ce que les hommes reſpectent,
» ils ôtent aux affligés la derniere con-
» ſolation de leur miſère, aux puiſ-
» ſans & aux plus riches le ſeul frein
» de leurs paſſions; ils arrachent du
» fond des cœurs le remords du cri-
» me, l'eſpoir de la vertu, & ſe van-
» tent encore d'être les bienfaiteurs
» du genre humain. Jamais, diſent-
» ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hom-
» mes: je le crois comme eux, & c'eſt,
» à mon avis, une grande preuve que ce
» qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité. »
En reliſant ce morceau, Monſieur, vous ne ſerez pas ſurpris de la haine ſcandaleuſe que nos Sages font éclater depuis dix ou douze ans contre cet écrivain véridique. 1°. Il a découvert les ſecrets de la ſecte; 2°. il a plus de génie, plus de talent dans ſa proſe que M. *de Voltaire*, qui, le plus ſouvent, dans la ſienne, fait le rôle d'un Baladin. Voilà le motif de tous ces libelles écrits contre M. *Rouſſeau*

de Genève, & que le mépris condamne à un éternel oubli.

Ce livre, Monsieur, peut tenir lieu de tout ce qu'on a fait jusqu'à présent sur les différentes matières que l'on y traite. Il présente sur chaque objet des notions justes, des principes sûrs, & les sophismes des ennemis de la Religion n'ont jamais été combattus avec plus de force & de solidité. Outre les articles que j'ai indiqués, vous en trouverez encore une foule d'excellens, tels que ceux d'*Ame*, du *Souverain Bien*, du *Christianisme*, de la *Création*, du *Déluge*, du *Fanatisme*, de *Joseph*, de l'*Origine du mal*, des *Prophètes*, de la *Superstition*, de la *Tolérance*, &c, &c, &c. On reprochera peut-être à l'auteur quelques vivacités dans plusieurs endroits; mais, en rappellant les excès & les blasphêmes de nos Philosophes, il est souvent impossible de conserver son sang froid & de ne pas laisser échapper des marques d'indignation. L'auteur appelle souvent M. *de Voltaire le Docteur*. On trouvera certainement que cela est bien doux, quand on réfléchira, que depuis quinze ou vingt

ans, M. *de Voltaire* ne ceſſe de le nommer, ainſi que ſes autres adverſaires, *Cuiſtre*, *Pédant*, *Inſolent*, *Fripon*, *Coquin*, *Pédéraſte*, &c, &c, &c. Je ne puis vous indiquer, Monſieur, chez quel Libraire de Paris ſe vend cet excellent *Dictionnaire*.

Traité de Chimie, par M. de Lorme, Gentilhomme Ordinaire de Sa Majeſté, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis; un Volume in-8° de plus de 500 pages; à Paris chez la veuve Ducheſne Libraire rue Saint Jacques, Piſſot Libraire Quai de Conti, Durand neveu Libraire rue Galande, & Eſprit Libraire au Palais Royal; prix 5 livres broché & 6 livres relié.

CET ouvrage, quoiqu'il ſorte des règles ordinaires que l'on a ſuivies juſqu'à préſent, n'en eſt pas moins intéreſſant pour ceux qui s'occupent de cette Science. Il n'y a rien de contraire aux principes de la ſaine Chimie. Le ſtyle en eſt clair, concis, agréable, & n'a point l'aridité rebutante de celui de l'Ecole; il eſt à la

portée de tout le monde, même des Dames. On voit que l'auteur réunit d'autres lumières aux connoiſſances Chimiques. Il eût été à deſirer qu'il n'eût pas accéléré ſon travail, mais qu'il lui eût été poſſible, ainſi qu'il le dit lui-même, d'y donner tous ſes ſoins. L'Avertiſſement qui eſt à la tête de l'ouvrage, fait l'éloge de la façon de penſer de M. *de Lorme*, & prouve combien il s'intéreſſe à l'humanité, qu'il garantit, par un avis auſſi ſage qu'utile, des piéges des prétendus Adeptes, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Mai 1773.

LETTRE IX.

Anecdotes Eſpagnoles & Portugaiſes, depuis l'origine de la Nation juſqu'à nos jours; deux Volumes in-8° de ſix à ſept cens pages chacun; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins.

S'IL eſt vrai, Monſieur, comme on n'en peut douter, qu'il n'eſt point d'Hiſtoire plus difficile à faire que

celle d'Eſpagne, on doit convenir auſſi que la manière dont on la préſente dans les deux Volumes que je vous annonce, eſt tout-à-la-fois la plus amuſante & la plus inſtructive. Vous y reconnoîtrez aiſément l'auteur des *Anecdotes Françoiſes* dont je vous ai rendu compte dans le temps*, & qui ont ſervi de modèle à celles qu'on nous donne ſucceſſivement. C'eſt le même goût, le même ſtyle, le même intérêt, le même plan, avec cette ſeule différence, que, pour ſe prêter aux idées d'un grand nombre de lecteurs, on a fait entrer dans le corps même de la narration (au lieu de mettre en forme de notes) tout ce qui regarde la Religion, le Gouvernement politique, les Loix, les Coutumes, les Monnoies, les Arts, les Sciences, les Spectacles, les Habits, les uſages & les Mœurs antiques & modernes. En un mot, on n'a rien omis de tout ce qui peut contribuer à donner une entière connoiſſance de cette grande & belle Nation qui,

* Voyez *l'Année Littéraire* 1767, Tome I, page 289.

paſſez moi cette comparaiſon, ſemblable au *Phénix*, & plus véritablement que cet oiſeau fabuleux, a paru plus d'une fois renaître de ſes cendres. Il faut voir dans l'ouvrage même comment, ſoumiſe tour à tour aux Carthaginois, aux Romains, aux Vandales, aux Goths, aux Arabes, Sarrazins ou Maures, enſuite partagée en pluſieurs petits Etats indépendans les uns des autres, elle ſe réunit enfin & forma cette vaſte Monarchie telle qu'elle eſt aujourd'hui. Je me borne à vous citer quelques traits curieux des *Anecdotes* raſſemblées dans cette collection.

601.

On raconte de Saint *Iſidore*, Evêque de Séville, qui a fait tant d'honneur à ſa Patrie, que dans ſa jeuneſſe on en avoit peu d'idée, tant il avoit l'eſprit lent, ſombre & lourd. Son peu de diſpoſition pour les Sciences, joint à la crainte de l'Inſtituteur ſévère qu'on lui avoit donné, lui fit quitter la maiſon paternelle. Ne ſçachant où ſe retirer, il jetta les yeux ſur un puits qu'il rencontra, & en remarqua le bord creuſé & mangé par

la corde dont on ſe ſervoit pour puiſer de l'eau. Tout enfant qu'il étoit, cette vue lui donna lieu de faire une réfléxion judicieuſe. Il rentre en lui-même, & conçoit que l'habitude & l'application, l'art, la conſtance & le travail, peuvent, en quelque façon, vaincre & même forcer la nature. Auſſi-tôt il change de réſolution & retourne chez ſon père. On voit encore aujourd'hui dans le Monaſtère de Saint *Iſidore* la pierre de ce puits que l'on y conſerve comme un monument précieux.

701.

Witiza, qui regnoit alors, ſe livroit à tous les crimes que lui inſpiroient des paſſions violentes, un Miniſtre ſcélérat, & des Courtiſans qui briguoient la gloire d'être ſes complices. *Gunderic* Archevêque de Tolède, & pluſieurs Grands du Royaume, ont le courage de l'exhorter à modérer au moins ſes excès. Il ne leur répond qu'en les tournant en ridicule. Ils lui repréſentent combien ſon Miniſtre eſt indigne de ſa confiance & de l'eſtime qu'il lui prodigue. » *Moi*, dit-il, *je ne le garde* » *que pour détromper les Goths qui me*

» *croient le plus grand scélérat des hom-*
» *mes, & pour leur en montrer un qui*
» *l'est beaucoup plus que moi.*»

1144.

Aux nôces d'un Roi de Navarre, on donna au Peuple un divertissement qui peint bien les mœurs de ce siècle. On forma une enceinte au milieu de la place publique ; on y fit entrer un porc & deux Aveugles, armés chacun d'un bâton & d'un casque sur la tête. Ces deux Aveugles devoient poursuivre l'animal qui étoit le Prix destiné à celui qui le tueroit avec son bâton. Les spectateurs s'amusèrent beaucoup de voir les Aveugles courir vainement après leur proie, recevoir & se donner mutuellement les coups qu'ils croyoient lui porter.

1236.

La manière d'installer les Grands Officiers de la Couronne doit paroître aujourd'hui fort singulière. On mettoit trois soupes dans trois coupes de vin ; le Roi & le nouvel Officier s'invitoient trois fois à en manger. Le Roi en prenoit enfin une, l'Officier une autre, &

& les assistans crioient trois fois, *Vive le Grand Maître* ou *l'Amirante*, &c. Aussi tôt après cette cérémonie, le Grand Officier prenoit toutes les marques de distinction attachées à sa dignité, comme d'avoir une bannière particulière, son cri de guerre, ses armes, sa devise, &c.

1355.

Le fils d'un Orfévre, jeune homme de dix-huit ans, apprend que son père, âgé de quatre-vingt, est du nombre des vingt-deux Bourgeois désignés pour payer de leur sang la révolte de Tolède il s'offre à mourir à la place de son père, & le Roi accepte froidement l'échange, sans être touché de cet exemple d'une piété digne d'un siècle plus heureux.

1366.

Dominique, Evêque de Burgos, avoit été élu d'une manière dont on ne trouve qu'un exemple à peu-près semblable dans l'Histoire de France. Après la mort de son prédécesseur, le Chapître se trouva divisé en deux partis qui ne purent s'accorder. On convint tout d'une voix de s'en rapporter au choix que feroit le Cha-

noine *Dominique*, dont on eſtimoit la droiture, la prudence & la vertu. *Dominique* ſe nomma lui-même, & tous les Chanoines, applaudiſſant à ſa nomination, le reçurent avec joie pour leur Evêque.

1484.

Une partie des murailles d'Alhama s'écroule par les ſuites d'une inondation. Le Comte *de Tendilla*, Gouverneur de la ville, fait tendre le long de la brèche des toiles peintes de la couleur des murs. Cette ruſe raſſure la garniſon qui vouloit abandonner la Place, & trompe les Maures qui n'auroient pas laiſſé échapper une ſi belle occaſion de livrer un aſſaut.

1491.

Chriſtophe Colomb avoit d'abord propoſé le plan de ſes découvertes à la République de Gènes, dont il étoit né ſujet, & qui ne daigna pas ſeulement l'écouter. Il s'adreſſa enſuite au Roi de Portugal, dans les Etats duquel il s'étoit établi. On traita ſon projet de viſion; bien-tôt après on voulut profiter de ſes Mémoires à ſon inſçu; ce qui le fit paſſer en Eſpagne, où il reſta huit ans ſans pouvoir obtenir un vaiſſeau. *Barthelemi*, ſon frère, ne

réuſſit pas mieux en Angleterre, où il étoit allé pour le même deſſein. *Chriſtophe* ayant enfin perdu tout eſpoir, étoit en chemin pour ſe rendre en France, lorſqu'on le fit revenir ſur ſes pas. *Iſabelle*, Reine de Caſtille, engagea ſes pierreries pour fournir à l'armement de trois vaiſſeaux.

1512.

Ferdinand s'empare de la Navarre en vertu d'une bulle du Pape, qui en dépouilloit le Souverain légitime *comme fauteur du Schiſmatique Louis XII.* C'eſt ſur ce titre imaginaire que les Rois d'Eſpagne ont retenu la haute Navarre; elle ne leur produit pas plus d'un million chaque année; mais ils y lèvent de bons Soldats.

1680.

Le luxe en vaiſſelle d'or & d'argent étoit porté au point qu'on s'eſtimoit pauvre en argenterie, quand on n'avoit que huit cens douzaines d'aſſiettes & deux cens plats. On comptoit dans pluſieurs maiſons juſqu'à douze cens douzaines d'aſſiettes beaucoup plus fortes que les nôtres, & juſqu'à douze cens plats. Il n'y avoit pas alors dans le commerce pour deux cens millions d'argent monnoyé.

1700.

Les Eſpagnols qui s'étoient rendus en France pour y voir leur nouveau Roi (*Philippe V*), répandirent des larmes à ces paroles qui terminèrent les adieux de *Louis XIV*, *il n'y a plus de Pyrénées, mon fils*, & jurèrent aux François de cimenter, par les ſentimens d'une tendre amitié, l'alliance que les deux Peuples venoient de contracter.

1702.

L'Officier Eſpagnol dépêché à la Cour de France avec le détail de la bataille de Luzara, s'exprimoit avec tant d'embarras que Madame la Ducheſſe *de Bourgogne* ne put s'empêcher d'en rire avec éclat. Après qu'il eut fini ſon récit, il dit gravement à la Princeſſe : » *Eſt-ce que vous croyez*, » *Madame, qu'il eſt auſſi aiſé de racon-* » *ter une bataille qu'à M. de Vendôme* » *de la gagner ?* »

1737.

On vit naître à Madrid un ouvrage périodique dans le goût des Journaux François ; la critique y étoit ſévère ; elle excita d'abord des murmures, enſuite des perſécutions qui ſe multi-

plièrent au point qu'en 1742 les auteurs furent obligés de ſuſpendre leur travail, » parce que, diſoient-ils, la » Nation des Ecrivains ne peut ſouffrir la critique, lors même qu'elle » eſt modérée, ni ſe contenter d'un » éloge médiocre. » Vous conviendrez, Monſieur, que cette Nation eſt la même par-tout, & que la diverſité des climats n'influe pas ſur ſes mœurs.

Les *Anecdotes Portugaiſes* ſe diviſent naturellement en deux époques. La première commence avec l'établiſſement de cette Monarchie, en 1139, & finit à la mort du Cardinal *Henri*, après laquelle le Portugal paſſa ſous la domination des Rois d'Eſpagne. La ſeconde commence à la fameuſe révolution qui plaça la Maiſon de *Bragance* ſur le trône, & finit au regne de *Joſeph I.*

1367.

Pierre I portoit avec lui un ſceptre uni à un fouet, pour marquer ſa puiſſance à récompenſer & ſa ſévérité à punir. La dernière a éclaté par la rigueur avec laquelle il traitoit les coupables; & la première ne répondoit

pas à l'idée qu'il vouloit en donner. Ses plus grandes largeſſes conſiſtoient en un diamant, une médaille d'or, ou quelque ouvrage d'argent bien travaillé. Il diſoit ſouvent : *Un Prince a toujours de quoi donner quand il ſçait ménager ſon revenu & répandre ſes bienfaits ſans profuſion.* On a dit de lui : *Il ne devoit jamais naître, ou il ne devoit jamais mourir.*

1413.

Quelques Chevaliers Anglois publièrent dans Londres que pluſieurs Dames, qu'ils déſignoient par leurs noms, n'avoient point, du côté de la naiſſance, de la beauté ni de l'eſprit, le mérite néceſſaire pour occuper le rang qu'elles tenoient à la Cour, & qu'ils le ſoutiendroient, les armes à la main, contre quiconque ſe préſenteroit en champ clos. Perſonne ne parut pour défendre les Dames, & cette nouvelle paſſa bientôt de la Cour d'Angleterre à celle de Lisbonne. Douze jeunes Chevaliers Portugais ſe liguent pour aller défendre la cauſe des Dames Angloiſes. Ils demandent l'agrément du Roi, l'obtiennent & ſe rendent à Londres, où leur ardeur

le combattre l'emporte ſur l'empreſſement qu'on avoit de leur donner les fêtes. Le Roi d'Angleterre voulut déſigner lui-même le lieu du combat, & diſtribuer des armes aux combattans : ils entrent dans le champ clos au ſon des trompettes & aux acclamations des Dames, qui toutes formoient des vœux pour les Chevaliers Portugais. On combat à la lance & à l'épée : aucun des Chevaliers Anglois ne peut tenir contre les coups que lui porte ſon adverſaire, & la victoire ſe déclare ſucceſſivement en faveur des Portugais. Les Dames leur prodiguent des couronnes de fleurs entrelacées de rubans, des lances, des épées, des écharpes ornées de chiffres & de deviſes qui ſervoient de trophées à la valeur, à l'adreſſe & à la généroſité de ces heureux combattans. De nouveaux honneurs les attendoient à Lisbonne, où ils furent reçus comme en triomphe.

1484.

Un Officier faiſoit ſolliciter une grace qu'il n'oſoit demander lui-même. Le Roi lui dit : *Puiſque vous avez des mains pour me rendre ſervice,*

pourquoi n'avez-vous pas de langue pour me demander des récompenses ?

1488.

Un riche Bourgeois, *Pierre Pantoja*, avoit prêté au Roi une somme considérable : on le rembourse, en lui payant les intérêts de son argent. *Pantoja* ne prend que la somme principale, & laisse les intérêts. Plus on le presse de les prendre, plus il s'obstine à les refuser. Le Roi, qui en est informé, multiplie les intérêts par le nombre de fois que *Pantoja* avoit refusé de les recevoir, & lui ordonne de prendre la totalité de cette somme comme une marque de sa reconnoissance.

1660.

Le Comte *de Schomberg* arrive à Lisbonne avec six cens Officiers François, parmi lesquels il y avoit d'excellens Bombardiers & d'habiles Ingénieurs. Ce nouveau Général soutint parfaitement sa réputation ; mais il eut lieu de se rappeller plus d'une fois ce qu'on lui avoit dit en partant de France : *Vous aurez moins de peine à triompher de la valeur des Castillans que de l'envie des Portugais.*

1725.

Jean V ſe piquoit d'être en toute ccaſion ſévère obſervateur de la Juſce. Une Dame qu'il aimoit beauoup, crut pouvoir lui demander une race extraordinaire: *Ce n'eſt point à oi qu'il faut vous adreſſer*, répondit-il, *ais au Roi qui demeure au Terreiro do aço:* c'eſt la place du Palais.

1744.

Un Médecin de Lisbonne répand ne eſpèce de Manifeſte, dans lequel ſe plaint » de l'injuſtice qui lui a été faite par l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, dans la diſtribution » du Prix promis à celui qui auroit » fait le meilleur Diſcours ſur *la nature & la méthode de curation du Cancer.*» Après avoir détaillé ſon âge de oixante-treize ans, ſes études, ſon xpérience, le nombre & la réputaion de ſes Elèves, ſes titres de Docteur en l'Univerſité de Lérida, de Lecteur Royal en Anatomie dans l'Hôpital de Tous-les-Saints, & de Maître en Chirurgie, Phyſique, Anatomie, Médecine, &c, il ajoute que, pour mettre le Public inſtruit en état de juger ce procès, il a fait imprimer

ſon Diſcours rejetté par l'Académie, & il la prie de faire pareillement imprimer celui qu'elle a jugé digne du Prix, & de lui en adreſſer un exemplaire. *Si l'on me refuſe cette grace, je proteſte que je me tiendrai pour vainqueur, que je ne ceſſerai de demander juſtice, & que je l'attendrai de la Poſtérité.*

Je finis, Monſieur, par vous citer ce qu'on dit du célèbre *François de Macédo* qui parloit toutes les langues anciennes & modernes: Poëte, Orateur, Hiſtorien, Philoſophe, Littérateur, Théologien, aucun Ecrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. Il a prononcé ſoixante Diſcours Latins, cinquante-trois Panégyriques & trente-deux Oraiſons funèbres: il a compoſé quarante-huit Poëmes, cent vingt-trois Elégies, cent cinquante Epitaphes, deux cens douze Epîtres dédicatoires, & plus de deux mille Epigrammes, parmi leſquelles on trouve les éloges de tous les Doges de Veniſe. On diſtingue ſur-tout, dans ſes Poëmes, des vers ſur la Statue équeſtre de *Louis XIII*, une Tragédie intitulée *Jacob*, & la

Tragi-Comédie d'*Orphée*, repréſentée devant *Louis XIV*, alors enfant. N'oublions pas un Diſcours Académique ſur ce ſujet : *Lequel pourroit être le plus flatté à la repréſentation d'une Pièce de Théâtre, ou un Sourd qui la verroit, ou un Aveugle qui l'entendroit ?* Le ſublime M. *Diderot* qui a écrit ſur les Aveugles & les Sourds, pourroit décider cette queſtion.

Clémence d'Entragues ou le Siége d'Aubigny, Anecdote Françoiſe ; par M. d'Uſſieux ; Brochure in-8° de 70 pages, avec des Gravûres ; à Paris chez Delalain, Libraire rue de la Comédie Françoiſe.

CETTE *Anecdote*, Monſieur, fait partie du *Décaméron François* annoncé dans l'une de mes dernières lettres. Je me hâte de vous la faire connoître, parce que, quelqu'agréables que ſoient celles qui l'ont précédée, elle leur eſt encore ſupérieure. Si le nom ſeul de l'immortel *Henri IV* ſuffit pour intéreſſer des François, ſi le ſouvenir de ce bon Roi ne manque jamais de porter à notre ame un attendriſſement

involontaire, quelles impreſſions ne reſſentons-nous pas, lorſque le tableau de ſa bienfaiſance & de ſa vertu vient ſe mêler à celui des actions héroïques qu'elles ont fait naître ? L'Anecdote de *Clémence d'Entragues* a un autre avantage : c'eſt une femme qui en eſt l'héroïne, & l'on aime à voir ce ſexe né pour les graces le diſputer au nôtre, & même nous ſurpaſſer quelquefois par des traits de courage & de magnanimité ; les femmes en particulier s'arrêtent avec un plaiſir ſecret ſur des exemples qui ſemblent les venger de l'orgueil & de l'injuſtice des hommes.

Clémence d'Entragues, veuve depuis quelques années du Lord *Stuart*, étoit retirée dans la ville d'Aubigny *, dont elle portoit le nom. Elle étoit fille du célèbre *Clermont d'Entragues*, un des plus braves Capitaines de *Henri IV*, & elle n'attendoit que ſon re-

* Ville aſſez conſidérable du Berri, à dix ou onze lieues de Bourges. *Charles VI* avoit donné la Terre d'Aubigny à un *Stuart*, l'un des ancêtres du mari de *Clémence d'Entragues*, en récompenſe des importans ſervices qu'il lui avoit rendus contre les Anglois.

tour pour célébrer le mariage du jeune Comte *d'Aubigny*, son fils, avec *Rosalie*, fille de *Claude de la Châtre*, Gouverneur du Berry & Maréchal de France. Ces deux jeunes gens élevés ensemble dans la même ville avoient conçu l'un pour l'autre une forte inclination. *Rosalie*, pendant l'absence de son père, étoit restée à Aubigny chez une de ses tantes. Dans ces entrefaites, la bataille d'Ivry se donne; *d'Entragues* y est blessé à mort; avant d'expirer il écrit à sa fille d'être en garde contre *la Châtre*, qui vient de se déclarer pour la Ligue, & lui recommande de n'avoir aucune liaison avec un traître. La fille de ce brave patriote se montre digne de lui. Elle fait venir son fils, lui apprend la perte qu'ils viennent de faire, la trahison de *la Châtre*, & lui fait jurer de renoncer à la fille de ce perfide. *D'Aubigny*, long-temps combattu entre la gloire & l'amour, fait enfin le douloureux sacrifice que sa mère exige, & celle-ci se hâte de l'annoncer par un billet à Mademoiselle *de la Châtre*. Cette jeune personne, élevée dans des sentimens d'amour pour son Roi,

ne peut croire que ſon père ſoit coupable ; elle accuſe ſon amant d'infidélité. Elle envoye un exprès au Maréchal qui, dans ſa réponſe, confirme ſa défection, & lui ordonne de venir le joindre ; mais l'infortunée *Roſalie* refuſe de partager la trahiſon de ſon père & perſiſte à reſter chez ſa parente.

Cependant le bruit court que le Maréchal vient attaquer la ville d'Aubigny à la tête d'une armée de dix mille hommes. *Clémence d'Entragues* fait fermer les portes, prend l'habillement & les armes d'un guerrier, & inſpire aux habitans la généreuſe réſolution de ſe défendre juſqu'à la dernière extrêmité. *La Châtre* paroît avec ſon armée. Il envoye à *Clémence* un Officier pour lui offrir le gouvernement de la ville avec deux mille ſoldats ſous ſes ordres : » Rapportez » au Maréchal, répondit-elle, que » *d'Entragues* eſt mort pour ſon Roi, » & que ſa fille & ſon petit-fils aſpi» rent à la même gloire «. *La Châtre* ſur cette réponſe commence par faire battre la ville du côté de l'Orient par le feu continuel de ſoixante canons,

Clémence ſe poſte ſur la brèche avec ſon fils, s'y retranche & fait dreſſer des batteries pour en défendre l'entrée à l'ennemi. Le lendemain, dès que le jour paroît, le Maréchal fait avancer ſon armée en ſilence & ſe préſente à l'eſcalade ; l'attaque & la réſiſtance ſont également vigoureuſes. *Clémence* ſur la brèche & ſon fils à côté d'elle ſe ſignalent par des prodiges de valeur ; on combattoit depuis ſept heures du matin ; le rempart avoit été pris & repris cinq fois. *La Châtre* furieux ſe ſaiſit d'un étendard, monte fièrement à l'aſſaut & l'arbore ſur la muraille. Déja les aſſiégés prenoient la fuite : *Clémence* imagine un heureux ſtratagême ; elle aſſure qu'elle apperçoit dans la campagne les ſecours que *Henri* leur amène : ce diſcours rallie les fuyards ; l'eſpérance renaît dans tous les cœurs ; *Clémence* redouble d'efforts & d'audace, s'élance ſur l'étendard, l'arrache & le jette loin d'elle dans la plaine ; puis s'avançant avec ſa troupe vers *la Châtre* lui-même, elle lui enfonce ſon épée au défaut de la cuiraſſe, le précipite au pied des murailles, & dans

un inſtant tout le rempart eſt purgé des ennemis qui étoient près de s'en emparer. La fougue impétueuſe du jeune d'*Aubigny* ne ſe contente pas de ce ſuccès ; il ſe fait ouvrir l'une des portes, &, à la tête d'un eſcadron de jeunes guerriers comme lui, il ſe met à la pourſuite des Ligueurs ; mais ſon imprudence l'emporte juſques dans le camp des Aſſiégeans, où il eſt accablé par le nombre, fait priſonnier & bientôt après préſenté au Maréchal, dont la bleſſure n'étoit point dangereuſe. L'aſpect de ce priſonnier important fait concevoir un nouveau projet à *la Châtre*. Il mande *Séricour*, le premier de ſes Ecuyers, & le charge de porter à *Clémence d'Entragues* une lettre, dans laquelle il lui annonce qu'il eſt prêt à lui rendre ſon fils ſi elle conſent à lui rendre la Place, ſinon qu'il va envoyer d'*Aubigny* à la mort. Qu'on juge des combats cruels qui ſe paſſent dans le cœur de cette mère généreuſe à la nouvelle de l'affreuſe alternative qu'on lui propoſe ; à la fin la voix de l'honneur l'emporte ; elle aſſemble les aſſiégés, leur communique ſa réſolution, leur fait jurer

encore une fois qu'ils s'enſeveliront vivans ſous les ruines de la ville, & qu'ils immoleront, s'il le faut, juſqu'à leurs femmes & leurs enfans, & s'adreſſant à l'envoyé : » Hâtez-vous de re-» tourner au camp, & dites au Maré-» chal ce que vous avez vu. » *Séricour* frappé d'un ſpectacle ſi héroïque, conçoit le deſſein de changer la volonté du Maréchal & de lui épargner une injuſtice deshonorante : il arrive au camp. » Le Maréchal, entouré de ſes » principaux Capitaines, l'attendoit » avec impatience. A peine il le vit » paroître : Eh bien, s'écria-t-il, con-» ſent-elle à me livrer la Place, & la » crainte, dont l'a frappée ma lettre, » a-t-elle vaincu ſon orgueilleuſe ré-» ſiſtance ?... Mais vous vous taiſez. » Hâtez-vous de me ſatisfaire. Parlez ; » conſent-elle à la mort de ſon fils ? » L'envoyé, encore tout ému & preſ-» que hors de lui-même, commence » le récit de ce qu'il a vu dans Aubi-» gny. Son imagination enflammée » lui retrace les moindres circonſtan-» ces d'une ſcène auſſi ſublime ; & ſon » éloquence, digne de l'action qu'il » récite, peint avec enthouſiaſme, &

» l'amour généreux des citoyens pour
» la guerrière, & l'attachement plus
» admirable encore de la guerrière
» pour ſon Roi. Il s'attendrit lui-même
» à ſon propre diſcours, & la gran-
» deur du ſacrifice qu'il raconte le pé-
» nètre de cette émotion, de ce trou-
» ble preſque divin qu'éprouve une
» ame élevée au récit d'un fait héroï-
» que. Des larmes d'admiration s'é-
» chappent de ſes yeux. Tous ſes ef-
» forts ne peuvent les retenir. A cette
» harangue, à ce maintien éloquent,
» le cercle militaire reſte immobile
» de ſurpriſe. Chacun éprouve un ra-
» pide ſaiſiſſement, & la vénération
» la plus profonde pour l'héroïne pé-
» nètre dans tous les cœurs. L'écuyer,
» qui voit l'heureux effet qu'a pro-
» duit ſon diſcours, ſaiſit ce moment
» favorable ; il tombe aux genoux du
» Maréchal, dont l'ame élevée, puiſ-
» qu'elle eſt ambitieuſe, n'a pu ſe fer-
» mer ni au reſpect ni à l'admiration.
» Puis il ajoute : Après ce que je vous
» ai fait entendre, Seigneur, oſeriez-
» vous envoyer votre captif à la mort ?
» Ah ! loin de vous, loin de mon Gé-
» néral une action qui flétriroit à ja-

» mais ſa gloire ! Une femme vous a
» donné l'exemple de la grandeur d'a-
» me, vous laiſſerez-vous vaincre par
» elle ? Liſez dans l'avenir, & voyez
» le titre que vous décerneroit la Poſ-
» térité lorſqu'elle oppoſeroit *Clémen-*
» *ce* à *la Châtre :* l'une, diroient nos
» neveux, s'eſt élevée au-deſſus de
» ſon ſexe, &, par un effort de cou-
» rage qu'on a peine à concevoir,
» mérite que ſon nom ſoit inſcrit dans
» la liſte des plus fameux héros ; l'au-
» tre, indigne également & du nom
» de François & du titre de vainqueur,
» a perdu en un ſeul inſtant vingt an-
» nées de gloire «.

Dans ce moment arrive la jeune *Roſalie*, qui joint ſes inſtances & ſes larmes à celles de *Sérícour*. Elle ſe jette aux pieds de ſon père ; jamais l'éloquence ne parut auſſi perſuaſive ni la beauté plus intéreſſante. L'expreſſion de ſa douleur ſemble ajouter à celle de ſes graces. Tous les Capitaines aſſemblés autour du Maréchal demandent à genoux la liberté de *d'Aubigny*, & s'écrient que *Henri* eſt leur Roi. *La Châtre*, frappé de tant de coups, flottoit encore dans l'in-

certitude. On lui apprend que le Roi s'avance à grands pas à la tête de quinze mille hommes ; cette circonstance le décide ; il va lui-même rendre la liberté au jeune Comte *d'Aubigny* qui s'attendoit à la mort, & le charge d'aller au-devant de *Henry*, pour le reconnoître en son nom & pour obtenir le pardon de sa révolte. *D'Aubigny* rejoint les Royalistes, annonce à *Bourbon* cette heureuse nouvelle, reçoit des félicitations de ce bon Prince & de tous ses Capitaines. L'armée s'avançoit toujours : » Quand » le Maréchal la vit peu éloignée de » la sienne, il ordonna à ses troupes » de s'ouvrir par le milieu sur deux » colonnes, de poser leurs armes à » terre, de tomber à genoux, la tête » découverte, & d'attendre en silence » que *Henri* eût prononcé leur par- » don : Nous sommes coupables envers » notre père, s'écrie le Maréchal, il » est bien juste de nous humilier de- » vant lui. L'armée s'étoit déja ran- » gée dans l'ordre qu'il avoit prescrit ; » un profond & morne silence regnoit » au loin dans la plaine qu'elle cou- » vroit. *La Châtre* seul, au milieu du

le eſpace qui ſéparoit les deux
onnes, à genoux, la tête nue &
s armes, ainſi que tous les ſol-
s, attendoit ſon Roi. Il n'étoit
igné que de cent pas, lorſque
ſalie, par l'ordre de ſon père, alla
recevoir. Elle tombe à ſes pieds,
le regardant avec des yeux bai-
és de larmes : Accordez, Sire,
généreux pardon à des ſujets re-
les, mais qui ne l'étoient que
ur vous avoir connu trop tard.
ie leur repentir vous attendriſſe !
nri étoit déja deſcendu de che-
, ainſi que *d'Aubigny*. Placé au
lieu des deux amans, qu'il tient
icun d'une main, il fait arrêter
armée, & cependant il ordonne
Roſny, à *Pardaillan*, à *Guerchy*,
à *Crillon* de le ſuivre. Il s'avance
ec eux vers l'armée autrefois re-
lle. *Roſalie* le conduit à l'endroit
ſe ſont ouvertes les deux co-
nnes. Il arrive, & l'aſpect de
it de bataillons humiliés por-
à ſon cœur le ſentiment d'une
ſteſſe pénible & tout à la fois dé-
ieuſe. Il s'attendrit, des larmes ſe
écipitent de ſes yeux ; ſes bras

» s'ouvrent en même temps comme » pour embraſſer toute cette armée, » & il s'écrie : levez-vous, mes en- » fans, votre père vous pardonne. » En parlant ainſi, il marche vers *la* » *Châtre*, le relève & lui tendant la » main avec bonté : ſoyons amis, lui » dit-il, je veux tout oublier hors » votre repentir. A votre gouverne- » ment du Berri, je joins celui de » l'Orléanois, levez-vous & marchons » vers la ville. *La Châtre* obéit, & » dans le même inſtant la plaine re- » tentit de mille acclamations & le » nom du Roi vole dans tous les » rangs «.

La Châtre avoit député encore une fois *Séricour* vers *Clémence*, pour lui porter la nouvelle de la liberté de ſon fils & de ſon voyage vers le Roi. Elle douta long-temps ſi elle devoit croire un événement auſſi inattendu ; mais bien-tôt elle eſt témoin du haut des remparts de la ſcène ſingulière dont on vient de voir la deſcription. Elle diſtingue le Roi lui-même ; auſſi-tôt elle demande les clefs de la ville, &, ſuivie des principaux Militaires & des premiers des Citoyens, elle arrive

i des tambours & des trompet-
la porte principale. » A peine
elle ouverte que *Henri* s'y pré-
e. La Guerrière tombe à ſes
ls, &, muette de joie, y reſte
lque temps immobile; enfin le
ıce reçoit de ſes mains les clefs
la Place qu'il remet auſſi-tôt à
ny; puis ſe retournant vers *Clé-*
ce: Madame, je ne connois de
ı digne de vos travaux que la
ire qu'ils vous ont acquiſe; car
ır moi, quelque pouvoir dont le
l m'ait favoriſé, je ne puis leur
ıner une récompenſe égale à
r mérite: recevez cependant,
nme un foible gage de ma recon-
ſſance, la ſouveraineté d'une
e que vos mains ont ſi courageu-
ıent défendue, & que la Croix de
ın Ordre, dont je vous décore,
ve à faire connoître à tous les
mmes l'immortelle Héroïne de
Aubigny. En diſant ces mots, *Hen-*
détache ſon Cordon; il en revêt
Guerrière; puis s'adreſſant au
ıne Comte: & vous, ô digne fils
'votre illuſtre mère, comptez dé-
mais ſur l'amitié de *Henri*; il veut

» vous tenir lieu de père. Vous aimez » *Roſalie* ; vous aſpirez à ſa main, je » prie le Maréchal de vous l'accorder, » & je me charge de la dot de l'un & » de l'autre. » On conçoit aiſément que le Maréchal ne fit pas une longue réſiſtance à de ſemblables prières, & les deux Maiſons ne furent plus rivales que par leur attachement à la perſonne du meilleur de tous les Rois.

Il ſeroit à ſouhaiter, Monſieur, qu'on nous donnât ſouvent des ouvrages tels que celui-ci : rien de plus propre à entretenir dans les cœurs cet amour de la Patrie & de nos Rois, qu'il eſt ſi facile d'y ranimer. Le ſtyle de cette excellente *Anecdote* eſt tel qu'il doit être, ſimple, naturel, ſans prétention, ſans recherche, ni faux bel-eſprit. Je me crois cependant obligé d'avertir l'auteur d'une faute contre la langue qui lui eſt échappée. Il dit dans un endroit : *une profonde triſteſſe pâlit le front de Roſalie.* Le verbe *pâlir* ne peut régir aucun ſubſtantif ; il eſt neutre.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Mai 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Troiſième Lettre à M. de Voltaire, par M. Clément; Brochure in-8° de 168 pages; à Paris chez Moutard Libraire rue du Hurepoix.

DANS ſa dernière *Lettre*, M. *Clément* a réhabilité des réputations que M. *de Voltaire* a voulu détruire. Il ſe propoſe aujourd'hui de remettre à leur place des Ecrivains que le même M. *de Voltaire* a élevés trop haut. Un des Auteurs qu'il a le plus loués, eſt *Quinault*; il n'en parle qu'avec enthouſiaſme; il le met, dans le *Temple du Goût*, au rang des Poëtes du premier ordre; il y ſalue *Boileau*; mais il embraſſe tendrement *Quinault*. Avant

que d'entrer dans la discussion des Opéra de ce Poëte, M. *Clément* examine le genre de l'Opéra en lui-même; à l'exemple de *Despréaux* & de *la Bruyère*, il décide que c'est un mauvais genre. Sa principale objection est que l'Opéra ne peut supporter une Poësie forte, des passions approfondies, *notre Musique étant trop foible pour traiter tout cela.* Ce n'est point parce que la Musique est incapable de les rendre, que les paroles d'un Opéra ne doivent pas offrir de grands développemens; c'est au contraire, comme on l'a déja dit cent fois avec tant de raison & de vérité, parce que, si vous laissez tout faire à la Poësie, il ne restera rien à faire à la Musique. Les paroles doivent contenir les germes des passions, & c'est à la Musique à les développer dans toute leur étendue. Voilà pourquoi les grandes scènes de nos Tragédies déclamées ne pourroient probablement pas être mises en Musique. Qu'exprimeroit-elle de plus, dans les rôles d'*Hermione*, d'*Andromaque*, de *Clytemnestre*, que ce qui est déja dans les vers? Le Poëte a tout fait. Expli-

ez-nous, dit M. *Clément*, pourquoi
ıs les hommes d'un grand talent
ınt pu y réuſſir, & pourquoi les
ls auteurs médiocres y ont eu des
cès? D'abord, eſt-il bien inconteſ-
le que *Quinault* ſoit un homme mé-
cre? En ſecond lieu, les qualités
plus indiſpenſables pour ce genre
Poëſie, ſont la molleſſe & la fléxi-
té. Il eſt certain que *Corneille*,
ileau & le grand *Rouſſeau* n'y
ient pas propres. Il n'eſt pas auſſi
que *Racine* y eût échoué; il eſt
contraire très-probable qu'il eût
vé notre poëſie lyrique au plus
ıt degré de perfection. Les vers de
Idylle chantée à Sceaux, de ſes
ntiques, de ſes Chœurs d'*Eſther* &
thalie, ſont très-ſuſceptibles de
ınt. Le merveilleux de l'Opéra eſt,
-on, ridicule, parce qu'il eſt trop
ſquin, trop éloigné de nos idées.
oiqu'en diſe M. *Clément*, l'eſprit
:coutume autant au merveilleux
rmide, de *Caſtor*, &c, qu'au mer-
lleux de l'*Iliade* & de l'*Eneide*. Ce
rend l'Opéra quelquefois ridicule,
ſt le défaut d'enſemble; mais que

l'on nous donne un Poëme, tel que les deux derniers que je viens de citer; que ce Poëme ſoit mis en muſique par un grand Maître d'Italie; que *Rameau* faſſe les airs de danſe; que *Noverre* compoſe les ballets; que *Servandoni* ſoit chargé des décorations; que des Danſeurs & des Acteurs choiſis exécutent un tel ouvrage, je doute que ce ſpectacle ne fût un des plus grands, des plus magnifiques, des plus impoſans qu'on ait préſentés à des hommes, & qu'il ne produisît de très-fortes impreſſions. On peut dire de l'Opéra que c'eſt de toutes les imaginations humaines l'une des plus hardies & des plus brillantes, mais que malheureuſement c'eſt une des plus difficiles à mettre en exécution, parce qu'elle exige la réunion d'un trop grand nombre de talens ſupérieurs. Il faudroit que les grands hommes de France & d'Italie vêcuſſent chez le même peuple, dans le même ſiècle, & qu'ils fuſſent animés par les regards d'un Monarque tel que *Louis XIV*.

Pour revenir à *Quinault*, j'avoue qu'il eſt ſouvent lâche, doucereux,

rosaïque; mais c'est le rabaisser trop
ue de le réduire à la poësie pastorale,
mme le fait M. *Clément*. *Théfée*, &
incipalement *Armide*, prouvent
'il pouvoit très-bien traiter des su-
ts plus élevés. Il y a de la force &
l'énergie dans cette tirade de l'O-
ra de *Persée*; c'est *Méduse* qui parle:

Pallas, la barbare *Pallas*
Fut jalouse de mes appas,
me rendit affreuse autant que j'étois belle;
ais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
ne puis trop montrer sa vengeance cruelle,
a tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpens dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
porte l'épouvante & la mort en tous lieux;
ut se change en rocher à mon aspect
horrible;
s traits que *Jupiter* lance du haut des Cieux,
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
s plus grands Dieux du Ciel, de la Terre
& de l'Onde,

Du ſoin de ſe venger ſe repoſent ſur moi:
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaiſir nouveau d'en devenir l'effroi.

L'auteur de cette *Lettre* prétend que *Quinault* n'a pas deux autres paſſages qui vaillent le petit nombre de ceux qu'il rapporte comme des exemples de délicateſſe. En voici cependant qui ne leur ſont pas inférieurs; ils ſerviront, avec celui de *Méduſe*, à réfuter l'aſſertion un peu légère de M. *Clément*. *Théone*, qui ſçait que ſon amant ne partage pas ſa tendreſſe, dit à *Libye* dans *Phaëton*:

Que ma diſgrace, hélas, n'eſt-elle encor douteuſe!
Vous eſpérez de voir mes deſirs ſatisfaits;
Vous pouvez être heureuſe,
Et je ne le ſerai jamais.
Dans mes malheurs, que faut-il que j'eſpère?
J'aime un ingrat qui trahit mes amours,
Et je ſens, malgré ma colère,
Que, tout ingrat qu'il eſt, je l'aimerai toujours.

Rien de plus noble ni de mieux écrit

ue ce que dit, dans le même Opéra, *Mérops* Roi d'Egypte, pour annoncer e choix qu'il a fait d'un ſucceſſeur à a Couronne :

Rois, qui pour Souverain devez me reconnoître,
t vous, Peuples divers, dont les Dieux m'ont fait maître,
Soyez attentifs à ma voix.
Dans ma vieilleſſe languiſſante,
e ſceptre que je tiens pèſe à ma main tremblante:
e ne puis ſans ſecours en ſoutenir le poids.
our le fils du Soleil mon choix ſe détermine;
C'eſt *Phaëton* que je deſtine
tenir après moi l'Egypte ſous ſes loix.

Dans un autre genre, où trouver ne penſée plus ingénieuſe que celle-ci ?

Ce Berger trompeur s'engage
Dans de nouvelles amours.
S'il n'eût point été volage,
Je l'aurois aimé toujours.
L'ingrat m'a fait une offenſe

Dont mon cœur a profité ;
Et c'eſt à ſon inconſtance
Que je dois ma liberté.

Enfin, dans cette même *Iſis* dont M. *Clément* a tiré les deux ou trois morceaux qu'il juge dignes d'éloges, on trouve encore ces vers charmans, qui peut-être ſont au-deſſus de tous ceux qu'il rapporte. La Nymphe qu'aime *Hiérax* lui repréſente qu'il a toujours vû ſes rivaux mépriſés. *Hiérax* lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ;
Aucun d'eux, comme moi, n'a connu votre cœur ;
Comme eux, à votre humeur ſévère,
Je ne ſuis point accoutumé :
Quel malheur de ceſſer de plaire ;
Quand on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé !

Convenez, Monſieur, qu'il n'y a guères de Poëtes dans notre langue qui fuſſent capables de produire des vers auſſi doux, auſſi naturels, d'un ſtyle

auſſi pur, auſſi harmonieux, & dont les penſées ſoient auſſi délicates & auſſi vraies. Encore une fois, je penſe bien que *Racine* y ſeroit parvenu; car *Racine* auroit fait tout ce qu'il eût voulu entreprendre: mais je ne crois pas plus que *Boileau* y eût réuſſi, que je ne crois que *Quinault* eût fait l'*Art Poëtique*. Il réſulte de cette diſcuſſion, que les partiſans & les détracteurs de ce Poëte ont outré de part & d'autre l'éloge & la critique. M. *de Voltaire* a beau dire, *Quinault* ne ſera jamais mis au rang ſublime des *Corneilles*, des *Racines*, des *Molières*, des *la Fontaines*, des *Boileaux*, des *Rouſſeaux*, &c; mais il ne faut pas non plus le reléguer dans la claſſe mépriſable des *Pradons*, des *Cotins*, des *Boyers*, &c. Au reſte, on en veut toujours aux Satyriques & aux Critiques; on eſt charmé de les trouver en défaut & de les rabaiſſer. Ainſi vous n'êtes pas étonné, Monſieur, des louanges exceſſives que M. *de Voltaire*, & tous les gredins qui jurent par lui, prodiguent à *Quinault*. Ils n'en diſent tant de bien que pour

dire du mal de *Boileau*, de ce grand homme dont ils s'efforcent en vain de briſer la ſtatue. Ils lui font un crime d'avoir parlé trop cavalièrement de l'aſſocié de *Lulli*; mais ce crime lui eſt commun avec *Racine*, *la Fontaine*, *Rouſſeau*, &c. D'ailleurs, les traits lancés par *Deſpréaux* contre le Chantre d'*Armide*, on doit les attribuer moins à la haine ou à la jalouſie de notre *Juvénal* qu'à la trempe ſévère de ſa raiſon & de ſon goût. Et certainement, ſi l'on eſt de bonne foi, on conviendra qu'il y a dans *Quinault* bien des extravagances & des platitudes, faites pour révolter un bon eſprit. Une preuve ſans replique que *Boileau*, en le critiquant, n'a pas eu autant de tort qu'on voudroit le faire croire, c'eſt que les Œuvres de ce Poëte Lyrique n'ont jamais eu de ſuccès à la lecture. Depuis près de cent ans qu'il eſt mort on a fait tout au plus deux éditions du corps complet de ſes ouvrages, tandis qu'on a réimprimé cent & cent fois les productions des grands auteurs ſes contemporains; en ſorte que, ſi, de temps en

temps, on ne jouoit pas quelques-unes de ſes Pièces, à peine ſeroit-il connu aujourd'hui. C'eſt une obſervation aſſez favorable à la cauſe que ſoutient M. *Clément ;* car enfin, le Public eſt le Juge ſuprême du mérite en tout genre ; on peut lui en impoſer, mais ce n'eſt pas pour toujours, ni même pour long-temps ; tôt ou tard il rend une juſtice exacte, &, malgré les emportemens de l'eſprit de parti pour ou contre, il ne lit pas un auteur qui l'ennuie, & s'obſtine à lire l'écrivain qui l'amuſe ou qui l'inſtruit.

En comparant des vers foibles de *Quinault* à d'excellens morceaux de *Britannicus*, M. *Clément* établit pour principe qu'*il ne faut pas réduire les vers en proſe pour ſçavoir s'ils ſont bons, & que tout auteur dont on peut réduire les vers à la proſe la plus exacte eſt néceſſairement un mauvais Poëte.* Ne voit-on pas un peu trop ici le deſſein formé de contredire M. de *Voltaire* dans tout ce qu'il avance ? Cet écrivain a dit quelque part que les *vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une proſe parfaite, & que tout vers*

qui n'a pas la préciſion & la netteté de la proſe la plus exacte ne vaut rien. C'en eſt aſſez pour que M. *Clément* ſoutienne le contraire. D'après cette régle, répond-il, *Quinault* ſeroit le plus parfait des Poëtes; car ſes vers ont la marche proſaïque; mais M. *de Voltaire* ne dit pas qu'il faut que les vers aient la marche de la proſe; il dit ſeulement qu'ils doivent en avoir la netteté & la préciſion, & qu'au mérite de la poëſie il faut qu'ils joignent encore celui d'une proſe parfaite. M. *Clément* prend pour exemple ce vers de *Racine:*

Relevoient de ſes yeux les timides douceurs;

Il ajoute que ces mots en proſe ſeroient tout à fait biſarres. J'avoue qu'ils ne ſont à mes yeux que ce qu'on eſt convenu d'appeller parmi nous une *proſe poëtique*, c'eſt-à-dire, cette eſpèce de proſe dont on devroit toujours ſe ſervir pour traduire les Poëtes. L'aſſertion de M. *Clément* m'a fait recourir à un moyen dont je me ſuis ſervi plus d'une fois dans ces Feuilles. J'ai réduit en proſe les morceaux les plus poëtiques de *Racine*

& de *Boileau*, & j'y ai trouvé la même netteté, la même préciſion, la même aiſance, la même pureté de ſtyle que dans la proſe la plus irrépréhenſible. J'ai fait une opération ſemblable ſur des vers de M. *Marmontel* & de M. *de Belloy*; je n'y ai trouvé que des conſtructions barbares, de la contrainte & du galimatias. Cependant, en ſuivant les principes de M. *Clément*, les vers de ces Meſſieurs ſeroient admirables; ceux de *Boileau* & de *Racine*, ſi faciles à réduire à la belle proſe, ſeroient néceſſairement mauvais.

Ce que dit M. *Clément* ſur *la Motte* & *Fontenelle* trouvera moins de contradicteurs. La réputation de ces deux Ecrivains, & ſur-tout du premier, tombe tous les jours de plus en plus; mais le Critique déprime un peu trop le mérite qu'il y a eu à faire *Inès*. La preuve que cette Tragédie, toute mal écrite qu'elle eſt, n'eſt pas médiocre, c'eſt que depuis on n'en a pas donné deux auſſi intéreſſantes. On objecte que *Manon Leſcaut*, ſur la ſcène, feroit répandre des torrens de larmes. Que conclurre de-là? Que *Manon*

Leſcaut eſt un très-bon ouvrage ; auſſi rare & auſſi diſtingué parmi les Romans, qu'*Inès* parmi les Tragédies touchantes.

M. *Clément* reproche, avec raiſon, à M. *de Voltaire* d'avoir dit qu'*il y a preſque autant de choſes que de vers dans les odes de la Motte*, qu'*il eſt Philoſophe & Poëte.* » Par *choſes*, lui dit-il, » vous entendez des penſées. Si *la* » *Motte* a autant de penſées que de » vers, il n'a donc point d'images ; » s'il n'a point d'images, il n'eſt pas » Poëte. Ainſi l'éloge que vous croyez » en faire tourne contre lui-même. » C'eſt le plus grand défaut qu'on » puiſſe reprocher à un Poëte, d'a- » voir autant de penſées que de vers. » Outre qu'il eſt impoſſible d'avoir » beaucoup de penſées ſublimes ainſi » entaſſées, & que les penſées com- » munes ſont la mort de la Poëſie, » rien n'arrête & ne fatigue plus l'eſ- » prit que cette continuité de maxi- » mes & de ſentences, que vous ap- » pellez des *choſes*, & qui ne ſont » *rien* aux yeux des grands Poëtes. » La Poëſie veut fondre ſes penſées

» en images : elle veut tranſporter
» l'eſprit & toucher l'ame du Lecteur,
» plutôt que de l'endoctriner : elle ne
» rejette point les penſées quand elles
» ſont grandes & nobles ; mais elle
» les ménage pour repoſer l'eſprit,
» quand elle a ſatisfait l'imagination.
» C'eſt par l'imagination qu'on maî-
» triſe le plus aiſément les hommes.
» La raiſon peut éclairer, inſtruire &
» convaincre ; mais l'imagination
» échauffe, perſuade, entraîne. Quand
» on voulut ranimer le courage abat-
» tu des Spartiates, ce ne fut point
» un Rhéteur ni un Philoſophe qu'on
» leur envoya ; ce fut un Poëte, ce
» fut le Poëte le plus rempli d'en-
» thouſiaſme, ce fut *Tyrtée*. *La Motte*,
» à vous entendre, eſt *Philoſophe &*
» *Poëte*. Je crois qu'il n'eſt ni Poëte
» ni Philoſophe, mais que c'eſt un
» raiſonneur en rimes. On s'eſt bien
» trompé de nos jours, quand on a
» cru que des vers hériſſés de ſenten-
» ces & de moralités étoient de la
» Philoſophie. Il n'y a point de bonne
» Poëſie ſans Philoſophie. A remon-
» ter aux plus anciens Poëtes, leurs

» allégories les plus belles, les plus
» charmantes, ſont des emblêmes phi-
» loſophiques. Le Philoſophe *Platon*
» eſt plus rempli de poëſie que la plu-
» part de nos Poëtes. *Homère* & *Ho-*
» *race* ont plus de Philoſophie dans
» leurs vers que les plus raiſonneurs
» de nos Moraliſtes. La véritable Phi-
» loſophie n'eſt point tant raiſonneuſe.
» Il n'eſt point de vrai Philoſophe
» qui n'ait la tête un peu poëtique;
» &, pour ne parler que des moder-
» nes, *Mallebranche*, *Monteſquieu*, M.
» *de Buffon* & M. *Rouſſeau* de Genè-
» ve, ont rempli leurs ouvrages d'ima-
» gination & de poëſie. Il n'eſt point
» non plus de grands Poëtes, parmi
» les modernes, qui ne ſoient vrai-
» ment Philoſophes. *La Fontaine*, *Mo-*
» *lière*, *Deſpréaux* & *Rouſſeau* ſont
» briller par-tout, dans leurs ouvra-
» ges, des traits d'une Philoſophie
» riante, forte, ſublime, & jamais
» affectée ni pédanteſque «. On rap-
proche enſuite dans cette *Lettre* des
ſtrophes de *Rouſſeau* avec des ſtro-
phes de *la Motte*; il eſt incroyable
juſqu'à quel point le premier a l'a-

vantage, non-seulement pour l'harmonie, la tournure des vers, l'abondance, l'imagination, mais encore pour la Philosophie véritable, quoique sans prétention.

M. *Clément* rend justice au talent de *Fontenelle* pour expliquer avec agrément & clarté des matières qui en paroissent peu susceptibles; il lui dispute presque tous ses droits en qualité de Littérateur; & cette discussion amène un très-bon morceau, dont l'application ne sera pas difficile. » L'exemple de *Fontenelle*, » que son esprit géométrique & » métaphysique fit échouer dans la » Littérature, auroit bien dû servir » de leçon à tant de gens qui, sans » avoir son esprit, ont voulu nas- » ser des Sciences où ils étoient mé- » diocres, aux Belles-Lettres où ils » étoient pires encore. Quoi de plus » insupportable que ces raisonneurs » froids & compassés, qu'on entend » discourir tous les jours, en pleine » Académie, sur des choses dont ils » n'ont pas même le sentiment; qui, » l'équierre & la règle en main, veu-

» lent tracer la marche du génie, &
» lui apprendre le langage des paſ-
» ſions ? Que les Philoſophes appren-
» nent, par l'étude des Belles-Lettres,
» à inſtruire plus agréablement, à
» écrire élégamment des choſes uti-
» les, à revêtir la ſcience d'ornemens
» qui, ſans la déguiſer, la faſſent re-
» chercher avec plus d'empreſſement;
» mais qu'ils ne s'aviſent pas de venir
» juger des ouvrages de l'imagination
» par les principes des Sciences, ni
» d'*Homère* par *Euclide*, à moins qu'ils
» ne nous permettent de juger d'*Eu-*
» *clide* par *Homère*. Les hommes qui
» ont un véritable génie pour les
» Sciences, ne s'ingèrent pas de diſ-
» courir ſur ce qui leur eſt étranger.
» Jamais *Clairault* n'a voulu juger *Deſ-*
» *préaux* ni *Rouſſeau*. On ne voit pas
» M. *de Buffon* ſoutenir des parado-
» xes de Littérature pour ſe ſingula-
» riſer. Il n'y a que de petits eſprits
» qui, ne pouvant être ſupérieurs en
» rien, affectent d'avoir des connoiſ-
» ſances ſur tout. Mais il eſt bien ri-
» dicule, parce qu'on ne peut pas ſe
» faire admirer des Géomètres, de

» s'exposer à être berné par les gens » de goût «. L'ouvrage de *Fontenelle* le plus estimé est son recueil d'éloges académiques. M. *Clément* y relève avec beaucoup de sagacité un grand nombre de phrases précieuses & de recherches de bel-esprit.

On ne sçauroit trop inviter M. *Clément* à continuer ces *Lettres*. Les observations légères que je me suis permises ne m'empêchent pas de penser qu'en général elles respirent les bons principes, un discernement peu commun & l'amour de la saine Littérature.

Les Annales de la Bienfaisance, ou les Hommes rappellés à la Bienfaisance par les exemples des Peuples anciens & modernes, qui ont donné, soit en public, soit en particulier, des exemples d'humanité, de vertu, de générosité, &c; 3 Volumes petit in-8° de plus de 400 pages chacun; prix 6 livres; à Paris chez Lacombe Libraire rue Christine.

Vous avez pu voir, Monsieur, cet ouvrage pompeusement annoncé dans

le *Mercure*, comme une production toute nouvelle & très-intéreſſante; mais ſon titre ſeul décèle le peu de ſoin qu'on a mis à le compoſer: *les Hommes rappellés à la Bienfaiſance par les* EXEMPLES *des peuples qui ont donné des* EXEMPLES, &c; quelle répétition élégante! Suit une *Préface* emphatique où l'on nous promet des merveilles, & après laquelle on ne trouve qu'une compilation indigeſte, mal écrite & faſtidieuſe de toutes ſortes de traits d'Hiſtoire, dont la plûpart n'ont pas plus de rapport à la *Bienfaiſance* qu'aux autres bonnes qualités, & même aux vices; de manière que l'auteur auroit pu intituler ſon Livre, les *Annales du Courage*, les *Annales de la Guerre*, les *Annales de la Cruauté*, &c. Enfin, Monſieur, cet ouvrage n'eſt qu'un plat réchauffé, un fatras inſipide, une imitation informe du *Dictionnaire des Hommes Illuſtres*, imprimé chez le même *Lacombe* il y a quelques années. Un coup-d'œil rapide ſur ces prétendues *Annales de la Bienfaiſance* ſuffira, Monſieur, pour vous convaincre que cet ouvrage pè-

che également par la forme & par le fond, & qu'il n'a ni plan, ni ſuite, ni ſtyle.

1°. Le Compilateur n'a point rempli du tout le titre de ſon Livre ; à peine même a-t-il entendu ce que ſignifie le mot *Bienfaiſance*. Il prend ce terme dans le ſens le plus étendu pour l'amour du bien en général, après avoir cependant inſinué dans ſa *Préface* qu'il alloit nous parler uniquement de cette vertu douce & ſenſible qui nous porte à faire du bien à nos ſemblables. Ainſi, Tome III, page 3, il nous dit que *Henri*, Prince de Portugal, étoit Philoſophe, & mit ſa philoſophie à faire du bien au monde. *Talent de bien faire* étoit ſa deviſe ; il a voulu dire *talent de faire du bien*.

2°. Dans un ouvrage conſacré à la *Bienfaiſance*, l'auteur cite mille exemples de barbarie révoltante qu'il ſemble approuver, tels que ceux-ci : Tome I, page 25, *Cambyſe Roi de Perſe*. » Ce Prince donna, vers l'an » 524 avant Jeſus-Chriſt, un exem» ple de ſévérité qui n'a peut-être pas » été aſſez ſuivi. *Siramne*, Juge établi

» par *Cambyſe*, ſe laiſſa corrompre » par des préſens, & rendit une ſen- » tence injuſte. Il fut écorché tout vif. » Le Roi de Perſe ordonna qu'on éten- » dît ſa peau ſur le Tribunal où ſe » rendoit la juſtice, & voulut que le » fils de *Siramne*, auquel il donna la » charge de ce père infortuné, y fût » lui-même aſſis, pour avoir toujours » devant les yeux ces triſtes marques » de prévarication. » Ce trait pou- voit avoir place tout au plus dans un Code de Juſtice, mais non dans les archives de la douceur & de la bonté. D'ailleurs, le fils n'ayant point parti- cipé au crime de ſon père, c'étoit un acte d'injuſtice & d'horrible cruauté de le forcer à s'aſſeoir ſur la peau de celui qui lui avoit donné le jour.

A quoi bon encore nous détailler, Tome III, page 85, la dureté de *Philippe II* Roi d'Eſpagne à l'égard de ſon fils Don *Carlos* & de la jeune Princeſſe *Eliſabeth de France*? Pourquoi nous rappeller, Tome I, page 410, que l'Empereur *Juſtinien* fit crever les yeux à l'infortuné *Bélizaire*, après en avoir reçu les ſervices les plus ſigna-

és ? Y a-t-il quelqu'ombre de *Bienfaiſance* dans ces exemples & cent autres ſemblables, que le Compilateur a ramaſſés ? Mais il a voulu faire trois Volumes.

3°. C'eſt la même fureur volumineuſe qui l'a ſans doute engagé à nous donner une Iliade de *Suicides*, au lieu d'inſpirer une juſte horreur de cet attentat, auſſi contraire à la Religion qu'à la raiſon & à l'humanité. Non content de citer ces traits de folie meurtrière, il les expoſe avec un ſtyle de Panégyriſte.

4°. On trouve dans ce Recueil rapſodique une foule d'articles inutiles, & même fabuleux, qui cauſent un ennui mortel par leur aſſommante prolixité, & dans leſquels on ne dit pas un mot d'analogue au ſujet, c'eſt-à-dire à la *Bienfaiſance*.

Je ne finirois pas, Monſieur, s'il falloit vous rendre un compte détaillé de cette mauſſade production. Le goût que vous avez pour les beaux vers ne me permet pas néanmoins de paſſer ſous ſilence le choix qu'en a fait le Compilateur. Il n'en cite qu'une

douzaine dans tout ſon Livre, & vous jugerez de ſon diſcernement par ces quatre vers que *Charlemagne* compoſa pour ſervir d'épitaphe au Pape *Adrien I* ſon ami.

Nomina jungo ſimul titulis, clariſſime, noſtra;
Hadrianus, *Carolus*, Rex ego, tuque Pater.
Quiſque legas verſus, devoto *paſtore* ſupplex,
Amborum mitis, *Die*; miſerere, Deus.

L'exécution typographique de cet ouvrage eſt auſſi défectueuſe que la partie littéraire; il eſt rempli de fautes d'impreſſion. Il y en a deux ſeulement dans les vers que vous venez de lire: *devoto paſtore*; le Compilateur ou le Correcteur des épreuves n'a pas vû que la ſeconde ſyllabe de *paſtore* eſt longue; il falloit mettre *pectore*, & *dic* au lieu de *die*. Pour faire ſentir à ceux qui ne ſçavent pas le Latin le mérite de la Poëſie Carlovingienne, en voici la traduction: *Très-illuſtre Pontife, je joins ici nos noms à nos titres*: ADRIEN, CHARLES, *moi Roi, vous Pape; Qui que vous ſoyez qui lirez ces vers, dites d'une voix ſuppliante*

Suppliant & d'un cœur bien dévot : Dieu clément, ayez pitié de l'un & de l'autre. Qu'en dites-vous, Monsieur ? Ce beau Quatrain ne méritoit-il pas d'être cité comme une preuve authentique & lumineuse de la *Bienfaisance* de *Charlemagne* ?

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Mai 1773.

LETTRE XI.

Les Bibliothèques Françoises de la Croix du Maine & de du Verdier, sieur de Vauprivas ; nouvelle édition dédiée au Roi, revûe, corrigée, &c ; par M. Rigoley de Juvigny, Conseiller Honoraire au Parlement de Metz ; Tome quatrième ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean-de-Beauvais, & Michel Lambert Imprimeur-Libraire rue de la Harpe près de Saint Côme ; un Volume in-4° de 650 pages.

Je ne puis, Monsieur, que donner à ce nouveau Tome de la *Biblio-*

thèque de du Verdier les mêmes éloges qu'aux précédens. C'eſt toujours la même érudition, le même goût, la même ſagacité, le même ſoin de raſſembler tout ce qui peut piquer la curioſité du Lecteur. Comme *du Verdier* parle des Auteurs dont *la Croix du Maine* a fait mention, l'intelligent Editeur ne peut répéter les notices excellentes qu'il a données à leur ſujet dans la Bibliothèque de ce dernier; cependant il s'en trouve encore dans ce volume, qui m'ont ſemblé très-digne d'être remarquées, celles, par exemple, de *Henri Corneille Agrippa*, de *d'Urſé*, de *Baleus*, de *Salmon*, de *Sambucus*, de *Jean Trithème*, de *Scaliger*, &c. Celui du fameux *Jerôme Savonarole*, de l'Ordre des Dominicains, eſt curieux par ſa ſingularité; on le regardoit comme un Prophète: il ne ſe vantoit pas de l'être; mais il étoit bien aiſe qu'on crût que ſes prédictions s'accompliſſoient toujours. Ce fut à l'aide de ces prédictions, auxquelles le peuple ajoutoit foi, qu'il maintint les Florentins dans des diſpoſitions favorables à la Fran-

ce ; il ſoutenoit d'ailleurs ſa réputation par une vie irréprochable & des ſermons édifians. Malgré cela il fut pendu & brûlé à Florence le 28 Mai 1498, à l'âge de quarante-ſix ans ; ſon plus grand crime fut d'avoir oſé parler publiquement de la vie ſcandaleuſe d'*Alexandre VI.*

Si la Bibliothéque de *du Verdier* contient moins d'anecdotes que celle de *la Croix du Maine*, elle nous en récompenſe amplement par les extraits des anciens ouvrages. Quelquefois, au milieu de ces citations on trouve des morceaux étonnans pour le temps où leurs auteurs ont vêcu, & qui ſeroient même comptés aujourd'hui au nombre des bons ouvrages. Les deux épigrammes ſuivantes par *Jean de la Taille* en ſont des preuves.

Epigramme d'un Devin.

Quelque Devin, voyant ſon ſort fatal,
Dit qu'il étoit à mourir deſtiné
L'an quarantième après ſon jour natal ;
Mais quand ce vint à l'an déterminé,
Il n'en mourut, dont lui tout forcené ;

Pour ne mentir, ſe mit au col la hart;
Et s'eſtranglant (ô l'homme infortuné!)
Eſtima moins ſa vie que ſon art.

D'un Lion & d'un Renard.

Dedans un antre, un Lion d'aventure
Trouve un Renard navré mortellement:
Il s'en approche, &, voyant ſa bleſſure,
Qui t'a, dit-il, outragé tellement?
Sors de ce lieu, & permets ſeulement
Que je te leſche, alors, en moins de rien,
Tu ſeras ſain; tu ne ſçais pas combien
Ma langue eſt bonne & puiſſante en cela:
L'autre répond, Amy, je le ſçay bien,
Mais je crains trop pour les voiſins qu'elle a.

La dernière de ces deux Epigrammes peut ſe comparer à ce que nous avons de meilleur en ce genre.

A l'article de *Jean le Gallois* on lit un très-joli fabliau intitulé, *La Bourſe pleine de ſens*. Quoique très-plaiſant, il eſt ſans contredit plus moral que tous ces prétendus petits contes moraux ſur leſquels un Poëte de votre connoiſſance appuye ſa grande réputation. Je ne puis m'empêcher de

vous le faire connoître ; mais il faut que la délicateſſe de notre ſiècle paſſe deux mots un peu forts à la naïveté de l'ancien temps, où tout s'appelloit par ſon vrai nom. Il n'y a que ces deux mots capables d'effaroucher un peu les gens difficiles ; le reſte eſt charmant.

» Un riche Marchand de Deſiſe, » nommé *Renier*, marié à une hon- » nête Dame, qu'il careſſoit aſſez, » aimoit toutesfois une putain. Cette » femme s'appercevant qu'il portoit » hors la maiſon ce qui lui apparte- » noit, & néanmoins le connoiſſant » pour homme aſſez groſſier, un jour » qu'il délibéroit aller à la foire de » Troie, le pria lui apporter une » bourſe de la valeur d'un denier, » pleine de ſens, ce qu'il mit en ſon » mémoire. Après allant viſiter *Ma-* » *bile*, ſa garce, elle lui demanda » une robbe. Le temps de la foire » approchant, *Renier* partit de ſa » maiſon, & venu à Troie, fit grand » profit de ſa marchandiſe, laquelle il » r'employa en autres eſpèces, puis » ſe ſouvenant de ſa garce, il lui va

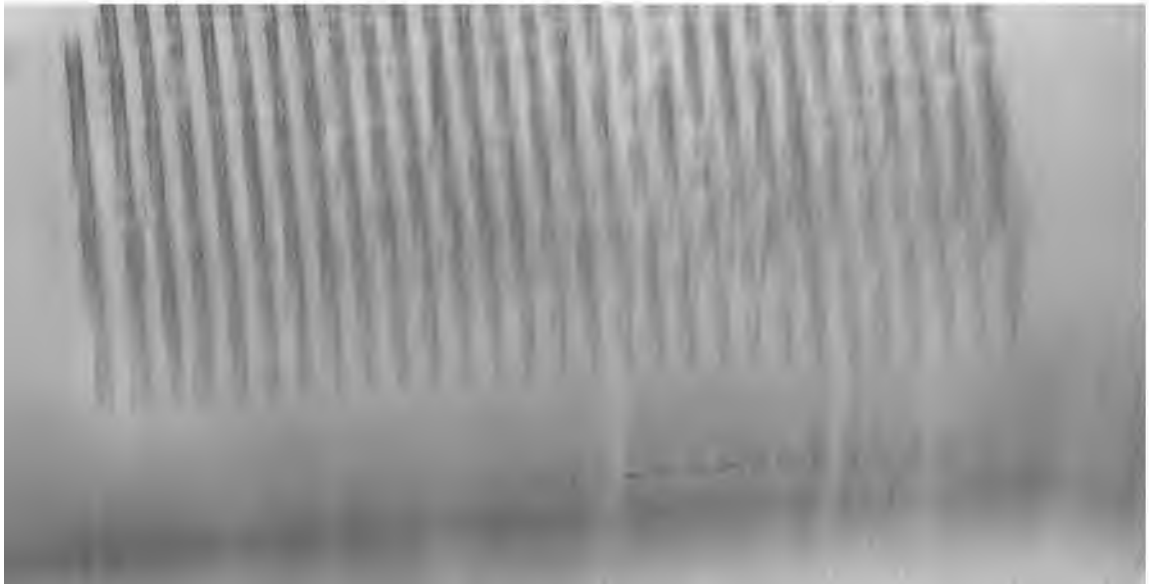
» acheter une belle robbe, & encore
» ne voulant oublier ſa femme, s'en-
» quit où l'on vendoit des bourſes
» pleines de ſens. Celui auquel il s'a-
» dreſſa, qui n'étoit pas plus habile
» homme que lui, le renvoye à un
» Savoyard eſpicier, ou vendeur de
» drogues, & cetui-ci non plus ſage
» que l'autre, l'adreſſa à un veil hom-
» me Eſpagnol, lequel fut ſi bien in-
» terroger *Renier*, qu'il lui confeſſa
» être marié à une honnête dame, qui
» l'avoit prié lui apporter cette bour-
» ſe, & ſa putain une robbe. L'Eſpa-
» gnol lui montra la faute qu'il com-
» mettoit de paillarder, ayant épouſé
» une ſi ſage femme : toutesfois s'il
» ſe vouloit aſſurer de l'amitié de
» l'une ou de l'autre, enſemble con-
» noître celle qui lui portoit plus vraie
» affection, qu'il devançât ſes cha-
» riots d'un jour ou deux, & ſe vê-
» tant de méchans habillemens, fit
» courir le bruit qu'il avoit tout per-
» du. Après cela qu'il vînt voir ſa
» garce, & puis ſa femme, & ſelon
» la réception qu'elles lui feroient,
» il jugeât de leur amitié. La ſage

» avertiſſement de l'Eſpagnol ayant
» ouvert, à *Renier*, les yeux de ſon
» entendement, il commande à ſes
» gens arriver à Deſiſe, à certain jour
» qu'il leur dit, & non plutôt. Ce-
» pendant il les devance, & avant
» qu'entrer en la ville, ayant ôté ſes
» vêtemens accoutumés, comme s'il
» fût échappé de brigans, il vient
» qu'il étoit la nuit, heurter en la mai-
» ſon de *Mabile*, laquelle lui ouvrit
» l'huis; mais le voyant en ſi pauvre
» état, lui demanda qui il étoit. *Re-*
» *nier* répondit, qu'il avoit tout perdu
» & ſe venoit cacher, ne voulant que
» ſes créanciers le trouvaſſent, car il
» n'avoit moyen de leur ſatisfaire, pour-
» ce qu'il devoit beaucoup plus qu'il
» n'avoit vaillant. La garce lui dit;
» qu'il allât donc autre part; & no-
» nobſtant que *Renier* lui ramenteuſt
» les biens que jadis lui avoit faits;
» ſus l'heure même elle le chaſſa hors
» de ſa maiſon. De-là il vient à la
» ſienne, qu'il étoit nuit toute noire;
» & huchant ſa femme, elle, qui en-
» tendit ſa voix, deſcendit inconti-
» nent, & lui vint ouvrir la porte.

» *Renier* entré & joyeuſement reçu,
» ne fut pas ſi-tôt monté en ſa cham-
» bre, que ſa femme lui demanda la
» cauſe pourquoi il étoit en ſi pauvre
» état : à quoi il répondit en peu de
» mots, ma mie j'ai tout perdu ma
» marchandiſe, & qui pis eſt, je dois
» beaucoup plus qu'il ne me reſte de
» vaillant, ſe montrant fort courrou-
» cé. La Dame lui dit, qu'il ne ſe fâ-
» chât, qu'elle avoit encore bien vail-
» lant dix mille livres de ſon patri-
» moine, lequel lui abandonnoit pour
» payer ſes dettes. Cependant qu'il
» dépouillât cette méchante robbe,
» qu'il en prît une meilleure, & fît
» bonne chère : puis l'ayant fait man-
» ger, ils s'en vont coucher. Le len-
» demain la nouvelle de la perte de
» *Renier* fut ſçue par toute la ville dès
» le point du jour, car la garce l'a-
» voit publiée de ſorte que ſa maiſon
» ſe vit incontinent pleine de ſes
» créanciers ou cautions, auxquels
» *Renier* faiſant bien du piteux, re-
» montre comme il avoit tout perdu,
» les priant avoir patience auſſi-bien
» que lui, ce qui en étonna pluſieurs;

» mais sur ce point voici arrivé son » valet avec son palefroy, étant suivi » des chariots qui portoient sa marchandise. Lors ayant conté, en présence de la compagnie, l'occasion » de sa feinte perte : sa femme lui dit, » qu'il lui avoit apporté la bourse qu'elle demandoit, & *Renier*, assuré » de sa fidélité par la preuve qu'il en » avoit trouvée, lui donna la robbe » promise à la garce ; ayant par la » sagesse d'autrui, appris à connoître » la différence d'une vraie & feinte » amitié ».

On trouve à la fin de chaque lettre de ce Dictionnaire une liste des productions dont les auteurs sont incertains. Au sujet du livre qui a pour titre, *de l'orgueil & présomption de l'Empereur Jovinien, histoire extraite des Gestes des Romains*, M. *de la Monnoye* remarque que cette fable est tirée d'un ouvrage intitulé en latin *Gesta Romanorum Moralisata*, en François, *le Violier des Histoires*. Cet ouvrage est fort rare ; cependant M. *de Bréquigny* en possède un exemplaire, qu'il a bien voulu communiquer à



» palais. Enfin, *Jovinien* ſort de l'eau ;
» mais quelle eſt ſa ſurpriſe de ne re-
» trouver ni ſes habits, ni ſon cheval !
» Honteux de ſe voir nud, il ſonge
» en lui-même comment il ſe tirera
» d'affaire ; & après avoir réfléchi,
» il ſe détermine à aller trouver un
» Officier, qu'il avoit depuis peu éle-
» vé à un grade militaire ; mais l'Of-
» ficier le voyant ainſi nud, le traite
» d'impoſteur, le fait fouetter d'im-
» portance, pour avoir eu l'impuden-
» ce de ſe dire l'Empereur, & le met
» à la porte. *Jovinien*, ainſi chaſſé &
» fuſtigé, pleure amèrement. Quoi,
» dit-il, cet homme que j'ai placé il
» y a deux jours, ne me reconnoît
» pas, & par-deſſus le marché me fait
» fouetter ! Voyons ſi je ſerai mieux
» reçu d'un autre de mes ſujets que
» j'ai fait Général &, depuis peu,
» mon Conſeiller d'Etat ; mais le Con-
» ſeiller d'Etat, étrangement étonné
» de voir un homme nud, & qui a
» l'audace de ſe dire l'Empereur, or-
» donne qu'on mette en priſon l'im-
» poſteur, & qu'il ſoit fouetté. L'or-
» dre eſt executé. *Jovinien*, ſe voyant

» ainſi maltraité, gémit, ſoupire. Hé-
» las! que ferai-je, dit-il, devenu l'op-
» probre de mon peuple! Retour-
» nons à mon palais, les miens me
» reconnoîtront; s'ils ne me recon-
» noiſſent pas, au moins ma femme
» me reconnoîtra à certains ſignes.
» Dans cette penſée, il marche vers
» ſon palais, arrive, frappe à la por-
» te: on ouvre. Le portier lui de-
» mande: *Qui es-tu? Quoi! tu ne me*
» *reconnois pas*, dit *Jovinien*, *toi qui*
» *me ſers depuis ſi long-temps?* — *Tu*
» *es un impoſteur*, répond le portier,
» *je n'ai pas quitté mon maître d'au-*
» *jourd'hui.* — *Hé bien! c'eſt moi*, re-
» plique *Jovinien*: *ſi tu ne m'en crois*
» *pas, pour l'amour de Dieu, va trou-*
» *ver l'Impératrice; aux ſignes que tu*
» *vois, & qui ne ſont connus que d'elle*
» *& de moi, elle me reniverra mes ha-*
» *bits Impériaux.* A ce propos, le por-
» tier traite *Jovinien* d'inſenſé, & ce-
» pendant va avertir l'Impératrice &
» lui raconte ce qu'il vient d'entendre.
» A ce récit, l'Impératrice ſe retourne
» toute triſte vers ſon Seigneur, & lui
» dit: *O Monſeigneur, écoutez quelque*

» *chose d'admirable; les signes particuliers*
» *que nous portons l'un & l'autre, un ef-*
» *fronté, qui est là bas à la porte, m'en-*
» *voie dire par mon portier qu'il a ces*
» *mêmes signes, & qu'il est l'Empereur*
» *& mon Seigneur.* Alors l'Empereur
» ordonne qu'on fasse entrer *Jovinien.*
» Il est introduit nud devant toute la
» Cour. *Son chien favori, loin de le re-*
» *connoître, lui saute à la gorge, &*
» *alloit l'étrangler, si on ne l'en eût em-*
» *pêché. Jovinien* interrogé, est con-
» vaincu d'imposture. Ensuite l'Empe-
» reur, adressant la parole à l'Impé-
» ratrice: *Affirmez, Madame,* lui dit-il,
» *par la foi que vous m'avez jurée, si*
» *vous connoissez cet homme, qui se dit*
» *l'Empereur & votre Maître? — O mon*
» *bon Seigneur, pourquoi me faites-vous*
» *une pareille question? Il y a plus de*
» *trente ans que nous sommes en mé-*
» *nage, & que j'ai eu des enfans de vous!*
» *Une seule chose m'étonne: c'est que cet*
» *imposteur soit parvenu à pénétrer des*
» *secrets qui ne sont connus que de vous*
» *& de moi.* Alors l'Empereur, après
» avoir défendu, sous peine de la
» mort, à l'imposteur de se dire l'Em-
» pereur, ordonne à ses soldats de l'at-

» tacher à la queue d'un cheval, &
» de l'expoſer ainſi, ſans le tuer, à la
» vue du peuple. Enfin, après mille
» traitemens honteux, *Jovinien*, ſe
» voyant méconnu de ſa femme, de
» ſes enfans, de toute ſa Cour, va
» trouver un Hermite, qui logeoit
» non loin de ſon palais. Arrivé à la
» porte de l'Hermite, il frappe: *Ou-*
» *vrez, mon Père*, lui dit-il, *je ſuis l'Em-*
» *pereur Jovinien.* L'Hermite auſſi-tôt
» ouvre ſa fenêtre; mais à peine a-t-il
» apperçu *Jovinien* qu'il la referme
» bruſquement, en lui diſant: *Va loin*
» *de moi, maudit, tu n'es pas l'Empe-*
» *reur, mais le Diable, ſous la forme*
» *d'un homme.* A ces terribles paro-
» les, *Jovinien* tombe par terre, s'ar-
» rache les cheveux; il ſe reſſouvient
» alors qu'il a dit autrefois dans ſon
» cœur qu'*il étoit un Dieu*, & ſe frap-
» pant la poitrine, il prie humblement
» l'Hermite de r'ouvrir ſa fenêtre,
» confeſſe & déteſte ſon péché. Ce
» repentir ſincère, ce retour ſur lui-
» même lui fait trouver grace devant
» l'Hermite qui l'abſout, lui donne
» des habits, & le renvoie à ſon pa-
» lais, en l'aſſurant qu'il ſera reconnu

» & reçu de toute sa Cour, comme
» l'Empereur. A peine en effet est-il
» dans la cour de son palais, que tout
» le monde s'incline devant lui ; il
» monte à son appartement, d'où sort
» un Officier qui, dans le moment
» même, quittoit l'Empereur. Il voit
» *Jovinien*, & n'en croit point ses
» yeux. Cet Officier rentre précipi-
» tamment, dans l'appartement, &
» dit à l'Empereur & à l'Impératrice
» ce qu'il vient de voir. L'Empereur
» ordonne qu'on fasse entrer *Jovinien*.
» *O Monseigneur, je ne sçais lequel des*
» *deux*, dit l'Officier, *de vous, ou de*
» *cet homme est l'Empereur ! — Puis-*
» *que cela est ainsi*, répond l'Empe-
» reur, *je vais découvrir la vérité.* Il
» prend *Jovinien* par la main, le fait
» asseoir près de lui, appelle ensuite
» tous les Officiers de sa Cour avec
» l'Impératrice, & leur demande le-
» quel des deux ils ont élu Empereur ?
» Tous prennent à témoin le Ciel qu'il
» est impossible de le dire. Alors le faux
» *Jovinien* leur parle ainsi : *Mes amis,*
» *écoutez-moi : cet homme, que vous*
» *voyez, est votre Empereur & votre*
» *Maître ; mais, comme il s'est élevé con-*

» tre Dieu, Dieu l'a humilié à cauſe de » ſon orgueil, & lui a ôté toute marque » qui pût le faire reconnoître des hom- » mes. Je ſuis ſon Ange-Gardien, qui » ai pris ſoin de ſon Empire, pendant » qu'il faiſoit pénitence. A préſent qu'il » a reconnu ſa faute, & qu'il a ſatis- » fait à Dieu, obéiſſez-lui. Je vous re- » commande à Dieu. A l'inſtant l'Ange » diſparut, & laiſſa l'Empereur & toute » ſa Cour dans l'admiration. L'Empe- » reur devint humble, & jouit de la » paix le reſte de ſa vie. » Il eſt ſûr qu'il y avoit là de quoi devenir modeſte à jamais. Si l'on avoit infligé une pareille peine à *Alexandre le Grand*, il y a quelqu'apparence qu'elle l'auroit corrigé.

Les derniers Volumes de cette *Bibliothèque* paroîtront inceſſamment. Vous apprendrez avec plaiſir, Monſieur, qu'on a réimprimé à part l'excellent *Diſcours ſur le progrès des Lettres en France* que M. *de Juvigny* a mis à la tête de cet important ouvrage. C'eſt une Brochure *in 8°* qui ſe trouve auſſi chez *Saillant* & *Nyon* rue S. Jean-de-Beauvais, & *Lambert* rue de la Harpe.

*Lydia, ou Mémoires de Milord D***, imités de l'Anglois ; par M. de la Place ; 4 Parties in-12 d'environ 160 pages chacune, avec des Gravûres ; à Bruxelles chez J. L. Boubers Imprimeur-Libraire, & à Paris chez la veuve Ducheſne rue Saint Jacques.*

M. *de la Place* s'eſt fait une réputation méritée par le *Théâtre Anglois* qu'il nous a fait connoître le premier, par ſes Tragédies de *Veniſe ſauvée*, & d'*Adèle de Ponthieu* & par pluſieur Romans eſtimés, tels que l'*Orpheline Angloiſe*, l'*Hiſtoire de Tom Jones*, *&c.* Son but dans les *Mémoires* qu'il publie aujourd'hui, eſt de faire voir dans quelles erreurs peut faire tomber l'excès de l'amour propre & de la fatuité, & de montrer qu'une véritable tendreſſe pour une perſonne honnête peut ſeul retirer un jeune homme de ces dangereux écarts.

Milord *D**** raconte lui-même les aventures de ſa vie. Il eſt encore

très-jeune, lorsqu'il perd tous ses parens, à l'exception d'une vieille tante qui l'idolâtre & l'élève fort mal. D'abord rien ne l'intéressoit, comme il le dit lui-même, que ses chiens & ses chevaux. Un jour cependant, qu'il revenoit de la chasse, il entre dans une petite maison appartenante à une de ses fermières, & distante d'environ un mille du château. Il est surpris d'y trouver un réduit meublé avec plus de soin qu'il ne devoit s'y attendre, & deux femmes inconnues vis-à-vis d'une table de thé. L'une paroissoit avoir tout au plus quarante ans ; l'autre avoit à peine quinze ans : » mais à tous les charmes de cet âge, » la nature avoit joint tout ce qu'elle » avoit de trésors ; une taille de Nymphe, un air digne des *Graces*, & les » traits de *Vénus* même, un teint où » le mêlange délicat des nuances formoit ce rare coloris dont l'éclat & » la fraîcheur font l'admiration & le » désespoir des Peintres. Ajoutons à » ceci, cet air de candeur & de simplicité, qui désarme le vice par les

» traits mêmes qui l'excitent aux dé-
» firs, & le force de rendre hom-
» mage à la vertu qu'il eût d'abord
» déſiré de pouvoir ſéduire. Je ne dis
» rien de ſon habillement, je ne vis
» que ſes charmes; & rien n'étoit alors
» en droit de détourner un inſtant
» mes regards de l'éclat enchanteur
» de ſes yeux & de ſa figure.

Milord *D**** devient paſſionnément amoureux de *Lydia*; c'eſt le nom que l'on donnoit à cette jeune perſonne. Il demande & obtient la permiſſion de venir voir les deux étrangères; il prend des inſtructions ſur leur compte. On lui en donne de fauſſes. Tout ce qu'il voit à chaque viſite qu'il fait augmente ſa paſſion; il avoit même lieu de croire qu'il n'étoit pas indifférent à celle qui en étoit l'objet, lorſqu'un jour il apprend que les deux inconnues ſont parties, & qu'elles ont pris les précautions les plus ſûres pour qu'on ignorât le lieu de leur retraite. Le jeune Lord eſt long-temps inconſolable. On n'a vu juſqu'ici ni excès d'amour propre ni fatuité. C'eſt à

cette époque que ces deux vices se développent dans Milord D***; il cherche à se consoler; il avoit de la figure & du jargon; il devient un homme à la mode; il se fait un jeu de prendre, quitter & reprendre les femmes dont le hasard ou ses sociétés lui procurent la connoissance. Il est trompé & les trompe à son tour. Dans le grand nombre de ses aventures, il s'en trouve de plaisantes, d'autres qui ne sont que singulières. A la fin, cette vie tumultueuse l'ennuye & le fatigue. L'idée de *Lydia* revient à son imagination avec tous ses charmes. Il la retrouve à Londres portant le nom de *Ladi Lovely*, & jouissant d'une grande considération. Il lui fait une impolitesse sans le sçavoir, & *Mervil*, son ami intime, est son rival. Le généreux *Mervil* sacrifie ses prétentions à l'amitié; mais le jeune Lord a bien d'autres difficultés à vaincre; d'abord cette impolitesse, qu'on ne croyoit pas involontaire, puis la mauvaise réputation qu'il s'étoit faite, & les intrigues de la plu-

part des femmes avec lesquelles il avoit eu des liaisons, & qui faisoient tous leurs efforts pour le noircir dans l'esprit de *Lydia* & de sa famille. Il parvient à surmonter tous les obstacles. Il rend un service important au frère de *Lydia* en lui prêtant des sommes immenses, que celui-ci a perdues au jeu : ce procédé touche vivement la jeune *Ladi* ; il prouve ensuite que toutes ses aventures n'ont été que des égaremens passagers ; on lui accorde *Lydia*, & la tendresse la plus pure fait place pour toujours aux travers de la jeunesse.

Ce Roman, Monsieur, ne dépare point les autres productions de M. *de la Place* dans le même genre. Les différens caractères qu'il y a peints & la variété des aventures en rendent la lecture amusante. L'auteur a eu l'art de rassembler dans le même ouvrage des tableaux piquans & l'expression d'une passion véritable.

Je suis, &c.

A Paris ce 17 Mai 1773.

LETTRE XII.

Les Quatre Parties du Jour, Poëme en vers libres, imité de l'Allemand de M. Zacharie, dédié à Monſeigneur LE COMTE DE PROVENCE, *par M. l'Abbé Aleaume, Secrétaire-Interprète de Monſeigneur; à Paris de l'Imprimerie de Pierre-Alexis le Prieure rue Saint Jacques; Brochure in-8° de 43 pages, avec des Gravûres.*

LE Poëme dont M. l'Abbé *Aleaume* nous donne aujourd'hui une imitation, eſt très-eſtimé en Allemagne; & M. *Zacharie*, qui en eſt l'auteur, y jouit d'une réputation diſtinguée. M. l'Abbé *Aleaume* rend compte dans ſa *Préface* des motifs qui l'ont déterminé à abréger cet ouvrage en l'imitant. Les Poëtes Allemands ont de grandes beautés; ils réuſſiſſent ſur-tout à peindre le ſpectacle de la nature & le bonheur de la vie champêtre; leurs

descriptions sont pleines de grandeur & plus souvent encore de douceur & de sensibilité : mais elles fatiguent par la multiplicité des détails ; ils ne savent point s'arrêter. De-là cette monotonie, ces longueurs, cette marche lente, ces expressions prolixes, ces répétitions fastidieuses des mêmes sentimens & des mêmes idées, qu'on leur reproche avec justice. Le Poëme des *Quatre Saisons* est une des productions Allemandes qui méritoient le mieux d'être débarrassées de cet attirail de parures pesantes ; car il renferme des beautés faites pour être admirées dans tous les pays. Ce sont ces beautés que M. l'Abbé *Aleaume* a tâché de conserver dans son imitation en vers.

Il faudroit pouvoir comparer l'ouvrage Allemand avec la traduction Françoise, pour juger si M. l'Abbé *Aleaume*, en élaguant son auteur, ne l'a point trop abregé ; mais ce que l'on peut assurer, c'est que les images qu'il nous offre brillent de toutes les couleurs de l'imagination & de la poësie. Dans le Chant du Matin on doit s'attendre à la peinture du lever du Soleil.

De ſon Trône brillant d'une lumière pure ;
Les rideaux empourprés ſont écartés ſoudain ;
Le Roi du jour paroît enfin,
Et ſes vaſtes regards embraſſent la Nature.

O ſpectacle pompeux ! ô ſublime tableau !
Source de feu que le Perſan adore !
Aſtre toujours le même, Aſtre toujours nouveau,
Pourquoi ne puis-je *humecter mon pinceau,*
Des vives couleurs de l'Aurore ?
Se cachant triſtement ſous ſes habits de deuil,
Dans le profond ſilence & dans l'horreur de l'ombre,
La Nature ſembloit deſcendue au cercueil ;
Sur l'Univers la nuit tendoit ſon aile ſombre ;
Mais enfin ſur ſon Char s'avance le Soleil.
Tout change ; & l'ombre humide & le peſant ſommeil
Ont diſparu devant ſon front vermeil ;
Et déployant au loin *ſa ſplendeur infinie*,
Par-tout avec ſes feux, il épanche la vie.

Aſtre majeſtueux, quelle main t'alluma ?
Dans ton cercle brillant quelle main t'enferma ?
Eſt-il bien vrai que le Maître du monde,
(Mon ame à ce tableau frémit d'un ſaint effroi)
A ſemé

A semé de sa main féconde,
Des milliers de Soleils aussi brillans que toi?

Mais sans nous élever à ces grandes images,
Sur ces aimables païsages
Ramenons plutôt nos regards.
Aux rayons du Soleil, dont le feu les colore;
Les fleurs s'ouvrent de toutes parts,
Et s'empressent d'éclore.
Sur le penchant d'un toît le Pigeon amoureux
Caresse son Amante, en roucoulant ses feux;
Et, tout fier des couleurs qu'il tient de la nature,
Varie à chaque pas l'émail de sa parure.

Le Poëte présente les tableaux divers qui animent la campagne dans les premières heures du jour; le fermier s'arrachant des bras de sa jeune épouse, les moissonneurs épars au milieu de leurs trésors, les brebis errantes dans les prés, le mugissement des taureaux, les chevreaux qui semblent suspendus au penchant des montagnes; puis il jette un coup d'œil sur les occupations des habitans des villes & même sur celle des Courtisans.

Oserai-je approcher de l'alcove des Rois?

A midi le Soleil oſe à peine y paroître ;
Cependant, dès l'aube du jour,
Attendant le réveil du Maître,
Des flots d'adulateurs, de ce trompeur ſéjour
Ont inondé les longues galeries ;
Tous méditant leurs flatteries,
Attendent l'Aſtre de la Cour.
Il paroît : la foule importune
Vient humblement mendier un ſouris ;
C'eſt le moment de la fortune ;
L'attente ſuſpend les eſprits.
Pendant la nuit, mille ſonges ſiniſtres
Ont agité le repos des Miniſtres,
Et conſterné les Favoris.

On n'accuſera pas l'auteur de s'être trop appeſanti ſur les détails dans ce morceau. La répétition d'*attendant*, *attendent*, *attend*, eſt une négligence qui bleſſe le lecteur.

Le chant du Midi n'a pas des beautés inférieures à celles que je viens de vous mettre ſous les yeux. Ce que j'en aime le mieux eſt le contraſte d'un repas ſimple & champêtre avec les feſtins de la ville,

Du Soleil évitant les traits,
Le Berger aux lieux les plus frais
Raſſemblant ſes brebis bêlantes,
Couché ſur l'herbe tendre en un riant vallon,
Sur le verd tapis d'un gazon
Etale ſon repas champêtre ;
Tandis qu'errant ſous les yeux de ſon maître,
Aux deux côtés d'un clair ruiſſeau
Dont le ſaule verdâtre ombrage l'onde pure,
Sous la garde des chiens, ſon docile troupeau
Nonchalament effleure la verdure.

Un appareil plus faſtueux
Surcharge les banquets des habitans des villes,
C'eſt pour eux que les champs, l'air, les eaux, ſont fertiles.
Parmi ces mets voluptueux,
Pour flatter leur goût qui s'émouſſe,
Le Champagne écumant fait pétiller ſa mouſſe.
Inutiles apprêts ! Tous ces mets ſomptueux,
L'écume du vin qui bouillonne,
Ces ſervices brillans que le cryſtal couronne,
Ne peuvent de leur goût réveiller la langueur.
Les plus doux mets *ſont ſans ſaveur*,
Si la faim ne les aſſaiſonne.

Ce Chant finit par un épisode intéressant de la jeune *Eglé*, qui est piquée par un serpent; le beau *Daphnis*, son époux, veut pomper le venin avec sa bouche, & tous deux tombent enveloppés dans les ombres du trépas.

Vous vous rappellez, Monsieur, la charmante description d'une veillée dans les *Saisons* ou *Géorgiques Françoises* de M. le C. D. B. Quelque plaisir qu'elle vous ait causé, vous en ressentirez encore en lisant celle que nous donne M. l'Abbé *Aleaume*, d'après M. *Zacharie*, dans le chant du Soir,

Sous un antre enfumé, près d'une lampe antique,
Dont l'huile en pétillant nourrit *les pâles feux*;
Le Peuple des hameaux forme un cercle rustique.
Au milieu d'eux, le vieillard *Philémon*,
Patriarche du lieu, l'oracle du canton,
Conte des visions, ou des meurtres célèbres;
Comment dans le Château voisin,
Couvert de vêtemens funèbres,
Toutes les nuits quelque bruyant Lutin

Traîne des fers au milieu des ténèbres.
On voit à ces récits la troupe frissonner :
Plus près de lui le grouppe se ramène,
Pour l'écouter on suspend son haleine,
Et le fuseau rapide a cessé de tourner.

A ce tableau le Poëte oppose celui des cercles de la ville, & les convulsions d'une troupe de joueurs, qui paroissent agités des Furies, & dont les uns s'abandonnent à la joie, les autres au désespoir.

Je ne rapporterai du chant intitulé *la Nuit*, que ce commencement, qui réunit des beautés imposantes & pleines de magnificence à des images plus douces.

Entouré des heures nocturnes,
Le Silence parcourt & la Terre & les Cieux ;
Et la Nuit, conduisant ses coursiers taciturnes,
Dans toute sa beauté se découvre à nos yeux.
Des rayons argentés partent de sa couronne,
Des Astres rayonnans tout le Chœur l'environne,
Et, dissipant l'horreur des célestes déserts,
Son habit étoilé flotte au loin dans les airs.

Voici l'instant où consolant le monde,
Le Sommeil aux mortels prodigue ses bienfaits,
Endort l'hôte des airs & le peuple de l'onde,
Et les habitans des forêts.
Abusant les mortels par leur puissant prestige,
Des Songes près de lui le vain peuple voltige.
D'un côté sont rangés les Songes malheureux,
Phantômes à l'œil cave, au visage farouche;
Armés de noirs serpens & de poignards affreux,
Des mortels effrayés ils assiégent la couche.
De l'autre, avec un front serein,
Volent les agréables Songes,
Qui, par l'illusion des plus flatteurs mensonges,
Abusent *des pauvres humains*;
A l'Esclave leur main présente un diadême;
A l'indigent des trésors séducteurs,
Au cœur tendre un sourire de la beauté qu'il aime,
Et les console, au moins par des erreurs.
Prolonge, ô Nuit, ces agréables heures,
En descendant sur nos demeures,
Souvent le sommeil passe à côté des Palais;
Du fol orgueil sanctuaires profanes;
Et sa présence honore les cabanes,
Où la Vertu réside avec la Paix.

Ce que je vous ai cité de cette imitation, Monsieur, est à peu près ce que j'y ai trouvé de meilleur. Le reste est plus foible & plus négligé. La disposition des rimes est souvent peu harmonieuse. Je soupçonne aussi M. l'Abbé *Aleaume* d'avoir trop abrégé le Poëme Allemand. Quoiqu'il en soit, il y a certainement beaucoup de mérite à produire des morceaux de poësie, tels que ceux que je viens de vous faire connoître.

Mort de M. Desforges Maillard.

J'ATTENDOIS, Monsieur, pour vous annoncer la perte que notre Parnasse a faite de ce Poëte Littérateur, que je fusse en état d'accompagner cette annonce de quelques détails sur sa personne & sur ses ouvrages. M. l'Abbé *Roy*, Chanoine de Nantes, en a fait un éloge historique, qui vient de m'être envoyé, & dont je me hâte de vous faire part.

Paul Desforges Maillard, issu d'une ancienne & noble famille de Breta-

gne, nâquit au Croific * le 25 Avril 1699. La Nature lui avoit donné les qualités qui forment le Poëte ; un esprit pénétrant, une imagination vive, de l'invention, de la fécondité. Il fit son cours d'Humanités sous les Jésuites au Collége de Vannes ; il y trouva des Professeurs habiles, & s'y distingua par son goût pour l'étude & par son talent pour la Poësie. Son père, très-peu riche & chargé de quatorze enfans, dont le jeune *Desforges* étoit l'aîné, le vit avec peine se familiariser avec les Muses, & cultiver un art qui mène rarement à la fortune, plus rarement encore au bonheur. Pour l'en dégouter, il l'obligea de suivre le Barreau. Il fréquenta les Ecoles du Droit à Nantes, & y fut reçu Avocat au Parlement. Quelque flatteur que fût pour lui ce nouveau titre, il ne put prévaloir sur son goût décidé pour la Poësie ; il abandonna la lecture de *Cujas* & de *Barthole* pour celle de *Virgile* & d'*Horace*. Les vers de *Boileau*, de *Racine*,

* *Le Croific*, port de mer dans le Pays Nantois, à l'embouchure de la Loire.

de *Rouſſeau*, &c, avoient pour lui plus d'attraits que les plus éloquens Plaidoyers de *le Maître* & de *Patru*; enfin, emporté par cette ardeur de jeuneſſe qui s'empreſſe de produire ſes talens, il débuta par quelques petites Pièces en vers qui lui méritèrent des éloges. *Le Mercure de France*, alors dirigé par le Chevalier *de la Roque*, fut le dépoſitaire de ſes premières productions; mais une Pièce critique qu'il lui envoya, l'expoſa à ne plus voir ſes Poëſies inſérées dans cet ouvrage périodique. C'eſt à cette occaſion que M. *Desforges* imagina de ſe traveſtir; il ſe féminiſa ſous le nom de Mademoiſelle *Malcrais de la Vigne*. Cette innocente ſupercherie lui réuſſit. Les Poëſies de Mademoiſelle *Malcrais de la Vigne*, imprimées à Paris en 1735, & toutes les Pièces qui parurent ſous cet heureux déguiſement, lui attirèrent les hommages des auteurs les plus célèbres. Il eut la ſatisfaction de ſe voir célébrer par M M. *de Fontenelle*, *Néricault Deſtouches*, &c, & même par

M. *de Voltaire* qui, en lui envoyant la *Henriade*, & l'*Hiſtoire de Charles XII*, lui adreſſa l'Epître qui commence par ces vers :

Toi dont la voix brillante a volé ſur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos Muſes attentives ;
Qui ſçais ſi bien aſſocier
Et la Science, & l'art de plaire ;
Et les talens de *Deshoulière*,
Et les études de *Dacier*, &c.

Des ſuffrages auſſi flatteurs lui faiſoient deſirer le ſéjour de Paris ; mais le peu d'aiſance de ſon père y mettoit un grand obſtacle. M. *Titon du Tillet*, ce généreux protecteur des gens de Lettres, & ſur-tout des Poëtes, lui écrivit pour l'engager à ſe rendre dans la Capitale, où ſon talent ſe perfectionneroit par le commerce des Maîtres de l'Art, & par cette émulation qu'on ne trouve pas communément en Province. M. *Desforges* s'excuſa ſur la modicité de ſa fortune. Cet aveu, bien loin de ralentir la bienveillance de M. *Titon*, lui fournit une occaſion de le preſſer plus que jamais

de venir à Paris ; il lui offrit sa maison, le reçut en père, lui fit faire des connoissances utiles, & lui conserva toute la vie des sentimens que M. *Desforges* paya de la plus juste & plus tendre reconnoissance. Il n'a pas négligé de faire connoître au Public tout ce qu'il devoit à cet incomparable ami ; on le voit dans la Préface de ses ouvrages & dans plusieurs Pièces qu'il adresse à M. *Titon du Tillet.*

M. *Desforges Maillard* ne tarda pas à être connu dans Paris pour l'auteur des Poësies de Mademoiselle *Malcrais de la Vigne.* Son retour à son sèxe ne trouva pas la même indulgence dans ses Panégyristes ; ils furent piqués d'avoir été trompés. Dès que la chimère dont ils s'étoient agréablement amusés eut disparu, ils regrettèrent l'encens qu'ils lui avoient prodigué. Cet évènement fournit à M. *Piron* le sujet de son excellente *Métromanie.* Quelques autres écrivains célèbres voulurent rétracter les éloges qu'ils avoient donnés à Mademoiselle *Malcrais de la Vigne.* Le grand

Il a laiſſé pluſieurs manuſcrits auxquels il n'a pu mettre la dernière main; il s'y trouve de fort bonnes Pièces que l'on ſe propoſe de donner un jour au Public. L'Idylle eſt le genre pour lequel l'auteur ſembloit être né; les Idylles des *Tourterelles* & des *Hirondelles* ſont dignes de Madame *Deshoulières*; l'Idylle des *Arbres*, traduite en vers Latins par le Cardinal *Quirini*, & en vers Italiens par un Anonyme, eſt très-intéreſſante. Parmi ſes Odes, il en eſt qui ont mérité les éloges du grand *Rouſſeau*. On lit avec plaiſir pluſieurs de ſes Contes, de ſes Fables & de ſes voyages. Pour ſes Epîtres, le ſtyle en eſt aſſez naturel; mais les penſées en ſont communes. Un mérite, dont les ames honnêtes lui ſçauront gré, c'eſt qu'il a toujours reſpecté dans ſes écrits la Religion, la décence & les mœurs. Membre des Académies Royales de Caen, de la Rochelle, des Sociétés Littéraires d'Orléans, de Châlons-Sur-Marne, d'Angers, de Nancy, des Académies des *Ricovrati* de Padoue & des *Rinnovati* d'Aſſolo, il n'eut, pour

être admis dans ces Compagnies Littéraires, d'autres ſolliciteurs que ſon talent & ſes ouvrages.

M. *Desforges* étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre ; la candeur & la droiture de ſon cœur ſembloient commander aux traits de ſon viſage ; il n'avoit pas dans la converſation cette facilité qu'on remarque dans ſes ouvrages ; &, quoiqu'il poſſédât à fond les meilleurs Auteurs de la Littérature, il parloit peu. Souvent ſon eſprit abſorbé dans ſes idées ne lui permettoit pas de placer un trait d'hiſtoire ou un bon mot, qu'il employoit ſi à propos dans ſes écrits. Sa correſpondance avec ſes amis étoit agréable ; ſon mérite perſonnel lui attira la conſidération la plus ſatisfaiſante de pluſieurs perſonnes de diſtinction. De ce nombre furent les Préſidens *de Monteſquieu* & *Bouhier*, le Marquis *de Robien* Préſident à Mortier au Parlement de Bretagne, les Abbés *Dureſnel* & *Goujet*. Le Maréchal *de Lowendalh* l'honora de pluſieurs de ſes lettres. Quelques Seigneurs, & autres perſonnes de quali-

té du Royaume, lui accordèrent leur estime. Le Cardinal *Quirini* fut en rélation avec lui jusqu'à sa mort. Leur correspondance étoit en langue Italienne qu'il entendoit parfaitement bien, ainsi que la langue Espagnole. Cet illustre Prelat l'aimoit singulièrement, comme il paroît dans une lettre au P. *Valois* Jésuite, insérée dans une Brochure intitulée, *Discours sur les Bibliothèques Publiques*, par le P. *Valois*, imprimée à Bresce en 1751, dans laquelle se trouve la traduction de l'Idylle des Arbres en vers Latins. Il fut toujours intimément lié avec le célèbre M. *Bouguer* son compatriote; leur goût singulier pour l'étude les unit dès l'enfance; & cette amitié, qui s'accrut encore avec les années, se conserva par leur correspondance réciproque.

M. *Desforges Maillard* avoit épousé la veuve d'un Gentilhomme de Vannes, dont il eut quatre enfans. Il fut tendre époux & bon père: son exemple, sa conduite, son exactitude à remplir les devoirs de la Religion, enfin toutes les belles qualités de son

âme le rendoient reſpectable à ſes compatriotes, comme à ceux qui ne le connoiſſoient que de réputation. Après avoir été preſque privé de la vûe pendant les trois dernières années de ſa vie, ce qui n'a pas peu contribué à l'abréger par l'ennui où il ſe vit plongé, il fut attaqué d'une hydropiſie qui le conduiſit au tombeau. Il mourut le 10 Décembre de l'année dernière, & ſa mort fut accompagnée des ſentimens de piété dans leſquels il avoit toujours vêcu.

Tableau du Syſtême du Monde ſelon Copernic, précédé d'un Avant-propos ſur l'origine & les progrès de l'Aſtronomie ; ce Tableau offre un Précis d'Aſtronomie Elémentaire, qui contient une Nomenclature abrégée du Ciel ; il eſt terminé par une explication des opérations principales qui ſe pratiquent ſur les Globes Céleſte & Terreſtre, & la Sphère Armillaire ; on y a inſéré les notions de Géométrie, néceſſaires pour l'intelligence de l'ouvra-

ge: dédié à Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen; par M. Maclot Aſſocié de la même Académie, & Profeſſeur de Coſmographie; Brochure in-12 de près de 200 pages; à Paris chez Deſnos rue Saint Jacques; prix 1 livre 4 ſols.

L'ORDRE conſtant & uniforme, ſelon lequel tous les corps céleſtes paroiſſent ſe mouvoir autour de notre globe, a excité l'admiration des hommes de tous les temps, & les a animés du deſir de comprendre des merveilles ſi relevées & ſi dignes de leur attention. Mais de combien d'erreurs & de préjugés cette contemplation, mal dirigée, n'a-t-elle pas été la ſource? Rien ne prouve mieux les bornes reſſerrées & la foibleſſe de l'eſprit humain, que la difficulté qu'il éprouve à ſe dégager des entraves de l'illuſion. Le mouvement de la Terre ſur elle-même & autour du Soleil fut connu des Egyptiens, qui l'apprirent aux Grecs.

Cette opinion, que les Philoſophes Pythagoriciens mirent en vogue dans la Grèce, trouva des ſectateurs parmi ceux qui ſçavoient n'être point eſclaves des préjugés vulgaires, & leur attira des perſécutions ; elle tomba pendant une longue ſuite de ſiècles dans un entier oubli. Le Cardinal *de Cuſa* commença vers l'an 1460 à en faire une nouvelle mention, &, quatre-vingt ans après, *Copernic* la remit de nouveau en vogue par la force des argumens qu'il employa pour la faire valoir. Tout le monde ſçait que *Galilée*, cité devant le tribunal de l'Inquiſition pour avoir ſoutenu le mouvement de la terre, fut obligé de faire un déſaveu ſolemnel de tout ce qu'il avoit avancé ſur ce ſujet. Les raiſons qui ont déterminé les plus grands génies en faveur de ce ſyſtême, & qui le font aujourd'hui recevoir univerſellement, ſont déduites de la plus ſaine Philoſophie, & appuyées d'expériences qui ne permettent plus de placer tout ce que l'on a coutume d'en dire, dans l'ordre des aſſertions ſimplement hypothétiques.

s ouvrages de nos Aſtrono-
, pleins de calculs compliqués
e géométrie tranſcendante, ne
ent ſervir aux perſonnes qui,
t le goût des connoiſſances uni-
elles, ne veulent faire de l'Aſtro-
ie qu'une branche de leur ſçavoir.
e ces ouvrages ſcientifiques & la
itude des Traités Elémentaires que
avons, l'intervalle eſt immenſe.
uns exigent une trop longue &
forte application; les autres ne
ent que mettre dans la mémoire
vaine nomenclature de cercles,
gnes, &c.; trop peu méthodi-
, trop peu raiſonnés, ils n'ap-
nent exactement rien. Il n'en eſt
inſi du nouvel ouvrage de M.
*, que je vous annonce. Il n'eſt
émentaire; mais il eſt ſolidement
ctif, plein de choſes intéreſſantes
ſi agréablement écrit que peu-
l'être les ouvrages de ce genre.
eur, ſans ſortir des bornes pref-
à ſon ſujet, en a ſu tirer tout
ti poſſible. Ses explications bien
s, bien déduites, ſont d'une
& d'une préciſion qui donnent

l'idée la plus avantageuse de sa manière de voir & d'approfondir. Vous en jugerez par l'explication suivante qui se trouve à la suite des principes d'optique qu'il établit pour rendre raison de la diminution & de l'augmentation progressives dans les grandeurs apparentes des corps célestes, selon qu'ils passent de l'horison au méridien, ou du méridien à l'horison. Vous avez éprouvé, avec tout le monde, qu'un terrein tout-à-fait nu & uni paroît moins grand que s'il étoit planté d'une grande quantité d'arbres; qu'une plaine, une place publique, remplie de monde, paroît plus grande que lorsqu'il n'y a personne, &c. Qu'il se donne une fête sur l'eau, la grande quantité de bateaux & de monde vous fait paroître le fleuve plus large qu'il ne vous paroissoit auparavant. C'est dans notre imagination qu'il faut chercher la cause de toutes ces apparences illusoires. Autant d'objets, autant d'impressions séparées; autant d'images particulières, autant d'idées distinctes & détachées que l'imagination em-

ſe; autant d'étendues particulières
lle ſe repréſente & dont elle fait
me. L'étendue totale, quoique
iſée par la multitude d'objets en
grand nombre de parties, reſte
jours la même; elle ne s'aggrandit
nt par la décompoſition. Il en eſt
rement de l'idée totale; plus on
décompoſe, plus on la détaille,
s on y conçoit d'idées particulières
fermées; plus elle s'étend, plus
s'aggrandit, & plus l'objet qu'elle
réſente paroît grand.

Avis Typographique.

I c'eſt à la fois un amuſement
ne économie pour la plupart des
s de Lettres, de ſe procurer eux-
mes, & ſans frais, les Livres dont
ont beſoin, il n'eſt rien en même-
ps de plus commode pour eux que
re inſtruits des changemens de
ins qu'éprouvent ces livres, qui ſou-
t paſſent à de nouveaux Propriétai-
. C'eſt donc un ſervice à leur rendre

ſçauront pas moins de gré
ils éviteront des erreurs &
de ports de lettres, tout-à-
greables pour ceux qui les
comme pour ceux qui les r

Lottin le jeune, Libraire
Jacques, vient d'acquérir,
de *Ganeau* & de celui de
Garnier, les Livres ſuivans

1°. *Hiſtoire de Martinus S*
par *Pope*; (c'eſt une plaiſ
vol. *in-12.*

2°. *Eſſai ſur les Lanterne*
plaiſanterie) *Hiſtorique*,
Philologique, *Politique*, *Mora*
raire & galant; ſur leur orig
forme, leur utilité, &c, &c; a
ques Notes de l'Editeur, & u

très-ample des matières ; par une Société de gens de Lettres ; in-12.

3°. *Les Amusemens de l'Amitié* ; c'est un choix de Lettres qui inspirent ce sentiment ; nouvelle édition *in-12*.

4°. *Lettres sur l'Electricité ; par le P. Beccaria, traduites de l'Italien ; in-12*.

5°, *Histoire du Sénat Romain*, excellent Ouvrage de M. *Chapman*, traduite de l'Anglois ; vol. *in-12*.

6°. *Bibliothèque Historique & Critique du Poitou* ; 5 vol. *in-12*.

7°. *Histoire générale du douzième Siècle, contenant toutes les Monarchies de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique ; les Héréſies, les Conciles, les Papes & les Sçavans* ; 5 vol. *in-12*.

8°. *Retraites & Méditations à l'usage des Religieuses & des personnes Séculières qui vivent en communauté ; par M. Ti-*

berge, Supérieur des Miſſions Etrangères; vol. *in-12.*

9°. *La vie de Dona Camille, Princeſſe des Urſins Borghèſe; vol. in-12.*

10°. *La Religieuſe en ſolitude, nouvelle édition; vol. in-12.*

11°. *Vies des Saints pour tous les jours de l'année, avec des prières, des réflexions & des maximes tirées de l'Ecriture Sainte; 3 vol. in-12.*

12°. *Vie des Pauvres & des Riches, ou leurs obligations prouvées par l'Ecriture & les SS. Pères, par Villethierry; vol. in-12.*

13°. *De la différence du temps & de l'Eternité; petit vol. in-12.*

Je ſuis, &c.

A Paris ce 20 Mai 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

ables Nouvelles, dédiées à MADAME *LA* DAUPHINE, *par M. Imbert; un Volume in-8° de 232 pages; avec une jolie Gravûre; à Paris chez Delalain Libraire rue de l'ancienne Comédie Françoiſe.*

POUR faire de bonnes Fables, il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit; eſprit même y nuit très-ſouvent, mme il eſt arrivé à *la Motte*, celui tous nos Fabuliſtes qui certainement en montre davantage. Ce genre mande, je ne dis pas de la naïveté, eſt une qualité propre au divin *la ntaine*, & ſans laquelle *Eſope* & *hèdre* ont réuſſi, mais de la ſimpli-

cité, de l'aiſance, du naturel & le talent de narrer ; il faut que l'auteur ne paroiſſe jamais vouloir briller, qu'il prenne les mœurs & le langage des animaux, qu'il ait l'air d'être entraîné par ſon ſujet, & non de faire un ouvrage. De toutes les eſpèces de Poëſie, il n'en eſt aucune où le travail ſupplée le moins au talent, où la prétention & le mauvais goût ſoient le plus intolérables. Mais un écueil terrible pour tous les Fabuliſtes de ce temps, eſt cette déſeſpérante comparaiſon qu'on fait toujours de leurs Apologues avec ceux de *la Fontaine*. M. *Imbert* a ſenti ce dangereux préjugé, & l'a prévenu avec adreſſe dans la première Fable de ſon Recueil.

Le Roſſignol & le Serin.

Oui, je l'ai lu, relu, ce charmant *la Fontaine*.—
Et tu veux faire encor des Fables ? — Eh ! mais oui.
—Ça, répète, ai-je bien oui ?
Des Fables? —Juſtement. —La chute en eſt certaine.
—Soit. Je veux auſſi m'en mêler ;

Je veux passer une si douce envie.
Non que je pense l'égaler,
Oh ! non ; je n'ai fait de ma vie
D'aussi beaux rêves, Dieu merci.
Mais, pour le couronner, il a fallu l'entendre ;
Le lire ; or, moi, j'ose prétendre
Que, pour me condamner, il faut me lire aussi.
J'apporte mon encens au divin *la Fontaine* ;
Il eut sur ses rivaux une victoire pleine ;
Le prix lui demeura ; mais je ne puis souffrir
Qu'on vienne écrire aux portes de l'arène :
DÉFENSE A TOUS DE CONCOURIR.
Avant lui *Phèdre* acquit une gloire immortelle.
Mais, dira-t-on, l'on va d'abord
Vous comparer. — On aura tort.
Je sais que la blonde *Isabelle*
A mille appas ; eh bien ! après ?
Me direz-vous que désormais,
Sans être blonde, on ne peut être belle ?
Censeur, je vous démentirois,
Et hardiment : il est au monde
Une *Zirphé*, qui n'est pas sans attraits,
Et *Zirphé* pourtant n'est pas blonde.
Une Fable, Lecteurs, me vient à ce propos ;
Je l'aurai dite en peu de mots :
Ecoutez. Les oiseaux, du haut d'un chêne antique,

Le Roſſignol, au goſier harmonique,
Y fit des merveilles un jour;
Et chacun de crier : ce Chanteur eſt uniq
Inimitable. On avoit bien raiſon,
Jamais un ſi beau chant, une voix ſi parfa
Néanmoins un Serin, à qui, dans ſa priſc
Quelques leçons de ſerinette
Avoient appris mainte chanſon,
Vint débuter. Il chantoit à merveille;
Mais où le Roſſignol avoit déja chanté,
Quelle voix n'eût bleſſé l'oreille ?
A peine fut-il écouté.
De grace, crioit-il d'une voix ſuppliante
Ecoutez-moi. —Fi donc ! ah ! le ſot ! co
il chante !
Vainement ſa voix s'élançoit.—
Ah ! bon dieu ! quel maigre fauſſet

Fi ! fi ! Le Roſſignol. Ce n'eſt pas là ſa voix.
Eh ! non, Meſſieurs, diſoit-il, c'eſt la mienne ;
Ecoutez, de grace. Il fait tant
Qu'on l'écoute à la fin ; & bientôt plus content,
On dit ; mais..... cette voix eſt loin de la première ;
Le Roſſignol vaut mieux.... oui... celui-ci pourtant
Chante, non pas ſi bien, mais d'une autre manière :
C'eſt un plaiſir de plus. La Cour s'accoutuma
A ſon ramage ; on fit plus, on l'aima.
Sans vaincre ſon rival, il plaît : chacun s'empreſſe
Pour l'écouter ; & l'Aigle enfin
Dans ſes concerts voulut avoir ſans ceſſe
Le Roſſignol & le Serin.

J'entends déja crier : quel orgueil ! oh ! ma foi,
C'eſt ſe donner au moins pour le Serin.—
Qui ? moi !
Non, Meſſieurs, je ne crois pas l'être ;
Mais je cherche à le devenir.
Au reſte, concluons, car il faut bien finir ;
Devant vous, tel qu'il eſt, mon Livre va paroître.

Si vous le trouvez long (j'en connois ſur ce point,
A qui les vers ſemblent fort longs à lire)
D'après *Rouſſeau*, je n'ai qu'un mot à dire :
Faites-le court, en ne le liſant point.

Ne remarquez-vous pas dans cette Fable la plûpart des qualités qu'on exige dans ce genre, de la facilité, de la vérité, une narration ſimple & naturelle, point de faſte, point de faux brillans ? Ce volume vous offrira, Monſieur, un très-grand nombre de Fables qui ne vous plairont pas moins que celle que vous venez de lire, &, dans preſque toutes les autres, des détails piquans, qui naiſſent toujours du ſujet. *Le Conſeil d'Etat du Lion* eſt une de celles que vous lirez avec le plus de ſatisfaction.

Un Lion, Monarque puiſſant,
Voyant divers abus attaquer ſon Empire ;
Réſolut d'en couper la racine en naiſſant ;
Car, diſoit-il, le mal empire,
En vieilliſſant.
Rendons l'état plus floriſſant,
J'en ſerai plus heureux. La maxime étoit belle.

Ce Lion là disoit encore ainsi :
Que mes sujets soient plus heureux aussi ;
Car plus on est heureux, & plus on est fidelle.
Par lui donc il fut arrêté
Que chacun des états vassaux de la Couronne,
Au grand Conseil se rendroit en personne,
Ou tout au moins par Député.
Le jour dit, on s'assemble. Un discours débonnaire,
Du Prince annonce les projets :
Je veux, dit-il, rendre heureux mes sujets,
Mais je demande un conseil salutaire
Sur les moyens. Je viens m'en informer ;
Or que chacun de vous s'explique sans mystère ;
Que dois-je dans l'Etat créer ou réformer ?

Sire, un grand dessein, dit l'Abeille,
Peut se loger dans un petit cerveau.
Dès long-temps je rédige un projet assez beau,
Et qui, je crois, feroit merveille.
Que font dans nos forêts, debout soir & matin,
Ces grands arbres qu'en son chemin
On trouve toujours là plantés sans vous rien dire,
Que font-ils là ? Je voudrois, Sire,

Que de tant de forêts on ne fît qu'un jardin;
Là du moins on pourroit, pour le miel & la cire,
Amaſſer un riche butin.

Le Loup alors ſe lève, &, ſecouant la tête,
Sur ſes pieds de derrière aſſis fort gravement:
Sire, dit-il, permettez qu'humblement
Je vous préſente une utile requête.
Il m'eſt venu ſur les Moutons
Un grand projet facile à ſuivre:
Uniſſons-nous, allons & combattons
Ces coquins de Bergers armés de longs bâtons,
Pour empêcher les gens de vivre.
Si, de cette canaille, après pluſieurs combats,
Nous pouvons purger la campagne,
Vous ſentez comment vos Etats
Vont devenir un pays de Cocagne...:
Eh! non, laiſſez, dit un vieux Rat;
Leur mort ne fait rien à l'Etat,
Et ces Bergers d'ailleurs ne font que ſe défendre;
Mais les Chats, ces coquins à pendre!
Ces maudits Chats, qui, depuis trois mille ans,
Vivent du ſang des innocens,

Leur avons-nous fait quelqu'injure ?
Que nous reproche enfin ce peuple ingrat ?
Vit-on jamais un Rat manger un Chat ?
C'eſt donc bien méchanceté pure.

Le Prince alloit répondre à ces conſeils divers,
Lorſqu'une Mouche, à la tête vermeille,
Du milieu du Conſeil s'élança dans les airs,
Et ſur le bout de ſon oreille
Vint ſe poſer & dit : Sire, je crois
(S'il m'eſt permis, par grace ſingulière,
De dire mon avis au plus juſte des Rois)
Qu'il faut à *Jupiter* faire une humble prière,
Pour que ce Dieu forme l'année entière
D'une ſaiſon ; qu'il en ſupprime trois,
Et que l'été s'allonge de neuf mois.
Car pourquoi cet hyver qui toujours nous amène
Au moins la fièvre & le friſſon ?
On eſt malade, on meurt ; & je conçois à peine
Comment ce Dieu qu'on dit ſi bon
A pu créer une telle ſaiſon.
Fort bien, dit le Lion en ſecouant l'oreille !
J'entends. Oh ! que chacun s'en retourne chez ſoi ;
Vous me conſeillez à merveille,

Mais c'eſt pour vous, & non pour moi.

Donneurs d'avis, ſouvent l'intérêt vous inſpire,
Quand vous nous étalez un zèle officieux ;
Ce qui vous ſert, voilà le mieux ;
Ce qui vous nuit, voilà le pire.

M. *Imbert* ne réuſſit pas moins dans les Apologues ſérieux. En voici un qui m'a paru ſublime, & dont le ſujet n'a rien de commun avec tous ceux que l'on connoît.

Le Maître & l'Eſclave.

Un merveilleux, un homme unique,
Tel qu'à Paris on en voit par eſſain ;
Folâtre chez autrui, chez ſoi dur, tyrannique,
Pour tout dire, uniſſant enfin
Le convive charmant & le maître inhumain ;
Sur un cabriolet, en fort leſte équipage,
Rouloit ; quand ſon cheval, cheval de haut parage,
Qui depuis très-long-temps trotoit & galopoit,
Las & foible, arrive au paſſage
D'un petit pont ſans parapet.
Le maître fouette encore l'animal hors d'haleine,

Qui ſouflant, haletant, rendu,
Chancèle, tombe, & ſur l'arène,
Les pieds levés, reſte étendu.
Le trajet étoit court, mais preſqu'impraticable;
Il n'avoit avec lui qu'un Nègre, eſclave né;
Qu'euſſiez-vous fait en cas ſemblable?
Sur vos deux pieds, je crois, bien ou mal réſigné,
A petit pas vous auriez cheminé,
Donnant le char & le courſier au Diable;
C'étoit bien le plus ſage; auſſi
Notre fat n'en fit rien. Ce deſpote endurci,
Cœur revêtu d'une triple cuiraſſe,
Appelle ſon laquais: viens te ranger ici,
Lui dit-il, & traîne à ſa place.
Accoutumé dès long-temps à ſouffrir,
Le valet obéit, épuiſe force, adreſſe,
Sent des flots de ſueur ſur ſes membres courir,
Traîne toujours; &, loin de s'attendrir,
Le maître accuſe ſa pareſſe.
Tout alloit bien encor, & pour le ſecourir,
Ce zélé ſerviteur rappelloit ſon courage;
[illegible] à la barbarie il ajoute l'outrage,
[illegible]le traitant comme un des animaux
Qu'il remplaçoit: va donc, vite, au rivage,
Dit-il. Et de ſon fouet accompagner ces mots,

Il le frappe avec violence.
Le valet se redresse, & d'un front irrité :
Barbare, c'en est trop, dit-il, ta cruauté
Vient de fatiguer ma constance.
Meurs, tu l'as mérité. Soudain
Il alloit dans les flots lancer avec furie
Et le Maître & le char : grace, rends-moi la vie,
S'écrie alors le Maître, en lui tendant la main.
Le serviteur s'arrête à cette humble prière,
Et plus humain que lui : je suis assez vengé,
Dit-il ; vous m'avez outragé ;
Mais vous avez vaincu ma haine & ma colère.
Puissé-je vaincre aussi votre inhumanité !
Un maître, en nous payant, nous enchaîne & nous brave ;
Mais souvenez-vous bien que, malgré sa fierté,
Le Tyran dépend de l'Esclave.

Après ce trait de férocité, dont l'auteur a su tirer une si belle leçon, on a besoin de reposer son imagination sur des objets plus doux, & rien n'est plus propre à remplir cet objet que la jolie Fable intitulée : *Le Sçavant & la petite Fille.*

Un Sage avoit, dès l'âge le plus tendre,
Pâli ſur les Livres : eh ! bien,
Lui dit-on, que ſçais-tu de plus ? Je viens
d'apprendre,
Répond-il, que je ne ſçais rien.
C'eſt bien la peine en vérité de prendre
Tant de ſoucis, & d'abréger ſes jours,
Déja ſi courts !
Il diſoit vrai pourtant. Liſez cette aventure ;
Vous y verrez encor un Sçavant confondu
Par un enfant qui n'avoit eu
D'autre maître que la Nature.

Depuis ſoixante ans un François,
Etudiant toujours avec ſuccès,
Vivoit aux champs comme un vrai ſolitaire ;
Il mangeoit peu, ne dormoit guère,
Mais liſoit beaucoup. Un matin,
Chez lui vint la jeune *Perrette*,
Bergère encore à la bavette,
Qui le ſalue, & d'un air enfantin :
Monſieur, un peu de feu, s'il vous plaît, lui
dit-elle,
Pour allumer. Oui-da, répond-il ; mais
comment
Pourrez-vous l'emporter, ma belle ?
A ſon foyer, en ce moment,

Il n'avoit ni cet inſtrument
Qui, pour prendre le feu qu'on veut changer de place,
De ſes deux bras le ſerre étroitement,
Ni celui qui le porte en ſa plate ſurface :
Cela veut dire, à parler nettement,
N'ayant ni pelle ni pincette.
Comment s'y prendre? Le voilà
Cherchant par-tout d'une vue inquiète
Dequoi ſuppléer à cela.
Tandis qu'il fouille envain ſes tiroirs de ſcience,
Aux yeux du Sage, un peu confus,
Proprement ſur ſa main l'enfant met en ſilence
Une couche de cendre & du feu par-deſſus,
Puis de tirer ſa révérence.
Notre Sçavant demeure émerveillé :
Eh! quoi, dit-il, ſon ignorance,
Quand ſoixante ans j'ai travaillé,
Donne un ſoufflet à ma ſcience!
Ah! c'en eſt fait; j'y renonce à jamais.
Je voulois ſçavoir, déſormais
Je veux jouir. Que je regrette
Le temps que m'ont volé les livres que voilà!
Auſſitôt dit, il les brûla;
Et, pour toujours, ſorti de ſa retraite;

A tout venant, dès ce jour là,
Il racontoit l'hiſtoire de *Perrette.*

A la place de l'auteur, j'aurois ſupprimé le Prologue qui n'eſt pas néceſſaire, & qui offre encore un Sage qui avoit pâli ſur les Livres, ce qui fait un double emploi. A ce petit défaut près, cette Fable me paroît un chef-d'œuvre de narration.

Voici une autre Fable dont la moralité eſt bien touchante, & qui fait préſumer avantageuſement de l'ame de celui qui l'a imaginée. Elle a pour titre : *Le Taureau & le Mouton.*

Avec un Taureau, Jean Mouton
Alloit chez le Boucher ; Dieu ſçait pour quelle affaire.
Eh ! bien, dit-il, nous mourrons donc ; mon frère.
Lors le Taureau : mon frère ! oh ! oh ! me parle-t-on ?
De quoi s'aviſe ici ce téméraire ?
Quoi ! traiter avec moi de pair à compagnon !
Eh, mais, dit l'autre, pourquoi non ?
Quand nous mourons tous deux, votre orgueil s'évertue ?

Parbleu, mon beau Monſieur, je croi
Que ſi tout-à-l'heure on vous tue,
Vous ſerez mort tout auſſi bien que moi.
Hélas ! ajouta-t-il avec un doux langage,
Ton orgueil te ſuit donc par-tout,
C'eſt un bien triſte perſonnage !
Qui pourroit adoucir ton cœur dur & ſauvage,
Si le malheur n'en vient à bout ?

Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous en citer encore quelques-unes, & de vous faire partager le plaiſir que j'ai eu en les liſant. *Le Cheval de Fiacre & le Cocher* eſt une de celles que j'aimerois le mieux. La moralité en eſt des plus utiles ; elle montre l'inconvénient d'accoutumer trop les hommes ou les enfans à la punition. A la fin ils n'y ſont plus ſenſibles ; elle manque ſon effet.

Un Fiacre vuide, & ſur-tout las,
Repoſoit ſur la place en fort triſte apparence.
Le Cocher eut beſoin d'avancer quelques pas ;
Mais l'un de ſes chevaux prenoit lors ſon repas
Dans le ſac coutumier, chargé de ſa pitance ;
Il écoute le fouet & ne s'ébranle pas.

Notre Cocher ornant ſon ſtyle
De gros jurons, vous tance le cheval;
Il fouette, il fouette, & l'animal,
Mangeant toujours, reſte immobile.
Bien qu'un bras de Cocher faſſe au mieux ſon devoir
Pour fuſtiger & ne ſe laſſe guères;
Le ſien fut plutôt las (choſe étonnante à voir)
De donner des coups d'étrivières,
Que le courſier d'en recevoir.
Ce dernier à la fin, tournant un peu la tête;
Lui dit ſans ſe troubler: mon cher, repoſe-toi,
Il eſt temps que ton bras s'arrête;
Tu dois être las. Quant à moi,
Je ne bougerai point. Ton fouet outre meſure
Frappe toujours; mais, entre nous,
Tu m'as tant prodigué les coups,
Que j'y ſuis fait, & je te jure
Que je ne les ſens plus. Ainſi dorénavant
Autant vaut que ton fouet ſe taiſe;
Me frapper, c'eſt battre le vent;
Ton ſerviteur toujours fort à ſon aiſe
N'en perdra pas un coup de dent.

Vous rencontrerez auſſi dans ce volume beaucoup de Fables très-

courtes : elles ſont preſque toutes ingénieuſes & bien écrites. Les deux ſuivantes juſtifieront cet éloge.

Les Chevaux de Caroſſe.

Deux chevaux attelés enſemble dans Paris,
Traînoient un char : oh, voilà, ce me ſemble,
Deux bons amis, dit un âne ſurpris !
Comme ils s'aiment tous deux ! il vont toujours enſemble.
Va, ſache, dit l'un d'eux, qu'on peut en tout pays,
Etre enſemble attachés, ſans être plus unis ;
N'avoir rien de commun qu'une chaîne pareille.

L'époux de la jeune *Cloris*
Me dit hier même choſe à l'oreille.

Le Suiſſe.

Une Princeſſe mit au jour
Un fruit d'hymen ; je ne ſçais guères
Si l'on peut dire un fruit d'amour ;
L'amour, dit-on, parmi nos gens de Cour,
Laiſſe l'hymen tout ſeul vaquer à ſes affaires.

Elle avoit à ſa porte un Suiſſe, vieux Griſon,
Epais de corps, & d'eſprit aſſez mince.
On court l'interroger : eſt-ce une fille ? — Non,
Répond-il. — Ah ! c'eſt un garçon.
— Eh ! non, vous dis-je. — Oh ! oh ! qu'eſt-ce donc ? — C'eſt un Prince.

En voilà plus qu'il n'en faut, Monſieur, pour vous donner une idée du talent de M. *Imbert* dans ce genre d'écrire. Il y a dans ſon Recueil une très-grande quantité d'autres Apologues qui ne le cédent pas, ou qui même ſont ſupérieurs à ceux que je viens de vous rapporter. Je vous indiquerai entr'autres *le Tigre & les deux Lièvres*, *le Maronnier & le Fraiſier*, *le Chat peureux*, *l'Hymen & la Mort*, *l'In-folio & l'Almanach*, *le Coq & le Linot*, *la Plume du bel Eſprit*, *la Femme & ſes Poules*, *la Tête & les Pieds*, *le nouvel Amphion*, *le Pêcher*, *l'Homme dégoûté*, *les Habits*, *Chriſtophe Colomb*, *le Poiſſon d'Avril*, *la Gazette des Animaux*, *le Gland*, *les Enfans & la Roſe*, *&c. &c.* Dans la plûpart de ces Fables, on eſt ſouvent ſurpris par des traits d'un naturel charmant. Je remplirois une

Brochure, ſi je voulois les citer tous; ainſi que les images heureuſes & ſans nombre qu'on y rencontre, & qui caractériſent le Poëte. Mais un des grands mérites de ces Fables eſt la variété des fonds & l'eſprit d'invention qu'ils décèlent dans l'auteur. A l'exception de cinq ou ſix imitées de l'Allemand, & d'une que l'auteur a priſe dans *Plutarque*, elles ſont toutes de lui. Cet avantage eſt compté preſque pour rien, lorſque l'exécution n'y répond pas; mais, quand elle eſt heureuſe, il eſt certain que cela ſuppoſe une fécondité qui doit faire honneur à celui que la Nature en a favoriſé.

Il me reſte à vous dire un mot des Moralités de M. *Imbert*. Il en a pluſieurs de communes. Mais dans quel Recueil de Fables n'y en a-t-il pas? En revanche, il en a beaucoup de préciſes, de bien écrites, & même de très-importantes : tantôt l'auteur la laiſſe deviner; tantôt il en donne une expreſſément; tantôt il l'éclaircit par un trait d'Hiſtoire dont le ſens eſt le même que celui de la fiction que l'on vient de lire. Ces différentes manié-

res font disparoître la monotonie. Enfin, Monsieur, les beautés qui m'ont frappé dans ce Recueil m'ont paru l'emporter infiniment sur les défauts que j'ai cru y appercevoir. On peut reprocher à M. *Imbert* quelques sujets un peu forcés, quelques endroits en petit nombre où il y a un peu de sécheresse, plusieurs négligences de rimes, &, pour citer la plus forte, *mets* qu'il fait rimer avec *secret*, en ôtant fort commodément l's du premier mot, &c. Mais en général je pense qu'il y a peu d'ouvrages nouveaux dont la lecture soit plus amusante, & cette production ne peut qu'ajouter beaucoup à la réputation que lui a faite son Poëme du *Jugement de Pâris*. J'oublois de vous parler des Prologues qui sont à la tête de chaque Livre. Je vous invite à les lire tous. Si M. *Imbert* n'avoit pas fait ses preuves, ils suffiroient pour vous convaincre qu'il est un de nos jeunes auteurs qui ont le plus de talent & un meilleur tour de versification.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Mai 1773.

LETTRE XIV.

Eloge Hiſtorique de Jacques-Benigne Boſſuet Evêque de Meaux, Précepteur du Dauphin, &c ; par M. Talbert, Chanoine de l'illuſtre Egliſe Métropolitaine de Beſançon, l'un des Membres de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même Ville, &c ; Ouvrage qui a remporté le Prix d'Eloquence de l'Académie de Dijon en 1772 ; à Dijon chez Cauſſe Imprimeur du Parlement & de l'Académie des Sciences, & à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques ; Brochure in-8° de 86 pages.

IL eſt étonnant, Monſieur, que l'Académie Françoiſe ſe ſoit laiſſé enlever par une autre Académie l'honneur de propoſer l'éloge d'un des plus grands hommes qu'ait produit la France, de cet Orateur ſublime, qui

ſeul nous donne le droit de diſputer la palme à ceux de Rome & d'Athènes, de ce Prélat célèbre à qui tout le monde chrétien décerne l'autorité d'un des Pères de l'Egliſe, en un mot, de ce génie dont la tranſcendance, les vertus & la réputation en impoſoient à *Louis XIV* * lui-même, l'homme le plus impoſant peut-être qui ait jamais exiſté. Dijon, la patrie de tant d'hommes diſtingués dans les Lettres, ſe glorifie d'avoir donné la naiſſance à cet illuſtre Evêque, & l'Académie de cette ville, l'une des plus eſtimées du Royaume, a ſaiſi la première l'occaſion de rendre un hommage public à ſa mémoire.

M. l'Abbé *Talbert* conſidère *Boſſuet* comme orateur, comme inſtituteur de l'héritier du trône, comme défenſeur de la religion; ce qui fournit naturellement les trois diviſions de cet éloge. Il fait remarquer combien le miniſtère ſacré fournit à l'éloquence,

* *Louis XIV* voyant un jour *Boſſuet* ſe promener dans le Parc de Verſailles, dit à un de ſes Courtiſans: *Je ne ſçais pourquoi cette grande calotte de l'Evêque de Meaux m'imprime du reſpect.*

& que le ſort des Empires qui étoit ſi ſouvent balancé dans les diſcours des Anciens, n'avoit rien de plus propre à élever les ames que la fonction d'un Orateur qui vient parler aux hommes de la part de Dieu, jetter dans les cœurs la conſolation ou la terreur, ſonder les profondeurs de l'avenir & traiter de la future deſtinée du genre humain. *Boſſuet* chercha d'abord à ſe dérober au preſtige de la gloire dans l'obſcurité des Miſſions; mais un talent tel que le ſien ne pouvoit reſter long-temps inconnu. La renommée le trahit & l'annonce à la capitale; *Louis XIV* veut l'entendre; tout ce qui portoit l'empreinte de la grandeur avoit des droits ſur ce Prince: il fait écrire au père de *Boſſuet* pour le féliciter d'avoir un fils qui lui fait tant d'honneur; le jeune Orateur, dans l'eſpace de neuf ans, remplit cinq ſtations d'avent ou de carême avec le plus grand éclat. L'Evêché de Condom eſt la récompenſe de ſes travaux apoſtoliques. Les Bénédictins viennent de nous donner plus de cent de ces ſermons

mons que l'on croyoit perdus *. La briéveté & les lacunes de la plupart marquent qu'il ne les écrivoit pas en entier ; mais ce ſont toujours des monumens précieux. M. l'Abbé *Talbert* paroît avoir eu entre les mains cette vaſte collection. Il caractériſe avec beaucoup d'énergie l'eſpèce d'éloquence qui brille dans ces diſcours, & par ce que tout le monde connoît de *Boſſuet*, il eſt impoſſible de ne pas voir que les traits dont il les peint ne peuvent être que très-reſſemblans. Soyez-en juge vous-même, Monſieur. » Des autorités choiſies & déciſives, » dit-il, prenoient entre ſes mains une » force nouvelle, & perſonne ne fit » mieux ſentir que l'Orateur chrétien » ne doit être ni un Rhéteur élégant, » ni un Théologien aride. Quoique » familiariſé avec l'Antiquité profane, » de tout temps il avoit reconnu que » l'éloquence a des ſources plus » hautes, & que les livres ſaints ren- » ferment des beautés que n'a pu

* Ils forment neuf Volumes *in-12*, & ſe vendent à Paris chez *Boudet* rue S. Jacques. Je vous en rendrai compte au premier jour.

» atteindre le langage des hommes?
» Là, cet eſprit, naturellement élevé,
» avoit rencontré ſon véritable élé-
» ment; auſſi l'Ecriture fut-elle ſa
» première ſcience, & celle qu'il
» poſſéda le mieux; lors même qu'il
» ne la cite point, c'eſt toujours elle
» qu'il fait parler; ce ſont ſes tours
» qu'il adopte, c'eſt ſa ſubſtance qu'il
» exprime. Quel Orateur ſçut comme
» lui s'en approprier les richeſſes, y
» puiſer ce ſublime qui tranſporte,
» cette onction qui attendrit, ce pa-
» thétique qui maîtriſe toutes nos
» facultés, cette pompe, cette nobleſſe
» d'expreſſions qui donnent du poids
» aux idées les plus communes; cette
» variété qui réunit les reſſources de
» trois langues; cette énergie qui en-
» hardit la timide circonſpection de la
» nôtre; cette audace de couleurs &
» d'images qui eſt la vie du ſtyle &
» l'ame de l'éloquence? Non, ce n'eſt
» point un homme ordinaire que
» *Boſſuet* nous fait entendre, c'eſt un
» homme inſpiré, qui a toute la ma-
» jeſté des Prophètes. Je ne ſçais quel
» ton de maître, quelle dignité impo-

» ſante, quels caractères de grandeur
» ſe font ſentir dans ſes diſcours.
» Elevé ſans efforts, il ne paroît ſe
» ſoûtenir que par la hauteur même
» des choſes & la vigueur de ſes pen-
» ſées. Tels que ces Architectes, dont
» les chefs-d'œuvre nous offrent en-
» core des modèles dans leurs ruines,
» il ſe fait admirer juſques dans ces
» lambeaux épars, échappés à la deſ-
» truction; toujours il évite de dégra-
» der la magnificence des ouvrages
» par des ornemens trop légers; la
» négligence même ne lui meſſied pas;
» à la chaleur de ſon éloquence elle
» ajoute cette liberté noble qui la
» fait paroître indépendante du tra-
» vail; c'eſt un rocher qui roule, tombe
» & bondit par ſa propre maſſe, ſans
» avoir beſoin de la pénible impulſion
» d'une force étrangère. Facile, plein
» & hardi, ſon ſtyle étonne quelque-
» fois le Grammairien, mais le ſenti-
» ment & le goût lui applaudiſſent;
» lorſqu'il choiſit moins ſon expreſ-
» ſion, qu'il arrondit moins ſa pé-
» riode & ſes chûtes, c'eſt qu'il paroît
» plus occupé des choſes que du lan-

» gage ; c'eſt qu'il a pour principe, » que l'Orateur doit ſe faire oublier » pour ne laiſſer voir que ſon objet; » en un mot, ſi l'eau de ce fleuve » n'eſt pas toujours pure, elle eſt » toujours abondante & rapide, & » n'a jamais plus de véhémence que » lorſqu'elle a perdu de ſa limpidité. » Malheur à l'écrivain qui ne par- » donne point d'inégalités au talent, » & qui préfère à ſes heureux écarts » la marche ſoutenue de la médio- » crité ! Ses organes ne ſont point » faits pour le ſublime ; il ne ſait ni le » ſentir, ni le produire, & il me re- » préſente le guerrier efféminé qui » préféreroit l'arme légère & dorée » du Sibarite à la maſſue d'*Hercule* ».

On a cru long-temps, d'après le Père *de la Rue*, que *Boſſuet* n'écrivoit point ſes ſermons ; mais aujourd'hui il eſt conſtaté qu'il ne prit cette habitude que de l'époque de ſon épiſcopat. L'auteur diſcute les deux manières avec beaucoup de ſagacité, & ſe décide contre celle de parler ſans avoir écrit. » Heureuſe liberté, ſans » doute, qui conſerve aux traits de

magination toute leur rapidité, &
t disparoître cette empreinte du
ravail si contraire au pathétique;
ais difficile & dangereuse mé-
ode, qui, employée par des Ora-
urs médiocres ou timides, jet-
roit leur style dans le désordre,
ns de vaines déclamations, dans
e familiarité basse: il faut même
vouer, les Orateurs doués de cette
cilité rare, auroient eu plus de
ccès, si le travail de la rédaction
it suivi leurs méditations pro-
ndes: *Milon* peut-être eût triom-
né, si son apologiste eût parlé
omme il écrivit; *Bourdaloue* n'eût
ru qu'un homme ordinaire, s'il
voit moins préparé ses discours;
pour avoir sur lui tous les avan-
ges, il n'a manqué à *Bossuet* que
e composer avec le même soin.
lais que l'on conçoive tout ce
u'ajoutoient au poids de sa parole
ne figure noble, une voix sonore,
t sur-tout cette action libre &
raie, où le geste, le coup d'œil &
accent dirigés sans contrainte par
e sentiment & la pensée, secon-

» dent l'expreſſion, la répètent, la » multiplient : tel eſt tout le myſtère » de cette action oratoire, ſi puiſſante » ſur la multitude & ſi négligée parmi » nous, qui coûta aux Anciens d'in- » croyables efforts, & dont *Boſſuet* » ſçut donner d'excellentes leçons. » Lors même qu'il employoit ſa mé- » moire, il paroiſſoit ne la point con- » ſulter, & c'eſt-là ce qu'un exercice » aſſidu doit apprendre à l'Orateur; il » en eſt peu qui puiſſent aſpirer à » parler de ſource, mais tous pour- » roient le faire comme s'ils n'avoient » point écrit ». Ce point de diſcuſſion, Monſieur, eſt de ceux dont on peut dire qu'*il y a de grands exemples pour & de bonnes raiſons contre.* On voit dans la lettre de *Fénelon* à l'Académie Françoiſe, que l'Archevêque de Cambrai préféroit de parler d'abondance & ſeulement après avoir médité ſur ſon ſujet. *Boſſuet & Fénelon*, quelles autorités ! Cependant je penſe qu'il n'appartient qu'à des génies de cette trempe de ſuivre cette méthode, & qu'en les imitant, les hommes ordinaires courent grand riſque de tomber

dans la profusion & le galimatias. J'oublois de vous dire qu'en parlant des Oraisons funèbres de l'Evêque de Meaux, M. l'Abbé *Talbert* peint ces chefs-d'œuvre d'une manière ingénieuse, & par un trait sublime tiré de chacun d'eux.

Dans la seconde Partie, l'auteur nous offre *Bossuet* enseignant la science des Rois au fils de *Louis XIV*; il développe le plan de l'éducation dont se servit ce Prélat, qui en rendit compte lui-même au chef de l'Eglise d'une manière si digne de lui. Ensuite il parcourt les ouvrages auxquels cette éducation a donné lieu, le *Traité de la connoissance de Dieu & de soi-même*, un *Abrégé de l'Histoire de France*, la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, production dont l'idée est admirable, mais dont l'exécution est quelquefois foible & commune, quoiqu'en dise M. l'Abbé *Talbert*. Mais un ouvrage sur lequel tous les lecteurs seront d'accord avec lui, ce sont les sublimes *Discours sur l'Histoire Universelle*. » Jusqu'à *Bossuet*, dit-il, on n'avoit » point imaginé qu'un Abrégé fût ca-

» pable d'inſtruire, & que les anna-
» les de tant de ſiècles, reſſerrées dans
» un ſeul volume, puſſent former un
» ouvrage ſçavant & ſublime. Telle
» eſt cependant cette narration ra-
» pide où l'érudition, éclairée par la
» critique, appelle en témoignage
» toutes les Nations en faveur du
» Chriſtianiſme; où l'on voit toutes
» les révolutions attribuées à leur
» vrai principe; le nuage qui couvre
» la main de la Providence, écarté par
» une ſainte audace; Dieu prouvé par
» les reſſorts du monde moral, & les ſe-
» couſſes des Monarchies; la Religion
» qui ſort des Cieux dès la création
» même, couvrant ſa tête divine d'un
» voile qui laiſſe échapper ſa ſplen-
» deur; s'annonçant à la terre par la
» Loi, les Oracles, les triomphes,
» les châtimens du peuple Juif; rap-
» portant à elle-même la chûte des
» Trônes, le bouleverſement des
» Empires; &, après quarante ſiècles
» de préparation & d'attente, ſe re-
» vêtant de toute ſa majeſté pour
» s'élancer de ſon berceau & s'em-
» parer de l'Univers.

» Depuis que l'on retrace l'hiſtoire
» de cette Religion, elle n'avoit point
» encore paru ſi grande. Dans cet in-
» comparable tableau, où tout eſt force
» & lumière, un mot réſout une diffi-
» culté, explique un myſtère, établit
» une maxime. Profond & ſerré comme
» *Tacite*, *Boſſuet* a plus de naturel &
» de clarté; l'enfant le conçoit, & le
» ſçavant l'admire. Je ne ſçais quel
» pouvoir invincible maîtriſe ſon
» lecteur, quel poids réſulte de la
» réunion de ſes preuves, qui, frap-
» pant toutes à la fois, ébranlent,
» terraſſent l'ame la plus rebelle. C'eſt
» en même-temps comme Prince &
» comme Chrétien que ſon Elève eſt
» inſtruit. L'Egypte, la Grèce, l'Italie
» paſſent rapidement ſous ſes yeux,
» en lui laiſſant des idées juſtes de la
» ſolide gloire, de la vraie politique,
» de la ſaine légiſlation, des règles
» du beau dans les Arts, & des prin-
» cipes certains de toute proſpérité.
» Mais, pour lui apprendre en même-
» temps comment il doit apprécier
» tout ce qui nous éblouit ſur la terre

» on lui montre des tombeaux dans » les pyramides, la main de Dieu ſur » toutes les grandeurs, & *les Royaumes qui meurent comme leurs Maîtres.* » Cette ſeconde Partie finit par un parallèle dont l'idée eſt neuve & que vous me ſçaurez gré de vous avoir tranſcrit. » Ici, dit l'Orateur, des » rapports & des contraſtes intéreſſans fixent mes regards ſur les deux » plus célebres Inſtituteurs qui aient » formé les Enfans des Rois. *Boſſuet* » & *Fénelon*, appellés aux mêmes fonctions par leur mérite & dans la vigueur de l'âge, ſecondés par les » *Burrhus* de la Cour, marchent au » même but par des voies différentes, » &, en ſe conformant au caractère de » leurs Elèves, nous dépeignent le » leur. Celui-là, deſcendant rarement » des hauteurs où il aime à planer, » s'efforce d'y élever ſon diſciple & » d'aggrandir ſon ame. Celui-ci, plus » inſinuant, ayant à combattre un naturel difficile, employe plus d'art, » rend l'inſtruction moins directe & » la multiplie ſous plus de formes: » Poëte & Philoſophe, il raſſemble

» dans le *Télémaque* toute la ſcience » des Rois ; & revêtant ſes leçons » d'un coloris enchanteur, enſeigne » par la fiction ce que l'autre s'attache » à enſeigner par l'Hiſtoire. Egale- » ment irréprochables, ils ſont à la » Cour les apôtres de la vérité & de » la vertu ; mais l'un poſſède une ame » plus forte, & l'autre une ame plus » ſenſible. *Boſſuet*, dont le coup d'œil » eſt toujours juſte, cherche le bien » qui eſt praticable ; des vues trop » vaſtes portent *Fénelon* à deſirer le » mieux, & le livrent à l'eſprit de » ſyſtême : mais tous deux éclairent » le monde, lorſqu'ils croient n'inſ- » truire que des enfans ».

Enfin M. l'Abbé *Talbert* nous repréſente *Boſſuet* dans ſes travaux théologiques, & l'illuſtre Prélat n'eſt pas moins grand au milieu de ces diſputes de controverſe. De quelque côté que ſe tournât cet étonnant génie, il y portoit ſa force & ſon élévation. Son *Expoſition de la Doctrine Catholique*, cet ouvrage immortel, approuvé, applaudi par le Clergé de France & par l'Egliſe entière, eſt traduit dans

toutes les langues, & *Turenne* cède à la conviction. *Boſſuet* n'a pas moins d'avantage de vive voix que par écrit. Une femme de qualité, connue par ſon eſprit, mais nourrie dans l'erreur, le met aux priſes avec le plus fameux de ſes miniſtres. *Claude* ſoutient ſa cauſe avec éloquence ; *Boſſuet* fait triompher la ſienne, & la converſion de Madame *de Duras* eſt le prix du vainqueur. » Mais, pour confondre » l'héréſie par un moyen auſſi efficace » que nouveau, il imagine d'en tracer » le portrait, de l'élever aux yeux des » nations, en leur diſant : voilà le » monſtre qui a pu vous ſéduire ! Ce » projet imprévu & terrible, il l'exé- » cute dans ſon *Hiſtoire des Variations*, » chef-d'œuvre conçu par le génie, » exécuté par tous les talens. L'Ora- » teur, l'Hiſtorien, le Sçavant, le » Philoſophe ſe réuniſſent pour conſ- » truire ce monument immortel. » Douze luſtres accumulés ſur la tête » du Pontife, ne lui ôtent rien de ſa » vigueur. C'eſt avec toute l'énergie » de ſes premiers ans qu'il nous pré- » ſente des ſectes nouvelles, formées

» au ſein de l'orgueil, de la révolte,
» de la licence; des Apôtres qui prê-
» chent l'Evangile le glaive à la main
» & le blaſphême à la bouche, qui
» tantôt ſe prêtent aux paſſions des
» Princes, tantôt favoriſent l'indé-
» pendance des peuples, des réfor-
» mateurs ennemis de toute auſtérité,
» qui anéantiſſent la continence & le
» jeûne. Là l'hérétique frémiſſant voit
» expoſer au grand jour le nombre &
» la différence de ſes profeſſions de
» foi, la naiſſance ſucceſſive de ſes
» dogmes, la multiplication des partis
» iſſus les uns des autres, & qui tour
» à tour ſe réuniſſent ou ſe diſent
» anathêmes; les ſéditions condam-
» nées d'abord par les chefs, puis tout
» à coup autoriſées par les Synodes;
» chaque point de notre croyance
» juſtifié par les ſectaires mêmes dont
» l'un admet & prouve ce que l'autre
» rejette & combat; l'inſtabilité de
» tout édifice fondé ſur une baſe mo-
» bile, & l'invariable doctrine de
» notre Egliſe toujours belle & forte
» dans ſon unité qui réſiſte à tant de
» ſecouſſes ».

Dans le même temps on conçut un projet bien digne d'être conduit par l'Evêque de Meaux, & dont la réuſſite auroit mis le comble à ſa gloire. Il s'agiſſoit de la réunion de l'Egliſe Romaine avec celle de la Confeſſion d'Ausbourg. L'Evêque de Neuſtad avoit formé cette entrepriſe ſous les auſpices de l'Empereur *Léopold*, & la Cour de Hanovre y étoit favorable. Elle avoit nommé *Molanus*, Abbé de Lokum, pour traiter avec l'Evêque, & celui-ci en avoit écrit à M. de Meaux, qui, chargé de cette grande négociation, y donna des preuves touchantes de ſa prudence & de ſa droiture. » Déja l'on ſaiſiſſoit les prin-» cipaux moyens de conciliation; » *Boſſuet* qui n'avoit que de grandes » vues, s'attachoit à ſauver le dogme, » & ſe relâchoit ſur quelques points » de diſcipline. Tout promettoit la » concluſion de cet heureux Traité, qui » eût couronné ſi noblement les vaſtes » travaux du Prélat François, lorſ-» que, pour le malheur des Egliſes, » *Leibnitz* eſt aſſocié à *Molanus*. Que » ne peuvent l'ambition & l'orgueil

» ſur les plus fortes têtes ! Loin de » ſeconder ſon Collégue, *Leibnitz* aſ» pire au premier rôle, & ne cherche » qu'à l'écarter. Fier de ſa ſubtilité, » il embarraſſe les queſtions, & ſe » fait un jeu de cette importante » affaire. Sa gloire lui paroît intéreſſée » à faire échouer *Boſſuet*; le goût de » la diſpute eſt ſubſtitué à l'amour de » la vérité, & la chicane au raiſon» nement; le temps ſe conſume en » vain, les circonſtances changent, » & le projet s'évanouit. Eût-on » penſé que ce Sçavant, dévoué à la » Philoſophie, éloigneroit la paix pré» parée par des Théologiens, & que » dans cette négociation ceux-ci ſe» roient les véritables Philoſophes »?

Le morceau le plus difficile de l'éloge de *Fénelon* comme de celui de *Boſſuet* eſt la diſpute ſur le Quiétiſme. On n'aime point à voir l'un de ces deux grands hommes loué aux dépens de l'autre. M. l'Abbé *Talbert* avoue qu'il eſt plus naturel d'être porté pour l'Archevêque de Cambrai; cependant il ſuit la route que ſon ſujet lui indique, & juſtifie pleinement ſon héros

des imputations odieuſes que l'on n'a pas craint de répandre ſur ſon compte. » Téméraires écrivains, qui oſez » flétrir des hommes dont votre en- » cens n'eſt même pas digne, ſur » quelle autorité accuſez-vous le » grand Evêque de Meaux des baſ- » ſeſſes de la jalouſie, des horreurs » de la délation, & d'une hypocriſie » faite pour les *Cromwels*? Quoi! vous » ne diſtinguez point la vivacité & la » noirceur; & en exagérant la ſévé- » rité de *Boſſuet*, vous oubliez que » ſon rival y donna lieu? Et de quel » droit lui imputez-vous, ſans preuves, » & la colère du Monarque, & l'exil » de l'Archevêque, & les empriſon- » nemens de Madame *Guion*? Le mé- » rite manque-t-il donc d'ennemis à » la Cour, & *Fenelon* pouvoit-il ſe » flatter de n'en point avoir? Que dis- » je! en étoit-il de plus redoutables » pour lui que les principes de *Louis* » *XIV*? Penſera-t-on que ce Prince » religieux ne fut pas effrayé lorſqu'il » crut entendre l'Europe Catholique » & la poſtérité lui adreſſer cette » plainte: Tu as confié l'héritier de ta

» couronne à un visionnaire, à un » novateur? Pensera-t-on qu'il ne fut » pas humilié lorsqu'il crut s'être » trompé dans son choix? & ne sait- » on pas que sa religion & sa fierté » n'aimoient point à se faire de sem- » blables reproches? Non, celui-là » n'auroit aucune idée de son caractère » qui s'étonneroit de sa rigueur.

» *Bossuet* étoit-il donc de ces Ecri- » vains qui ne peuvent permettre de » célébrité à personne, & qui se ven- » gent des talens d'autrui en les per- » sécutant? N'avoit-il pas constam- » ment applaudi aux premiers hom- » mes de son siècle, aux *Arnauds*, aux » *Nicoles*, aux *Pascals*, aux *Bourda-* » *loues*? Pouvoit-il assez méconnoître » sa supériorité pour être jaloux de » *Fénelon* qui n'avoit pas encore pu- » blié le *Télémaque*? En vouloit-il à » sa place, à sa faveur? Ah! s'il eût » dit un mot pendant les conférences » d'Issy, il l'eût écarté de l'épiscopat » pour jamais. Et d'ailleurs, accablé » du poids des ans, & comblé de » gloire, pouvoit-il desirer autre » chose que le regne de la vérité »?

L'auteur a même l'adreſſe de faire retomber ſur *Boſſuet* la gloire de la ſoumiſſion de ſon rival. » Effaçons de » notre ſouvenir le ſcandale de cette » diſpute, pour admirer le ſingulier » effet de ce jugement, qui fit triom» pher à la fois, Rome, la Religion, » *Boſſuet* & *Fénelon* lui-même. Elle eſt » conſacrée à jamais dans les faſtes de » l'Egliſe, cette touchante docilité qui » vengea l'Archevêque d'une manière » ſi ſainte, qui changea ſa défaite en » victoire, & la fit preſqu'envier à » ſes adverſaires. En ſouſcrivant à la » cenſure & en la publiant le premier, » il fut ſemblable à la palme qui plie » ſous l'effort de l'orage, qui ſe relève » ſans être briſée, & reparoît avec » toute ſa gloire. Mais cette gloire de » *Fénelon* ne fut-elle pas auſſi celle de » l'Evêque de Meaux? N'étoit-ce pas » lui qui procuroit à la Chaire de » Saint-Pierre l'hommage profond » d'un ſi grand homme? Non, l'Egliſe » Romaine n'oubliera jamais qu'au » milieu des héréſies & des ſchiſmes, » deux Prélats François, les plus cé» lèbres de leur ſiècle, lui rendirent

» un parfait témoignage, l'un par » d'infatigables travaux, l'autre par » une ſoumiſſion ſans exemple. Ils ne » furent pas revêtus cependant de » cette pourpre ſi révérée ; mais ils » n'en avoient pas beſoin ».

En général, Monſieur, j'ai trouvé beaucoup de talent dans ce diſcours ; l'auteur eſt ſouvent digne de louer *Boſſuet*. Mais je ne puis comprendre comment un écrivain ſi capable de ſe diſtinguer par lui-même, qui fait éclater tant de zèle & de reſpect pour la Religion que *Boſſuet* a défendue, & qui paroît admirer les beautés ſimples des ouvrages du dernier ſiècle, s'abaiſſe juſqu'à prendre quelquefois le ſtyle emphatique de nos Philoſophes. Leur goût en littérature n'eſt pas moins dépravé que leur doctrine en morale ; & ſi l'Evêque de Meaux eût vêcu de nos jours, on peut croire hardiment qu'il eût terraſſé leurs opinions & dédaigné leur manière d'écrire. Je le demande à M. l'Abbé *Talbert* lui-même : qu'eſt-ce que c'eſt que la Nature qui dit à *Boſſuet* en le formant : *choiſis ton laurier ou raſſemble-les tous, & donne au*

monde une preuve de mes forces ; & ce nom qui s'avance dans les âges & le tonnerre du ſublime qui gronde ; & l'audace des couleurs ; & ce *rocher qui roule, tombe & bondit par ſa propre maſſe ; & la Religion qui ſe revêt de ſa majeſté pour s'élancer de ſon berceau & s'emparer de l'univers ;* & la mort, qui, dans un catafalque, *écoute* l'Orateur *du haut de ſes trophées ; & les nuances des paſſions qui, réduites ainſi que les couleurs à un nombre borné d'eſpèces primitives, ſe combinent comme elles à l'infini, & donnent ſans ceſſe des réſultats nouveaux ; & l'Evêque de Meaux qui ſort chargé de la ſcience des ſiècles ?* &c. &c. &c. &c. Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce jargon philoſophique ? Il eſt d'autant plus ſingulier dans M. l'Abbé *Talbert*, qu'au fond il ne paroît pas goûter extrêmement les innovations de cette Secte dangereuſe en tout genre. Voici une alluſion facile à ſaiſir & qui ſe trouve à la fin de ſon diſcours. » *Boſſuet*, dit-» il, ne nous enſeignera pas à porter » l'eſprit de ſyſtême dans les matières » de goût ; à fatiguer l'expreſſion & » la penſée pour en tirer des beautés

» nouvelles qui ne ſeront que biſarres :
» à dégrader le diſcours par le faux
» éclat, l'hiſtoire par l'épigramme, le
» raiſonnement par l'audace du ſo-
» phiſme ; mais il élevera nos penſées,
» & ſon langage enhardira le nôtre.
» Nous apprendrons de lui, que l'élo-
» quence puiſe ſes graces dans la
» nature & ſa force dans la vérité ;
» qu'elles ſeules impriment à nos écrits
» ce grand caractère de raiſon & de
» majeſté qui réſiſte au temps, & voit
» mourir la cenſure ; que dans tous
» les genres, l'érudition eſt le fond
» ſolide où le talent doit appliquer ſes
» couleurs pour les rendre durables :
» il nous prouvera, ſur toutes choſes,
» qu'on peut ſe faire un nom célèbre
» en conſacrant ſes veilles à la Reli-
» gion, & qu'il n'eſt rien de ſi grand
» ſur la terre que le génie aſſocié à
» la ſageſſe ».

L'auteur a mis à la fin de cet éloge des notes très-curieuſes. On y apprend une anecdote bien honorable à l'Evêque de Meaux. Au commencement de ſa carrière, il fut Chanoine de Metz ; la dignité de Doyen vient à vaquer ;

Boſſuet alloit être élu : un vieillard à qui il devoit ſon canonicat le pria de lui céder cette place ; *Boſſuet* n'hésita point. Deux ans après le vieillard mourut, & il lui ſuccéda dans cette place, dont il s'étoit rendu ſi digne en la refuſant.

» Rien n'égaloit ſa facilité dans » la compoſition, même avant que » d'en avoir acquis l'habitude. Il n'a- » voit pas encore vingt-cinq ans lorſ- » que M. *de Montauſier* annonça à Ma- » dame *de Rambouillet* qu'elle pouvoit » l'enfermer dans une chambre, ſans » livres, & qu'il y prépareroit ſur le » champ un ſermon qu'il débiteroit. » Elle lui fit ſubir cette épreuve ; il » prêcha ce diſcours à onze heures du » ſoir, en préſence des beaux eſprits » de l'Hôtel de Rambouillet. *Voiture* » diſoit à cette occaſion, qu'il n'avoit » jamais entendu prêcher ni ſi-tôt, » ni ſi tard. Il donna plus d'une fois » ce ſingulier ſpectacle ».....

» Pendant l'éducation du Dauphin, » *Boſſuet* tenoit une eſpèce d'Acadé- » mie. *Péliſſon*, *Fleury*, *Fénelon* y aſ- » ſiſtoient. On y liſoit d'abord des

» ouvrages de toute eſpèce ; mais on » y entreprit enſuite des commen- » taires ſur toute l'Ecriture. *Fleury*, » l'Auteur de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, » tenoit la plume & écrivoit les re- » marques ; *Boſſuet* les revoyoit & les » rédigeoit en particulier ; c'eſt de-là » que nous ſont venus ſes ouvrages ſur » l'Ecriture, que d'autres occupations » ne lui permirent pas d'étendre à la » Bible entière. *Boſſuet* donnoit à dîner » les jours d'aſſemblée ; l'Abbé *de* » *Longuerue* prétend qu'il faiſoit mau- » vaiſe chère, &, que lorſqu'on voyoit » arriver chez M. *de Condom* ſes Aca- » démiciens avec leurs figures de Sça- » vans, on diſoit : *voici les Condomo-* » *phages*. Tandis qu'*Arnaud* admiroit » les remarques de *Boſſuet* ſur l'Ecri- » ture, l'Abbé *de Langeron* & l'Abbé » *de Fleury*, depuis Cardinal, qui » étoient attachés à *Fénelon*, les dé- » priſoient ; mais M. *le Tellier*, Arche- » vêque de Reims, homme d'une » franchiſe dure, leur diſoit : *taiſez-* » *vous, c'eſt notre maître* ».

Je ſuis, &c.

A Paris ce 27 Mai 1773.

LETTRE XV.

Parnaſſe des Dames, Tome ſecond; à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe; un Volume in-8° de 245 pages.

M. *de Sauvigny* a placé à la tête de ce ſecond volume des Réfléxions ſur les progrès & la décadence des Lettres parmi les Romains; il trouve entr'eux & les François cette reſſemblance: que le goût de la Littérature fut introduit chez les deux Peuples par un ſeul homme, à Rome par *Scipion*, en France par *François I*, & qu'il fut également corrompu chez les deux Nations par la Secte des Sophiſtes qui ſe paroient du beau nom de Philoſophes. » Bientôt, dit-il en » parlant de *Sénèque*, il ne fut plus » poſſible de ſe faire un nom dans les » Lettres, qu'en adoptant ſa manière » d'écrire, & ſur-tout ſa façon de pen» ſer. Dès qu'il ſe fut permis de tour» ner

» ner en ridicule la proſe nombreu-
» ſe de *Cicéron* & de parodier les
» vers enchanteurs de *Virgile*, il ſe
» forma une ſecte qui arbora ſes éten-
» dards ſous le titre modeſte de *Philo-*
» *ſophes*, & qui renverſa toutes les
» opinions reçues en matière de Re-
» ligion, de mœurs & de Littérature.»
Jamais rapport ne fut plus frappant : changez les noms, & voilà notre hiſtoire.

Les Dames Romaines mettoient leur plus grande gloire à vivre laborieuſes & retirées. Uniquement occupées du ſoin de leur maiſon, elles prétendoient plus au nom de mères tendres & d'épouſes fidelles, qu'au titre de bel-eſprit. M. *de Sauvigny* ne nous donne qu'une pièce de Poëſie d'une ſeule d'entr'elles, de *Sulpicia*, femme d'un Philoſophe appellé *Calanus*, qui vivoit du temps de l'Empereur *Domitien*. Cet Empereur avoit chaſſé de Rome les faux Philoſophes, ainſi que les Poëtes & les Orateurs qui marchoient ſous leurs enſeignes. *Sulpicia* fit contre cette proſcription une *Satyre à Calliope*, qui eſt aſſez médio-

cre, & dont M. *de Sauvigny* s'eſt donné la peine de faire une traduction en Vers.

L'Editeur franchit un long intervalle, & paſſe aux Dames Françoiſes qui ont cultivé les Lettres. Leur article commence par la Vie de la célèbre *Marguerite*, Reine de Navarre, ſœur de *François I.* Elle n'avoit pas moins de talent pour les affaires politiques que pour la Littérature. *Brantôme* rapporte que le Roi lui renvoyoit ſouvent les Ambaſſadeurs qu'elle ſçavoit entretenir par de beaux diſcours. *Auſſi*, ſuivant cet Auteur, *étoit-elle fort habile à tirer les vers du nez d'eux, dont le Roi diſoit ſouvent qu'elle lui aſſiſtoit très-bien & le déchargeoit de beaucoup.*

Marguerite étoit très-ſenſible au ſort des malheureux perſécutés pour cauſe de Religion; elle employoit preſque tous ſes revenus pour ſubvenir à leurs beſoins, dans le temps même qu'elle donnoit les preuves de Catholiciſme les moins équivoques. Ses ouvrages ont été recueillis de ſon vivant, & publiés deux ans avant ſa mort. Ses *Contes* qu'elle compoſoit dans ſa li-

tière, *en allant par le Pays*, dit le même *Brantôme*, ſont des modèles de naïveté, & ont été ſouvent réimprimés. Pour ſes Poëſies, elles leur ſont très-inférieures. L'Editeur en rapporte quelques-unes. Ce ſont des Cantiques, une eſpèce de Poëme ayant pour titre *les Satyres & les Nymphes de Diane*, & des Drames comme on en faiſoit dans ce temps-là : *la Nativité de Jéſus-Chriſt*, *l'Adoration des Rois*, *les Innocens*, &c.

Après les ouvrages de la Reine de Navarre vient un extrait de la vie de *Louiſe Labbé*, cette Cordière de Lyon, fameuſe par ſes vers & par ſes intrigues galantes. Cette même femme pourroit être comptée parmi les héroïnes de ſon ſiècle. Elle n'avoit pas atteint ſa ſeizième année, quand elle arriva devant Perpignan, dans l'armée du jeune Dauphin de France : ce fut là qu'elle donna des marques de la plus grande valeur, & que le bruit de ſa gloire éclata ſous le nom du *Capitaine Loys*. Douée de la figure & de la voix la plus ſéduiſante, elle excelloit dans la Muſique ; elle ſçavoit le Grec, le

Latin, l'Italien, l'Eſpagnol. A l'armée elle conçut la paſſion la plus vive pour un jeune guerrier dont le nom eſt reſté inconnu; il la ramena à Lyon, & la fit renonçer à la guerre pour ſe livrer à l'amour. Son bonheur fut de courte durée; elle perdit cet amant chéri, & ferma long-temps l'oreille aux preſſantes ſollicitations de ceux qui ſe préſentèrent pour la conſoler. Le triſte état de ſa fortune lui fit enfin donner la préférence à un homme enrichi dans le commerce de cordages. M. *de Sauvigny* juſtifie la belle Cordière de toutes les imputations injurieuſes répandues contr'elle par ſes ennemis, & répétées fidèlement par les Compilateurs. Il prouve très-bien qu'elle a été fidelle à ſon mari qui l'aima toujours tendrement, & diſpoſa de tous ſes biens en ſa faveur, & que, s'il lui arriva d'enlever un amant à une de ſes amies intimes, ce fait eſt poſtérieur à la mort de ſon époux.

Les ouvrages de *Louiſe Labbé*, que M. *de Sauvigny* insère dans ſon *Parnaſſe*, ſont une eſpèce d'allégorie intitulée, *Débat de Folie & d'Amour*,

à laquelle il donne le nom de Comédie de sa propre autorité; (cette Pièce fort connue se trouve dans tous les anciens Recueils) puis des Elégies, des Madrigaux & plusieurs autres Pièces de vers qui se ressentent du temps où elles ont été composées, mais où l'on trouve cependant une imagination vive, de la sensibilité & du talent pour la Poësie. Je n'en rapporterai que la Pièce suivante adressée à son amant, & dont l'idée a été depuis ressassée bien des fois de différentes manières :

Tout aussitôt que je commence à prendre,
Seule en mon lit, le repos desiré,
Mon triste esprit hors de moi retiré
S'en va vers toi incontinent se rendre.
Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré
Que de sanglots ai souvent cui défendre.
O doux sommeil! ô nuit à moi heureuse!
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continués toutes les nuits mon songe;
Et si jamais ma pauvre ame amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,

Faites au moins qu'elle en ait en menſonge.

Un des monumens les plus précieux non-ſeulement de ce Recueil, mais encore de toute notre ancienne Littérature, eſt le petit Poëme en proſe intitulé, *La belle Roſemonde & le preux Chevalier Andro.* Cet ouvrage eſt de *Jeanne Flore ;* M. *de Sauvigny* croit qu'elle vivoit ſous le regne *Louis XII.* La Mythologie y eſt un peu mêlée avec la Féerie & le coſtume des aventures des Chevaliers errans. C'eſt un vieil homme très-laid & très-riche, nommé *Pyralius,* qui renferme la belle & jeune *Roſemonde* ſa femme dans un château, appellé *le Château Jaloux.* Ce Château eſt fortifié par trois Tours, & gardé par trois monſtres horribles, un Géant plus avide de ſang humain qu'un Cyclope, un Lion affamé & un énorme Dragon attachés à deux groſſes chaînes de fer. La Déeſſe *Vénus* envoye ſon fils *Amour*, qui rend le Chevalier *Andro*, jeune & beau Gentilhomme, *enamouré* de la belle *Roſemonde* qu'il voit à ſa fenêtre, & la belle *Roſemonde* pareillement *enamourée* du preux Chevalier *Andro.* L'Amour a pitié de

ces deux amans, & ſe prépare à leur donner prompt ſecours. » Donc va » tôt prendre la ſemblance d'une Da» moiſelle, (les Dieux ſe tranſmuent » en quelconque eſpèce qu'ils veu» lent). Voilà donc qu'Amour ſe fait » Meſſagère, en tel ordre qu'étoient » anciennement les Damoiſelles Meſſa» gères, allans par le Royaume. Jà il » eſt monté ſur un paiſible & bien » allant palefroy, richement enhar» naché de velours bleu, ſemé de » mêmes penſées d'or par-deſſus. Si » vint-il trouver le jeune *Andro* en » ſon hoſtel, & le ſalue prolixement » de part ſa dame *Roſemonde*. O ſieur » *Andro*, vaillant & amoureux Che» valier, dit *Amour!* Madame, qui » eſt ſi malheureuſe que plus ne peut » ſouffrir, m'envoye ici, & vous » mande que ſi on n'a pitié de ſon » infortune, ſa vie aſſés prochaine» ment en douleur & angoiſſe elle » finira. Tous Gentilshommes & Che» valiers doivent ſoutenir les Damoi» ſelles, & aider de tout leur pouvoir. » Les anciens Chevaliers du Roy *Ar*» *tus* mettoient leur vie en abandon

» pour l'amour de leurs belles amies ;
» dont ils ont par après mérité los
» éternel. Mais en quelle entreprinſe
» & douteuſe avanture pleine de pé-
» rils, n'entrèrent pas Meſſire *Lance-*
» *lot*, *Gaulvain*, *Triſtan*, *Méliadus*,
» *Saigremors*, *Caradoſ*, le bon Che-
» valier *Sans Peur*, & autres infinis
» tous Chevaliers de la Table Ronde.
» *Pyritous* ne ſe tranſporta-t-il pas
» juſqu'aux Enfers, pour ſon amie
» ravoir ? Or n'avés, ſieur *Andro*
» affaire au cruel Roi *Pluto*, ains à un
» foible & jà non plus homme vieil-
» lard. Allés & ne craignez que les
» barrières & fortereſſes retarden
» vos forts & puiſſans aſſauts. Allé
» & ſongés que vous avés *Amour* d
» votre côté.

» Ce diſant, *Amour* de ſon haleine
» enflammée excitoit le Chevalier
» *Andro*. Alors lui accrut tant le cou
» rage, qu'il lui ſembloit que déjà i
» avoit le Chaſteau Jaloux conquis, &
» qu'il baiſoit à plein deſir ſa belle
» amie. Si mercia *Amour*, qu'il pen
» ſoit être une Damoiſelle, mille foi
» de la peine priſe & des bonnes nou
» velles. Il lui bailla un riche diaman

» qu'il tira de ſon doigt, pour porter » à ſa Dame, priant le recommander » très-affectueuſement à ſa bonne gra- » ce, & lui dire qu'il étoit ſon hum- » ble Chevalier; qu'elle ſe ſoutint de » bonne eſpérance, & qu'en brief » elle ſeroit délivrée.

» *Amour*, ſans plus là s'arrêter, » deſpart, & fait tant qu'il parvint en » la préſence de la Damoiſelle *Roſe-* » *monde*, laquelle il trouva lors en ſa » garde-robe, où à genoux elle » prioit la Déeſſe *Vénus* la vouloir » regarder en pitié, & la bientôt déli- » vrer des mains de ſon jaloux mary.

» Adoncques fut la Dame toute éper- » due, pour ce que *Amour* jetta grande » lueur par tout le lieu, qui lui esblouit » les yeux. *Roſemonde*, dit-il, Mada- » me *Vénus*, ma mère, & moy, qui » ſuis le puiſſant Dieu d'Amour, pre- » nons pitié de tes langueurs. Les ſa- » crifices ont été de nous agréable- » ment reçus. Mets fin à ton pleur, » car de brief auras la jouiſſance de » ton amy *Andro*, & ton vilain mary » ſera puny ſelon ſes mérites. Adonc » la joie & lieſſe de la jeune Dame fut

» celle d'un pauvre criminel, qui pour » l'ennuy & fâcherie de la prison, les » gros fers aux pieds, s'endort; &, » dormant, songe qu'il est mis à pleine » délivrance: puis il se réjouit outre » mesure, & déjà sentant la douceur » de liberté, se transporte librement » en tous lieux, se fait fête en son » cœur de sa délivrance, ne pouvant » encore assez expliquer par gestes » extérieurs l'extrême liesse qu'il sent.» Le Chevalier députe un Nain à *Pyralius*, & lui écrit une lettre où il lui mande qu'*il veut conquérir la Damoiselle, & que pas ne lui appartient de l'avoir, vû la raison de ses antiques & invalides ans. Pyralius* ne tient aucun compte de la lettre d'*Andro*, qui s'arme de toutes pièces & s'avance vers le *Château Jaloux*. Comme il est en chemin, la Déesse *Vénus* lui apparoît; elle le parfume elle-même d'ambroisie, & il ressent une ardeur qui le rend invincible. Vous ne trouverez dans aucun Poëte une description plus voluptueuse, plus poëtique que celle de l'apparition de *Vénus*. » Jà voici à tra» vers un petit bosquet apparoître la » grande *Vénus*, (les immortels sou-

» vent s'apparoiſſent aux humains)
» montée ſuperbement ſur un chariot,
» lequel elle eut en don de *Vulcan*
» ſon mary, le jour qu'ils furent eſ-
» pouſés enſemble. Les roues étoient
» d'argent adroitement ouvrées. Les
» rayes autant rendoient de lumière
» que ceux de *Phœbé* en l'obſcurité de
» la nuit. Le ſiége de la Déeſſe fut d'or
» fin d'Arabie, où étoient tout à l'en-
» tour des bords enchaſſés, de gros
» rubis, diamans, émeraudes, ſaphirs
» & perles orientales. Au milieu on
» voyoit retracées nombre d'hiſtoires
» amoureuſes que *Pygmalion*, le ſubtil
» Orfévre des Dieux, avoit là dili-
» gemment taillées. Ledit chariot étoit
» traîné par douze blancs cygnes &
» autant de colombelles, ayant autour
» du col chacune un petit cercle d'or,
» où étoient attachés rubans de cou-
» leur bleue céleſte; leſquelles colom-
» bes, deux à deux, s'alloient baiſans
» ſi amoureuſement, que qui les voyoit
» lui étoit force de s'échauffer en
» amour. Beau *Cupidon* étoit le con-
» ducteur du char, & à travers le
» cœur de quiconque il rencontroit,

» deſcochoit ſes violentes ſagettes; à
» ceux-ci pour les faire aimer, & à
» ceux-là fantaſquement pour leur faire
» haïr & fuir l'amour, comme la bre-
» bis craintive & ſimple fuit de nature
» la cruauté du loup. Autour de *Vénus*
» cheminoient, s'entretenant par les
» mains, les trois Graces toutes nues,
» dont la blancheur de leur tendre &
» délicate chair ſurpaſſoit la candeur
» des fleurs de cerifiers récens, &
» faiſoit montrer la clarté du jour pâle
» & cendrée. Elles avoient leurs che-
» veux treſſés à l'antique, en derrière,
» bien mignonement. La grande *Vénus*
» ſéant au char, avoit de côté elle ſa
» délicieuſe fille *Volupté*, & rempliſ-
» ſoit l'air à l'environ d'une céleſte &
» lumineuſe clarté, ſi que l'œil humain,
» aſſés à plein, ne la pouvoit voir ne
» contempler. La vertu de ſa puiſſance
» faiſoit, là où elle paſſoit, germer &
» produire à la terre diverſes eſpèces de
» fleurs. Les animaux ſoudain reſſen-
» toient une vigueur & une gaieté
» nouvelle. Sur les arbres, les petits
» oiſillons vacquoient à ſe carreſſer
» & becqueter plus amoureuſement
» avec leurs compagnes. Bref, au
» paſſer de la Déeſſe, toute la région

» alors fut inacoutumément plus fé-
» conde & plus belle. »

Cependant le Chevalier *Andro* attaque le Château ; il pourfend le Géant juſqu'aux dents, tue le Lion, & contraint le Dragon à s'envoler par les airs. *Pyralius* ſe voyant dans l'impoſſibilité de ſe défendre, s'enfuit par une fauſſe-porte. » La belle *Roſe-*
» *monde* plus joyeuſe qu'on ne ſçau-
» roit dire ; (ainſy qu'eſtoient les
» Matrones & Pucelles Troyennes
» quand elles virent le ſiége des Grecs
» levé de devant leur ville de Troye)
» s'en vint au-devant de ſon bel amy,
» pour lui faire chère belle, comme
» une Déeſſe. Veſtue d'une robe faite
» d'un blanc taffetas armoiſy, dont
» les bords eſtoient de paſſemans d'or,
» par-deſſous elle n'avoit que la dé-
» liée chemiſe qui joignoit à ſa chair
» blanche & ferme ; ſi que quand le
» doux vent zéphirus venoit à entre-
» ſouffler parmi ſes habillemens, or il
» deſmontroit, à qui l'eût pu voir, la
» compoſition de la jambe fine &
» longuette, or de la cuiſſe, or. . . .
» Les cheveux d'elle blonds & eſpais
» eſtoient richement treſſés en lacs
» d'or, en manière de reths, dont les

» nœuds furent de fines perles, saphirs
» & vertes esmeraudes. Outre, par
» dessus son chef, elle portoit un
» chapelet de fleurs, sentant comme
» si ce fût beaume; ce qui lui faisoit
» ressembler à une grande Reine cou-
» ronnée nouvellement, qui entre en
» la chambre du Roy son espoux.

» Las! ne faut demander si le jeune
» amy fut plein de liesse, quant il
» apperçut le simple & repoſé mar-
» cher de sa Dame, qui lui venoit au-
» devant; car qui lui eut donné un
» riche & opulent Royaume, telle
» joie au cœur ne lui eût pû survenir;
» ni du doux parler amoureux, dont
» au saluer l'un & l'autre elle usa.

» A peine fut *Andro* arrivé vers elle,
» que la Dame lui approcha son beau
» visage, & que, l'accolant dans
» ses bras, un savoureux & prolon-
» gé baiser il lui assit sur sa bouche.
» Voici leur apparoir la Dame *Paphos*
» belle & joyeuse, & signifiant quel-
» que prochaine bienheureté. Eux la
» saluèrent les genoux à terre, bien
» aises & ce néanmoins craintifs &
» pleins de je ne sçay quelle amouren-
» se honte. Le fils *Amour* & la Dame
» sa mère, firent soudain dresser une

» couche nuptiale par les trois Gra-
» ces, de laquelle la coiffe fut du
» léger duvet des cignes & pingeons,
» oiſeaux amoureux, eſtant en la tu-
» telle & garde de la Déeſſe. Quant
» la couche fut duement & à diligence
» préparée, la grande *Vénus*, à face
» riante & gracieuſe, dont elle ſeré-
» noit le ciel, prit par les mains l'heu-
» reux *Andro* & la belle ſon amye &
» les mena en cette riche chambre,
» où elle & puis les trois Graces les
» firent coucher. Ce fait, chacun
» d'eux ſe deſpartit. Mais avant ce, la
» bonne Déeſſe leur infundit à tous
» deux dans les moëlles & veines ſa
» céleſte & lépide influence. Adonc-
» ques les deux amans, plus joyeux
» qu'on ne ſçauroit dire, furent un
» peu ſans pouvoir dire un tout ſeul
» mot; comme celui qui ſe remplit
» d'une telle joye au retour inſpéré de
» ſon amye, qu'il en perd la force de
» parler. Seulement *Andro* lui jette les
» bras au col & doucement l'embraſſe,
» & laiſſe couler des larmes qui lui
» venoient de la lieſſe de ſon cœur.

» *Cupidon*, ſans eſtre apperçu, étoit
» à un coin du lit, tenant une petite
» lampe où la flamme pétilloit. Or en

» eſtoit la lumière ſi pure & belle ;
» qu'elle augmentoit la grace & beau-
» té de l'un & de l'autre, & ils eſtoient
» comme qui, par la bonté des hauts
» Dieux, nouvellement a reçu le bé-
» néfice de voir ; il ne ſe peut raſſaſier
» de jetter l'œil ſur la couleur des
» choſes, & ſur la ſtructure & édifice
» de ce beau monde. Les deux yeux
» du Chevalier *Andro* eſtoient détenus
» à conſidérer la parfaite beauté de
» ſon amye. A peine ſçavoit-il s'il
» ſongeoit ou s'il voyoit en effet choſe
» céleſte ou humaine. Il conſidéroit
» la grandeur de ſon clair front bien
» arrondy, les ſourcils noirciſſans faits
» en manière de l'arc d'amour, la
» fraîche couleur & le beau tein de
» ſa face, la rondité de ſes joues ver-
» meilles, la petiteſſe de ſa riante
» bouche, avec l'élévation des lèvres
» coralines & ſi bien jointes qu'elles
» ſembloient à tous coups ſémondre
» un ſuave & amoureux baiſer. Je me
» tais ici de vous raconter plus avant
» quel charme enmielleur il trouvoit
» au foſſelet menton, &c. » Enfin la
belle *Roſemonde* & le preux Chevalier
ſont unis par l'amour, & le vilain
Pyralius ſe pend de déſeſpoir. Ce

petit ouvrage doit vous paroître, comme à moi, un morceau délicieux par la naïveté du ſtyle & la fraîcheur des images. Je vous invite à le lire en entier; il eſt écrit d'un bout à l'autre comme ce que je viens de vous rapporter.

A la ſuite de ce Poëme, M. *de Sauvigny* a recueilli des Poëſies charmantes d'une certaine Demoiſelle qu'il déſigne ſous le nom de *belle & vertueuſe Damoiſelle L. D. P. P. morte à dix-huit ans.* La Chanſon ſuivante m'a ſemblé auſſi agréable en vers que le Conte de *Roſemonde* l'eſt en proſe.

La Nouvellete.

Il eſt certain qu'un jour de l'autre mois;
M'eſt advenu très-merveilleuſe choſe;
Toute ſeulette étois au fond du bois;
Vint mon ami, plus beau que n'eſt la roſe;
Il me baiſa, d'un baiſer ſage & doux,
Et puis après il me fit choſe amère,
Si que je dis, avec un grand courroux;
Tenés-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il eſt certain qu'il devint tout tranſi,
Voyant courir larmes ſur mon viſage.
A jointes mains il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins ſauvage.
Quand il me vit que je parlois ſi doux;
L'ami s'y prit de tant belle manière,

Que je lui dis, ſans avoir de courroux ;
Tenés-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il eſt certain que lors il m'arriva
Choſe nouvelle, à quoi n'étois pas faite ;
Et quaſi morte un baiſer m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette ;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil ſi doux,
Que remourus, tant il me fit grand'chère.
Enfin beſoin ne fut d'être en courroux,
Il devint coi, ſans qu'appellai ma mère.

Je ne ſçais, Monſieur, ſi vous ſerez de mon avis ; mais je préférerois ſans héſiter trois couplets tels que ceux que vous venez de lire à tous les efforts de bel-eſprit dont nos rimailleurs Philoſophes nous aſſomment ſi gravement depuis quelques années. On eſt fâché que l'auteur de ce Recueil ne nous donne pas plus de lumières ſur cette *belle & vertueuſe Damoiſelle de dix-huit ans* ; il auroit dû nous dire au moins où il a pris cette jolie Chanſon, & dans quel temps elle a été faite ; il me paroît certain que ce n'eſt pas dans le dix-huitième ſiècle ; mais nous avons en revanche les beaux Drames larmoyans & les divines Ariettes de l'Opéra-Comique.

Ce Volume finit par une eſquiſſe légère *ſur les premiers progrès de la Poëſie Italienne*, & par des Poëſies de douze ou treize Dames Italiennes, leſquelles Poëſies, pour la plupart, n'ont rien de fort remarquable.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Mai 1773.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIEME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.

TONI ET CLAIRETTE, *par M. de la Dixmerie.* Page 3

DISCOURS *sur l'indécence & le danger de la raillerie en matière sérieuse, & principalement en matière de Religion; par M. Vasse Curé de Norolles, ci-devant Vicaire d'Hermival, Diocèse de Lisieux.* 16

DICTIONNAIRE *pour l'intelligence des Auteurs Classiques Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, &c; par M. Sabathier Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire Perpétuel de l'Académie de la même Ville.* 24

ETRENNES DU PARNASSE, *Poëſies Françoiſes.* 42

HISTOIRE *Sommaire de la Ville de Bayeux, &c; par M. Béziers Chanoine du Saint-Sépulcre, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caen.* 56

LES PRÉSENS DU BERGER. LES SERMENS DU BERGER; *deux Eſtampes.* 70

L'ASSEMBLÉE, *Comédie en un Acte & en vers, avec l'Apothéoſe de Molière, Ballet Héroïque; par M. l'Abbé de Schoſne, de l'Académie Royale de Niſmes & de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens.* 73

RÉFLÉXIONS *ſur les Comètes qui peuvent approcher de la Terre; par M. de la Lande.* 85

LE PETIT ROLAND, *Poëme Burleſque Italien; par Théophie Folengo.* 95

L'ART DU PEINTRE, DOREUR VERNISSEUR, *Ouvrage utile aux Artiſtes & aux Amateurs qui veulent entreprendre de peindre, dorer & ver*

nir toutes sortes de sujets en bâtimens, meubles, bijoux, équipages, &c ; par M. Watin, Peintre, Doreur, Vernisseur, &c. 114

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR *sur les Mœurs de ce siècle, ou Lettres du Marquis de Murein au Commandeur de Saint-Brice.* 121

PRIX *proposés par l'Académie de l'Immaculée Conception.* 134

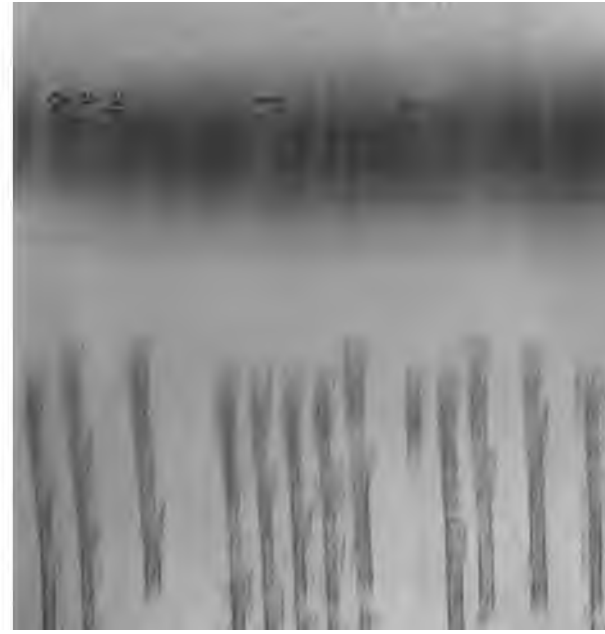
BANDAGES *d'une nouvelle invention ; par M. Inville, Chirurgien Herniaire.* 135

LETTRE *à l'Auteur de ces Feuilles sur deux erreurs de l'Histoire de Henri IV par M. de Bury.* 137

LE MAUSOLÉE DU MARÉCHAL DE SAXE ; *Gravûre.* 139

LA CHASSE AUX TIGRES ; *Estampe.* 142

LA CENTÉNAIRE DE MOLIÈRE, *Comédie en un Acte en vers & en prose ; par M. Artaud.* 145



ANECDOTES *Eſpagnoles & Portugaiſes.* 188

CLÉMENCE D'ENTRAGUES, *ou le Siége d'Aubigny, Anecdote Françoiſe; par M. d'Uſſieux.* 203

TROISIÈME LETTRE A M. DE VOLTAIRE, *par M. Clément* 217

LES ANNALES DE LA BIENFAISANCE, *ou les Hommes rappellés à la Bienfaiſance par les exemples des Anciens & Modernes, &c.* 235

LES BIBLIOTHÈQUES FRANÇOISES *de la Croix du Maine & de du Verdier Sieur de Vauprivas; nouvelle édition, &c; par M. Rigoley de Juvigny, Conſeiller Honoraire au Parlement de Metz: Tome Quatrième.* 241

LYDIA, *ou Mémoires de Mylord D*** imités de l'Anglois; par M. de la Place.* 257

LES QUATRE PARTIES DU JOUR, *Poëme en vers libres, imité de l'Allemand de M. Zacharie, par M. l'Abbé Aleaume.* 262

MORT DE M. DESFORGES MAILLARD. 271

TABLEAU *du Syſtême du Monde ſelon Copernic, &c; par M. Maclot Profeſſeur de Coſmographie, &c.* 280

AVIS TYPOGRAPHIQUE. 289

FABLES NOUVELLES, *dédiées à MADAME LA DAUPHINE; par M. Imbert.* 289

ÉLOGE HISTORIQUE *de Jacques-Benigne Boſſuet Evêque de Meaux, Précepteur du Dauphin, &c; par M. Talbert, Chanoine de l'illuſtre Egliſe Métropolitaine de Beſançon, &c.* 310

PARNASSE DES DAMES. 336

Fin de la Table des Matières du troiſième Volume de l'Année Littéraire 1773.

L'ANNEE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXIII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Aménités Littéraires, & Recueil d'Anecdotes; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny; 2 Volumes in-8°. d'environ 340 pages chacun.

ON ne ſçait plus, Monſieur, quels titres donner aux nouvelles compilations qui ſe multiplient de jour en jour. L'auteur de ce Recueil paroît avoir été long-temps embarraſſé pour choiſir un frontiſpice à ſon ouvrage; il a fini par en mettre un vague & recherché: *Aménités Littéraires!* Je défierois de deviner ce que cela ſignifie. Ouvrez le Livre, & vous trouverez que c'eſt une eſpèce de ſalmi

d'anecdotes, de petits Contes en proſe de lambeaux de Morale, de bon mots, de coutumes & uſages, &c le tout très-amuſant par la diverſit qui y regne & par la ſingularité d'un infinité de traits que bien des gen ignorent. L'auteur juſtifie le genre d ſon Recueil par une raiſon ſans re plique. Le Public accueille favorable ment les anecdotes ; on ne ſçauroi donc lui en donner trop : *ſi un Liv ſe débite*, continue-t-il, *c'eſt qu'il f fait goûter, &, s'il ſe fait goûter, c'e qu'il a toute la perfection qui convien à ſon ſiècle.* Je ne doute point, Mon ſieur, que les *Aménités Littéraire* n'ayent ce genre de perfection. Le lecteurs frivoles y trouveront leu compte ; des morceaux détachés, tan tôt de quelques lignes, tantôt d'un ou deux pages, ſont tout-à-fait com modes pour ceux à qui une lectur ſuivie paroît une occupation fatiguan te. Ceux qui aiment l'inſtruction n doivent pas non plus dédaigner ce deux Volumes ; ils y liront beaucou de particularités qui peignent ſouven mieux les hommes que les grand

évènemens ; ils y trouveront auſſi l'explication de certaines coutumes, qui au premier coup-d'œil ne paroiſſent que bizarres. » On ſçait, par exemple, » que, tous les ans, le Doge, accompagné des Sénateurs & dans la plus » grande pompe, monte ſur le Bucentaure, & épouſe la mer. Ceux qui » ne connoiſſent pas la ſageſſe des » loix Vénitiennes, & qui ne jugent » des inſtitutions que par ce qui les » frappe, regardent cette cérémonie » comme une vanité & une extravagance indécente ; ils penſent que les » Vénitiens ne ſolemniſent cette fête » que parce qu'ils ſe croient maîtres » de la mer ; ils comparent le Doge à » ce Roi de Perſe qui fit battre de » verges le Pont-Euxin qui ne lui » avoit pas été favorable. Le mariage » du Doge avec la mer renferme des » vues plus nobles. La mer eſt le ſymbole de la République ; il épouſe » l'une ſans pouvoir la poſſéder ; il eſt » à la tête de l'autre ſans avoir droit » à la puiſſance ſouveraine. Il eſt le » premier Magiſtrat, mais il n'eſt pas » le maître. On ne veut pas qu'il le

» devienne ; & on met, entr'autres » barrières à ſa domination, une cou- » tume qui l'avertit qu'il n'a pas plus » d'autorité ſur la République qu'il » gouverne avec le Sénat, que ſur la » mer, malgré le mariage qu'il eſt » obligé de célébrer avec elle. »

Croiriez-vous, Monſieur, qu'autrefois les mulets & les chevaux blancs paſſoient parmi les Princes pour une marque de ſouveraineté ? Ce préjugé ſubſiſte encore à Siam & à la Cochinchine. Il y a même un Roi dans ces cantons que l'on nomme *Roi de l'Eléphant Blanc.* » Selon *Hérodote*, les » Ciliciens étoient obligés de donner » tous les ans à *Darius* Roi de Perſe, » trois cens ſoixante chevaux blancs. » *Denys*, Tyran de Syracuſe, dit *Tite-* » *Live*, ſortoit de ſon palais ſur un » char attelé de quatre chevaux blancs, » & fut imité en cela par *Hiéronymus*, » un de ſes ſucceſſeurs. *Néron* entra » dans Naples ſur un char traîné par » quatre chevaux blancs, dit *Suétone.* » Pluſieurs Papes ont pris l'uſage des » chevaux blancs comme un ſigne de » ſouveraineté, & ont accordé le

» même uſage à certains Evêques.
» Quand *Charles IV*, Empereur, vint
» voir ſon couſin *Charles V*, dit *le*
» *Sage*, Roi de France, ce Prince, de
» peur que l'Empereur n'entrât dans
» Paris comme dans une ville de ſon
» Empire, lui envoya un cheval noir,
» & un autre de même couleur à ſon
» fils *Venceſlas*; & pour lui, il monta
» ſur un cheval blanc; il entra ainſi
» au milieu des deux dans Paris,
» comme en étant unique Souverain.
» Cela n'empêchoit pas que les Sujets
» des Rois & des Empereurs, qui ne
» pouvoient pas leur diſputer la Sou-
» veraineté, ne ſe ſerviſſent auſſi de
» chevaux blancs. »

Voici un trait qui caractériſe bien la ſuperſtition Italienne. » Un Gentil-
» homme fort pauvre, étant allé à
» l'égliſe de l'Annonciade de Floren-
» ce, pour implorer le ſecours de la
» Vierge, entendit deux Aveugles qui
» mendioient à la porte de cette Egliſe,
» dont l'un ſe vantoit qu'outre l'argent
» monnoyé qu'il avoit chez lui, il avoit
» deux cens piſtoles d'or couſues au
» fond de ſon chapeau: l'autre dit

» qu'il en avoit cinq cens. Le Gentil-
» homme crut être inſpiré de la Vier-
» ge dont il imploroit l'aſſiſtance dans
» ſa néceſſité ; il leur enleva les deux
» chapeaux, & ſe retira fort content
» de ſa dévotion. »

La bienfaiſance eſt une vertu plus commune que le chagrin de certains cenſeurs ne voudroit nous le faire croire ; mais ce qu'il y a de vraîment rare, c'eſt l'art d'obliger avec délicateſſe & de manière à ne pas humilier celui qu'on oblige. Un Comédien Anglois en a donné une belle leçon dans l'anecdote ſuivante. » *Tompſon*, auteur du Poëme des *Saiſons*, » n'a pas joui tout d'un coup d'une » fortune égale à ſon mérite & à ſa » réputation. Dans le temps même » que ſes ouvrages avoient la plus » grande vogue, il étoit réduit aux » extrêmités les plus déſagréables ; il » avoit été forcé de faire beaucoup » de dettes. Un de ſes créanciers, im- » médiatement après la publication du » Poëme des *Saiſons*, le fit arrêter, » dans l'eſpérance d'être bientôt payé » par l'Imprimeur. M. *Quin*, Comé-

» dien, apprit le malheur de *Tompſon*;
» il ne le connoiſſoit que par ſon Poë-
» me; &, ne ſe bornant pas à le plain-
» dre, comme une infinité de gens
» riches & en état de le ſecourir, il
» ſe rendit chez le Bailli où *Tompſon*
» avoit été conduit. Il obtint facile-
» ment la permiſſion de le voir:
» Monſieur, lui dit-il, je ne crois pas
» avoir l'honneur d'être connu de
» vous; mais mon nom eſt *Quin*.
» *Tompſon* lui répondit que, quoiqu'il
» ne le connût pas perſonnellement,
» ſon nom & ſon mérite ne lui étoient
» point étrangers. *Quin* le pria de
» ſouper avec lui, & de ne pas trou-
» ver mauvais qu'il eût fait apporter
» quelques plats. Le repas fut gai.
» Lorſque le deſſert fut arrivé: par-
» lons d'affaires à préſent, lui dit
» *Quin*; en voici le moment. Vous
» êtes mon créancier, M. *Tompſon*;
» je vous dois cent livres ſterlings,
» & je viens vous les payer. *Tompſon*
» prit un air grave, & ſe plaignit de
» ce qu'on abuſoit de ſon infortune
» pour venir l'inſulter. Je veux être
» confondu, reprit le Comédien, ſi

» c'eſt là mon intention ; voilà un
» billet de banque qui vous prouvera
» ma ſincérité. A l'égard de la dette
» que j'acquitte, voici comment elle
» a été contractée. J'ai lû l'autre jour
» votre Poëme des *Saiſons* ; le plaiſir
» qu'il m'a fait méritoit ma reconnoiſ-
» ſance ; il m'eſt venu dans l'idée que,
» puiſque j'avois quelques biens dans
» le monde, je devois faire mon teſ-
» tament, & laiſſer de petits legs à
» ceux à qui j'avois des obligations :
» j'ai en conſéquence légué cent liv.
» ſterlings à l'auteur du Poëme des
» *Saiſons*. Ce matin j'ai entendu dire
» que vous êtiez dans cette maiſon,
» & j'ai imaginé que je pouvois auſſi-
» bien me donner le plaiſir de vous
» payer mon legs pendant qu'il vous
» ſeroit utile, que de laiſſer ce ſoin à
» mon exécuteur teſtamentaire, qui
» n'auroit peut-être l'occaſion de s'en
» acquitter que lorſque vous n'en au-
» riez plus beſoin. Un préſent fait de
» cette manière & dans une pareille
» circonſtance, ne pouvoit manquer
» d'être accepté, & il le fut avec
» beaucoup de reconnoiſſance. »

Quelquefois l'auteur de ces *Amènités* discute des questions très-sérieuses. Dans un endroit il cherche l'utilité du flux & du reflux de la mer. Il trouve que, si l'eau étoit sans mouvement, elle viendroit à se corrompre & à infecter l'air ; qu'à l'aide du flux & du reflux, les poissons peuvent se transporter par-tout, & que ce mouvement des eaux aide aussi les vaisseaux à entrer dans les ports & à en sortir facilement & en toute sûreté. Ailleurs il examine si la Grande-Bretagne n'étoit pas autrefois attachée au Continent. » M. *Musgrave* fait voir, après » ses observations sur la largeur & la » profondeur de la mer Britannique, » & après avoir consulté les Tables de » M. *Halley*, qu'il y a une grande hau- » teur de terre dans le détroit, & que, » comme elle n'est pas aujourd'hui fort » au-dessous de la surface de la mer, » par conséquent elle étoit autrefois » au-dessus, & formoit pour lors un » isthme. Cet isthme peut avoir été » percé par le flux de la mer, accom- » pagné d'un vent très-violent. On » sçait que le vent d'ouest souffle en

» Angleterre plus de la moitié de » l'année, & qu'il eſt quelquefois ſi » impétueux, que, lorſqu'il ſe trouve » joint à la marée, la Saverne s'enfle » prodigieuſement. On peut donc » croire, avec aſſez de vraiſemblance, » que ce vent, ou quelqu'autre, pouſ- » ſant les eaux de la mer Britannique » avec une très-grande violence con- » tre l'iſthme, en enleva d'abord la » ſurface, & que le reſte a été enlevé, » avec le temps, par le flux & le re- » flux..... Voici encore une raiſon » qui pourroit confirmer ce ſentiment. » On a obſervé que les rochers que » l'on voit des deux côtés du détroit » pendant l'eſpace de ſix milles, ſont » compoſés de la même matière, ſça- » voir de chaux & de pierres à feu : » on peut en conclure qu'il y avoit au- » trefois entre ces rochers un iſthme, » dont le terrein étoit tout-à-fait » ſemblable, & que la violence des » flots a rompu cet iſthme. »

Une des hiſtoires les plus extraordinaires de ce Recueil, eſt celle qu'on y rapporte d'après un Journal Anglois, & qui eſt vérifiée, dit-on, au-

tant qu'un fait peut l'être. » A Bag-
» borough, petite ville de Sommer-
» setshire, on enterra une Dame âgée
» de quatre-vingt-trois ans, qui, de
» dessein formé, par haine pour notre
» sèxe, & pour imposer silence à la
» calomnie qui accuse les femmes
» d'un penchant violent pour les hom-
» mes, avoit pris le parti de passer
» sa vie dans le célibat. Elle se nom-
» moit *Jeanne Keene;* aimable d'ail-
» leurs, douce, complaisante à l'égard
» des hommes mariés, mais de l'hu-
» meur la plus farouche du monde
» avec les jeunes hommes, sur-tout
» avec ceux qu'elle soupçonnoit d'en
» vouloir à sa liberté, elle les évitoit
» & prenoit la fuite dès qu'elle en ap-
» percevoit un. Par son testament,
» elle a laissé tout son bien, qui étoit
» considérable, à ses nièces & à ses
» cousines, à l'exclusion entière de
» tous ses parens d'un autre sèxe. Elle
» avoit légué cent livres sterlings à
» quatre hommes de l'âge de quarante
» ans, quels qu'ils fussent, pour por-
» ter son corps à la sépulture, mais à
» condition qu'ils assuraſſent avec

» ſerment qu'ils n'avoient jamais eu
» de commerce avec aucune femme.
» Il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait
» pu remplir cette condition; de ſorte
» que ſon cercueil a été porté par des
» filles. On dit que le motif d'une diſ-
» poſition ſi bizarre étoit de faire voir
» aux hommes que la diſproportion
» du penchant des deux sèxes aux plai-
» ſirs de l'amour eſt, pour le moins,
» comme de quarante à quatre-vingt-
» trois. Par un autre article, elle or-
» donnoit qu'on ne chantât que des
» hymnes de joie à ſes funérailles,
» qu'on fît un feſtin à tous ceux qui
» s'y trouveroient, & que ſix filles
» vierges danſaſſent ſur ſa foſſe, auſſi-
» tôt qu'elle ſeroit fermée. Vierges
» ou non, ſix filles de quinze ans, qui
» paſsèrent pour telles, y danſèrent;
» & l'on aſſure que, de plus de deux
» mille perſonnes qui aſſiſtèrent à cette
» cérémonie, il n'y en eut pas une
» ſeule qui ne fût ivre au retour. »

J'ai lu encore avec plaiſir l'anecdote ſuivante où l'on voit un riche habitant des environs de Cambridge puni de l'horrible habitude qu'il avoit de

jurer à chaque mot. Un jour ayant rencontré ſur ſes terres un homme qui avoit un fuſil, » il ſe jetta ſur » lui avec emportement & le conduiſit chez le Juge de Paix, qui condamna le coupable en l'amende » portée par la loi, & qui eſt de cinq » livres ſterlings. L'amende payée, » l'accuſé, qui s'étoit laiſſé conduire » ſans réſiſtance, & qui avoit écouté » en ſilence les reproches de ſon accuſateur & la ſentence du Juge, » pria ce dernier de l'entendre. Je ne » me plains point, dit-il, de votre » jugement, il eſt conforme à la loi; » mais la conduite violente de mon » accuſateur me force à devenir ſon » délateur. J'affirme par ſerment que, » lorſqu'il m'a arrêté, il a proféré » quarante juremens. L'amende, pour » un homme vivant noblement, eſt de » cinq ſchellings par jurement. Le » Juge condamna le Bourgeois de » Cambridge à payer deux cens ſchellings, c'eſt-à-dire, dix livres ſterlings, dont moitié au profit des » pauvres de la paroiſſe, & moitié au » dénonciateur, qui reprit l'argent

» qu'il avoit donné, & retourna tranquillement chez lui. »

Les bouffonneries que nos anciens Prédicateurs ſe permettoient ſeroient incroyables, ſi elles n'étoient pas conſtatées. Un de ces Prédicateurs prit pour texte d'un ſermon pour le jour de l'Aſſomption ces paroles du Prophète *Jérémie*. » *Ah! ah! ah!* & enſuite il s'écria : Telles ſont les paroles, Chrétiens, mes Frères, que » *Marie* entendit aujourd'hui dans le » Ciel, lorſqu'elle y parut habillée, » depuis la tête juſqu'aux pieds, de » toutes les vertus & de toutes les » graces dont la Puiſſance Divine peut » enrichir une ame d'un ordre tout » ſingulier. *Ah! ah! ah!* Le Père » Eternel lui dit: *Ah!* bon jour, ma » fille. Jeſus-Chriſt lui dit: *Ah!* bon » jour, ma mère. Le Saint Eſprit lui » dit: *Ah!* bon jour, mon épouſe. » *Ah! Ah! Ah!* feront les trois parties de ce Diſcours. »

On ne peut ſe rappeller ſans étonnement l'excès où les Hollandois, & après eux les François, ont porté la paſſion des fleurs. » En 1636, à Har-

» lem, une fleur, à laquelle on avoit
» donné le beau nom de *Semper Auguſ-*
» *tus*, fut vendue quatre mille ſix cens
» florins en argent, & l'acheteur donna
» de ſurplus un beau carroſſe neuf &
» deux chevaux de prix avec leurs
» harnois. Un autre paya la valeur de
» treize mille florins pour une fleur
» du même genre. Un autre céda
» douze arpens de terre pour un oi-
» gnon de tulipe. Un autre retira en
» quatre mois ſoixante mille florins
» du loyer d'un jardin par la quantité
» de fleurs qu'il y avoit plantées. Les
» choſes allèrent ſi loin, que, dans
» l'eſpace de trois années, le trafic des
» fleurs, en une ſeule ville de Hol-
» lande, montoit à dix millions, &
» que l'Etat fut obligé de réprimer,
» par un placard, ce pernicieux
» & infidèle commerce. Cette Or-
» donnance renverſa la fortune &
» les eſpérances des vendeurs,
» dont la plûpart étoient des ou-
» vriers du dernier ordre, qui,
» attirés par l'idée flatteuſe d'un gain
» conſidérable, avoient quitté leurs
» boutiques pour des jardins, & fon-

» doient déja ſur leurs profits une » dépenſe fort au-deſſus de leur con- » dition. »

L'auteur de ce Recueil juſtifie la propreté minucieuſe des mêmes Hollandois, en obſervant que, dans un climat ſi humide, tous les uſtenſiles de ménage ſe rouilleroient promptement ſi l'on n'avoit ſoin de les eſſuyer & de les frotter ſans ceſſe. Il rapporte en même-temps une hiſtoriette très-divertiſſante relativement à cette propreté quelquefois exceſſive. Elle eſt arrivée au Roi de Pruſſe actuellement regnant. » Ce Prince étant allé à » Amſterdam où il demeura quelques » jours *incognito*, voulut aller parler » lui-même à un Banquier qui devoit » lui compter une ſomme conſidérable. » Celui-ci ne ſe trouva pas à la mai- » ſon lorſque le Prince y vint. Il fut » obligé de s'adreſſer à ſon épouſe, à » qui il ne ſe fit pas connoître. Elle » dit au Roi que ſon mari ne tarde- » roit pas à revenir, & que, s'il vou- » loit, il pourroit l'attendre dans une » chambre dont elle alloit lui ouvrir » la porte. Le Prince y conſentit;

» mais il ne s'attendoit pas au compli-
» ment qu'on devoit lui faire. La fem-
» me qui le conduiſoit le pria poliment
» de vouloir quitter ſes ſouliers : il
» eut beau les eſſuyer ſur la natte qui
» étoit à l'entrée de la porte, il fallut
» qu'il fît la cérémonie qui venoit de
» lui être preſcrite. Sa conductrice ne
» lui fit pas la grace de lui tenir com-
» pagnie ; elle ſe retira en le laiſſant
» dans le ſanctuaire qu'elle venoit de
» lui ouvrir. Son mari arriva peu de
» momens après. Quel ſujet d'étonne-
» mens pour lui de voir ce Prince chez
» lui ! Mais il tomba de ſon haut, lorſ-
» qu'il le vit ſans ſouliers : il ſe jetta
» à ſes pieds, & lui demanda pardon
» pour ſa femme. Mais, Sire, lui dit-il,
» d'où vient eſt-ce que Votre Majeſté
» ne s'eſt pas fait connoître ? — Me
» faire connoître, lui répondit le Roi !
» Oh ! je m'en ſerois bien gardé ; car
» j'aurois eu beau m'annoncer, mon
» titre de Roi de Pruſſe ne m'auroit
» pas valu d'être délivré de la petite
» cérémonie que l'on a exigée de moi.
» Et effectivement ce Prince ne ſe
» trompoit pas. La femme du Ban-

» quier fut appellée : Qu'avez-vous » fait, lui dit ſon époux en lui mon- » trant le Roi ; jettez-vous vîte aux » pieds de Sa Majeſté, pour lui » demander pardon de votre im- » politeſſe. — Oh ! ma foi, reprit » cette femme, il n'y a ni Roi ni » Reine qui y tienne ; je me déchauſſe » bien, moi, à qui appartient cette » chambre. — Vous avez raiſon, » Madame, lui répondit le Prince ; » &, ſe tournant enſuite du côté du » Banquier : eh bien, Monſieur, lui » dit-il, ne ſçavois-je pas bien que » ce n'étoit qu'en obéiſſant & en ca- » chant mon rang, que je pouvois épar- » gner un affront au Roi de Pruſſe. »

Il y a dans ces deux Volumes quelques reparties Gaſcones, mais en petit nombre, & l'on doit ſçavoir gré au rédacteur de nous avoir épargné la répétition de ces ſortes de ſaillies, dont la plupart ne ſont par ordinairement fort relevées, & qui ne ſont pas toutes également piquantes. Le tour ſuivant eſt un des plus plaiſans qui ayent été imaginés dans toute la Gaſcogne. » Un homme de cette pro-

» vince qui ne ſçavoit où aller dîner,
» apprit qu'un bourgeois marioit ſa
» fille, & la dotoit de cent mille livres.
» Il s'aviſa, le jour où l'on donnoit le
» repas du contrat, d'aller à l'heure
» du dîner demander ce bourgeois
» qu'il ne connoiſſoit pas, & de lui
» dire: Monſieur, j'ai une propoſition
» à vous faire qui vous vaudra cin-
» quante mille livres, mais il faut du
» temps pour vous l'expliquer. Le
» bourgeois lui dit: nous allons dîner,
» vous ſerez des nôtres; après le re-
» pas je vous donnerai audience.
» C'eſt ce que demandoit le Gaſcon.
» Quand on eut quitté la table, le
» bourgeois le conduiſit dans ſon ca-
» binet, & l'invita à s'expliquer.
» Monſieur, lui dit le Gaſcon, vous
» mariez votre fille, & vous donnez à
» l'époux pour dot cent mille livres.
» Donnez-la moi: je me contenterai
» de la moitié de cette ſomme; &
» par conſéquent vous y gagnerez
» cinquante mille livres. Le bourgeois
» ne jugea pas à propos de faire ce
» gain là; &, après avoir remercié
» le trop officieux Gaſcon de ſon
» conſeil, il le congédia.

Parmi ces anecdotes, il en eſt qui préſentent des exemples utiles. Celle que vous allez lire peut ſervir de leçon aux pères trop indulgens dans l'éducation de leurs enfans. Une femme d'eſprit avoit un fils, & craignoit ſi fort de le rendre malade en le contrediſant, qu'il étoit devenu un petit tyran, & entroit en fureur à la moindre réſiſtance qu'on oſoit faire à ſes volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ſes parens, ſes amis, lui repréſentoient qu'elle perdoit ce fils chéri; tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans ſa chambre, elle entendit ſon fils qui pleuroit dans la cour; il s'égratignoit le viſage, de rage, parce qu'un domeſtique lui refuſoit une choſe qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il demande! Obéiſſez-lui tout-à-l'heure. — Par ma foi, Madame, répondit le valet, il pourroit crier juſqu'à demain qu'il ne l'auroit pas. A ces mots, la dame devient furieuſe, &, prête à tomber en convulſions, elle court; &, paſ-

» ſant dans une ſalle où étoit ſon mari » avec quelques-uns de ſes amis, elle » le prie de la ſuivre, & de mettre » dehors l'impudent qui lui réſiſte. Le » mari, qui étoit auſſi foible pour ſa » femme qu'elle l'étoit pour ſon fils, » la ſuit en levant les épaules, & la » compagnie ſe mit à la fenêtre, pour » voir de quoi il étoit queſtion. Inſo- » ſolent, dit-il au valet, comment » avez-vous la hardieſſe de déſobéir à » Madame, en refuſant à l'enfant ce » qu'il vous demande? — En vérité, » Monſieur, dit le valet, Madame n'a » qu'à le lui donner elle-même: il y a » un quart d'heure qu'il a vu la Lune » dans un ſceau d'eau, & il veut que » je la lui donne. A ces paroles, le » mari & toute la compagnie ne pu- » rent retenir de grands éclats de rire. » La dame elle-même, malgré ſa co- » lère, ne put s'empêcher de rire auſſi, » & enſuite elle fut ſi honteuſe de » cette ſcène, qu'elle ſe corrigea. »

On cite dans cette compilation amuſante des particularités inexplicables d'un Somnambule. » M. l'Archevêque » de Bourdeaux a raconté lui-même

» à l'auteur de cet article, qu'étant
» au Séminaire, il avoit connu un
» jeune Eccléſiaſtique ſomnambule.
» Curieux de connoître la nature de
» cette maladie, il alloit tous les ſoirs
» dans ſa chambre dès qu'il étoit en-
» dormi. Il vit, entr'autres choſes,
» que cet Eccléſiaſtique ſe levoit,
» prenoit du papier, compoſoit &
» & écrivoit des ſermons. Lorſqu'il
» avoit compoſé une page, il la reliſoit
» tout haut d'un bout à l'autre, ſi on
» peut appeller relire cette action faite
» ſans les yeux; ſi quelque choſe alors
» lui déplaiſoit, il le retranchoit &
» écrivoit par-deſſus les corrections
» avec beaucoup de juſteſſe. J'ai vu,
» dit l'auteur, le commencement d'un
» des ſermons qu'il avoit écrits en
» dormant; il étoit aſſez bien fait &
» correctement écrit; mais il y avoit
» une correction qui étoit ſurprenan-
» te. Ayant mis dans un endroit, *ce*
» *divin Enfant*, il crut, en reliſant,
» devoir ſubſtituer le mot *adorable* à
» *divin:* pour cela il effaça ce dernier
» mot, & plaça exactement le premier
» par-deſſus

» par-deſſus. Après cela il vit que le
» *ce*, bien placé devant *divin*, ne
» pouvoit aller avec *adorable:* il ajou-
» ta donc fort adroitement un *t* à côté
» des lettres précédentes; de ſorte
» qu'on liſoit, *cet adorable Enfant.* La
» même perſonne, témoin oculaire
» de ces faits, pour s'aſſurer ſi ce
» Somnambule ne faiſoit alors aucun
» uſage de ſes yeux, mit un carton
» ſous ſon menton, de manière à lui
» dérober la vue du papier qui étoit
» ſur la table; mais il continua à écrire
» ſans s'en appercevoir. Voulant en-
» ſuite connoître à quoi il jugeoit de
» la préſence des objets qui étoient
» ſous ſes yeux, il lui ôta le papier ſur
» lequel il écrivoit, & en ſubſtitua plu-
» ſieurs autres à différentes repriſes;
» mais il s'en apperçut toujours, par-
» ce qu'ils étoient d'une inégale gran-
» deur; car, quand on trouva un pa-
» pier parfaitement ſemblable, il le
» prit pour le ſien, & écrivit les cor-
» rections aux endroits correſpondans
» à celui qu'on lui avoit ôté. C'eſt par
» ce ſtratagême ingénieux qu'on eſt
» venu à bout de ramaſſer quelques-

» uns de ſes écrits noctures. Ce qu'il » y a de plus étonnant, c'eſt qu'il écri- » voit auſſi de la Muſique aſſez exac- » tement : une canne lui ſervoit de » règle ; il traçoit avec elle, à diſtance » égale, les cinq lignes néceſſaires ; » mettoit à leur place la clef, les bé- » mols, les dièzes, enſuite marquoit » les notes, qu'il faiſoit d'abord toutes » blanches, &, quand il avoit fini, il » rendoit noires celles qui devoient » l'être. Les paroles étoient écrites » au-deſſous : il lui arriva une fois de » les écrire en trop gros caractères; » de façon qu'elles n'étoient pas pla- » cées directement ſous leurs notes » correſpondantes. Il ne tarda pas à » s'appercevoir de ſon erreur ; &, » pour la réparer, il effaça ce qu'il » venoit d'écrire, en paſſant la main » par-deſſus, & refit plus bas cette » ligne avec toute la préciſion poſſible.

» Autre ſingularité dans un autre » genre, qui n'eſt pas moins remar- » quable. Il s'imagina une nuit, au » milieu de l'hyver, ſe promener au » bord d'une rivière, & y voir tom- » ber un enfant qui ſe noyoit. La

rigueur du froid ne l'empêcha point de l'aller ſecourir : il ſe jetta tout de ſuite ſur ſon lit dans la poſture d'un homme qui nage ; il en imita tous les mouvemens ; &, après s'être fatigué quelque temps à cet exercice, il ſent au coin de ſon lit un paquet de la couverture, croit que c'eſt l'enfant, le prend avec une main, & ſe ſert de l'autre pour revenir, en nageant, au bord de la prétendue rivière. Il y poſe ſon paquet, & ſort en friſſonnant & claquant des dents, comme ſi en effet il ſortoit d'une rivière glacée. Il dit aux aſſiſtans qu'il gèle & va mourir de froid ; que tout ſon ſang eſt glacé. Il demande un verre d'eau-de-vie pour ſe réchauffer. N'en ayant pas, on lui donne de l'eau qui ſe trouvoit dans la chambre. Il en goûte, reconnoît la tromperie, & demande encore plus vivement de l'eau-de-vie, expoſant la grandeur du péril qu'il couroit. On lui apporte un verre de liqueur ; il le prend avec plaiſir, & dit en reſſentir beaucoup de ſoulagement. Cependant il ne

» s'éveille point, ſe couche & conti-
» nue de dormir plus tranquillement.»

Quelqu'étendu que ſoit cet extrait, Monſieur, je ne puis le terminer ſans vous rapporter encore un trait d'attachement de païſans à leur Seigneur. Ce trait, intéreſſant pour l'humanité, eſt pris des *Ephémérides du Citoyen*, Tome II, année 1769, & ne ſçauroit être trop répandu. » Les Fermiers & » les Vaſſaux de M. *de Kergroadez*, en » Baſſe Bretagne, ayant appris qu'il » vouloit vendre ſa terre, s'aſſemblè- » rent & lui députèrent les principaux » d'entr'eux, pour le prier de ne pas » la vendre à des Financiers, & pour » ſçavoir quelle ſorte de mécontente- » ment ils pouvoient lui avoir donné. » Mes amis, dit le Seigneur attendri, » j'y ſuis forcé par le dérangement » de mes affaires : je ne puis plus ſou- » tenir mon état, & il faut que je » vende pour conſerver du moins à » mes enfans les débris de ma for- » tune. — Vos enfans, reprirent les » vieillards, ne ſçauroient être en » meilleures mains que les nôtres. » Nous ſçavons cependant qu'ils ne

» ſont pas faits pour nous devoir leur
» ſubſiſtance ; il s'agit ſeulement d'éta-
» blir leur maiſon ; daignez nous con-
» fier vos affaires ; à combien montent
» vos dettes ? Ce ſont les nôtres à
» nous. — Votre bonne volonté me
» perce le cœur, leur dit M. *de Ker-*
» *groadez* ; mais je dois cent mille écus.
» Mes enfans, il faut que je vous per-
» de. A ces mots, les Députés le re-
» mercièrent & ſe retirèrent, en lui
» promettant de lui rendre réponſe dans
» peu. Ils revinrent en effet au bout
» de quelque temps, lui remirent les
» trois cens mille livres dont il avoit
» beſoin, & ſignèrent avec lui un acte
» d'arrangement dont la minute ſub-
» ſiſte encore. Par cet arrangement,
» ils laiſsèrent au Seigneur la moitié
» du revenu de ſa terre, pour vivre
» ſelon ſa condition, & ſe rembour-
» sèrent de leur capital en quarante
» années ſur une portion de leurs re-
» devances. Enſuite, pour ne pas faire
» les choſes comme des Syndics de
» Direction, ils finirent par le prier
» d'accepter un préſent de huit beaux
» chevaux d'attelage, afin, dit l'acte,

» que la Dame puiſſe venir à la Paroiſſe » d'une manière convenable. »

Vous voyez, Monſieur, que ces Volumes n'offrent pas une faſtidieuſe compilation d'anecdotes & de ſaillies déja connues. La plus grande partie de ce qu'ils contiennent eſt neuve, & a exigé du travail & des recherches. Cependant l'auteur auroit pu ſe diſpenſer d'y inférer de temps en temps des ſecrets pour les panaris, pour la peſte, &c, & des bribes de morale commune. Immédiatement après une aventure propre à faire rire le lecteur, il eſt tout ſurpris de trouver un ſermon ſur *l'Inſtabilité des choſes humaines*, commençant gravement par cette penſée nouvelle, *tout change, tout périt; il n'eſt rien de ſtable dans l'Univers*, &c. Ces inſtructions ſont aſſurément fort belles, & le ſeront toujours juſqu'à la fin du monde; mais on ne s'attend pas à les trouver dans un Recueil de ce genre. Du reſte, celui-ci eſt des plus agréables & des mieux faits qu'on nous ait donnés; &, à tout prendre, il n'eſt pas étonnant que le Public préfère des anec-

dotes amuſantes à tout le fatras de vers ſoporifiques ou de ſermons philoſophiques dont on ne ceſſe de nous accabler depuis ſi long-temps.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3 Juin 1773.

LETTRE II.

Journal de Muſique, par une Société d'Amateurs, année 1773; à Paris chez Ruault, Libraire rue de la Harpe, & au Bureau du Journal chez Mademoiſelle la Roche rue des Prouvaires, vis-à-vis celle des deux Ecus; N°s 1 & 2, de 78 pages chacun.

DANS la multitude des Journaux que nous avons ſur tant d'objets différens, il étoit ſurprenant qu'il n'y en eût pas un ſpécialement conſacré à la Muſique, cet Art le plus naturel peut-être à tous les hommes, & ſur lequel il s'eſt élevé de nos jours tant de diſputes

interminables. On avoit entrepris un Journal de Muſique en 1771 ; mais il ne remplit pas ce que ſon *Proſpectus* avoit annoncé ; il n'en parut que deux ou trois cahiers. C'eſt ce même ouvrage que l'on reprend aujourd'hui ; la manière dont les nouveaux Auteurs l'ont conçu peut leur faire eſpérer un ſuccès plus décidé.

Chaque Journal eſt diviſé en trois articles : le premier contient, ou contiendra, des recherches ſur la Muſique & les meilleures manières de l'enſeigner, ſur ſes progrès chez les différens Peuples & ſes effets ſurprenans, les Vies abrégées des Muſiciens célèbres avec les notices de leurs ouvrages, des détails ſur les inſtrumens anciens & modernes, les Eloges en vers ou en proſe adreſſés à des Muſiciens ou des Muſiciennes, un choix de jolies paroles à mettre en Muſique, des queſtions relatives à cet Art, & dont on donnera la ſolution dans les Journaux ſuivans.

Le ſecond article renfermera l'extrait des ouvrages nouveaux qui ont quelque rapport à la Muſique, & l'on pro-

met de donner l'extrait même de ceux qui ont paru avant l'existence du Journal.

Dans le troisième article on indiquera les Maîtres & les Maîtresses de Musique, les Marchands, les Facteurs, les Copistes, les Fêtes musicales, les concours d'Organistes, les Concerts publics & particuliers. A la fin de chaque Journal, on fera graver six ou sept morceaux nouveaux, ou tirés des derniers Opéra & Opéra-comiques.

Le premier cahier de ce Journal est intéressant; il débute par la vie de *d'Aquin*, célèbre Organiste de la Chapelle du Roi. Cet Artiste, aussi recommandable par ses qualités personnelles que par ses talens, étoit né à Paris d'une famille honnête au mois de Juillet 1694. Son père avoit dissipé presque tout son bien à faire des voyages. » Le jeune *d'Aquin* montra » dès son enfance beaucoup de goût » pour la Musique, & n'eut presque » d'autre Maître que son génie *. A

* C'est par erreur que dans l'*Etat de la Musique du Roi*, de cette année, on a dit que M. *d'Aquin* étoit élève de *Marchand*. Jamais M.

» l'âge de ſix ans il fut mené à la Cour » & toucha le clavecin devant *Louis* » *XIV*, qui lui fit beaucoup d'accueil, » & le récompenſa. Le grand Dau- » phin, qui étoit préſent, frappa ſur » l'épaule de cet enfant extraordinai- » re, & lui dit: *Mon petit ami, vous* » *ſerez un jour un de nos plus célèbres* » *Artiſtes.* Cette prédiction s'eſt ac- » complie. Quelques leçons de com- » poſition du fameux *Bernier* lui ſuffi- » rent pour compoſer, à l'âge de huit » ans, un *Beatus Vir* à grand chœur & » ſymphonie. Quand on l'exécuta, » *Bernier* mit *d'Aquin* ſur une table » pour qu'il battît la meſure & fût » mieux vu des ſpectateurs. Il n'avoit » que douze ans lorſqu'il obtint l'or- » gue de MM. les Chanoines Réguliers » de Saint Antoine, & on accouroit » déja en foule pour l'entendre. Quand » l'âge eut achevé de mûrir & de per- » fectionner ſes talens, l'orgue de S. » Paul vint à vaquer; c'étoit en 1727. » Le concours fut annoncé, & *Rameau*

d'Aquin n'eut de leçons que d'un Organiſte médiocre, nommé *Jacquier*, & en moins de trois mois il ſurpaſſa ſon maître.

» s'y présenta. Lorsque *d'Aquin* entendit la fugue de *Rameau*, il s'aperçut qu'elle avoit été préparée, » & se douta bien que le sujet lui avoit » été communiqué. Il ne laissa pas de » jouer sur le champ une fugue qui » pouvoit le disputer à la sienne; mais » les suffrages furent partagés. Les » Maîtres de Musique qu'on avoit pris » pour arbitres furent d'avis de demander à ces deux concurrens des » morceaux à leur choix. *D'Aquin* » remonta à l'orgue le premier, jetta » avec dépit son épée dans la chambre » aux soufflets; &, arrachant le rideau » qui le cachoit aux spectateurs, il leur » cria : *C'est moi qui vais toucher.* Il » étoit hors de lui & enleva tous les » auditeurs. *Rameau*, déja découragé, » essaya inutilement de balancer les » suffrages; *d'Aquin* eut la gloire de » l'emporter sur ce grand homme.

» L'année d'après, *Marchand*, qui est » regardé comme le plus grand Organiste qu'il y ait jamais eu, vint entendre le *Te Deum* de *d'Aquin* à *S.* » Paul. *D'Aquin* toucha supérieurement, & donna sur-tout un *Quinque*

» qui parut un chef-d'œuvre. *Marchand* » qui l'aimoit, fut ſurpris, & même » un peu jaloux : *Monſieur*, lui dit-il en » ſortant, *vous avez fait des miracles*, » *mais il y a encore un Marchand dans* » *le monde. Venez m'entendre aux Cor-* » *deliers le jour de Saint Bonaventure.* » *D'Aquin* y alla, & jamais peut-être » *Marchand* n'a touché l'orgue avec » plus de feu & de talent. Ce grand » Artiſte mourut en 1732 : il dit, avant » de mourir, qu'il ne connoiſſoit que » *d'Aquin* qui pût le remplacer, & » *d'Aquin* lui ſuccéda à l'orgue des » Cordeliers. En 1739 le Roi l'honora » d'une des charges d'Organiſte de » ſa Chapelle. Ce fut là qu'il fit ſou- » vent admirer la fécondité inépuiſa- » ble de ſon génie. »

D'Aquin avoit enſeigné à feu M. le Prince *de Conti* à toucher du clavecin ; mais il étoit trop vif, trop impatient, trop ennemi de la gêne pour ſe charger d'autres élèves. Jamais le ſoin de ſa fortune ou de celle de ſa famille ne l'occupèrent un ſeul inſtant. Il voyoit avec plaiſir les ſuccès de ſes confrères, & il applaudiſſoit avec

transport aux ouvrages des Musiciens supérieurs. Il fut si frappé du *Jubilate*, l'un des meilleurs Motets de *Mondonville*, que celui-ci a toujours depuis appellé ce Motet, *le Motet de M. d'Aquin.*

Le célèbre *Calvière*, Organiste du Roi, & l'un des meilleurs amis de *d'Aquin*, mourut en 1755. *D'Aquin*, pour conserver à la sœur de son ami l'orgue de Sainte Marguerite, s'engagea tous les ans à toucher cet orgue le jour de la fête de cette Paroisse, & pendant seize ans il n'y a jamais manqué.

Lorsque *Handel* (le plus fameux Musicien qu'ait eu l'Angleterre) vint en France, il alla entendre *d'Aquin* à Saint Paul, & il fut si étonné de son jeu, que, malgré toutes les instances les plus pressantes, il ne voulut jamais toucher l'orgue devant lui. » *Rameau* » lui-même disoit un jour à *Balbâtre* : » *La Musique se perd ; on change de goût* » *à tout moment. Je serois fort embar-* » *rassé si j'avois à travailler comme par* » *le passé. Il n'y a que d'Aquin qui ait* » *eu le courage de résister à ce torrent. Il* » *a toujours conservé à l'orgue la majesté*

» *& les graces qui lui conviennent. Il ne*
» *tiendroit cependant qu'à lui de faire*
» *des folies, & c'eſt en quoi je l'admire.*
» Il eſt vrai que les chants nobles &
» mélodieux de *d'Aquin* alloient au
» cœur. Il y joignoit une profonde
» ſcience de l'harmonie & une préci-
» ſion inaltérable dans la plus grande
» rapidité du jeu. Ce qu'il a eu encore
» par-deſſus tous les *Virtuoſes*, c'eſt
» l'égalité des deux mains. Il a prolon-
» gé juſqu'à l'âge de 78 ans cette car-
» rière où il s'étoit diſtingué de ſi
» bonne heure, & il a conſervé juſqu'à
» la fin la même tête & des doigts
» auſſi brillans. Dix-huit jours avant
» de mourir, il toucha l'orgue de
» Saint Paul à la fête de l'Aſcenſion,
» & charma tous ſes auditeurs. Pen-
» dant ſa dernière maladie, qui n'a
» duré que huit jours, il penſoit encore
» à la fête de Saint Paul qui appro-
» choit. Il diſoit qu'il vouloit s'y faire
» porter par quatre hommes & mou-
» rir à ſon orgue. Il a beaucoup ſouf-
» fert dans les dernières années de ſa
» vie du dérangement de ſa fortune
» qu'il avoit trop négligée. Une jeune

» femme que ſon fils avoit épouſée,
» voyant ſon beau-père toujours aſſailli
» de créanciers, a eu la généroſité de
» ſacrifier elle-même preſque toute ſa
» dot pour payer ſes dettes & lui pro-
» curer plus de tranquillité dans ſes
» derniers jours. Sans les libéralités
» qu'il a reçues au lit de la mort de
» M. le Comte *d'Eu* *, & les ſecours
» de M. *Midor*, Curé de Saint Paul,
» il ſeroit mort dans le beſoin. Ses
» mœurs étoient ſimples; ſa probité
» inaltérable. On peut mettre au nom-
» bre de ſes vertus une piété ſincère
» & un attachement pour la Religion
» qui ne s'eſt jamais démenti. Il eſt
» mort le 15 Juin 1772, & a été enter-
» ré à Saint Paul avec un concours
» prodigieux d'Artiſtes & d'Amateurs.
» Les Chanoines Réguliers de Saint
» Antoine, dont il avoit touché l'or-
» gue pendant ſoixante-ſix ans, ont
» fait chanter un ſervice pour lui,
» & accordé une gratification à ſon
» fils * *. »

* Peu de jours avant ſa mort ce Prince lui envoya une bourſe de 25 louis.

** Il ſemble que cet exemple auroit dû être

D'Aquin a laiſſé pluſieurs ouvrages gravés, & l'on travaille à mettre en ordre ſes manuſcrits. Cette Vie eſt bien faite, bien écrite ; l'habile Artiſte qui en eſt l'objet y eſt loué plutôt par des faits que par des phraſes ; &, de toutes les manières de louer, c'eſt la moins ſuſpecte. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de mérite à les bien préſenter.

Les autres Pièces de ce premier Numéro ſont des paroles très-médiocres que M. *de la Harpe* a couſues à l'ancien refrain *Félicité paſſée ;* une Lettre de M. *Albanèſe*, qui contient d'excellens conſeils à l'une de ſes écolières pour parvenir à bien chanter ; de mauvaiſes paroles d'un Duo mis en muſique par le même M. *Albanèſe ;* des Poëſies à mettre en muſique, tirées du premier Volume du *Parnaſſe des Dames*, & une anecdote plaiſante qui prouve bien que les Muſiciens d'Italie, comme ceux des autres païs, ſont accoutumés à préférer la tournure de leurs phraſes mu-

ſuivi par les Marguilliers de Saint Paul, en faveur de près de cinquante années de ſervice.

ſicales à tout ſans s'embarraſſer du ſens des paroles. » Un Maître de Cha-» pelle, nommé *Porpora* *, travailloit » à un *Credo*. Dès le premier verſet » il lui manquoit une ſyllabe pour ar-» rondir ſon chant à ſa fantaiſie. Dans » la compoſition il y place un *non*, » ſans prendre garde que cela faiſoit » *credo*, *credo*, *non credo in Deum*, » (*je crois*, *je ne crois pas en Dieu.*) On » exécute ce morceau; le chant pa-» roît neuf; tout le monde en eſt en-» chanté. Cependant quelqu'un s'aviſe » de déférer *Porpora* à l'Inquiſition. » Ce Tribunal, que l'ignorance & la » mauvaiſe foi ſe plaiſent à nous pein-» dre ſous un aſpect effrayant, n'eſt » pas fort ſévère en Italie. Sa princi-» pale occupation eſt de réprimer la » ſuperſtition & de mettre quelques » Prêtres en pénitence; il y a plus de » vingt ans qu'il n'a condamné per-» ſonne à mort. *Porpora* ſe défendit » en aſſurant qu'il ne ſçavoit pas un

* Ce *Porpora* n'eſt point celui de Naples, qui a été le Maître de la célèbre *Gabrieli*. C'eſt un autre Maître de Chapelle d'Italie qui portoit le même nom.

» mot de latin, & que ce *non* s'étoit » préſenté à ſon eſprit de préférence, » parce qu'il avoit vu qu'on le mettoit » dans toutes les ariettes ſans s'inquié- » ter du ſens qu'il pouvoit produire. » Les Juges virent qu'il étoit de bonne » foi, & il fut abſous. »

Dans l'article des Extraits, les Journaliſtes Muſiciens rendent compte d'*Adèle de Ponthieu*, du *Parnaſſe des Dames*, de l'*Almanach des Spectacles*, de l'*Etat de la Muſique Roi*, d'un *Eſſai ſur l'Opéra*, & de l'*Almanach des Muſes*, relativement à une Epître de M. le Marquis de *Saint-Marc* ſur l'aſſerviſſement où les Muſiciens tiennent les Poëtes qui travaillent avec eux. Cette Epître a été inſérée dans ces Feuilles. Viennent enſuite ſes annonces de Muſique & de Spectacle, & les Ariettes gravées.

Le même ordre eſt obſervé dans le ſecond cahier de ce Journal, qui n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi curieux que le premier. La ſeule Pièce paſſable eſt un fragment de Réfléxions ſur les progrès de la Muſique en Angleterre. On y trouve encore une mauvaiſe

Romance de M. *de la Harpe*, qui paroît avoir la fureur de ce genre ſans en avoir ſeulement l'idée. » Une Roman-» ce bien faite, a dit M. *Rouſſeau* de » Genève dans ſon Dictionnaire de » Muſique, n'ayant rien de ſaillant, » n'affecte pas d'abord ; mais chaque » couplet ajoute quelque choſe à l'in-» térêt des précédens : l'intérêt aug-» mente inſenſiblement, & quelque-» fois on ſe trouve attendri juſqu'aux » larmes, ſans pouvoir dire où eſt le » charme qui a produit cet effet. » Comment s'y prend M. *de la Harpe* ? Au lieu de ce ton doux & touchant qui conſtitue la Romance, il a, dès le premier vers, le ton ſec & roque qu'on remarque dans tous ſes autres ouvrages :

D'une amante abandonnée,
Pourquoi crains-tu la fureur ?
Maître de ma deſtinée,
Tu prononces mon malheur, &c.

Prononcer le malheur de quelqu'un ! Quel ſtyle ! Il eſt bien adroit ſur-tout de haſarder de telles expreſſions dans un genre d'écrire où tout ce qui eſt

recherché eſt déteſtable. Les autres couplets ne ſont pas moins roides, quoique relevés chacun par une petite antithèſe épigrammatique. L'amante dit ſpirituellement que ſon infidèle la trouvera toujours conſtante, qu'elle *n'attend qu'un remords* :

Ne crains point que ma vengeance
Abuſe d'un tel moment :
Je mettrai ma jouiſſance
A conſoler mon amant.
Va, ma tendreſſe eſt ſi pure,
Que je croirai, malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.

Ma vengeance abuſe d'un tel moment; cela eſt bien lyrique ! *Mettre ſa jouiſſance à conſoler quelqu'un* ; que d'eſprit ! & ce *malgré toi* ; comme cela eſt fin ! Mais ce qu'il y a de plus beau, c'eſt le dernier vers : *Ne rien faire que pour moi* eſt ſi doux, ſi harmonieux, ſi poëtique ! La penſée eſt ſi belle ! En vérité, Monſieur, ces couplets là ſont bien touchans ! M. *de la Harpe* devroit

donner un petit Recueil de Romances de cette force : je craindrois cependant qu'elles ne fiſſent plutôt rire que pleurer. Mais il n'y a pas de mal à cela ; aujourd'hui on rit ſi peu !

Lettre de Pékin ſur le Génie de la Langue Chinoiſe, & la nature de leur écriture ſymbolique, comparée avec celle des anciens Egyptiens ; en réponſe à celle de la Société Royale des Sciences de Londres ſur le même ſujet. On y a joint l'extrait de deux Ouvrages nouveaux de M. Guignes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, relatifs aux mêmes matières ; par un Père de la Compagnie de Jéſus, Miſſionnaire à Pékin ; à Bruxelles chez J. L. Boubers, Imprimeur-Libraire ; un Volume in-4° en deux Parties. Première Partie 38 pages ; Seconde Partie 46 pages, & 27 Planches gravées. Ce Livre ſe trouve à Paris à l'Hôtel de Thou rue des Poitevins.

LES vaiſſeaux courent les mers pour découvrir des terres nouvelles, ou ſe frayer de nouveaux paſſages ;

& les Sçavans font les derniers efforts pour expliquer des écritures inconnues. Déja Mrs *Barthelemy* & *Swinton* ont percé les voiles qui couvroient la Langue Phénicienne. Mrs *de Guignes* & *Needham* nous font eſpérer que bientôt nous pourrons lire les Hiéroglyphes, qui ſont gravés ſur les antiques monumens de l'Egypte. Mrs *Court de Gebelin* & *Jones* portent plus loin leurs vues, & ſe flattent de nous apprendre la Langue du monde primitif.

Dans l'attente de l'exécution de ces grands projets, je vais, Monſieur, vous rendre compte des tentatives de M. *Needham*. Ce Sçavant, dans un voyage qu'il fit à Turin en 1761, vit dans le cabinet du Roi de Sardaigne une prétendue *Iſis*, qui avoit le viſage & la poitrine chargés de caractères ſinguliers. Il les fit copier exactement. Quand il fut arrivé à Rome, il y trouva un Chinois attaché à la Bibliothèque du Vatican. Il le pria de chercher dans les Dictionnaires Chinois de cette riche Bibliothèque s'il y avoit des caractères qui reſſemblaſ-

ſent à ceux qui étoient ſur l'*Iſis* de Turin. Le Chinois trouva dans le Dictionnaire *Tching-Tſee-Tong* des caractères, qui paroiſſoient avoir beaucoup de reſſemblance. M. *Needham* ſe flatta alors des plus douces eſpérances. Pour avoir plus de pièces de comparaiſon, il fit copier à Rome ſur les Obéliſques & ſur d'autres monumens indubitables d'Egypte, un grand nombre d'Hiéroglyphes; & il s'empreſſa d'annoncer à la Société Royale de Londres la découverte qu'il avoit faite de l'identité des anciens caractères Egyptiens & Chinois.

La ſçavante Société jugea que c'étoit à la Chine qu'il falloit demander des lumières ſur un objet ſi nouveau: elle écrivit au Père *Gaubil*, Jéſuite célèbre, qui demeuroit à Pékin, & à qui l'Europe eſt redevable des connoiſſances les plus curieuſes ſur la Chine. Ce Père étoit mort depuis quelques mois, lorſque la lettre arriva. Un autre Jéſuite, fort verſé dans l'ancienne Littérature Chinoiſe, & que l'Académie Impériale de Pétersbourg vient de s'aſſocier pour

remplir dans ſon corps le vuide qu'y laiſſe la mort du Père *Gaubil*, fut chargé de répondre à la lettre & aux demandes de la Société Royale de Londres. L'habile, mais ſage Miſſionnaire, avant que de rien haſarder, fit voir les caractères de l'*Iſis* de Turin aux *Hanlin* (c'eſt l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de la Chine) & à d'autres Lettrés qui jouiſſoient de la plus grande réputation. Ils déclarèrent tous qu'il n'y avoit rien de Chinois dans ces caractères, & qu'ils n'y entendoient rien. Le Miſſionnaire examina pour lors les anciens monumens de la Chine, confronta toutes les écritures, chercha dans tous les Livres. Ses recherches aboutirent à le convaincre que l'*Iſis* de Turin ne pouvoit pas s'expliquer par les caractères de la Chine; il déclara qu'il y avoit autant de différence entre les caractères de l'*Iſis* & les caractères Chinois, qu'entre une page d'Arabe & une page de Tartare; que d'ailleurs le Dictionnaire *Tching-Tſee-Tong*, Dictionnaire moderne, & qui fourmille de fautes, ne pouvoit

pouvoit pas guider dans la recherche de monumens auſſi anciens que les Hiéroglyphes d'Egypte. Il ne crut pas cependant qu'on dût abandonner entièrement les conjectures de M. *Needham*. Pour contribuer même autant qu'il le pouvoit à faciliter la découverte, ſi elle eſt poſſible, il répondit à la Société Royale de Londres par une Lettre fort circonſtanciée ſur l'origine, la forme & l'eſprit de la Langue Chinoiſe; il traça la route qu'il lui paroiſſoit qu'on devoit tenir pour découvrir les rapports des Hiéroglyphes Egyptiens & de l'Ecriture Chinoiſe; il ajouta des Notes, où il développoit davantage ſes idées, & s'étendoit ſur pluſieurs points de l'ancienne Littérature de la Chine. Il accompagna cette Lettre de vingt ſept Deſſins, où il avoit peint pluſieurs monumens antiques de la Chine, des vaſes, des animaux, des bonnets de cérémonies, des armes, des inſcriptions anciennes, trouvées ſur des vaſes qu'on croit être du temps des Dynaſties *Chang* & *Tcheou*; enfin, un parallèle des Hiéroglyphes & des ca-

ractères anciens & modernes de la Chine, avec l'explication Françoise de ce que signifient ces caractères dans le Chinois moderne.

La Société Royale de Londres avoit donné l'extrait de cette Lettre, & fait graver tous les Deſſins dans le LIXe volume des *Tranſactions Philoſophiques*. M. *Needham*, dans la vue de mieux faire connoître tous les efforts qu'il a faits pour nous faire lire les Hiéroglyphes d'Egypte, publie aujourd'hui de nouvelles Planches de l'*Iſis* de Turin & des Caractères qui y ſont gravés; elles ſont ſuivies de témoignages & de l'hiſtoire de ſa découverte. Il y a joint les deux Extraits que le *Journal des Sçavans* a donnés du *Chou-King*, & d'un autre ouvrage où M. *de Guignes* inſiſte beaucoup ſur les rapports des Hiéroglyphes Egyptiens & des caractères Chinois. Enfin, il publie la Lettre en entier du Miſſionnaire Jéſuite de la Chine, à la fin de laquelle on trouve les Planches telles qu'elles ont été publiées dans le LIXe volume des *Tranſactions Philoſophiques*. Ainſi, au lieu de l'expli-

cation Françoiſe, on trouve l'explication Angloiſe des caractères Chinois. On a ſuppléé à ce défaut, en conſacrant quelques pages, où l'on voit l'explication Angloiſe traduite en François.

Cet ouvrage mérite d'être accueilli de tous ceux qui s'intéreſſent à la Littérature Orientale, & aux premières connoiſſances des hommes. Mais on regrettera que l'Editeur n'ait pas été plus au fait de l'écriture du Miſſionnaire. La plûpart des mots Chinois, qui ſont très-fréquens dans cette Lettre & dans les Notes, ſont altérés. Souvent même le ſens François eſt défiguré. Je n'en donnerai que quelques exemples. Page 6, l'Editeur a imprimé, *ſans déguiſer l'imagination.* Le Miſſionnaire avoit écrit, *ſans dépaïſer l'imagination.* Page 14, on lit, *les caractères compoſés de 708 autres.* Il y avoit dans la Lettre du Miſſionnaire, *les caractères compoſés de 7 à 8 autres.* Il regne un déſordre bien plus étrange dans quatre ou cinq Notes, qu'on a tranſpoſées, diviſées, rapportées à des objets qu'elles ne regar-

dent point du tout. Pour rétablir l'ordre, j'avertis qu'il doit y avoir une Note à la page 10, après ce mot *Tsee-Hro-Leang-Tsin*. Encore le mot eſt-il mal écrit ; il faut lire, *Tsee-Hio-Leang-Tsin*, & ajouter en Note : *C'eſt un excellent Abrégé de ce qui a été dit de mieux ſur les Caractères Chinois ; il eſt du regne de Kang-Hi.* Page 11, après ces mots, *elle eſt auſſi une des principales cauſes de ſes obſcurités* ; il faut mettre la Note : *Lieou-Eul-Tchi* dit en termes exprès : *Nous ne pouvons découvrir le ſens de beaucoup d'endroits des King, parce que nous ne ſçavons plus le ſens métaphorique de pluſieurs Caractères.* C'eſt après ces mots de la page 13, *la démonſtration Algébrique la plus fermement crue*, qu'il faut mettre la Note : *On peut croire en Europe que les éloges qu'on donne à la Langue Chinoiſe ſont exagérés*, &c. Il faut encore joindre à cette Note la Note ſuivante : M. *Fréret qui a traité ſi ſçavament la Chronologie de la Chine*, &c: ces deux Notes n'en doivent faire qu'une.

Je remarquerai, avant que de finir, que dans la XIe Planche que la Société

Royale a fait graver, on a oublié à la dernière ligne l'explication. Ces caractères Chinois signifient *Homme*. Sans cette explication on ne peut rien entendre à la Note qu'on a mise au bas de la Ve Planche, où l'on voit la figure du Serpent jointe à deux caractères qui expriment l'*Homme* : figure fort singulière, si elle est symbolique, c'est-à-dire, si elle est l'image du péché du premier homme.

Le Missionnaire, aussi modeste que sçavant, qui a répondu à la Société Royale de Londres, écrit dans un *Post-Scriptum* : » Cette Lettre, avec » les Notes & les Figures, a été lûe » par deux anciens Missionnaires de » notre Maison, très-versés dans les » Sciences Chinoises, & ils l'ont ap» prouvée. Si quelques endroits de» mandoient des éclaircissemens, je » me ferai un plaisir de les donner, si » je suis en état de le faire. Il faudra » adresser les Lettres au R. P. *Benoît* » Supérieur de la Résidence des Jésui» tes François à Pe-King. »

Je suis, &c.

A Paris ce 7 Juin 1773.

LETTRE III.

Les Muſes Chrétiennes, ou petit Dictionnaire Poëtique, contenant les meilleurs Morceaux des Auteurs les plus connus, à l'uſage des Séminaires, des Communautés Religieuſes, des Colléges & des Penſions; ouvrage dédié à M. le Curé de Sainte-Marguerite; à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe près de la rue Serpente; un Volume in-12, petit format, de plus de 400 pages.

L'INTENTION de l'auteur de ce Recueil ne peut qu'être applaudie; il a voulu mettre dans les mains des jeunes gens un Volume de Poëſies qu'ils puſſent lire ſans danger. La forme ſeule de cet ouvrage trouvera des cenſeurs: un Dictionnaire de fragmens en vers, pris çà & là, ne peut être qu'une choſe aſſez bizare, & ſouvent les titres en ſont néceſſai-

rement arbitraires ; il y en a ici de tout-à-fait ſinguliers. Par exemple, un fragment eſt intitulé *Beau Dehors* ; d'autres, *Coups de la Grace*, *Elans d'une ame fidelle*, *Lyre de David*, *Monde à fuir*, *Part du Pauvre*, &c. Au reſte, ce volume, en général, eſt fait avec aſſez de ſoin ; on y trouve des morceaux des meilleurs auteurs du ſiècle dernier & de celui-ci, de *Boileau*, de *Corneille*, de *Racine*, de *Rouſſeau*, du Cardinal *de Bernis*, de *Moncrif*, de *Piron*, & même de M. *de Voltaire*, &c, &c. Vous ne ſerez peut-être pas fâché de connoître des vers du célèbre Père *Porée*, cet homme ſi recommandable par ſon eſprit & ſon talent pour l'éducation de la Jeuneſſe ; ils ſont tirés d'une Tragédie *d'Agapit Martyr*, qui avoit été faite pour la diſtribution des Prix du Collége de Louis-le-Grand. Ce morceau, dans le Recueil, eſt intitulé, *Amour de Dieu*. Il y a de la douceur & de l'harmonie dans la verſification.

Heureux celui qui, dès l'enfance,
A vêcu ſoumis à tes loix !

Dès cette vie, un si beau choix
Ne fut jamais sans récompense.
Ah! Seigneur, retranchez du nombre de mes jours,
Ces jours que je voudrois effacer par mes larmes;
Ces jours où le Plaisir, m'attirant par ses charmes,
Me fit de votre grace interrompre le cours.
Que mon erreur étoit extrême!
Toujours en vains desirs prêt à me consumer,
Je voulois vivre heureux, sans vouloir vous aimer,
Et cherchois hors de vous ce qui n'est qu'en vous-même.
Honteux de mon égarement,
Je me suis rengagé sous votre aimable empire;
Plutôt que d'en sortir, même pour un moment,
Seigneur, ordonnez que j'expire;
Un Chrétien vit assez, s'il meurt en vous aimant.

M. *Racine* le fils a donné une traduction du *Paradis Perdu*, dans laquelle il a inséré des imitations en vers des plus beaux morceaux de ce

Poëme. On a enrichi ce Recueil de quelques-unes de ces imitations ; il y en a une sur-tout où le Poëte retrace les pensées d'*Adam* au moment de sa création ; on y reconnoît avec plaisir le digne fils de l'auteur d'*Esther* & d'*Athalie*. *Adam* est supposé faire part de ses premières pensées à l'Ange qui vient converser avec lui :

De ce ciel qui sur moi s'étend de toutes parts,
La voûte lumineuse attache mes regards ;
Et dans l'étonnement que sa grandeur m'inspire,
Vers elle je ne sçais si quelque instinct m'attire ;
Quoi qu'il en soit, pressé par un prompt mouvement.
Je me lève, & demeure immobile un moment ;
Je découvre des prés, des côteaux, des montagnes,
Des arbres, des vallons, des forêts, des campagnes.
Je vois de tous côtés des animaux divers,
Qui marchent sur la terre ou volent dans les airs.
Dans un canal, que borde une aimable verdure,

D'un pas majestueux s'avance une onde pure;
J'entends autour de moi murmurer des ruisseaux,
Et je prête l'oreille au concert des oiseaux.
Enchanté de l'éclat que tant de fruits étalent,
Parfumé de l'odeur que tant de fleurs exhalent,
Je sens mon cœur saisi d'agréables transports.
Je reviens à moi-même, & regarde mon corps.
Je veux marcher, courir, mes désirs s'accomplissent:
Je veux lever mes bras, & mes bras obéissent.
Qui peut régler en moi mes mouvemens, mes pas?
Je commande à ce corps que je ne connois pas.
Ainsi que je l'ordonne, il s'avance ou s'arrête.
Je veux former des sons, ma langue est toute prête.
En mots articulés j'entends sortir ma voix.
Soudain donnant des noms à tout ce que je vois,
Je m'écrie: » ô Soleil, adorable lumière!
» O Terre! heureux séjour! ô fontaine! ô rivière!
» O vous charmant vallon à mes regards si doux!

» Animaux qui vivez, je vous appelle tous :
» Venez, & dites-moi, vous le ſçavez peut-
» être,
» Comment, par quelle main, pourquoi j'ai
» reçu l'être ?
» Non, non, je ne ſuis pas moi-même mon
» auteur,
» Et je ſens que je dois bénir un Créateur.
» Je lui dois tout, il eſt mon bienfaiteur, mon
» maître.

Les meilleures Pièces de ce volume ſont les fragmens tirés des œuvres des deux *Racines* & du grand *Rouſſeau*, & différentes ſtrophes des Odes Sacrées de M. *de Pompignan*. En voici ſur la formation de l'Univers qui m'ont frappé par la magnificence du ſtyle, ſi analogue à la grandeur du ſujet.

Inſpire-moi de ſaints Cantiques,
Mon ame, bénis le Seigneur.
Quels concerts aſſez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur !
L'éclat pompeux de ſes ouvrages,
Depuis la naiſſance des âges,

Fait l'étonnement des mortels :
Les feux céleſtes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent
Sont ſes vêtemens éternels.

Ainſi qu'un pavillon tiſſu d'or & de ſoie,
Le vaſte azur des Cieux ſous ſa main ſe déploie ;
Il peuple leurs déſerts d'aſtres étincelans :
Les eaux autour de lui demeurent ſuſpendues,
Il foule aux pieds les nues,
Et marche ſur les vents.

Fait-il entendre ſa parole ?
Les Cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La Terre en ſilence frémit.
Du ſeuil des portes éternelles,
Des légions d'eſprits fidelles
A ſa voix s'élancent dans l'air ;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur eſſor eſt plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du cahos les abymes funèbres ;
Il affermit la Terre & chaſſa les ténèbres ;
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts ;

Mais au bruit de ſa voix les ondes ſe troublèrent,
Et ſoudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a preſcrites
Sçauront toujours les reſſerrer;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de ſa rage,
Se roule en vain ſur le rivage,
Qu'elle épouvante de ſon bruit:
Un grain de ſable la diviſe,
L'onde écume, le flot ſe briſe,
Reconnoît ſon maître & s'enfuit.

La Terre ici s'élève en de hautes montagnes;
Ailleurs elle s'abaiſſe en de vaſtes campagnes;
Les vallons émaillés ſont remplis de ruiſſeaux;
Et de fleuves divers l'onde fraîche & bruiante
Eteint la ſoif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus ſauvage,
Dans les forêts, dans les déſerts,
Le cri des oiſeaux, leur ramage,
Bénit le Dieu de l'Univers.

Sur les montagnes ſolitaires,
Il répand les eaux ſalutaires
Des torrens cachés dans les Cieux;
Et dans les plaines arroſées,
Il fait, par d'utiles roſées,
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher
leur pâture;
L'homme dans les ſillons cueille ſa nourriture;
L'olivier l'enrichit des flots de ſa liqueur:
Le pampre coloré fait couler ſur ſa table
Ce nectar délectable,
Charme & ſoutien du cœur.

Le Souverain de la Nature
A prévenu tous nos beſoins;
Et la plus foible créature
Eſt l'objet de ſes tendres ſoins.
Il verſe également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbriſſeaux:
Du cèdre, voiſin de la nue,
La cime, orgueilleuſe & touffue,
Sert de baſe au nid des oiſeaux.

Quelle richeſſe d'imagination!

Quelle variété de nombre & d'harmonie ! Quel ſtyle vraîment lyrique ! Ce ſont pourtant de telles Poëſies que M. *de Voltaire* a eſſayé de tourner en ridicule ! Mais on remarque dans ce Recueil un contraſte bien propre à faire retomber les plaiſanteries ſur cet Ecrivain, qui dans le cours de ſa vie a eſſayé de tout, même de la dévotion. Trois ou quatre pages après le morceau que vous venez de lire, ſe trouvent des ſtrophes de ce même M. *de Voltaire*, extraites d'une mauvaiſe Ode intitulée *le Vrai Dieu*. Ce ſont bien les ſtances les plus communes, le ton le moins élevé, le ſtyle le plus froid, dont vous ayez jamais vû d'exemple. Vous ſçavez comme le clinquant & le bel-eſprit conviennent au genre lyrique : cette prétendue Ode en eſt remplie. Je me contenterai de vous citer la dernière ſtrophe.

Toi ſeul, inſenſible à tes peines,
Tu chéris l'inſtant de ta mort :
Grand Dieu, grace aux fureurs humaines,
L'Univers a changé de ſort.
Je vois des palmes éternelles . . . . .

Croître en ces campagnes cruelles,
Qu'arrose ton ſang précieux ;
L'homme eſt heureux d'être perfide,
Et, coupables d'un Déïcide,
Tu nous fais devenir des Dieux.

Grace aux fureurs humaines ! Campagnes cruelles ! Quelles platitudes ! Que dites-vous d'ailleurs, Monſieur, de la jolie antithèſe qui finit cette Ode Sacrée & de ce concetti déteſtable, *l'homme eſt heureux d'être perfide !* Dans la ſuite, M. *de Voltaire* ſemble avoir reconnu ſon impuiſſance pour ce genre, qui ne peut être traité que par des hommes nés vraîment Poëtes. On a vu le parti qu'il a pris ; il s'eſt mis à déprimer avec acharnement ceux qui parmi nous y ont eu le plus de ſuccès.

L'Editeur de ce Recueil, dont l'idée n'eſt pas neuve, mais que je regarde comme un des meilleurs de cette eſpèce, eſt M. *d'Aquin de Chateau-Lyon*, Médecin, Poëte lui-même, ou du moins Verſificateur, fils du grand Organiſte, célébré dans ma Lettre précédente.

Dictionnaire des Mœurs ; Brochure in-8° de 124 pages ; à Paris chez Monory Libraire, rue & vis-à-vis de l'ancienne Comédie Françoise.

HISTOIRE, Philoſophie, Grammaire, Poëſie, Médecine : aujourd'hui, Monſieur, l'on met tout en Dictonnaire ; jamais on n'a vu de folie plus épidémique. J'ai eu peine cependant à imaginer ce que pouvoit être un *Dictionnaire des Mœurs.* Il ſe trouve que c'eſt une nomenclature de la plûpart des mots qui ont rapport à la morale, & ſous chacun de ces mots une définition épigrammatique. Il y en a pluſieurs d'agréables. Je vais vous citer quelques-unes de celles qui m'ont plu davantage.

Anonyme : homme qui généralement emprunte le maſque de la modeſtie parce qu'il n'a pas aſſez d'im-

pudence, ou parce qu'il a beaucoup de vanité.

Antichambre : lieu où la ſervitude ſe conſole par l'inſolence & s'égaye par la malignité.

Auſtérité : elle eſt ſouvent le faſte de la vertu, l'impoſture du vice, l'artifice de l'orgueil, le voile de l'ambition.

Baladin : Acteur qui n'amuſe que des gens dont le ſuffrage deshonore.

Baſſeſſe : monnoie dont les grands veulent qu'on paye la peine qu'ils prennent de tromper.

Bijoutier : homme qui vend des armes contre la vertu & des ornemens pour le vice.

Brochure : marchandiſe qui n'abonde jamais plus que lorſque le génie eſt plus rare.

Buvette : lieu où quelques gens de

robe vont reprendre haleine pour prêter de nouveaux poumons à la chicane.

Château : lieu où l'on voit la grandeur en petit & le ridicule en grand.

Dégénérer : l'esprit dégénère dans la retraite, la vertu dans le monde, le cœur dans la mauvaise compagnie, le goût dans la Province.

Dettes : il en est de bien des sortes. L'homme froid croit trop aisément qu'on peut acquitter celles du cœur ; l'homme délicat tombe dans le défaut contraire.

Ennobli : homme placé entre le ridicule & l'impertinence, & qui prouve des qualités supérieures, s'il échappe à l'un & à l'autre.

S'enrichir : faire assez généralement le métier d'avare & de fripon, & quelquefois tous les deux ensemble.

Fameux : homme qui paye tous les

jours l'honneur de s'être élevé par la peine de ſe ſoutenir.

Importance : caractère de fatuité qu'on punit plus raiſonnablement par l'ironie que par le mépris, parce qu'il tient plus du ridicule que du vice.

Maîtreſſe : meuble dont la propriété n'eſt jamais bien aſſurée, quoiqu'on la paye tous les jours.

Minois : petit fonds qui produit un joli revenu, avec lequel on fait une dépenſe aſſez diſtinguée.

Mirmidon : homme dont la taille fut l'objet des rigueurs de la Nature, mais qui a ſon dédommagement dans la manière de meſurer & lui-même & les autres.

Tels ſont à peu-près les articles les mieux tournés de ce petit Dictionnaire ; mais on rencontre beaucoup d'autres définitions, ou peu juſtes,

ou obscures, ou mal exprimées. Au mot d'*Arlequin*, l'auteur dit que c'est *un bouffon de théâtre ou de société qui dit des impertinences dont la sympathie est le résultat*; à celui de *Volage*, il apprend au lecteur que c'est un amant qui *supplée aux qualités par des agrémens, & à la rupture par l'inconstance*. Je ne sçais, Monsieur, si vous aurez plus de pénétration; pour moi, j'avoue bonnement que je n'y entends rien.

Grammaire Anglo-Irlandoise.

Il vient de paroître à Dublin un volume *in*-4°. intitulé, *la Grammaire Anglo-Irlandoise, ou système complet de la langue Iberno-Celtique*, contenant les parties du Discours, la Syntaxe, la Prosodie, un ample Vocabulaire, & des phrases familières, imprimés en caractère vulgaire. On y a joint des extraits d'anciens Poëmes en

caractère Irlandois, avec la traduction en Anglois par colonnes. L'ouvrage eſt enrichi de huit Planches gravées pour l'explication de l'OGHAM des Druïdes, & des contractions à l'uſage des Copiſtes Irlandois, Anciens ou Modernes. A la tête ſe trouve une Préface très-étendue, deſtinée à faire voir combien la connoiſſance de la langue Irlandoiſe, ou Iberno-Celtique, doit être utile aux Hiſtoriens, aux Antiquaires, & généralement à tous les Sçavans & gens de Lettres; on développe auſſi dans ce Volume l'affinité qui ſe rencontre entre l'Irlandois, la *langue Priſque* & celle des Oſciens, & de plus avec la langue que parlent aujourd'hui les *Algonquins*, peuples de l'Amérique Septentrionale; on y trouvera encore des remarques critiques ſur l'originalité de la langue *Erſe* du Poëme de *Témora*, & ſur l'hiſtoire de l'expédition Milé-

ſienne d'Eſpagne en Irlande, prouvée par l'Hiſtoire des antiquités de *Brigantia*, du Père *Hieronymo Contador*; le tout par *Charles Valancey*, Ecuyer, *Auteur de l'Eſſai ſur l'antiquité de la langue Irlandoiſe*. Cette annonce vient de m'être envoyée, Monſieur, telle que vous venez de la lire; on n'y dit point ſi ce ſçavant ouvrage ſe trouve chez quelque Libraire de Paris.

Lettre de M. Sabatier de Caſtres à l'Auteur de ces Feuilles.

JE viens de voir, Monſieur, un *Proſpectus* diſtribué à Lyon, qui annonce une nouvelle édition des *Trois Siècles de notre Littérature*, revue, corrigée & augmentée. On paroît inſinuer dans ce *Proſpectus* que cette édition ſe fait de l'aveu & par les ſoins de l'Auteur, tandis qu'il n'y a pas la moindre part. Je vous prie, Monſieur, d'inſérer dans vos Feuilles ma proteſtation contre cette entre-

priſe inouie. On a déja pris des meſures pour arrêter un brigandage auſſi criant; mais, comme le Public pourroit être induit en erreur par quelques exemplaires diſtribués furtivement, je crois devoir l'avertir qu'il y a actuellement ſous preſſe deux éditions de mon Ouvrage, les ſeules que j'avoue : l'une eſt en trois volumes *in*-8°, l'autre en quatre volumes *in*-12. C'eſt bien aſſez d'avoir eu à ſupporter des contrefactions multipliées, de mauvaiſes critiques, des clameurs, ſans qu'on vienne, contre tout droit & toute décence, uſurper mon travail, & me mettre dans le cas de craindre qu'on n'avance peut-être ſous mon nom des choſes que je n'aurois voulu ni penſer ni écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c. L'Abbé SABATIER DE CASTRES.

A Paris ce 22 Mai 1773.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Juin 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Causes Célèbres, Curieuses & Intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées; un Volume in-12 de 242 pages.

Je vous ai tracé, Monsieur, le plan de ce nouveau Journal, dans le compte que je vous ai rendu du *Prospectus* que les Auteurs en ont publié il y a quelques mois *. La première Cause qui se présente à la tête du premier Volume qui vient de paroître, est la cruelle affaire de *Montbailly*, natif de Saint-Omer, que je vous ai

* Voyez *l'Année Littéraire* 1773, Tome I, page 259.

déja fait connoître en vous parlant d'une héroïde de M. *Imbert* ſur ce ſujet. Vous vous rappellez que la mère de *Montbailly*, qui avoit l'habitude de s'enivrer, fut trouvée morte dans ſa chambre, & ſon cadavre ſouillé de ſang. Son fils avoit fait un mariage d'inclination ; elle déteſtoit ſa bru. C'en fut aſſez pour qu'on accusât de parricide le malheureux *Montbailly* & ſa femme. Un Rapport de Chirurgiens ignorans vint à l'appui de cette affreuſe imputation ; &, ſur quelques indices trompeurs, ce même *Montbailly* fut condamné à faire amende honorable, ayant un écriteau portant ce mot, *Parricide*, à avoir le poing coupé, à être rompu vif, ſon corps jetté au feu, &c ; & ſa femme, à faire amende honorable, avec écriteau portant ces mots, *Complice de Parricide*, à être pendue, &c. Le mari a été exécuté ; mais le ſupplice de la femme fut ſuſpendu à cauſe de ſa groſſeſſe. On ne peut lire ſans frémir le détail de la mort de cet infortuné : détail que vous regarderez comme une des préſomptions les plus fortes de ſon innocence.

Il arrive devant la Cathédrale de

» Saint-Omer; là on lui ordonne de
» faire amende honorable, & *d'avouer*
» *qu'il a assassiné sa mère.* Indigné de ce
» qu'on veut le forcer à déclarer un
» crime qu'il n'a pas commis, il rejette
» les ordres qu'on lui donne; il rejette
» également les exhortations des deux
» Religieux qui sont à ses côtés, & il
» refuse hautement de faire l'aveu
» d'un crime dont il est innocent; en-
» fin, pressé d'obéir, il élève la voix,
» & dit en pleurant: *Je demande par-*
» *don à Dieu & au Roi pour les fautes*
» *que j'ai commises pendant ma vie;*
» *mais je ne le demande pas à la Justice*
» *pour le crime dont je suis accusé, parce*
» *que je ne l'ai point commis.* Pressé de
» nouveau de se soumettre aux ordres
» de la Justice, il tourne ses regards
» sur le peuple qui l'environne, &
» s'écrie avec indignation: *Non, mes*
» *concitoyens, non, mes amis, quand on*
» *me feroit mourir à petit feu, quand on*
» *me couperoit par morceaux, je n'avoue-*
» *rois jamais un crime affreux dont je*
» *suis innocent.* Le Confesseur s'arme
» encore une fois de toute l'autorité
» que lui donne son saint ministère en

» ces derniers inſtans, & fait un der-
» nier effort pour lui arracher l'aveu
» de ce crime dont le déſaveu conſtant
» commençoit à l'étonner lui-même,
» & à lui faire redouter l'exécution
» de ce terrible arrêt. *Montbailly* ſe
» lève & l'interrompt: *Vous voulez*,
» *mon Père, vous voulez que je m'avoue*
» *coupable d'un parricide! Prenez-vous*
» *donc ſur votre compte devant Dieu le*
» *menſonge que vous voulez me faire faire*
» *à la porte de cette Egliſe?* Tous ceux
» qui étoient préſens à cette ſcène
» déchirante, pleuroient autour de
» cet infortuné. Ce peuple inconſé-
» quent & léger, qui l'accuſa d'abord
» avec tant de témérité, ſe repent
» aujourd'hui de ſon injuſtice; il le
» plaint, il le pleure, il eſt convaincu
» de ſon innocence; il voudroit main-
» tenant ſauver cette malheureuſe
» victime que ſes funeſtes ſoupçons
» livrèrent à la Juſtice; mais que ſert
» une pitié tardive & ſtérile contre
» la fatalité qui l'a condamné à périr!
» C'en eſt fait, malgré leurs vœux,
» il part; on l'entraîne vers la Place
» où tout eſt préparé pour ſon ſup-

» plice. Il arrive au terme fatal ; déja
» les ſpectateurs le voyent ſur l'écha-
» faud ; déja le Bourreau s'empreſſe à
» le dépouiller de ſes vêtemens ; il eſt
» en poſſeſſion de ſa victime ; il com-
» mence ſes barbares fonctions : il lui
» coupe la main. *Hélas !* s'écria-t-il,
» en fixant ſes régards ſur ſes conci-
» toyens, *cette main n'eſt point coupable*
» *d'un parricide.* Bientôt on le lie ſur
» la croix fatale, le Bourreau le frappe.
» A ce ſpectacle horrible tous les
» cœurs ſont oppreſſés, tous les yeux
» ſont pleins de larmes. Les cris que
» la douleur arrache au malheureux
» *Montbailly* ſont couverts par les ſan-
» glots & les gémiſſemens du peuple.
» *Montbailly* expirant eſt tranſpor-
» té ſur la roue. Alors ſon Confeſſeur
» s'approche ; &, pour donner quel-
» que ſoulagement au malheureux, il
» colle ſur ſes lèvres la croix qu'il
» tient entre ſes mains, en le conju-
» rant d'avoir pitié de ſon ame, &
» de faire enfin l'aveu du crime dont
» il ſubit le châtiment. *Dieu*, dit-il,
» *devant lequel je vais paroître connoît*
» *mon innocence.* Mon ami, lui dit un

» inſtant après un des Bourreaux, tu » n'as plus rien à eſpérer, tu vas » mourir; avoue donc ton crime. *Je » vous ai avoué, mon père, toutes mes » fautes*, répondit encore le patient, » d'une voix mourante en fixant ſon » Confeſſeur: *aurois-je attendu juſqu'à » préſent à avouer le crime pour lequel je » meurs, ſi j'avois eu le malheur de le com- » mettre?* Le Confeſſeur le conjure » toujours d'avouer ſon crime; mais » déjà ſa voix eſt éteinte, & ſes yeux » avant de ſe fermer atteſtent encore » ſon innocence. »

Le bruit de cette horrible exécution ſe répand bientôt de la Province dans la Capitale, & le ſort de cette malheureuſe épouſe, qui n'attendoit qu'avec horreur la naiſſance de l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, attendrit tous les cœurs; pluſieurs Juriſconſultes, dans un Mémoire dicté par l'humanité, le célèbre M. *Louis*, Profeſſeur en Chirurgie, dans une ſçavante Conſultation qui prouve que la mère de *Montbailly* n'eſt pas morte aſſaſſinée, & pluſieurs autres citoyens diſtingués ſe réuniſſent pour faire éclater l'inno-

cence. Enfin le Chef de la Juſtice accorde un ſurſis à la veuve; le Roi permet la réviſion du Procès; &, après un mûr examen, le Conſeil rétablit la mémoire du malheureux *Montbailly*, & rend à ſa veuve l'honneur & la liberté.

L'auteur de cet article rapporte le précis des moyens qui ont été employés pour obtenir la réviſion de cette affaire. Il diſcute la nature des indices qui ont ſervi de baſe à l'Arrêt; il rappelle les préſomptions qui s'élevoient en faveur des accuſés. Il fait voir, par une foule d'exemples, qu'il n'y a point d'homme qui ne dût trembler pour ſon honneur & pour ſa vie s'ils pouvoient lui être arrachés ſur de ſimples indices; & l'humanité lui dicte cette belle réfléxion, qu'*une vie ignominieuſement arrachée à un innocent, ne ſe rachète point par la réhabilitation de ſa mémoire, ni par les regrets & les larmes de ſes Juges.* » Un Hiſtorien La-» tin * rapporte un exemple bien frap-» pant du danger qu'il y a de pro-

* *Valère Maxime*, L. 8, ch. 4.

» noncer ſur des indices. Un eſclave » eſt accuſé d'en avoir tué un autre; » pour lui faire avouer le crime, on » lui fait ſubir la queſtion; il ſe déclare » coupable; il eſt ſupplicié. Peu de » temps après l'eſclave prétendu tué » reparoît chez ſon Maître.

» Un de nos Juriſconſultes * a con- » ſervé un trait de cette nature qui eſt » bien remarquable. Pendant la nuit » une femme eſt maltraitée par ſon » époux; elle crie au meurtre, à l'aſ- » ſaſſinat, & ſes plaintes ſont enten- » dues dans le voiſinage. Le lendemain » on entre dans la maiſon; le trouble » & l'agitation du mari, du ſang ré- » pandu, le four qui fume encore, » la femme qu'on cherche en vain; » que d'indices! Ce n'eſt pas tout. Le » mari, appliqué à la queſtion, avoue » qu'il a fait mourir ſa femme dans le » four; il eſt condamné au dernier » ſupplice. Appel au Parlement de » Paris: les Juges ſont aſſemblés, opi- » nent, ſont en un mot ſur le point » de rendre leur Arrêt; dans ce mo-

* *Charondas* en ſes *Réponſes*, L. 9, R. 1.

» ment la femme se représente .....
» Elle avoit disparu avec son amant.

» Deux Voleurs se saisissent d'un » marteau dans la boutique d'un Maré- » chal ; le marteau est reconnu pour » lui appartenir ; il est mis à la ques- » tion sur cet indice, & il meurt bien- » tôt après ; ce malheureux est ensuite » déclaré innocent par les voleurs » qu'on arrête pour d'autres crimes *.

» *Jean Prouste*, qui demeuroit à Pa- » ris dans la maison d'un Boulanger, » est trouvé assassiné ; le Boulanger, sur » une multitude de faux indices, est ré- » puté l'auteur de sa mort ; il subit la » question ordinaire & extraordinai- » re. Peu de temps après les meurtriers » sont pris ; ils confessent leurs forfaits » au moment de leur exécution.

» Un homme qui avoit projetté de » se défaire de son ennemi, va cher- » cher secrettement chez son Curé sa » soutane & son collet. Ainsi déguisé, » il court exécuter l'assassinat, remet » aussi-tôt l'habit sacerdotal où il l'a » pris, & dénonce l'Ecclésiastique, en

* Cette anecdote est rapportée par *Pasquier* dans ses *Recherches*.

» assurant *qu'il l'a vu* commettre le » crime. On fait une visite ; la soutane » se trouve ensanglantée. Sur cet in- » dice violent, sur le témoignage du » scélérat, qui ne se dément point, le » Pasteur innocent est condamné.

» Par Arrêt de la Cour des Mon- » noyes du 3 Mars 1691, le nommé » *Jacques Aubry*, Charpentier, fut con- » damné à mort. Avant cet Arrêt, il » avoit subi la question ordinaire & » extraordinaire sur des indices va- » gues, & il avoit avoué le crime » dans les douleurs de la torture. Ce- » pendant depuis il fut reconnu in- » nocent.

» Qui ne connoît pas la cause fa- » meuse de la dame *de la Pivardière* *. » L'inconduite de cette femme afflige » son mari au point qu'il abandonne » sa maison. Après une absence de » plusieurs années, il revient sans être » attendu ; il trouve son épouse au » milieu d'un grand nombre de con- » vives, & il en est reçu avec froi- » deur. Restés seuls après le repas, les

* M. *d'Aguesseau*, Tome IV.

» deux époux ont enſemble une diſ-
» pute des plus vives. Le mari ſe re-
» tire ſeul dans une chambre ſéparée.
» Dans la nuit on tire un coup de fu-
» ſil, & l'on entend quelqu'un ſe plain-
» dre. Le lendemain on cherche le
» ſieur *de la Pivardière* dans la maiſon,
» il ne s'y trouve point; on voit dans
» ſa chambre des traces de ſang, une
» paillaſſe enſanglantée, &c... D'après
» la dépoſition de pluſieurs témoins,
» du nombre deſquels étoit la fille
» même de la Dame *de la Pivardière*,
» la preuve étoit concluante. Un d'en-
» tr'eux déclara *qu'il avoit vu* cette
» femme conſommer l'aſſaſſinat de ſon
» mari avec le Prieur de Miſerai;
» c'étoit l'auteur de tous les troubles
» domeſtiques. La dame *de la Pivardiè-*
» *re* étoit preſque ſous le glaive de la
» Juſtice, lorſque ſon mari reparoît.
» Il n'avoit quitté ſa maiſon avec tant
» de promptitude que pour éviter la
» peine que ſa bigamie lui faiſoit
» craindre.

Un autre fait, rapporté par les auteurs de ce Journal, prouve combien la ſageſſe humaine eſt bor-

née, & que ces mépriſes fatales ſont de tous les pays. » Autrefois à Veniſe » un Boulanger fut trouvé près d'un » homme aſſaſſiné ; le couteau étoit » reſté dans le corps du malheureux ; » une gaîne, qui ſembloit avoir été » faite pour ce couteau, fut trouvée » dans la poche du Boulanger ; ſur le » champ il fut arrêté, condamné & » pendu. Il étoit innocent, on le dé- » couvrit après. Ce malheur donna » lieu à une coutume qui a duré à Ve- » niſe pendant pluſieurs ſiècles, & » qu'on auroit dû conſerver. Lorſque » les Juges étoient ſur le point de pro- » noncer une Sentence de mort, un » Officier leur crioit : *Recordate vi del* » *povero Fornaro* : *Souvenez-vous du* » *pauvre Boulanger.* »

La ſeconde Cauſe eſt d'une nature ſingulière, & préſente une queſtion curieuſe pour les Juriſconſultes. *Le mal vénérien eſt-il un motif de ſéparation ?* Juſqu'à préſent ces ſortes de demandes en ſéparation avoient été rejettées à cauſe des abus qui pourroient en réſulter. Mais ici le mari avoit conſenti lui-même à la ſéparation de corps

prononcée par les Juges du lieu, & en avoit constaté les motifs par des aveux formels : ce ne fut qu'après quinze ans de silence qu'il imagina de réclamer sa femme. L'extrait qu'on donne dans ce Recueil des deux plaidoyers est très-bien fait. On remarque surtout, dans celui de M. *Linguet* en faveur de l'épouse, l'éloquence & les ressources de cet Avocat, qui depuis quelques années se montre avec tant d'éclat au Barreau. Après avoir détruit tous les raisonnemens de son adversaire, » que reste-t-il maintenant, » s'écrie-t-il, des moyens du sieur *N* ? » rien, Messieurs, absolument rien, » si ce n'est ce fantôme de l'intérêt » public, cette crainte imaginaire de » blesser la dignité du Sacrement, ou » d'autoriser la révolte des femmes, » dans un temps où la licence générale ne rend déja les bons ménages » que trop rares. Mais, Messieurs, que » notre adversaire se rassure. D'abord » il doit être bien convaincu que des » époux aussi dangereux que lui, sont » aussi peu communs que des maris » scrupuleusement fidèles. Ensuite il

» faudroit examiner si ce n'est pas en » consacrant sa prétention, que les » Tribunaux porteroient vraiment un » coup funeste à l'honnêteté publique. » Il faudroit chercher si le goût du li- » bertinage dans les maris n'est pas » encore plus redoutable que celui de » l'indépendance dans les femmes, & » s'il n'est pas mille fois plus à crain- » dre de laisser l'un impuni que d'en- » courager l'autre.

» Hélas, Messieurs! les devoirs du » sèxe, dans le mariage, sont si mul- » tipliés! ses dédommagemens sont si » restreints! quel effroi peut-il inf- » pirer? Il n'y a pas une loi pour ré- » compenser ses vertus; il y en a mille » pour proscrire ses écarts. Je suppose » que le succès de la Dame *N.* pût en- » hardir quelques infortunées à élever » la voix comme elle, à revendiquer » les secours de la Justice contre leurs » empoisonneurs. Eh bien, qu'en ré- » sulteroit il? Quelques demandes en » séparation qui seroient soumises à » votre jugement. Celles qui se trouve- » roient appuyées des mêmes moyens » que la nôtre, produiroient les mêmes

» droits, & motiveroient le même » accueil. Celles qui n'auroient à alléguer que des preuves foibles, des » indices douteux, seroient rejettées. » Quel éclat, quel trouble a donc à » craindre la société, de ces discussions paisibles, dont l'unique but est » de diminuer dans son sein le nombre » des malheureux ?

» Si, au contraire, vous prononciez » en faveur du sieur *N.*, vous scelleriez, Messieurs, par le même Arrêt, » le triomphe de l'infidélité crapuleuse. N'est-ce donc pas assez que » nos loix autorisent à poser ouvertement en principe, que l'adultère, » puni dans la femme avec la dernière » sévérité, ne donne pas même ouverture à la moindre plainte contre » le mari ? Ah ! que celui-ci jouisse de » cette préférence singulière, qu'il ait » le droit de porter impunément hors » de sa maison des hommages qui sont » un crime pour l'objet qui le reçoit ; » mais qu'il lui soit au moins défendu d'empoisonner son retour. Qu'il » lui soit permis d'affliger sa femme » par des privations, mais non pas

» de l'assassiner par des jouissances.

» Soyez-en bien convaincus, Mes-» sieurs, la paix commune ne sera » point altérée par la liberté dont » vous assurerez la possession à celle » que je défends : la dignité du maria-» ge n'en sera pas blessée : son indis-» solubilité n'en est pas moins à l'abri » de toute atteinte. L'infortunée n'en » traînera pas moins, le reste de ses » jours, les liens affreux sous lesquels » elle succombe ; elle renonce, en cas » même de veuvage, à chercher dans » les bras d'un autre une indemnité » aux maux qu'une alliance indiscrète » lui a causée ; mais pourriez-vous » la forcer à retourner dans ceux de » son époux ? Eh ! qu'iroit-elle y » faire ?

» Il l'invite à s'y rejetter : il offre » de la traiter en bon mari. Mais le » peut-il ? La seule idée de sa tendresse » fait frémir. Où est la caution que ce » venin rebelle, qui le rend si redou-» table, est dissipé ? Il proteste de son » amour ! Ah ! s'il veut nous rappeller » auprès de lui, qu'il parle plutôt de » sa haine. »

Les aveux du mari qui avoient précédé & motivé le premier Jugement, joints aux preuves de l'enquête, ces aveux confirmés par l'exécution pleine & entière qu'il avoit données à la Sentence & par un silence de quatorze ans, formoient contre lui une fin de non-recevoir qui détermina les Juges, & par l'arrêt rendu sur les conclusions de M. *de Vergès*, Avocat Général, du 16 Décembre 1771, il fut déclaré non-recevable dans son appel.

L'affaire de *Grandjean*, cet Hermaphrodite qui a fait beaucoup de sensation il y a sept ou huit ans, est la troisième Cause consignée dans cette collection. Elle est si connue, que je ne crois pas devoir m'y arrêter. Je me contenterai de faire remarquer la bisarrerie de cet être singulier qui fut baptisé & élevé comme fille jusqu'à quatorze ans, qui, à cette époque, n'éprouvant l'attrait d'un sèxe vers l'autre qu'à l'approche des femmes, changea d'habit, d'après l'avis de son Confesseur, & prit ceux d'un homme,

fut marié à une nommée *Françoiſe Lambert*, enſuite, ſur le rapport de Chirurgiens qui atteſtèrent que ſon sèxe dominant appartenoit davantage à la femme, fut condamné par les Juges de Lyon au carcan, au fouet & au banniſſement perpétuel; enfin, qui a obtenu au Parlement de Paris la caſſation de cette Sentence rigoureuſe, avec ordre cependant de prendre des habits de femme, & défenſes de hanter celle qu'il avoit épouſée, & autres perſonnes du même sèxe.

La dernière Cauſe de ce Volume eſt d'une nature tout-à-fait différente. Il s'agit de ſçavoir ſi l'art de faire des baromètres eſt méchanique ou libéral; ſi c'eſt une branche de phyſique qu'il ſoit permis à toutes perſonnes de perfectionner, ou ſi c'eſt au contraire un privilége particulier accordé à la Communauté des Fayanciers & Emailleurs. Les Jurés de cette Communauté avoient fait une ſaiſie de baromètres, thermomètres, &c, chez les ſieurs *Cappy*, *Bourbon* & autres étrangers qui ſont venus s'établir en France, & dont l'Académie des Sciences a certifié

l'habileté, en leur donnant le titre de *Conſtructeurs de ſes inſtrumens de Phyſique.* Les Fayanciers n'avoient d'autres titres que leurs Statuts. Le défenſeur de leurs adverſaires, qui eſt encore M. *Linguet*, entreprend de rendre leur prétention ridicule, & de prouver que, s'ils réuſſiſſoient, la France ſeroit bientôt privée de baromètres; il aſſure que les Statuts des Fayanciers ne parlent ni de baromètres ni d'autres inſtrumens de phyſique, par la raiſon toute ſimple qu'ils n'exiſtoient pas en 1566, année où ces Statuts ont été dreſſés. » Encore, ajoute M. *Lin-*
» *guet*, ſi c'étoit à leur Communauté
» que le Public fût redevable, on ne
» dit pas de l'invention primitive,
» mais du moins de quelques-uns des
» accroiſſemens qu'elle a reçus depuis;
» ou, ſi l'on veut encore, de quelques
» ſecours donnés aux mains qui s'ap-
» pliquoient à ces travaux précieux,
» leur prétention, ſans être plus juſte,
» ſembleroit devenir plus excuſable.
» Or, c'eſt ce qui n'eſt pas; jamais on
» n'a vu figurer le nom d'un Fayan-
» cier dans la liſte des génies reſpec-

» tables, ou des Artiſtes induſtrieux » qui ont contribué à la perfection de » ces inſtrumens.

» On voit, dès le commencement, » *Deſcartes* réveillé par le bruit des » expériences de *Toricelli*, &, curieux » d'y ajouter, ſe plaindre de l'impuiſ- » ſance où le réduiſoit à cet égard la » maladreſſe des Marchands Verriers. » On voit d'autres Sçavans avoir le » même deſir & les mêmes regrets. Si » l'on examine les différentes eſpèces » de baromètres, on trouve à côté de » chacun d'eux des noms illuſtres, mais » pas un Fayancier. *Toricelli* laiſſe ſa » découverte imparfaite, comme c'eſt » le ſort de tous les inventeurs : il » n'imagine pas d'attacher la boule au » tube. *Huyghens*, *Deſcartes*, *de la* » *Hire*, le fameux Bourguemeſtre de » Magdebourg, doublent les tuyaux, » pour rendre l'élévation ou l'abaiſſe- » ment de la liqueur plus remarquable : » *Bernoully* les incline dans l'eſpérance » d'en obtenir le même réſultat : *Mor-* » *landin* les aſſemble en angle droit. » *Paſſement*, *Hook*, l'Abbé *Nollet*, » *Fortin*, imaginent d'autres direc-

» tions plus ou moins favorables, &
» leurs essais en ce genre sont suivis,
» complétés par les mêmes Fabrica-
» teurs que les Fayanciers persécutent
» aujourd'hui. Les sieurs *Bourbon*,
» *Cappy*, &c, ont eu l'honneur d'être
» associés aux premiers Physiciens de
» l'Europe, & de satisfaire dans tous
» les temps les Maîtres de l'Art, qu'une
» longue habitude de bien faire avoit
» certainement rendus difficiles.

» Aucun Fayancier a-t-il jamais eu
» cet avantage? De quel droit vou-
» droient-ils donc se rendre ici seuls
» & uniques possesseurs d'une décou-
» verte, à la première idée & au dé-
» veloppement de laquelle ils n'ont
» en rien contribué? Ceux à qui cet
» honorable héritage a été transmis,
» & qui l'ont acheté par leurs études,
» n'y ont-ils pas plus de droit que des
» Vitriers, qui n'ont d'autres titres
» pour y prétendre, que des Patentes
» qui les en excluent? L'exercice de
» cet Art ne doit-il pas être libre
» comme le génie qui l'a créé? Si les
» inventeurs n'ont pas pu être escla-
» ves des Statuts des Fayanciers, pour-

» quoi leurs vrais ſucceſſeurs le ſo-
» roient-ils ?

» Si l'on prétend leur impoſer cette
» ſujettion, parce qu'ils mettent le
» mercure dans les tuyaux de verre,
» il faudroit donc auſſi défendre aux
» Cabaretiers de débiter du vin dans
» des bouteilles, & réſerver excluſi-
» ment aux Maîtres Fayanciers le com-
» merce des liqueurs ainſi ſubdiviſées;
» il faudroit défendre aux Confiſeurs
» d'envoyer leurs gelées & leurs ſy-
» rops dans des pots de fayance, ou
» dans des phioles de verre; il fau-
» droit ſaiſir les Apothicaires qui li-
» vrent la bouteille où ſont renfermés
» leurs remèdes, avec la médecine ou
» l'apozeme qu'elle contient; tout
» deviendroit matière à contraven-
» tion : la plus tyrannique des Com-
» munautés ſeroit celle des Marchands
» Verriers, parce que c'eſt d'elle que
» les autres Arts employent le plus de
» ſecours dans la partie matérielle de
» leur manipulation. D'ailleurs, ce qui
» doit achever de faire évanoüir les
» vains prétextes des Fayanciers, c'eſt
» l'objet & la nature même de la ſcien-

» ce qu'ils prétendent s'approprier » exclusivement. La restreindre dans » leurs boutiques, ce seroit en gêner les » progrès, ce seroit l'anéantir. Il n'en » est pas de la Physique comme des » autres Arts ou des professions ordi- » naires de la vie : on a pu, sans con- » séquence, donner un privilége ex- » clusif aux Cordonniers, parce que » tout le monde ne peut pas être tenté » de faire des souliers. Les réfléxions » que peut occasionner la forme d'une » pantoufle ne s'étendent pas bien » loin ; ainsi on perd peu à diminuer » le nombre des mains & des esprits » qui peuvent s'en occuper, &c. » La saisie faite par les Fayanciers fut déclarée nulle ; on ordonna la restitution des effets saisis, & on défendi[illegible]x Fayanciers de troubler les Fabricateurs de baromètres dans leur Art.

La manière dont ces différentes Causes sont présentées, doit vous faire présumer, Monsieur, que ce sont des hommes de mérite qui président à leur rédaction. La méthode, la clarté, la précision, sont les qualités qui distin-

guent ce Recueil. Non moins jaloux de mériter le ſuffrage des Juriſconſultes que celui des autres claſſes de citoyens, les auteurs s'attachent ſurtout à marquer la véritable eſpèce des affaires, leur déciſion & les motifs qui ont pu déterminer les Juges. *Ni trop ni trop peu* ſemble être l'axiome qu'ils ont adopté, & qu'on ne devroit jamais perdre de vue dans quelque production que ce ſoit. Ce Recueil a obtenu & mérite l'encouragement de Magiſtrats reſpectables. Il doit en paroître huit Volumes par an. L'abonnement eſt de ſeize livres quatre ſols pour Paris, & de quatre liv. dix ſols de plus pour la Province. On s'abonne pour Paris chez *la Combe* Libraire, & chez M. *des Eſſarts*, Avocat, l'un des auteurs de ce Journal, rue Saint-Dominique fauxbourg Saint-Germain, & pour la Province chez ce dernier ſeulement. Chaque Volume ſe vend ſéparément deux livres dix ſols.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 16 Juin 1773.

LETTRE

LETTRE V.

Fables, Contes & Epîtres, par M. l'Abbé le Monnier; à Paris rue Dauphine chez Ch. Ant. Jombert père Libraire du Roi, L. Cellot Imprimeur-Libraire, Cl. Ant. Jombert fils aîné, Libraire; in-8° de plus de 200 pages, avec des Gravûres.

LA ſeule Pièce de *l'Enfant bien corrigé*, inſérée il y a quelques années dans l'*Almanach des Muſes*, avoit ſuffi pour placer M. l'Abbé *le Monnier* au rang de nos meilleurs Fabuliſtes, & l'on attendoit ſon Recueil de Fables avec autant de curioſité que d'impatience. Ce Recueil vient enfin de paroître, & ne dément point, en général, l'opinion avantageuſe qu'on en avoit conçue. Il eſt précédé d'un *Diſcours Préliminaire* très-facilement écrit, où l'auteur avance que toutes les définitions que l'on peut faire de la Fable, ſont défectueuſes; que *Boi-*

leau lui-même n'a pas osé entreprendre d'en donner une ; qu'il est injuste d'exiger d'un Fabuliste qu'il aille aussi loin que *la Fontaine ;* que ce seroit une folie de vouloir l'imiter ; qu'au contraire on ne peut espérer de réussir que lorsqu'on n'imitera personne & qu'on suivra son goût : M. l'Abbé *le Monnier* décide qu'un Fabuliste n'a point d'autre règle à suivre. Cette dernière opinion, une fois reçue, pourroit devenir très-dangereuse & très-propre à confondre tous les genres de Littérature. Mais, poursuit l'auteur, est-il bien sûr qu'il existe un genre ? Et là-dessus il nous trace le plan d'un Drame qui n'a ni actes ni aucuns des intervalles ordinaires, & qui cependant offre de l'intérêt. On peut lui répondre qu'il y a deux sortes de règles, les unes prescrites par l'usage, les autres par la Nature ; que les premières sont des entraves qu'on peut briser avec succès, & que jamais on n'enfreindra les autres impunément. Or, la division des actes n'est qu'une règle d'usage. Mais que quelqu'un s'avise de nous donner des Fa-

bles d'un ſtyle emphatique ; qu'un autre, à l'exemple de *la Motte*, y prodigue le bel-eſprit & les épigrammes, il me ſemble qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils réuſſiſſent en ſuivant de pareilles routes. Pourquoi ? C'eſt que chaque lecteur a dans l'eſprit qu'il eſt de l'eſſence du ſtyle de la Fable d'être ſimple & naturel, comme celle du ſtyle Tragique eſt d'avoir un ton élevé. Il eſt donc des genres différens, & par conſéquent des règles pour chacun d'eux : mais il eſt vrai de dire, & M. l'Abbé *le Monnier* auroit pu s'arrêter là, que, parmi ces règles, il n'y a de réellement reſpectables que celles qui ſont fondées ſur la Nature.

Au reſte, l'auteur ne doit pas craindre qu'on juge ſes Fables d'après les idées qu'on s'eſt faites de ce genre d'écrire ; celles qu'il publie ne contrediſent point ces idées ; &, ſi elles ont quelques vices, c'eſt moins de la prétention & de la contrainte que l'excès des qualités contraires ; je veux dire de la prolixité & une familiarité ſouvent pouſſée trop loin. Je vais citer une Fable où il me ſemble

qu'il y a des défauts de la dernière eſpèce, quoique parmi de très-grandes beautés.

Le Dîner de Famille.

Que de ſages leçons nous offre la Nature !
A Paris, en Province, au village, au deſert,
Elle tient dans ſes mains un gros volume ouvert :
Heureux l'homme qui ſçait lire cette écriture!
Un père bien prudent devroit à ſes enfans
Montrer cet alphabet loſqu'ils ſont en bas âge;
Quand ils ſeroient devenus grands,
Ils en feroient un bon uſage.

Avec notre voiſin *Cauchois*,
Son jeune fils *Antoine* & *Fanchette* ſa fille ;
Je m'en allai le jour des Rois
Dîner auprès de la Baſtille.
C'eſt un dîner que tous les ans
Donne le vieux *Cauchois* à toute ſa famille.
On y compte au moins vingt enfans,
Quand on peut les compter ; car tout cela fourmille,
Se démène, trotte & ſautille,
A dérouter cent fois les gens.

Ils s'eſcriment des dents ;
C'eſt plaiſir que de les voir faire.
En les regardant, le grand-père
D'aiſe frotte ſes mains. Avec ſes deſcendans
On diroit qu'il ſe régénère.
Il ſçait l'âge & le nom de tous.
Tour à tour il les prend, les flatte, les careſſe.
Les plus jeunes, ſur ſes genoux,
Sautent pour le baiſer ; ſur ſon ſein il les preſſe.
De leurs aînés quand le tour vient,
Avec plus de reſpect ils marquent leur tendreſſe,
Et prennent le ton qui convient.
Dans ſes bras, quand il tient *Fanchette*,
(Celle avec qui je ſuis venu),
Comme elle eſt déja grandelette,
Long-temps il l'interroge, &, d'un air ingénu,
Elle répond : alors le papa de ſourire.
Leur converſation, ſe prolongeant, attire
Et l'attention, & les yeux
De tous les convives joyeux.
Le bonhomme, voyant ce deſir curieux ;
Dit à l'enfant : » va-t-en te remettre à ta place. —
» Ah, papa, permettez qu'encor je vous em-
» braſſe. —

» Embraſſe, puiſque tu le veux ;
» Va, je ne demande pas mieux.
» Pour ouïr cet enfant, mettez-vous tous à
» table.
» Ecoutez en ſilence un récit agréable
» Qu'elle vient de me faire : il doit intéreſſer.
» Allons, ma fille, allons, il faut recom-
» mencer. »
Fanchette eſt dans cet âge où l'on parle ſans
honte ;
Elle débute ainſi, ſans ſe faire preſſer :
» Quand nous paſſions... — Attends, *Jacquot*
» va ſe bleſſer :
» Ote-lui ſa fourchette. A préſent conte ;
» conte. —
» Quand nous paſſions ſous l'arcade Saint-
» Jean,
» J'allois devant
» Avec mon frère ;
Papa cauſoit derrière
» Avec Monſieur (en me montrant) ;
» Un jeune garçon déja grand,
» Sortoit de la dernière Meſſe,
» Ou bien peut-être de confeſſe,
» Car aujourd'hui c'eſt un bon jour.
» Il nous a regardés, moi j'ai baiſſé la vue ;

» Mais je me ſuis bien apperçue
» Qu'il eſt auſſi gentil que le voiſin *la Tour*.
» Je l'ai ſuivi des yeux, tout le long de la rue,
» Juſqu'au près de Saint Paul. Ses eſcarpins
» cirés,
» Et ſes bas blancs fort bien tirés,
» Lui donnoient de la peine. Il marchoit ſur
» le pouce,
» Et choiſiſſoit les beaux pavés.
» Mais bon, en moins de deux *avés*,
» Voilà-t-il pas qu'il s'éclabouſſe :
» Et puis un gros lourdaut le pouſſe,
» Lui fait faire un faux pas
» Qui gâte ſes beaux bas.
» *Antoine*, tu riois, moi je ne riois pas.
» Le jeune homme peſtoit tout bas ;
» Je le voyois bien à ſa mine.
» Et puis le voilà qui chemine
» Sans aucune précaution,
» Poſant le pied tout plat, appuyant du talon,
» Faiſant ſauter la crotte
» Sur ſes bas, ſes ſouliers, juſques ſur ſa cu-
» lotte.
» Il en donnoit même aux paſſans
» Qui n'en paroiſſoient pas contens :
» Mais ils ſe fâchoient moins qu'une vieille
» dévote,

» Oui, tout ce que tu fçais, mais tu n
» qu'à ſuivre
» Ce jeune garçon juſqu'au bout,
» Tu l'aurois vu paſſer.... Paix donc,
» ſilence,
» Et m'écoutez, mes chers enfans.

» Vous avez par votre naiſſance
» Tous une paire de bas blancs !
» Las ! il eſt en votre puiſſance
» De la garder propre en tout temps
» Mais ſi par malheur il arrive
» Que vous veniez à la ſalir,
» Pauvres enfans, pour les blanchir
» Il n'eſt point de leſſive.

» Vos bas blancs, c'eſt l'honneur
» Que vous tenez de votre père :
» Gardez-vous que jamais une tache lâ

Il y a des choſes charmantes dans cette Fable ; l'idée en eſt ingénieuſe ; la deſcription de toute cette famille eſt très-agréable ; mais cette pièce eſt de temps en temps gâtée par des expreſſions triviales, & ces expreſſions ne ſont bonnes dans aucun genre, excepté dans le genre bas qui eſt mauvais en lui-même. *Ils s'eſtriment des dents, faiſant ſauter la crotte ſur ſa culotte, la vieille dévote dont il tache la capote*, tout cela fait peine au lecteur malgré lui, & diminue le plaiſir que l'on a à lire cette jolie Fable. Je ne vous rapporterai aucune de celles qui pêchent par trop de prolixité ; car ce défaut entraîne quelquefois ſi loin l'auteur, qu'il allonge pluſieurs de ſes Fables trois ou quatre fois plus que le ſujet ne le demande. Je vous indiquerai à cet égard *les deux Noyers*, *l'Allouette & la Taupe*, *le Païſan & ſon Seigneur*, &c.

Il y a dans ce Recueil un grand nombre de Fables qui ſont exemptes des défauts que je viens de remarquer,

& alors M. l'Abbé *le Monnier* mérite un des premiers rangs parmi nos Fabuliſtes. Liſez la Fable ſuivante ; c'eſt ſûrement vous procurer un inſtant de plaiſir que de vous la faire connoître.

La Foire de Briquebec.

Le bourg de Briquebec eſt un aſſez gros bourg,
Peu diſtant de Vallogne, un peu plus de Cherbourg.
Dans ce bourg, tous les ans, à la fête Sainte Anne,
Il ſe tient une foire, où filles & garçons,
Le bouquet au côté, viennent des environs
Se louer pour un an. On y voit ſur ſon âne
Arriver le Fermier, les Nobles à cheval,
Et les Curés auſſi. Chacun vient le moins mal
Qu'il peut. Tous ont deſſein de faire bonne emplette,
L'un d'un maître valet, l'autre d'une fillette.
Il s'y rencontre encore, & ce n'eſt pas tant mieux,
Nombre de freluquets faiſant les petits-maîtres,

Comme on l'eſt au païs, en frac, en fines guêtres
De coutil blanc ; leur canne eſt un bâton noueux.
Boire, mentir, jurer, lorgner toutes les filles,
Baiſer en ricannant celles qui ſont gentilles ;
Si l'oncle ou le couſin en ſemblent mécontens,
Les aſſommer : voilà les plus doux paſſe-temps
De ces petits Meſſieurs. Avec de telles gens
Un homme un peu ſenſé jamais ne ſe faufile.
Auſſi je leur tournai le dos,
Et je trouvai plus à propos
D'aller me fourrer dans la file
Des Curés & des bons Fermiers.
Ils vont de rang en rang pour chercher leur affaire :
» Combien le bouquet ? —Tant.—Vous me » paroiſſez chère.—
» Mais auſſi je ſuis forte.—Et que ſçavez-vous » faire ?—
» Je ſçais traire une vache, épandre les fu- » miers,
» Bêcher, faner, gerber, & tout le gros ou- » vrage
» D'une ferme. — Quel âge ?—

» J'aurai, viennent les Rois,
» Vingt ans, pas davantage.
(D'autres disoient dix-huit, ou vingt-deux, ou vingt-trois,
Plus ou moins, c'est selon). » Etes-vous fille » sage ? —
» Demandez à ma tante. — Elle ? c'est un » démon ;
» Malheur à tout pauvre garçon
» Qui pour la chiffonner s'approche ;
» Il est plus sûr d'une taloche
» Que d'un baiser. — C'est bon. Voyons les » mains.
» — Tenez,
» Voyez, tâtez, examinez. »
On les tâte, on les examine
Avec plus de soin que la mine.
Quelques jeunes Curés y regardoient pourtant,
Mais très-modestement & sans faire semblant
D'y regarder. La main est le point important,
C'est à celui-là qu'on s'attache.
A part moi, je me dis, il faudra que je sçache
La cause de ce fait qui me semble étonnant.
A l'un des vieux Fermiers en riant je demande
Si parmi la race Normande

Le mérite eſt au bout des doigts.
A ce diſcours, le villageois,
D'un ton malignement ſournois,
Me répond : » Vous venez, comme je puis
» comprendre,
» Du bon Paris en Badaudois,
» C'eſt là qu'on eſt ſçavant ! mais je vais vous
» apprendre
» Ce qu'à Paris jamais vous ne pourriez ſçavoir :

» Quand je viens louer une fille,
» C'eſt afin qu'elle m'aide à bien faire valoir.
» Belle, laide, ou gentille,
» A votre avis, Monſieur, que cela me fait-il ?
» La beauté n'eſt pas un outil
» Néceſſaire dans mon ménage.
» Ce ſont les mains qui font l'ouvrage ;
» Auſſi je regarde à la main.
» Quand elle eſt dure & bien calleuſe,
» C'eſt un ſigne certain
» Que celle qui la porte eſt bonne travail-
» leuſe.
» Si jamais vous prenez ou ſervante ou gar-
» çon,
» Souvenez-vous de ma leçon.

» Grand merci, mais jamais je n'aurai domeſ-
» tique
» Aucun; je me ſers ſeul.—Tant mieux, c'eſt
» un bonheur.
» Avez-vous des amis ? — Beaucoup, & je
» m'en pique. —
» Eh bien, pour les connoître employez ma
» rubrique. —
» Quoi, leur tâter les mains ?—Oh que non,
» c'eſt le cœur
» Qu'il faut examiner pour ſçavoir ſi la pâte
» En eſt bonne.— Fort bien, mais dites-moi
» comment.—
» Confiez un ſecret, empruntez de l'argent,
» C'eſt par ces endroits qu'on les tâte.

Sujet piquant & neuf, narration aiſée, dialogue naturel, excellente morale: il me ſemble que cette Fable réunit tout ce qu'on a droit d'exiger dans un ouvrage de ce genre. En voici une autre d'un ton plus ſérieux, & qui ne renferme pas une leçon moins importante.

Le Tigre & le Renard.

» Te voilà de retour, ami Renard, dis-moi,
» As-tu bien accompli les ordres de ton Roi?
» As-tu bien écouté ce que dans mon Empire
» Chacun de mes ſujets peut dire à
» Puis-je être aſſuré de leur foi?
» Quels ſont les ſentimens que ma perſonne
» inſpire;
» Parle, eſt-ce de l'amour, ſeroit-ce de l'ef-
» froi? —
» Inſpirer de l'effroi! de l'effroi! vous! Non,
» Sire,
» On vous chérit, on vous admire;
» Vos bienfaits, vos vertus ont gagné tous les
» cœurs;
» On vous nomme des Rois le plus grand, le
» plus juſte.
» Voyez, dit-on, voyez comme ce Tigre
» auguſte
» Sur nous aime à verſer chaque jour ſes fa-
» veurs.
» Dans ſon cœur la juſtice éclaire
» La bienfaiſance & la bonté:
» A ſon tour la bonté modère

» L'exacte & rigide équité.
» Et puis avec tranſport : comblez nos vœux ;
» ô Parque,
» Et prolongez ſa trame aux dépens de nos
» jours.
» Je ne finirois pas s'il falloit, grand Monar-
» que,
» Vous répéter ici tous les tendres diſcours,
» Diſcours, non pas d'un ſeul, mais de la
» multitude,
» Diſcours des animaux par troupes raſſem-
» blés.....
» — Et ceux de qui les fils ſous ma griffe
» étranglés.....
» — Ceux-là (je l'oubliois) chantent leur
» gratitude,
» Et connoiſſent le prix de cet inſigne honneur.
» Pour nous, diſent-ils, quel bonheur
» D'avoir fourni de la pâture....—
» Ton rapport, cher ami, ne ſent point l'im-
» poſture,
» Il me contente. J'aime à voir
» Que mes Sujets ſont leur devoir :
» J'approuve que la voix publique
» En toute liberté ſur mon compte s'explique.
» Mais tous ces animaux qui cauſent deux à
» deux,

» Leur discours est-il aussi tendre? —
» Sans doute, Roi puissant, qu'ils sont pour
» vous des vœux ;
» Mais ils sont si respectueux,
» Ils se parlent si bas, qu'on ne peut les en-
» tendre. »

Une des plus jolies Fables de ce Recueil est dans le genre satyrique. Vous avez entendu parler de la querelle de M. *Soufflot* avec un de ses confrères, sur la coupole de l'Eglise de Sainte Geneviève. M. l'Abbé *le Monnier* se range du côté de M. *Soufflot*, & répand à pleines mains sur son adversaire le sel de l'ironie la plus piquante.

Le Huron se mêlant de juger d'Architecture.

Les Hurons dans la Huronie
Sont logés comme des lapins.
Tous les efforts de leur génie
Se bornent à creuser des réduits souterreins,
Dont le sol fait [redacted], le plancher, la mu-
raille.

Encore eſt-ce pour eux une belle trouvaille
D'avoir imaginé de ſe terrer ainſi.
Ah, ſi ces idiots ſe tranſportoient ici ;
S'ils voyoient le Louvre & Verſaille,
Choiſy, Marly, Maiſons & l'hôtel de Bourbon,
Croix-Fontaine & ſon Pavillon,
Nos Egliſes, nos Quais, nos Salles de ſpectacle,
En leur patois Huron, ils s'écriroient, miracle !
Miracle, dites-vous ? C'eſt les connoître mal.
Vous ne ſçavez donc pas : un ſot jamais n'admire
Que ſoi, que ſes pareils ; le reſte il le déchire
A tort comme à travers, tout lui devient égal,
Pourvu qu'il fronde. Mais, ſans chercher à médire
De tous les ſots en général,
L'hiſtoire du Huron vous prouvera mon dire.
J'étois l'été dernier dans la ville d'Honfleur.
C'eſt là que je vais en vacance.
J'admirois ſur le port l'art & l'intelligence
Des ouvriers guidés par un Ingénieur.
Je les entendois dire à l'élément terrible :
» Je veux qu'ici tu ſois toujours calme & paiſible :

» Va plus loin exercer ta bizarre fureur. »
La mer, soumise, obéissante,
Croyoit encor du Créateur
Ouïr la voix toute-puissante.
Sur cela je rêvois, car je rêve par fois,
Quand je vis arriver une barque légère
Qui venoit, me dit-on, du pays Huronnois,
Ou de ses environs. Bientôt on saute à terre.
Et moi d'examiner la contenance & l'air
Des nouveaux débarqués. L'un d'eux, rustique & fier,
Attire mes regards, & m'attache & me pique.
C'étoit un gros Huron du fond de l'Amérique.
Je l'ignorois alors, mais je l'ai sçu depuis.
De lui je m'approche & le suis.
Pour le suivre, il falloit n'avoir pas trop la goutte.
Il parloit un François
Mal construit & mauvais;
Tel qu'il l'avoit appris des Mousses dans la route.
Devant une belle maison
Qu'on bâtit près du port, notre Huron s'arrête.
Il la regarde & dit, en secouant la tête,
» Ouvrier sot, point de raison,

» Ouvrier grand onagre, ouvrier groſſe bête.
» Bête, lui dis-je, en quoi ?
» En quoi, me répond-il ? Bête, onagre auſſi
» toi.
» Trop de portes, vois : la froidure
» Là-dedans hommes gelera ;
» Par le haut trop grande ouverture ;
» Temps de neige, il y neigera.
» Le Huron beaucoup mieux conſtruire. »
Par pitié je voulus l'inſtruire.
» Ces fenêtres, lui dis-je, un chaſſis les clorra ;
» L'ouverture d'enhaut, un toît la couvrira.
» Dans la maiſon voiſine il ne pleut ni ne gèle :
» Eh bien quand on la fit, elle étoit comme
» celle
» Qu'à préſent vous blâmez ſi fort.
» Dites-donc avec moi, l'ouvrier n'a pas
» tort. »
Les Hurons ſont têtus. J'eus pour toute réponſe :
» Bête onagre ouvrier, de bon ſens pas une
» once ;
» Toi bête, onagre auſſi. »
Tel fut, en me quittant, ſon galant grand-merci.

Si quelqu'un refuſoit de croire

Cette très-véritable hiſtoire,
Qu'il liſe les écrits d'un certain antigot,
Qui critique en Huron l'Egliſe de *Soufflot.*

Cette petite Pièce m'a ſemblé parfaitement narrée; il y a de la gaîté; les détails en ſont plaiſans, mais c'eſt plutôt une allégorie ſatyrique qu'une Fable; & comme l'adverſaire de M. *Soufflot* a eu de très-ſçavans Artiſtes qui ont adopté ſon ſentiment, entr'autres M. *Fraizier*, célèbre Ingénieur, peut-être faudroit-il attendre la fin de la conſtruction de Sainte Geneviève pour prendre un parti dans cette querelle.

Vous ſerez moins incertain, Monſieur, dans l'approbation que vous donnerez à une Fable de M. l'Abbé *le Monnier* contre cette ſecte philoſophique qui ne craint point d'abandonner les hommes à leur foibleſſe, & de leur ôter tous les appuis qui peuvent les ſoutenir dans le chemin de la vertu. Quant à moi, Monſieur, vous ne ſerez pas étonné d'apprendre que c'eſt une de celles que j'aime le mieux dans tout ce volume.

Traverſoit à la nage
Rivières & profonds ruiſſeaux.
Cela n'étoit pas trop commode,
Sur-tout pendant la ſaiſon des frima
Mais dans ce temps c'étoit la mod
De ſe paſſer de ce qu'on n'avoit pas.

Les habitans de deux villages,
Bâtis ſur les deux bords d'un fleuve aſ
fond,
Au moyen de leurs bras qui tenoient
pont,
Entr'eux négocioient & faiſoient des
Qui n'étoient pas diſpendieux.
En chemin quand on vouloit boir
Nul Aubergiſte frauduleux
N'apportoit un maudit mémoire.

Qu'à force de poumons on avoit bien remplies.
Cela les soutenoit, ménageoit leurs efforts,
Les empêchoit peut-être
D'aller trinquer avec les Morts.
Mon peut-être est mal dit ; vous allez le connoître,
Si vous m'écoutez, cher lecteur.

Un jour le plus hardi, le plus fameux Nageur
Que tout le pays eût vu naître,
De ses concitoyens voulut se faire maître
Et les endoctriner. On ne l'en prioit pas.
» Ames foibles & rétrécies,
» Nature, comme à moi, vous a donné des bras;
» Vos bras seuls suffiront ; laissez-là vos
» vessies. »
Tels étoient ses discours. Quelques-uns le croyoient,
S'en trouvoient mal & se noyoient.

Le Précepteur lui-même un jour eut une crampe.
Voilà ses avirons immobiles, perclus ;
Il voudroit s'agiter, mais efforts superflus ;
De ses jours sous les eaux s'éteint la foible lampe.

Si j'étois incrédule & ſans religion,
Je voudrois que mon fils, & ma femme, & ma fille,
Et l'homme qui me chauſſe, & celui qui m'habille,
Et tous ceux qui pourroient fréquenter ma maiſon,
Cruſſent un Dieu vengeur, un Dieu qui récompenſe;
J'aurois en leur vertu plus grande confiance
Que ſi je les voyois naviger vers le port
Avec leurs bras tout ſeuls & ſans aucun ſupport.

A l'égard de ces gens vigoureux & robuſtes,
Qui n'ont beſoin de rien pour être toujours juſtes,
Volontiers je leur confierois,
Comme à d'autres moi-même, & ſecrets & fortune:
Pour leurs bras & les miens cependant je craindrois
Une crampe: la crampe eſt choſe aſſez commune.

Vous ſerez charmé de retrouver dans ce Recueil l'excellente Fable de l'*Enfant*

l'*Enfant bien corrigé*, qui a eu un succès si général & si mérité. On lit à la suite de ces apologues, trois Contes que vous ne verriez pas avec moins de plaisir, surtout celui du *Dervis* que je voudrois pouvoir vous faire connoître, mais qui est trop long pour entrer dans cet extrait. Ce volume est terminé par cinq à six Epîtres écrites d'un style un peu diffus, & par de très-bonnes réfléxions sur les moyens de rendre la lecture de la traduction de *Térence* utile aux enfans.

Vous conclurez de tout ceci, Monsieur, que M. l'Abbé *le Monnier* a un talent peu commun pour la Fable; qu'il seroit seulement à souhaiter qu'il ne prît pas quelquefois la familiarité basse pour de la naïveté, & la profusion des mots pour de l'aisance & du naturel; & que, lorsqu'il évite ces deux écueils, il y a très-peu de Fabulistes qu'on puisse lui comparer, en exceptant toujours *la Fontaine*, qui est au-dessus de toute comparaison.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Juin 1773.

LETTRE VI.

*Cours d'Architecture, ou Traité de la Décoration, Distribution & Construction des Bâtimens; contenant les Leçons données en 1750 & les années suivantes, par J. F. Blondel, Architecte, dans son Ecole des Arts: publié de l'aveu de l'Auteur, par M. R***; Tomes IV, V & VI; à Paris chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.*

JE vous rendis compte en 1771 *, Monsieur, des trois premiers Volumes de cet excellent *Cours d'Architecture*. Vous trouverez dans ceux que je vous annonce la même clarté, la même précision, le même zèle patriotique qui, depuis près de quarante années, anime l'auteur pour la per-

* Voy. l'*Année Littéraire* 1771, Tome V, page 52.

fection de son Art, en général &, en particulier, pour l'avancement des jeunes Elèves confiés à ses soins.

Le premier de ces trois nouveaux Tomes termine ce que M. *Blondel* s'étoit proposé d'enseigner dans son ouvrage concernant la décoration extérieure des bâtimens. Il le commence, comme les précédens, par une récapitulation rapide de ce que contiennent les volumes antérieurs, afin de remplir, dit-il, l'esprit de ceux qui le lisent de l'enchaînement que doivent avoir les leçons contenues dans son *Cours*, & dont l'objet principal est de ne leur laisser rien ignorer sur les trois branches de l'Architecture, la *Décoration*, la *Distribution*, la *Construction*. Après cette courte énumération, l'auteur, dans un *Avant-Propos*, fait plusieurs observations importantes sur son Art. Je vous en citerai deux articles que je prends au hasard. » Il faut, dit le sçavant Professeur, » tout examiner, même les édifices » médiocres. L'Architecte impartial » doit faire son profit de tout : il est » d'ailleurs certaines médiocrités en

» Architecture, qui ne ſont véritable-
» ment telles que pour l'homme ſu-
» perficiel. A travers de pareilles
» productions, l'homme à talent dé-
» couvre quelquefois des penſées
» hardies, une expreſſion forte, des
» licences permiſes, des écarts heu-
» reux. Il n'y a guères que les bâti-
» mens d'une compoſition au-deſſous
» de la médiocrité qui ne puiſſent être
» d'aucune utilité à l'Architecte obſer-
» vateur. » Un peu plus loin, il dit
» que dans une maiſon ſubalterne
» l'économie dans la conſtruction force
» l'Architecte à quelques négligences
» dans les dehors; il n'y a peut-être
» pas un grand inconvénient : que,
» dans un bâtiment particulier, la
» commodité ſoit préférée à la régu-
» larité des façades, on y porte aſſez
» peu d'attention. Mais, lorſqu'il s'agit
» de quelque Edifice public, des Palais
» de nos Rois, des Monumens ſacrés,
» de ceux qu'on élève à la gloire des
» Héros & des grands Capitaines,
» l'ordonnance de leur décoration
» doit être exempte de toute eſpèce
» d'irrégularité; aucune excuſe ne peut

» paroître légitime. Alors l'expreſſion, » les proportions, les formes, tout » doit porter le caractère ſublime. Le » prix de la matière, l'application » des ornemens, ſont des beautés in- » ſuffiſantes & ne peuvent détruire » aux yeux des hommes intelligens les » inadvertances qu'ils y remarquent. » Nous l'avons dit plus d'une fois, on » fait rarement grace à l'Architecte » en faveur de la Sculpture. »

Je ne vous donnerai point, Monſieur, un extrait de ce Volume qui contient 460 pages, ſans l'Introduction qui en contient près de 100; je me contenterai de vous indiquer les ſujets des Chapîtres. Il faut lire ce que M. *Blondel* y dit lui-même. Une attention, dont vous lui ſçaurez gré, c'eſt d'avoir écrit ſon *Cours* de manière à être facilement entendu des hommes du monde comme des Artiſtes. D'ailleurs, ſes obſervations vous paroîtront juſtes, ſes critiques meſurées, &, ce qui, ſelon moi, lui fera beaucoup d'honneur, c'eſt qu'en parlant des Architectes de génie, il en fait toujours le plus grand éloge, &

qu'il développe avec chaleur les beautés de leurs ouvrages. Vous remarquerez encore qu'il oppose à leurs chefs-d'œuvre d'autres productions dont il a le courage d'avouer la médiocrité. C'est peut-être le seul moyen d'instruire véritablement ses lecteurs.

Le premier Chapître offre une *discussion de l'Art, dans laquelle on prouve, d'après l'opinion des plus grands Maîtres, que les productions de l'Architecture ont été puisées dans la Nature.* Dans le deuxième, M. *Blondel* parle *des licences & des abus de l'Art.* Vous aurez peine à croire combien cet Architecte a sçu rendre lumineuse cette partie qui, au premier coup d'œil, ne promet pas d'être intéressante. Le IIIe & le IVe Chapîtres traitent de *l'Application de l'Art*, qui enseigne les différentes manières de décorer les façades extérieures des bâtimens, relativement à la diversité de leur usage. Je ne doute point que cet objet ne soit goûté des vrais Architectes, & qu'il ne contribue à former le goût de ceux qui se proposent d'entrer dans cette carrière. Le Chapître cin-

quième traite *de la perfection de l'Art*; perfection qui, dans cet ouvrage, se trouve appuyée de l'autorité des édifices élevés par les Architectes les plus célèbres. C'est dans ce Chapître que l'Auteur traite de la théorie de la décoration, dont il avoit tracé les élémens dans les Volumes précédens. Vous y remarquerez ce ton de vérité & cette éloquence naturelle qui sçait convaincre & persuader. Dans les Chapîtres VI & VII, l'auteur jette une vûe générale sur la décoration des bâtimens de même genre & de genres différens. Ensuite il rapporte divers exemples d'édifices de sa composition, dans lesquels vous reconnoîtrez les principes qu'il enseigne dans son *Cours*, c'est-à-dire, que vous remarquerez, je pense, qu'il a sçu s'éloigner du genre pesant & quelquefois giganteſque qu'on affecte aujourd'hui dans la décoration des façades, ainsi que du genre frivole qui avoit pris faveur au commencement de ce siècle; vicissitude à laquelle, ce me semble, l'Architecture ne devroit pas être exposée. Enfin le hui-

tième Chapître eſt deſtiné à rapporter diverſes façades des Palais de Rome, comparées avec celles qu'ont élevées à Paris nos Architectes. C'eſt ici que l'habile Profeſſeur diſcute à fond le bon ou mauvais effet que produit l'Architecture, quand le jeune Architecte, loin de faire uſage de ſon génie & des reſſources de ſon Art, ſe contente d'imiter indiſtinctement telle ou telle production, ſans ſe rendre compte de l'objet de ſon imitation; d'où réſultent ſouvent des exemples dangereux, & cela néanmoins d'après d'excellens modèles. Je ne puis me refuſer à la ſatisfaction de vous tranſcrire une critique juſte dictée par la raiſon & le goût. » A » juger, dit l'auteur, des productions » de l'Architecture par la plupart des » Palais & des belles maiſons d'habi- » tation de Rome moderne, compa- » rés avec le plus grand nombre de » ceux qui décorent notre Capitale, » on ſeroit tenté de croire que les » Architectes d'Italie & les nôtres » n'ont pas puiſé les préceptes de » l'Art dans la même ſource. Il eſt

» vrai que le ſite des lieux & la diffé-
» rence dans la température de l'air, ont
» pu apporter quelque diverſité dans
» l'ordonnance des édifices de l'Italie
» & de la France ; mais cette variété
» dans le climat auroit dû, ce ſemble,
» n'influer que ſur l'emploi des matiè-
» res, ſur la diſpoſition des bâtimens,
» ſur la manière de les couvrir, ſur
» la plus ou moins grande quantité de
» leurs ouvertures, enfin ſur la diffé-
» rente largeur & hauteur de ces der-
» nières : toutes les autres parties de la
» décoration, telles que l'application
» des Ordres, les ornemens qu'ils
» amènent, la forme des portes &
» des croiſées, la diſtribution des
» avant-corps, la relation de ceux-ci
» avec l'étendue du bâtiment, les re-
» pos qu'il convient de ménager entre
» chaque membre, en un mot les rap-
» ports qu'il faut obſerver entre toutes
» les parties de l'édifice : tous ces objets
» devroient être les mêmes dans les
» unes & dans les autres productions,
» puiſque les préceptes ſont uns, uni-
» verſels, & qu'ils nous viennent des

» Grecs, chez lesquels l'une & l'autre
» Nation ont également puisé les rè-
» gles de l'Art. Quel vaste champ de
» contradictions néanmoins s'offriroit
» à nous, si nous voulions rapporter
» les moyens dont se sont servi la plû-
» part des Architectes Italiens pour
» s'en écarter, sans autre objet déter-
» miné que celui de créer des chimè-
» res à leur gré! Ce que nous avan-
» çons est d'autant plus incroyable,
» que l'Italie a eu ses *Bramantes*,
» comme la France a eu ses *Mansards*,
» dont les chefs-d'œuvre ont été ap-
» plaudis, & le sont encore, des vrais
» connoisseurs. Mais abaissons, s'il se
» peut, un voile impénétrable sur les
» inconséquences du plus grand nom-
» bre de leurs bâtimens & des nôtres,
» qui, malgré leurs imperfections, se
» sont attiré les regards de la multi-
» tude. Contentons-nous de donner
» quelques exemples pour faire sentir
» à nos élèves la nécessité d'éviter de
» pareils écarts, & combien il leur
» est essentiel d'imiter les excellens
» modèles, s'ils veulent atteindre un
» jour à une certaine célébrité. Au
» reste, il en faut convenir, l'Espagne,

» l'Allemagne, les Peuples du Nord,
» qui ont cru imiter les productions
» de l'Antiquité, s'en ſont encore
» beaucoup plus éloignés. Quelle ſin-
» gularité ne remarque-t-on pas dans
» la plûpart des décorations de leurs
» monumens? A l'exception de quel-
» ques édifices, pour leſquels ces Na-
» tions ont appellé des Architectes
» célèbres de la France ou de l'Italie,
» on n'apperçoit guères dans leurs
» bâtimens que des membres d'Ar-
» chitecture incorrects, que de la bi-
» ſarrerie dans les formes & de la
» confuſion dans les ornemens. L'An-
» gleterre, nous oſons l'avouer, eſt
» peut-être la ſeule qui ait ſuivi de
» plus près le bon genre des Anciens.
» Moins jaloux de créer du neuf
» que d'imiter les excellentes produc-
» tions des Grecs & les beaux mo-
» numens de l'ancienne Rome, les
» Anglois ſe ſont garantis de cet eſprit
» national qui a gagné toutes les Cours.
» Quelle différence en effet entre le
» *Vitruve* Britannique & le *Vitruve*
» Danois! Pour faire ſentir juſqu'où
» l'on peut s'égarer lorſqu'on ne con-

» ſulte que le goût de ſa nation, qu'on
» ne ſuit que ſes idées, & qu'on perd
» de vue le bon genre, nous avions
» deſſein de rapporter dans ce Volu-
» me divers exemples de toutes ces
» différentes productions; mais nous
» avons réfléchi que cette diſcuſſion
» nous méneroit trop loin. D'ailleurs,
» ce parallèle nous a paru plus du
» reſſort d'un Recueil particulier que
» d'un Cours d'Architecture. Nous
» réſervons cette eſpèce de collection
» pour l'ouvrage que nous nous pro-
» poſons de donner, lorſque nous
» nous ſerons acquitté entièrement
» de notre tâche; rien n'étant, ſelon
» nous, plus propre à nous guérir de
» nos propres écarts que d'examiner
» ceux des autres Peuples où l'Archi-
» tecture eſt cultivée. »

Le cinquième Volume traite en particulier de la *diſtribution des Jardins, de propreté* & de la *diſtribution intérieure des bâtimens*. Il contient 431 pages, ſans l'*Avant-propos*, dans lequel vous trouverez de nouvelles obſervations ſur l'Architecture & divers programmes que le Profeſſeur a donnés à ſes élèves, en leur diſtribuant des prix

examinés & jugés par les artiſtes & par les hommes de goût, invités pour cet effet à ſon Ecole. Je n'entrerai pas dans le détail immenſe des matieres traitées dans les ſept Chapîtres que contient ce Volume : je me contenterai de vous dire que cette Partie doit être lue non-ſeulement par tous ceux dont la profeſſion eſt de bâtir, mais par toutes les perſonnes qui veulent ſe diſtribuer un appartement commode & le décorer avec goût. Toutes ces différentes parties y ſont développées d'une maniere ſi intéreſſante, qu'après avoir lu ce Volume, il n'y a point de propriétaire qui ne puiſſe eſpérer d'y puiſer des connoiſſances relatives à ſes beſoins, ſoit qu'il veuille porter ſa dépenſe à la plus grande magnificence, ſoit qu'il déſire uſer de la plus grande économie ; M. *Blondel* s'étant attaché, dans toutes ſes leçons, plutôt à la beauté des formes qu'au prix de la matière, & conſeillant toujours de préférer la belle ſimplicité au faſte des ornemens. Avant de quitter ce Volume, je mettrai ſous vos yeux un article digne à la fois & d'un bon citoyen & d'un Architecte éclairé.

C'eſt à propos de la ville de Strasbourg où l'on exécute aujourd'hui des ouvrages conſidérables ſur les deſſins de M. *Blondel.* » Remarquons, dit-il, » combien il ſeroit intéreſſant, qu'à » l'exemple du Magiſtrat de Strasbourg, nos villes capitales ſe propoſaſſent le même but, lorſqu'il » s'agit de leur embelliſſement. Diſons » plus : quel avantage n'auroit-on pas » pu tirer pour celui de Paris, ſi, ſeulement depuis cinquante ans, on » eût levé à cet effet un plan de cette » grande Cité, & qu'on eût réglé, » par des alignemens réfléchis, d'abord la marche que devoient ſuivre » les habitans pour conſtruire leurs » demeures, & qu'enſuite on eût » déſigné les lieux les plus convenables pour y ériger la plus grande » partie des monumens qui, en ſatisfaiſant à l'utilité publique, contribueroient auſſi à la décoration. » Croira-t-on toujours qu'il ſuffit d'ériger des Halles, des Salles de ſpectacles, & d'autres édifices ſemblables, ſi ceux-ci, quelque bien qu'ils » ſoient d'ailleurs, n'embelliſſent pas » véritablement Paris ? Croira-t-on,

» qu'en accordant trop peu d'eſpace
» aux Architectes, ils puiſſent donner
» l'eſſor à leur génie, ſans ſortir néan-
» moins des bornes qu'exige le genre
» de l'édifice ? Croira-t-on enfin qu'on
» puiſſe ſe contenter de terreins, la
» plupart mal ſitués ou encombrés par
» des rues étroites, tortueuſes & ſans
» direction continue ? Non ſans doute.
» Nous diſons à la vérité, comme le
» plus grand nombre, on ne laiſſe
» pas de beaucoup bâtir dans cette
» Capitale depuis quelques années ;
» mais nous n'avouerons jamais que
» les bâtimens qui s'élèvent de nos
» jours aient pour objet de l'embel-
» lir : d'ailleurs, faiſons-nous des
» places, des carrefours ? Alignons-
» nous & rélargiſſons-nous nos rues ?
» Elevons-nous des fontaines ? Conſ-
» truiſons-nous des priſons, des hô-
» pitaux ? Songeons-nous à détruire
» le Grand & le Petit-Châtelet, qui
» offuſquent Paris dans ſon centre ?
» Non ; mais en revanche, nous reſ-
» taurons les Palais des Princes au
» lieu de les bâtir à neuf ; nous éle-
» vons des hôtels pour des particu-
» liers, des Temples à nos *Laïs*, &

» nous plantons des jardins à l'An-
» gloiſe. C'eſt alors qu'on crie mer-
» veille ; mais que ces exclamations
» ſont peu philoſophiques, & qu'il eſt
» peu de vrais citoyens parmi nous !
» Heureuſement que cette épidémie
» n'eſt pas générale. Nous exceptons,
» avec le plus grand plaiſir, pluſieurs
» monumens qui s'élèvent par nos
» plus habiles Architectes. Mais, en-
» core une fois, il faut convenir que
» la plûpart, quoique des chefs-
» d'œuvre, procurent rarement une
» vraie beauté à nos quais, à nos
» promenades & dans les principaux
» quartiers de cette Cité. Il faut les
» deviner, les aller chercher, les
» examiner ſans point de diſtance, les
» juger partie par partie, renoncer à
» l'enſemble, & n'emporter avec ſoi
» qu'une idée imparfaite de ce qui
» auroit pû exciter notre admiration,
» ſi, comme nous le deſirions tout-à-
» l'heure, la ſituation & la diſpoſi-
» tion de ces édifices euſſent été pré-
» vues depuis long-temps par un plan
» bien dreſſé, examiné avec ſoin par
» le Gouvernement, approuvé par
» les hommes en place dans chaque

» département, & applaudi par les » Maîtres de l'Art. »

Il me reſte à vous dire un mot du ſixième Volume; il comprend ſeulement les Planches des Explications contenues dans ceux dont je viens de vous parler. Ces Planches ſont au nombre de cent vingt-quatre, & la plupart m'ont paru gravées avec ſoin. Je vous ai fait part en 1771 du motif qui avoit déterminé l'auteur à ſéparer les Planches du Diſcours, & je crois que vous approuverez ſon idée à cet égard. Il nous promet trois autres Volumes pour la fin de la préſente année; moyennant cette troiſième livraiſon, l'ouvrage ſera complet.

Pièces relatives à l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, fondée à Rouen, pour les années 1770 & 1771; à Rouen de l'Imprimerie de J. Joſ. de Boullenger, Imprimeur du Roi; Brochure in-8° de 100 pages.

L'ACADÉMIE de l'Immaculée Conception fondée à Rouen, eſt

une des plus anciennes du Royaume. Depuis pluſieurs ſiècles elle n'a ceſſé de ramener l'éloquence & la poëſie à leur premier objet, en couronnant des ouvrages également conſacrés à la Religion & aux Lettres. Parmi les pièces qui ont remporté les prix de 1770, vous diſtinguerez, Monſieur, le Diſcours auſſi ſolide que bien écrit de M. *Vaſſe*, Vicaire d'Hermival près de Lizieux, *ſur l'indécence & le danger de la raillerie en matière ſérieuſe, & particulièrement en matière de Religion.* Il a été imprimé à part, & je vous en ai rendu compte en dernier lieu, d'après un exemplaire qu'on m'avoit envoyé.

Les Poëſies couronnées en 1770, ſont un Poëme ſur la protection que *Louis XIV* accordoit aux Arts, par M. *le Maniſſier*, Profeſſeur de Seconde au Collége du Mont à Caën, une Ode imitée du premier Cantique de *Moyſe* par Madame *de l'Etoile*, des Stances philoſophiques ſur l'orgueil par M *Nicoleau*, Directeur de l'inſtitution de la jeune Nobleſſe à Angers, & des vers latins ſur la Peinture, & ſur l'admirable dévoûment de Madame LOUISE

dans le Monaſtère des Carmelites.

Les Pièces publiées par la même Société Littéraire en 1771, ne ſont pas moins dignes de l'eſtime des bons eſprits & des perſonnes honnêtes. Il y a trois Diſcours qui chacun ont leur mérite particulier. Les deux premiers ſont des éloges de deux hommes de diſtinction qui ont été *Princes* * de cette Académie; de M. l'ancien Evêque de Lombès, & de M. le Marquis *de Cany*. L'Auteur de ces deux éloges eſt M. *Cotton-des-Houſſayes*, Chanoine de l'Egliſe Métropolitaine de Rouen. La diction en eſt pure, élégante & analogue aux qualités graves & ſolides de ceux qui y ſont loués. Le troiſième Diſcours a remporté le prix de 1771; il eſt de M. *Roſſel* Avocat à Paris. Il y montre *l'utilité & les avantages d'une ſociéte conſacrée en même-temps à la Religion & aux Lettres.* Il avance que les membres de ces ſortes de ſociétés ſont quelquefois plus de conquêtes à la Religion que les Miniſtres mêmes de l'Evangile. » Ceux-

* C'eſt ſous ce nom que cette Académie déſigne ceux qu'elle choiſit pour ſes Protecteurs.

» ci ne font guères retentir leurs voix » éloquentes que dans nos Temples » saints, où l'incrédule ne va pas les » entendre. Consacrés la plupart à » une vie solitaire & retirée, ils se » rencontrent rarement sur le théâtre » des Sociétés où la Religion reçoit » chaque jour des attaques si vio- » lentes.

» Ceux-là au contraire se trouvent » sans cesse au milieu de ses ennemis; » ils vivent même, ils sont confondus » avec eux : ils connoissent leur ma- » nière de combattre, leurs forces, » les armes mêmes qu'ils emploient » dans leurs assauts journaliers ; & » loin d'en être déconcertés, ils sça- » vent l'art de les repousser. Jamais » la Religion n'est attaquée impuné- » ment devant eux. Que dis-je ? Leur » présence seule contient ces détrac- » teurs, & les force pour l'ordinaire » à un silence respectueux, qui, quoi- » qu'affecté, n'en est pas moins pour » elle le plus beau triomphe.

» Les premiers sont suspects aux » gens du monde qui ne voient en » eux que des hommes intéressés à se » procurer de la considération, & à

» faire valoir l'état qu'ils ont embraſ-
» té, & ils ne ſe diſpenſent que trop
» ſouvent de les écouter, plus encore
» de les croire.

» La malignité n'a pas le même re-
» proche à faire aux ſeconds. Si on
» les voit préconiſer la Religion chré-
» tienne, & s'armer d'un ſaint zèle
» pour la défendre, comme leurs élo-
» ges ne peuvent être ſoupçonnés
» d'être dictés par un eſprit d'intérêt
» ou d'ambition, comme leur zèle eſt
» libre ou volontaire, les plus incré-
» dules ſont plus diſpoſés à profiter
» de leurs diſcours, & à ajouter foi à
» leurs paroles.

» Auſſi quel charme ſecret n'éprou-
» vons-nous pas à entendre les gens
» de Lettres tels que nous les ſuppo-
» ſons, parler de cette Religion di-
» vine; car elle eſt quelquefois auſſi
» l'objet de leurs entretiens. Comme
» ils en parlent ſans affectation, nous
» les écoutons ſans défiance. Eloignés
» également du ton dogmatique &
» impoſant de la chaire & de l'école,
» leurs converſations ont je ne ſçais
» quoi de touchant qui perſuade; la
» vérité ſemble avoir plus d'attraits

» dans leur bouche. On parle ſi élo-
» quemment des choſes qu'on aime!
» Le moindre mot qui leur échappe à
» l'avantage de la Religion, eſt un
» trait de lumière qui raffermit le Chré-
» tien équivoque, & rappelle le dou-
» te dans l'ame de l'incrédule. Bien
» différens même de cette claſſe de
» Lettrés qui parlent encore de la
» vertu ſans croire à la Religion, ils
» parlent de l'une & de l'autre avec
» cette franchiſe & cette aſſurance qui
» annoncent la conviction. On eſt pref-
» que étonné aujourd'hui de voir de
» la Religion aux gens de Lettres, &
» la ſurpriſe que nous cauſent ceux
» d'entr'eux qui en font paroitre, nous
» empêche de rougir d'en avoir &
» d'en montrer nous-mêmes »

L'Auteur ne réuſſit pas moins à prouver qu'il n'eſt aucun genre de littérature où l'homme de Lettres ne puiſſe acquérir de la gloire en ſe conſacrant à celle de la Religion. » Mais
» indépendamment de cette renom-
» mée incertaine & fragile, que ſem-
» ble rechercher ſi avidement l'hom-
» me de Lettres, quelle douce ſatis-
» faction pour lui de n'avoir point à

» ſe reprocher un jour les témérités
» d'une plume libertine & audacieu-
» ſe, les égaremens d'un eſprit orgueil-
» leux, les erreurs d'une imagination
» trop libre, de n'avoir point à rou-
» gir des productions de ſon génie;
» de pouvoir ſe rendre le témoignage
» flatteur qu'il n'a employé toutes ſes
» veilles, conſacré tous ſes talens,
» qu'à l'avantage & au bonheur des
» hommes, & à la gloire de la Divi-
» nité & de la vertu.

» Que de ſemblables Ecrivains de-
» viennent chers à la Société! Ce ne
» ſeront pas leurs Ecrits qui y répan-
» dront le trouble & le ſcandale; qui
» alarmeront tour-à-tour la pudeur
» & la foi de leurs lecteurs indiſcrets;
» qui ébranleront juſqu'à la fidélité
» & à la ſoumiſſion des Citoyens
» pour leurs Maitres légitimes; qui
» armeront enfin contr'eux le bras flé-
» triſſant de la Juſtice, & provoque-
» ront les foudres mêmes de l'Egliſe.
» Non, l'eſtime, l'amour du Public ſe
» joignent à l'admiration qu'on a pour
» eux. L'éloge de leur cœur vient
» toujours à la ſuite de celui qu'on

» fait de leur esprit. Bien différens, » hélas, de ces hommes malheureu- » sement trop célèbres dont on n'ad- » mire les talens, qu'en gémissant » sur l'abus qu'ils en ont fait ». Que de pareils Discours sont estimables, Monsieur, & remarquez qu'ils respirent également la saine morale & le bon goût. Point de faux brillans, point d'échasses ni d'efforts. On diroit presque qu'ils ont été écrits dans le siècle dernier.

Les Pieces de Poësies couronnées en 1771 m'ont paru beaucoup plus foibles que les ouvrages en prose. Il y a cependant un Idylle de M. le Comte *de Laurencin*, qui mérite d'être distinguée. Elle est intitulée *la mort du Juste*. J'y ai remarqué ce vers heureux:

Qui vêcut sans remords, ne craint pas de mourir.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Juin 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

LETTRE VII.

*Lettre à M. Racine, ſur le Théâtre en général, & ſur les Tragédies de ſon Père en particulier ; par M. L[illegible] de P***, (M. le Franc de Pompignan) Nouvelle Edition, ſuivie d'une Pièce de Vers du même Auteur, & de trois Lettres de Jean Racine qui n'avoient point été imprimées ; à Paris chez de Hanſy le jeune, Libraire rue Saint Jacques ; Brochure in-8° de 84 pages.*

QUE le traducteur élégant d'*Eſchyle*, que l'auteur de l'immortelle Tragédie de *Didon* faſſe part au Public de ſes obſervations ſur nos deux grands Poëtes Tragiques : rien de plus ſimple ni de plus naturel ; c'eſt *le Brun* qui parle des productions de *Raphaël* & de *Michel-Ange*. Mais

qu'un petit Rimeur, bouffi du foible succès d'une Tragédie très-médiocre; qu'un embrion, intuitivement averti de sa nullité par la chûte honteuse de quatre ou cinq autres Pièces théâtrales; qu'un faiseur annuel de Discours ou de Poëmes qui tombent les uns sur les autres dans l'oubli le plus ignominieux & le plus juste, quoique couronnés avec éclat; enfin, qu'un Ecolier, qui le sera toujours, s'avise de juger ses Maîtres & de régler les rangs qu'ils doivent occuper: vous conviendrez, Monsieur, que la risible audace d'un tel mirmidon ne mérite pas moins d'être sifflée que ses Drames, sa prose & ses rimailles. Et remarquez, je vous prie, la différence qui caractérise l'homme qui possède un vrai talent, & le Nain qui croit y suppléer par de l'orgueil. Ce dernier prononce, tranche, décide; la morgue & l'insolence dictent ses arrêts; à chaque page, à chaque ligne, il ramène tout à lui-même; il se fait le centre de tout; il prodigue à ses judicieux contempteurs l'opprobre & les injures; à ses plats adulateurs, la gloire & les éloges. L'autre, au contraire,

ne prend jamais le ton abſolu ; il s'oublie entièrement ; le progrès des mœurs & des Lettres eſt ſon objet unique ; il eſt ſimple, modeſte, ſans prétentions ; en un mot, il eſt tel que ſe montre M. *de Pompignan* dans cette *Lettre* au fils du grand *Racine*. Elle parut pour la première fois en 1752, & fut reçue avec un applaudiſſement général. On en a fait depuis pluſieurs éditions ; mais celle que je vous annonce, Monſieur, eſt ſupérieure à toutes les précédentes ; l'auteur l'a revûe lui-même. Je ne ſçais par quel hazard je ne vous en ai jamais rendu compte. Je répare aujourd'hui cette omiſſion.

Ce qui a donné lieu à ce petit ouvrage, c'eſt que *Racine* le fils héſitoit de publier ſes réfléxions ſur les Tragédies de ſon illuſtre père ; il appréhendoit que le rôle de commentateur ne fût jugé peu convenable au fils de l'auteur commenté ; il craignoit d'ailleurs de paroître approuver un genre condamné par ſon père lui même dans les dernières années de ſa vie. M. *de Pompignan* ſe propoſe de lever tous

ſes ſcrupules. Il lui repréſente qu'on n'a jamais blâmé le fils d'un grand homme d'être le panégyriſte de ſon père, & qu'à plus forte raiſon on ne le blâmeroit pas d'être ſon commentateur; que rien n'étoit ſi commun chez les Romains que de voir des Citoyens monter ſur la tribune pour y faire l'éloge de leurs pères, de leurs frères, de leurs parens, & que lui-même, M. *Racine*, a été fort approuvé parmi nous pour avoir donné la vie de l'auteur immortel de *Phèdre* & de *Britannicus*. L'autre difficulté paroît plus conſidérable à M. *de Pompignan*; cependant il obſerve qu'il y a bien de la différence entre compoſer des Tragédies & les faire repréſenter par des Acteurs gagés & publics; que la compoſition d'une Tragédie n'a rien en ſoi de vicieux; que tout le mal, lorſqu'il y en a, conſiſte dans l'eſpèce de Tragédie, dans la qualité des Acteurs & dans le lieu de la repréſentation. Le Docteur *Swift*, qu'on ne doit pas accuſer d'une morale trop ſévère, s'eſt élevé de ſon temps contre la licence qui déshonoroit le Théâtre de ſa Nation. Il deſiroit qu'on

établît des Cenſeurs éclairés & vertueux, qui fuſſent en droit de retrancher, des Pièces anciennes & nouvelles, toute groſſiereté, toute équivoque, tout détail capable d'offenſer la modeſtie & la pudeur. M. *de Pompignan* penſe que ce projet devroit s'exécuter en France. » Juſques-là, » ajoute-t-il, il ſera vrai de dire que » dans nos Spectacles le bon eſt trop » mêlé, trop confondu avec le mau- » vais, pour qu'on puiſſe ſe repoſer » ſur une Jeuneſſe inconſidérée & » bouillante, du ſoin d'en faire la ſé- » paration, & de profiter de l'un ſans » reſſentir l'impreſſion de l'autre. » Vous ſçavez l'uſage conſtant où l'on » eſt de repréſenter une Comédie » après la Tragédie. Une jeune per- » ſonne eſt encore toute attendrie de » la mort de *Polyeucte*, toute édifiée » de la vertu de *Pauline*; le théâtre » change, on joue l'*Ecole des Maris*. » En eſt-ce une d'amour conjugal, » & cette ſatyre du mariage acheve- » ra-t-elle ce que les beaux ſentimens » de *Pauline* auront commencé? On » vient de repréſenter *Athalie*. J'ai

» vû la Maiſon du Seigneur, le Livre
» de la Loi, les cérémonies du Sacre
» des Rois de *Juda*; j'ai la tête rem-
» plie de miracles, de prophéties,
» des grandeurs & de la puiſſance de
» Dieu; tout cela m'a pénétré d'une
» terreur religieuſe & d'un reſpect
» profond pour le Roi des Rois: les
» Violons jouent; *George Dandin*
» paroît, &, dans le même lieu où
» étoit le Temple de Jéruſalem, je
» vois le rendez-vous nocturne d'un
» jeune homme avec une femme
» mariée, & le pauvre M. *Dandin*
» demandant enſuite pardon à ſa di-
» gne moitié des ſoupçons qu'il a eu
» l'inſolence de former contr'elle. Je
» voudrois ſçavoir ſi les effets de ces
» différens contraſtes peuvent jamais
» tourner au profit de la Religion &
» des mœurs..... La réforme du
» Théâtre ne ſeroit pas impoſſible.
» Des réglemens faits par des Théo-
» logiens & par des Magiſtrats, unis
» enſemble pour les concerter, ré-
» glemens revêtus de l'autorité du
» Prince, & dont on empêcheroit
» que le crédit ni la faveur n'altéraſ-
» ent jamais l'exécution, rempli-

» roient, si je ne me trompe, cet » objet important. Je les réduirois à » deux points. A l'égard des Pièces, » supprimer totalement celles dont le » fond est vicieux ou impie ; car » nous en avons de ces dernières, » soit dans le Tragique, soit dans le » Comique ; corriger celles qui ne » pèchent que dans les détails ; en » ôter les expressions libres, grossiè- » res ou indécentes ; n'y rien laisser, » en un mot, qui sente le libertinage » du cœur, encore moins celui de » l'esprit. A l'égard des Acteurs, n'en » point recevoir dont la conduite & » les mœurs ne fussent irréprocha- » bles ; les punir sévèrement, les pri- » ver même de leur emploi, quelque » talent qu'ils eussent, quand ils tom- » beroient dans des désordres publics ; » car il est des fautes secrettes & ca- » chées qui ne sont pas du ressort de » la Police. »

Il faut en convenir, Monsieur, beaucoup d'endroits des Pièces de *Racine* peuvent être dangereux, & son repentir prouve qu'il ne se le dissimuloit pas à lui-même. Cepen-

dant M. *de Pompignan* n'en exhorte pas moins ſon fils à le commenter; mais il lui recommande en même-temps d'être attentif à relever l'abus qu'il a fait de ce fond de tendreſſe & de ſenſibilité dont la Nature l'avoit doué, à cenſurer les Tragédies où l'amour domine trop, & celles où il ne devoit point avoir de part; & ceci lui fournit l'occaſion d'examiner la manière différente avec laquelle *Corneille* & *Racine* ont traité de cette paſſion. Il prouve, par la comparaiſon d'une des plus belles ſcènes du *Cid* & de la fameuſe déclaration de *Phèdre*, que *Racine* traitoit l'amour en homme de génie, & *Corneille* en homme d'eſprit. » Qu'on ne s'étonne » pas de ce mot, pourſuit-il, & diſ» cutons clairement nos idées. Quoi» que je parle au fils de *Racine*, je » lui déclarerai ingénûment que ſon » père n'étoit pas un auſſi grand génie » que *Corneille*. Ainſi, en n'appellant » ce dernier qu'homme d'eſprit quand » il veut parler le langage de l'amour, » je ne retranche rien de ſa ſupériorité » dans les autres parties. Il n'y a point » de génie univerſel. C'eſt abuſer des

» mots que d'employer cette expreſ-
» ſion pour caractériſer des hommes
» du premier ordre qui ont embraſſé
» avec ſuccès plus d'objets que d'au-
» tres, comme *Ariſtote*, *Cicéron*. Et
» c'eſt auſſi très-improprement qu'on
» dit d'un homme médiocre, qu'il a
» le génie borné. On diroit avec plus
» de juſteſſe qu'il n'en a point du tout.
» Le génie le plus étendu a des bor-
» nes. De-là cette inexactitude dans
» les idées & dans les jugemens. On
» érige quelquefois en homme de gé-
» nie, celui qui n'a que de l'eſprit; &
» ſouvent on n'accorde que de l'eſprit
» à celui qui certainement a du génie.
» Si le génie conſiſte à pénétrer pro-
» fondément les objets, à les conce-
» voir dans toute leur étendue ſans
» s'arrêter à la ſuperficie, à ſaiſir vi-
» vement, à rapprocher d'un coup
» d'œil leurs différens rapports, à
» les poſſéder de manière qu'ils pa-
» roiſſent en quelque ſorte créés dans
» l'ame de celui qui ſe les appro-
» prie, je reconnois le Sentiment à ce
» caractère diſtinctif. Il a les mêmes
» propiétés, il produit les mêmes

» effets, quoique sa sphère soit plus
» resserrée. *Horace*, *la Fontaine*,
» *Quinault* n'étoient pas d'aussi grands
» génies qu'*Homère*, *Virgile* & *Cor-*
» *neille*. C'étoient néanmoins des hom-
» mes de génie, parce qu'ils avoient
» du sentiment. *Racine* est, je pense,
» l'homme de la terre qui en a eu
» davantage : ses Tragédies, ses Can-
» tiques, ses Lettres, sa prose & ses
» vers, sont comme pétris de cette
» faculté souple & délicate qui s'atta-
» che sous sa main aux différentes
» matières qu'il traite, qui les anime,
» qui les vivifie, leur communique ce
» charme secret qui intéresse, & cette
» chaleur douce & continue dont il
» ne faut pas chercher la source dans
» des mouvemens passagers de ten-
» dresse, mais dans le trésor inépuisa-
» ble d'un cœur naturellement sensi-
» ble & fécond.

» On a cru long-temps, on a même
» écrit que, quand il vouloit composer
» les scènes les plus tendres & les plus
» passionnées, il alloit auparavant
» passer une heure avec sa femme ou
» avec sa maîtresse. Vous avez dé-

» montré la fauſſeté de cette tradi-
» tion par rapport à ſa femme, en
» apprenant au Public qu'il ne ſe maria
» qu'après avoir renoncé au Théâtre;
» & j'ajoute mo[illegible]que cette fauſſeté
» s'étend pareillement à la maîtreſſe;
» non que je croie ſérieuſement
» qu'il n'en ait point eu. Quel tort
» cela feroit-il à ſa mémoire, après
» la vie édifiante qu'il a menée depuis
» l'âge de trente-huit ans juſqu'à la fin
» de ſes jours? Mais il n'avoit pas
» beſoin de ce ſecours pour s'expri-
» mer comme il faiſoit. Nous ſçavons
» aſſez de particularités du caractère
» & de la vie de *Virgile*, pour juger
» que ce Poëte admirable n'a jamais
» été amoureux. Cependant qu'y a-t-il
» au monde de plus vif, de plus paſ-
» ſionné que le quatrième Livre de
» l'*Enéide*? L'amour n'inſpire point le
» ſentiment, mais le ſentiment donne
» du génie à l'amour. S'il en étoit au-
» trement, comme preſque tous les
» Poëtes ſe piquent d'être amoureux,
» nous aurions toujours des *Racines*.
» Si l'amour a fait dans les Arts de
» prétendus miracles, s'il a créé des

» Poëtes, des Peintres, des Muſiciens; » c'eſt qu'il a trouvé des ſujets en qui » la Nature avoit déja mis ces talens » que la culture ni l'occaſion n'avoient » point encore développés. Il n'a » jamais apporté [illegible] un cœur ce qui » n'y étoit pas avant lui.» Vous voyez, Monſieur, que, malgré [illegible] admiration pour *Racine*, l'auteur de cette *Lettre* eſt loin de déprimer le père de la Tragédie en France : un tel délire étoit réſervé aux Dramatiques de notre ſiècle. M. *de Pompignan*, au commencement du morceau que vous venez de lire, avoue la ſupériorité de *Corneille* dans d'autres parties que celles de l'expreſſion de l'amour. Quelques pages plus bas, il convient formellement de l'infériorité de *Racine* pour celle des mœurs & des caractères, & il admire à cet égard la force & la fécondité du grand *Corneille*. C'eſt bien là, Monſieur, le langage d'un vrai Littérateur, d'un homme qui réunit le goût & l'impartialité; il diſcute les choſes en elles-mêmes; il n'épouſe aucun parti; il n'a point d'engoûment excluſif.

M. *de Pompignan* finit par examiner chacune des Tragédies de *Racine* en ce qui concerne l'amour, & désigne celles où cette passion a trop de part & pourroit devenir dangereuse. Beaucoup de personnes m'ont paru penser que M. *de Voltaire* a été le premier à dire que l'amour ne doit pas jouer de rôle dans la Tragédie, à moins que ce ne soit le rôle principal. On trouvera dans cette *Lettre*, page 48, qu'il y a plus de vingt ans que M. *de Pompignan* a établi cet excellent principe. En parlant de *Bérénice*, relativement à la passion de l'amour qui en est l'ame, il fait une réflexion bien singulière & bien frappante par sa justesse: c'est que, malgré le préjugé général, *Titus* n'est Empereur & Romain que dans la *Bérénice* de *Racine*, & que dans celle de *Corneille* il n'est qu'un amant foible & langoureux. » Ici, dit-il, sa grandeur ni la dignité » de l'Empire ne tiennent point contre » *Bérénice* en pleurs :

Eh bien, Madame, il faut renoncer à ce titre;
Qui de toute la terre en vain me fit l'arbitre.

Allons dans vos États m'en donner un plus
doux ;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour Souve-
raine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaine,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra,
Et [illegible] de Rome, eſclave ou maître qui voudra.

» Là je vois dans toute leur étendue
» l'inflexibilité Romaine, & le cou-
» rage d'un Empereur :

Ne vous attendez pas que, las de tant d'al-
larmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrêmité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'Empire incompatible avec mon hymenée ;
Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai
faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame, & je dois encore moins vous
dire,
Que je ſuis prêt, pour vous, d'abandonner
l'Empire,

De vous ſuivre ; & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne Empereur, ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour.

» Ce dernier morceau fait la critique du précédent & du perſonnage » entier de *Titus*, qui ne ceſſe dans » *Corneille* d'offrir à ſa maîtreſſe le » ſacrifice des loix de Rome, &, s'il » faut, l'abandon de l'Empire même. »

D'ailleurs, M. *de Pompignan* cite quatre vers très-beaux de cette Pièce ſi foible. Les voici :

La vie eſt peu de choſe, &, tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte ?
Nous mourons à toute heure, &, dans le plus doux ſort,
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

Allons dans vos États m'en donner un plus
doux ;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour Souve-
raine,
Où vos bras amoureux faſcent ma ſeule chaine,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra,
Et [illegible] de Rome, eſclave ou maître qui voudra.

» Là je vois dans toute leur étendue
» l'inflexibilité Romaine, & le cou-
» rage d'un Empereur :

Ne vous attendez pas que, las de tant d'al-
larmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrêmité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'Empire incompatible avec mon hymenée ;
Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai
faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame, & je dois encore moins vous
dire,
Que je ſuis prêt, pour vous, d'abandonner
l'Empire,

De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne Empereur, ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des fureurs d'amour.

» Ce dernier morceau fait la critique du précédent & du perſonnage » entier de *Titus*, qui ne ceſſe dans » *Corneille* d'offrir à ſa maîtreſſe le » ſacrifice des loix de Rome, &, s'il » faut, l'abandon de l'Empire même. »

D'ailleurs, M. *de Pompignan* cite quatre vers très-beaux de cette Pièce ſi foible. Les voici:

La vie eſt peu de choſe, &, tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure, &, dans le plus doux ſort,
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

M. *de Voltaire*, dans ſes Commentaires ſur *Corneille*, n'a pas fait ſentir à ſes lecteurs la beauté de ces quatre vers. Cependant ce genre de remarques, c'eſt-à-dire, le ſoin de faire obſerver les beaux détails qui ſe trouvent ſouvent dans les mauvaiſes Pièces de *Corneille*, auroit pu être au moins auſſi utile que la diſcuſſion peſante de vétilles grammaticales ou de négligences qui n'ont jamais ſéduit perſonne.

Vous verrez auſſi avec plaiſir, Monſieur, que M. *de Pompignan*, malgré tous les ſarcaſmes injurieux que lui a prodigués M. *de Voltaire*, n'en rend pas moins de juſtice à ſes ouvrages quand l'occaſion s'en préſente. Il loue dans cette *Lettre* la Tragédie de *Mérope* qui eſt ſans amour, & il convient que ſon ſuccès a été *éclatant & bien mérité*. Vous me direz peut-être que cette *Lettre* eſt antérieure à ſes démêlés avec M. *de Voltaire*. Mais, dans de pareils cas, nos Philoſophes ont des reſſources qui leur ſont particulières. Je ne vous citerai à ce ſujet qu'un fait qu'il eſt aiſé de vérifier. Vous connoiſ-

ſez un petit Conte romaneſque de M. *de Saint-Lambert*, intitulé *Sara Th.* L'Héroïne de ce Conte a, dit-on, une Bibliothèque philoſophique compoſée des *Eſſais de Montagne*, du Poëme de *la Religion Naturelle*, &c. Dans la première édition de ce Conte, faite ſéparément, l'auteur avoit mis l'*Emile* au nombre de ces Livres d'élite. Depuis ce temps là, M. *Rouſſeau* de Genève a commis le crime irrémiſſible de ſe brouiller avec nos Philoſophes. Qu'a fait M. *de Saint-Lambert*? Il a rayé impitoyablement l'*Emile* dans les dernières éditions de *Sara Th.*; & voilà comme, d'un trait de plume, on ouvre ou l'on ferme à un auteur les portes de l'Immortalité.

Il ne m'arrive pas ſouvent, Monſieur, d'avoir à vous rendre compte d'ouvrages auſſi judicieux, auſſi approfondis, auſſi ſainement écrits que la *Lettre* dont je viens de vous donner l'extrait. Ce n'eſt point ce ſtyle heurté & découſu, ces ſaillies épigrammatiques qui font la fortune des petites productions éphémères de nos

jours : c'eſt la ſolidité, le ton décent qui convient à un Ecrivain d'auſſi grand poids dans la Littérature ; c'eſt cet art d'enchaîner ſes penſées qui ſemble preſque perdu parmi nous. Enfin, Monſieur, cette *Lettre* eſt telle, que, ſi de vrais connoiſſeurs en rencontroient une pareille ſans date, ſans nom d'auteur, ſans aucune autre circonſtance qui pût la faire connoître, je ſuis perſuadé que la plûpart l'attribueroient à quelque bon écrivain du dernier ſiècle. Elle eſt ſuivie de trois Lettres très-courtes de *Racine*, (elles n'ont rien de remarquable) & d'une Pièce de vers du même M. *Racine*, compoſée dans ſa première jeuneſſe, à l'âge de dix-neuf ans. Vous me ſçaurez gré de vous avoir tranſcrit cette petite Pièce, qui vous paroîtra très-ingénieuſe.

Racine à Mademoiſelle le Couvreur.

Vous, ſur qui *Melpomène* fonde
Les progrès de ſon art long-temps interrompus,
Le Couvreur, recevez l'hommage & les vœux
D'un Citoyen de l'autre Monde.

Mes ſuccès, par vos ſoins, ſurpaſſent mes deſirs.
C'eſt par vous que *Monime*, *Hermione*, *Athalie*,
Phèdre, *Roxane*, *Iphigénie*,
Heureux enfans de mes loiſirs,
Vivent chez les François, font encor leurs plaiſirs.

Jouiſſez, *le Couvreur*, d'une gloire ſi belle.
Vous ignoriez juſqu'à ce jour
Ma reconnoiſſance & mon zèle.
J'en rougis. Il eſt temps de montrer du retour;
Et je vais dans ces vers, faits au jardin des Ombres,
Vous raconter le démêlé
Qu'au fond de nos bocages ſombres,
Eut hier avec moi l'ingrate *Chanmêlé*.
Mon amour forma ſa jeuneſſe.
Pour elle vous ſçavez juſqu'où fut ma tendreſſe,
Combien dans ſes nœuds j'ai ſouffert.
Je lui parlois encor des troubles de mon ame:
Je diſois qu'*Apollon* & l'Amour de concert
Prenoient ſoin de venger ma flamme;
Que ces Dieux, pour punir ſon cœur,
Avoient chez les mortels envoyé *Melpomène*;
Et que, pour habiter la Scène,
La Déeſſe avoit pris le nom de *le Couvreur*.

Cet éloge à coup sûr devoit m'être funeste.
L'ombre fière & jalouse en frémit à l'instant.
Femme, Rivale, Actrice, on devine aisément
Si sa colère fut modeste ;
Mais un heureux évènement
En suspendit le cours, & m'épargna le reste.

Un Dieu, c'étoit l'Amour ; ne vous étonnez pas
Qu'aux autres de la mort il ait porté ses pas ;
Il perce, à votre nom, les plus sombres retraites ;
Grace à vos yeux vainqueurs, toujours sûr de ses coups,
Il remplit les lieux où vous êtes ;
Et ceux où l'on parle de vous.

Il arrive. Si-tôt qu'il frappe notre vûe,
La foule d'habitans dans nos bois répandue
Se rassemble de toutes parts.
Ce Dieu découvre à nos regards
Un portrait que lui-même avoit pris soin de faire.
D'un transport ravissant je me sentis atteint.
Ce portrait enchanteur pouvoit-il ne pas plaire !
C'étoit le vôtre, & l'Amour l'avoit peint.

Mais alors de ce Dieu l'étonnante magie
Sur ce brillant tableau répand des traits de vie.
La toile obéit à ſes loix :
On voit vos mouvemens, on entend votre voix.
Déja nous éprouvons la douce violence
Qui va bien-tôt nous entraîner ;
Et tout l'Eliſée en ſilence
N'attend plus qu'un coup d'œil pour ſe déterminer.
Il gémit avec vous, avec vous il s'irrite ;
Il ſe trouble, il tremble, il s'agite ;
Un geſte, un ſeul regard nous conduit tour à tour
Du calme à la terreur, de la haine à l'amour.
Euripide verſoit des larmes ;
Sophocle, par fierté, vouloit cacher ſes pleurs ;
Mais tous deux avouoient qu'embellis par vos charmes,
Mes vers ont dû vaincre les leurs.

Ce ſpectacle auſſi-tôt termina la querelle.
Plus ſurpriſe que nous, & vainement rebelle ;
Chanmélé reſſentit ce charme tout puiſſant,
Vous admira, ſe tut, & fuit en rougiſſant.

Mais connoiſſez l'Amour & quel eſt ſon empire.
Mon cœur, trop prompt à s'enflammer,
Apprit en vous voyant qu'une ombre peut aimer,
Et n'a ſçu réſiſter au plaiſir de le dire.
Vous ſçavez mon ſecret, &, tout mort que je ſuis,
Je voudrois inſpirer de la reconnoiſſance,
(Qui dit amour, dit eſpérance)
Ecrivez-moi ſi je le puis.

J'ai mis dans notre confidence
Un jeune Elève des neuf Sœurs;
Qui, par leurs premières faveurs,
A mérité ma confiance.
Hélas! je me livre à ſa foi.
Je ne ſçais quel trouble m'annonce
Que, puiſqu'il vous connoît, il penſe comme moi;
Mais, fût-il mon rival, donnez-lui la réponſe.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Juin 1778.

LETTRE VIII.

Hiſtoire de la Vie de Mahomet, Légiſlateur de l'Arabie, par M. Turpin; deux Volumes in-12 d'environ 450 pages chacun; à Paris chez Coſtard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

L'HISTOIRE de *Mahomet*, de cet homme qui, né dans la pauvreté, fut le conquérant & le légiſlateur d'un grand Empire, préſente une des époques les plus ſingulières que puiſſent offrir les faſtes des Nations éteintes, préſentes & futures. Lorſqu'on ſe rappelle que cet Arabe célèbre eſt venu à bout de ſubjuguer les eſprits, non-ſeulement de ſes contemporains, mais des générations ſuivantes; que la Religion qu'il a fondée eſt une de celles qui ont été adoptées par un plus grand nombre de Peuples, & qu'elle eſt encore aujourd'hui ſuivie dans la moitié de l'Univers connu, on ne peut retenir ſa ſurpriſe, & l'on eſt avide de tout ce qui peut

inſtruire particulièrement ſur l'origine, les progrès, la conduite & le caractère de l'auteur de cette étonnante révolution. *Mahomet* fut un impoſteur, rien de plus certain; mais il ne l'eſt pas moins que la réuſſite d'une impoſture auſſi hardie, d'un projet auſſi vaſte, ſuppoſe beaucoup de courage, une grande étendue de génie, & ſur-tout cet aſcendant victorieux qui diſtingue les ames extraordinaires.

M. *Turpin* commence par nous décrire cette vaſte région, connue dans la plus haute antiquité ſous le nom de l'Arabie. *Ptolomée* eſt le premier qui diviſa cette preſque-iſle en *Arabie Pétrée*, *Arabie Déſerte*, *Arabie Heureuſe*. Les habitans de l'Arabie Pétrée ſont partagés en pluſieurs Tribus; la plus nombreuſe eſt celle des *Iſmaëlites*, ou deſcendans d'*Iſmaël* qui y formèrent un établiſſement. Une autre porte le nom d'*Agariens*. On prétend qu'ils ſont iſſus d'un fils d'*Agar* qui l'engendra d'un Arabe, après qu'elle eut quitté *Abraham*. C'eſt la Tribu la plus belliqueuſe de toute

toute l'Arabie. *Tibère* & *Trajan* ne purent jamais parvenir à ſe rendre maîtres de leur Capitale. L'Arabie Déſerte renfermoit autrefois les vaſtes déſerts de Palmire & de pluſieurs autres villes qui ſont enſévelies ſous leurs ruines. Pour l'Arabie Heureuſe, elle doit ſon nom à ſa fécondité naturelle & aux richeſſes de ſon commerce. Les deux villes les plus célèbres de cette contrée, ſont la Mecque & Médine. La Mecque même, avant la naiſſance de *Mahomet*, étoit fameuſe par un Temple appellé l'*Hazam*, où chaque Tribu avoit ſa Divinité tutélaire. Au milieu de cet édifice on en voit un ſecond appellé *Caaba*. » On » lui donne encore le nom de *Beit-* » *Altah*, c'eſt-à-dire, maiſon de Dieu, » parce qu'elle eſt principalement » conſacrée au culte de la Divinité. » La conſtruction informe & groſſière » de ce bâtiment, dépoſe en faveur » de ſon antiquité. Sa hauteur eſt de » vingt-ſept coudées, ſa longueur de » vingt-quatre ſur vingt-trois de lar- » ge. La porte, placée au côté orien- » tal, eſt élevée de cinq pieds au-

» deſſus du terrein, & ſon ſeuil eſt de » niveau avec le Temple. Il eſt à » préſumer que ce fut la demeure de » quelque Patriarche à qui la ſuperſti- » tion déféra les honneurs de l'Apo- » théoſe. » La *Caaba* conſerve ſon ancienne ſimplicité ſans ceſſer d'être reſpectable. Les plus grands ſcélérats y trouvent un aſyle aſſuré. Tous les Orientaux ſont perſuadés que la Mecque a été ſanctifiée dès ſon origine. L'antique uſage eſt de ſe tourner vers cette ville pour prier Dieu, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'il aime à y recevoir les hommages des habitans de la Terre. A dix journées, & au nord de la Mecque, eſt Médine, ville révérée des Muſulmans, parce que les habitans donnèrent un aſyle à *Mahomet* perſécuté dans ſa patrie, & que ce fut là qu'il reçut les honneurs de la ſépulture. Des Docteurs payés par le tréſor public y liſent l'Alcoran ſur le ſépulcre du Prophète.

L'Auteur entre dans le détail des différentes Tribus qu'on trouvoit dans l'Arabie au temps que *Mahomet* s'érigea en Légiſlateur. Les plus diſ-

tinguées réſidoient à la Mecque, & celle des *Koreishites* y tenoit le premier rang.

Les Arabes en général ſont forts & robuſtes ; leur tempérament eſt bilieux & ſec ; leur caractère grave & mélancolique. C'eſt le ſeul Peuple qui ait été à la fois brigand & commerçant. Tandis que les uns faiſoient profeſſion de cette ſimplicité & de cette bonne-foi qui inſpirent la confiance, les autres vivoient de rapine, enlevoient les caravanes & pilloient également le citoyen & l'étranger. Autrefois les Arabes qui habitoient les villes & les bourgades, avoient un uſage biſarre pour ſe choiſir des chefs. » Le droit de regner n'étoit » pas héréditaire. Le premier enfant » né dans une des familles nobles, » après l'avènement du Roi au Trône, » étoit reconnu pour héritier préſomptif de la Couronne : auſſi-tôt » qu'un Prince étoit proclamé, on » faiſoit une liſte des femmes les plus » diſtinguées qui ſe trouvoient enceintes. Dès ce moment, on veilloit avec le plus grand ſoin à leur

» conſervation, & l'on avoit pour » elles les égards dûs à celle qui de- » voit mettre au monde le Souverain » de la Nation. L'enfant qui naiſſoit » le premier recevoit une éducation » conforme à ſes deſtinées futures. »

La Tribu des *Sabéens* avoit un autre uſage remarquable. Dès que le Souverain avoit pris les rènes de l'Etat, il ne lui étoit plus permis de ſortir de ſon Palais; on ſuppoſoit qu'il devoit y être aſſez occupé; &, s'il lui arrivoit d'enfreindre cette loi, ſes Sujets, en vertu de la capitulation, étoient autoriſés à le lapider.

La principale gloire des Arabes eſt de n'avoir jamais été domptés; elle elle tient à la nature de leur pays, qui n'eſt rempli que de ſables, de rochers, de déſerts arides où les armées ennemies ſont expoſées à périr par la ſoif, par la famine & par les chaleurs brûlantes. La réponſe de la Tribu des *Nabathéens* au fils d'*Antigone*, eſt comparable à celle des Scythes à *Alexandre*. » Roi *Démétrius*, dirent- » ils, que veux-tu? que prétends-tu » de nous? quel motif t'engage à

» porter la guerre dans nos déſerts,
» où la nature marâtre refuſe à ſes
» enfans diſgraciés les moyens de
» ſubſiſter ? Nos plaines arides & ſa-
» blonneuſes n'ont d'attraits pour nous
» que par la liberté dont nous y jouiſ-
» ſons. C'eſt cet amour de l'indépen-
» dance naturelle qui nous rend ſup-
» portables des maux inconnus aux
» autres habitans de la Terre. Ces
» rochers ſont trop durs pour être
» briſés par ton ſceptre. Tu voudrois
» nous ſoumettre à ton joug ; com-
» mence par ſubjuguer nos ſentimens ;
» change notre manière de vivre &
» ſonge auparavant aux moyens de
» ſubſiſter dans un pays qui n'a que du
» ſable, des rochers & des métaux.
» Crois-nous, laiſſe vivre en paix un
» Peuple dont tu n'as aucun motif
» de te plaindre, & qui ne veut rien
» avoir à démêler avec toi. Voici
» des préſens que nous t'apportons :
» puiſſent-ils engager *Antigone* à ne
» voir dans les Nabathéens que des
» amis ! »

Les Arabes remercioient le Ciel de quatre choſes qu'il avoit refuſées aux

autres Nations ; ſçavoir, des épées au lieu de remparts, des tentes au lieu de maiſons, des turbans au lieu de diadêmes, des poëmes au lieu de loix écrites. Les Poëtes jouiſſoient de la plus haute conſidération. » Dès » qu'un Poëte avoit enfanté un Poë- » me digne d'être récité dans l'aſſem- » blée de la Nation, il ſe rendoit à » Orcade, Place fameuſe, & ainſi » nommée à cauſe des défis que les » Poëtes ſe faiſoient les uns aux au- » tres. L'aſſemblée duroit un mois » entier, pendant lequel chaque Poëte » alternativement écouté, récitoit ſes » productions. La meilleure Pièce » remportoit le Prix, &, lorſqu'elle » avoit atteint un certain degré de » perfection, on la dépoſoit dans les » archives de la Nation. »

La langue Arabe eſt une des plus anciennes du monde ; ſon harmonie & ſa magnificence la rendent plus propre à l'Eloquence & à la Poëſie que la converſation. Elle eſt ſi riche, qu'on regarde comme impoſſible de la poſſéder parfaitement : elle a cinq cens mots pour ſignifier une épée.

Avant *Mahomet*, la Religion des Arabes n'étoit qu'une groſſière idolâtrie ; ils avoient l'idée d'un Etre Suprême, mais ils lui aſſocioient des Divinités ſubalternes. Chaque Tribu avoit ſon idole ; preſque tous adoroient les aſtres & les planètes. » Il » n'y eut jamais de Nation auſſi prévenue en faveur du Sort & des » Augures. Voici quelle étoit leur manière de conſulter le Sort. Ils prenoient trois flèches ſans fer & ſans » plume ; ſur l'une étoient gravés ces » mots, *le Seigneur m'a ordonné ;* ſur » la ſeconde, *le Seigneur m'a défendu ;* » la troiſième étoit ſans inſcription. » Si une des deux premières ſortoit, » c'étoit un témoignage que Dieu » approuvoit ou rejettoit l'entrepriſe. » Si l'on tiroit la troiſième, on les » remettoit toutes une ſeconde fois. » On n'entreprenoit rien d'important » ſans conſulter ces flèches. Cette » pratique ſuperſtitieuſe partoit d'un » fond de piété de la part d'un Peuple » qui ne ſe décidoit que ſur l'appro- » bation de ſes Dieux. »

Mahomet nâquit à la Mecque l'an

569 de l'Ere Chrétienne, dans la Tribu des *Koreishites*. Sa famille étoit une des plus nobles & des plus anciennes de cette Tribu. Ses ſectateurs le font deſcendre en ligne directe d'*Iſmaël*, fils d'*Abraham*. M. *Turpin* rapporte toutes les merveilles qui s'opérèrent à ſa naiſſance, ſuivant la tradition Muſulmane, entr'autres, qu'il nâquit circoncis. A deux ans il perdit ſon père, qui ne lui laiſſa pour héritage que cinq chameaux & une Eſclave Ethiopienne. Il reſta ſous la tutelle de ſon grand-père, enſuite de ſon oncle *Abutaleb*, Négociant & Guerrier, renommé par ſon courage & par ſa probité. Appellé en Syrie pour les affaires de ſon commerce, il s'y fit accompagner de ſon neveu, âgé pour lors de douze ou treize ans. Ce fut dans ce voyage qu'il fit connoiſſance avec le Moine *Sergius*, qu'on ſoupçonne d'avoir eu beaucoup de part à la compoſition de l'Alcoran. Un jour qu'il ſe promenoit avec le jeune Arabe, il feignit de voir, ou crut voir réellement ſur ſa tête un nuage flottant qui lui ſervoit de voile

contre les rayons du Soleil; & l'arbre auprès duquel ils étoient assis, quoique desséché, reprit ses feuilles & sa verdure. *Sergius* alla raconter aussitôt ce prodige à *Abutaleb*, qui, de retour dans sa patrie, le publia parmi ses compatriotes. Il paroît qu'il fut le principal agent d'une révolution dont il laissa la gloire à *Mahomet*. L'éducation de ce dernier fut tout-à-fait militaire; sa première passion fut pour la chasse; manier un cheval, se servir de l'arc & de l'épée étoient ses exercices favoris. A l'âge de vingt ans il parut avec la plus grande distinction dans une guerre dont le soin fut confié à son oncle. Cette guerre finie, il se livra au négoce, &, pressé par ses besoins, il s'engagea pour Facteur d'une veuve nommée *Kadige*, qui faisoit un grand commerce. C'est en cette qualité qu'il fit en Syrie un second voyage. Il renouvella connoissance avec *Sergius* & un autre Moine nommé *Nestor*. Tous deux enflammèrent son imagination, & lui conseillèrent de puiser sa morale dans le Judaïsme & le Christianisme, dont

ils lui firent connoître les principes. Comme ils étoient assis tous trois près d'un vieux tronc desséché, ils crurent le voir subitement chargé de feuilles & de fruits & baissant ses rameaux. Les deux Moines publièrent ce prodige : un certain *Varaka*, tour-à-tour Juif, Idolâtre & Chrétien, & un autre Moine, devinrent les disciples de *Mahomet*. Ils furent les quatre seuls prosélites qu'il eut avant de déclarer sa mission. De retour dans l'Arabie, il épousa, à l'âge de vingt-huit ans, *Kadige* qui en avoit quarante, & qui, dans le cours de sept à huit années, lui donna trois fils & quatre filles. Ses trois fils moururent dès leur enfance. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il imagina d'établir un nouveau culte. Il avoit toutes les qualités qui pouvoient le faire réussir. Sobre, frugal, d'un tempérament robuste; son éloquence étoit véhémente, rapide, pleine d'enthousiasme & de douceur; sa physionomie étoit intéressante, ses traits majestueux : attentif à la constitution des pays qu'il parcouroit, il profita de ses voyages pour acquérir

des connoissances. Ennemi de l'idolâtrie, il la combattit par-tout où il la rencontra. Tout d'ailleurs sembloit favoriser ses projets : la foiblesse des Empires qui dominoient alors sur la Terre, les erreurs grossières où les Nations étoient plongées, la diversité des cultes qui partageoient l'Arabie, les vices de son gouvernement. D'abord, affectant de fuir la contagion du siècle, il alla s'ensévelir dans une caverne du Mont-Hera, à trois milles de la Mecque. Ce fut là qu'il forma le tissu de ce corps de doctrine qui décèle moins un Prophète qu'un Illuminé. Quoiqu'on ait prétendu que *Sergius* eut part à cet ouvrage, M. *Turpin* pense, d'après des conjectures assez vraisemblables, que *Mahomet* est le seul auteur de l'Alcoran. Il se fit bien-tôt des disciples dans sa famille. *Kadige* fut la première séduite. » *Mahomet* lui révela que *Gabriel* lui » avoit apparu, & lui avoit annoncé » que Dieu l'avoit choisi pour être » son Prophète & son Apôtre : cette » prétendue apparition arriva la nuit » du 23 au 24 du Ramadan, qui de-

» puis a été la nuit d'Alkada, c'eſt-à-» dire, du divin décret; parce que » ce fut dans cette nuit que l'Alcoran » deſcendit en entier du Ciel, & que » l'Impoſteur aſſura dans la ſuite qu'il » ne lui fut plus communiqué que par » verſets. »

Il travailla pendant trois ans à diſpoſer les eſprits, &, dans cet eſpace de temps, ſe fit quarante proſélites, toujours dans ſa famille. Les principaux articles de ſa nouvelle Religion étoient la prière, l'aumône, le jeûne, la purification & le pélerinage de la Mecque. Le Livre où ils étoient contenus fut appellé *Koran*, c'eſt-à-dire le Livre par excellence. Cet ouvrage eſt compoſé de cent quatorze Chapîtres, dont chacun a ſon titre particulier: le ſtyle paſſe pour un modèle de perfection. Ce Livre eſt ſi révéré, qu'une ſimple lecture eſt plus méritoire que le ſervice militaire de pluſieurs années. » Les Muſulmans pré-» tendent qu'il eſt éternel & incréé, » que la copie en a toujours été pla-» cée ſur une table où ſont gravés les » décrets éternels, & qu'elle fut en-

» ſuite tranſportée dans le plus bas » des Cieux par l'Ange *Gabriel*, qui » en donna la communication à *Ma-* » *homet* par verſets pendant l'eſpace » de vingt-trois ans. L'Ange, avare » d'un tréſor dont il étoit le dépoſi- » taire, le gardoit magnifiquement » relié dans de la ſoie, orné d'or & » de pierreries. *Mahomet* n'eut que » trois fois la conſolation de le voir » pendant toute ſa vie. »

Enfin il prend le parti de déclarer publiquement ſa prétendue miſſion. Ses compatriotes, les *Koreishites*, furent les premiers qui s'y oppoſèrent; il donne aux principaux d'entr'eux un feſtin aſſez médiocre, & à la fin du repas, ſe levant d'un ton d'inſpiré, il demande, de la part de Dieu, qui d'entr'eux veut être ſon Viſir. Tous ſe regardoient en obſervant un injurieux ſilence. » L'impétueux *Ali*, in- » digné de leur indifférence pour une » ſi haute dignité, ſe lève avec au- » dace: *c'eſt moi*, dit-il, *qui m'ho-* » *nore du titre ſublime de ton Viſir.* » *Si quelqu'un a la témérité de s'op-* » *poſer à tes deſſeins, je lui caſſerai*

» *les dents, je lui ouvrirai le ventre,* » *je lui romprai les jambes.* Cette » proſe un peu ſoldateſque dans la » bouche d'un Lieutenant de Prophè- » te, n'inſpira que le mépris : *Maho-* » *met* ſeul le félicite de ſon zèle brû- » lant ; il l'embraſſe, & s'écrie avec » enthouſiaſme : *voici mon frère, mon* » *envoyé parmi vous. Koreishites, ſou-* » *mettez-vous à ſa voix, Dieu exige* » *votre obéiſſance.* »

Ces paroles, quoique prononcées d'un ton impoſant, eurent très-peu de ſuccès ſur les *Koreishites ;* mais *Mahomet* n'en fut pas rebuté. Il alloit prêcher dans les places publiques & dans le portique du Temple. Les Peuples & les Pélerins accouroient en foule pour l'écouter. Il déclamoit contre l'idolâtrie. Bien-tôt il ſe forma une conjuration pour le perdre ; ſes diſciples furent expoſés aux outrages publics, & ſeize d'entr'eux furent obligés de chercher une retraite dans l'Ethiopie. Le jugement de *Mahomet* eſt remis à la Synagogue de cette dernière ville. On lui fait des queſtions embarraſſantes, dont il ſe tire

en parlant au nom de la Divinité. Cependant les *Koreishites* achetent des assassins pour venger leurs Dieux & leurs autels. » *Omar* s'offrit pour être » l'exécuteur de ce projet sanguinaire ; » il étoit dans cet âge où l'on brave » tous les périls, & son courage, » qui n'étoit que la confiance dans » la supériorité de sa force, lui avoit » acquis une grande réputation d'in- » trépidité parmi ses concitoyens. » *Omar*, fier de pouvoir mériter le » titre de libérateur de sa patrie, » prend son épée & marche vers la » retraite du Prophète. Il apprend » sur la route que sa sœur, séduite » par l'exemple de son mari, avoit » embrassé l'Islamisme ; cette nou- » velle le rend furieux, il ne peut » supporter l'idée de voir sa famille » devenue la conquête d'un ennemi » abhorré. Il se détourne de son che- » min pour aller châtier les lâches » déserteurs du culte de ses ancêtres. » Il les trouve lisant l'Alcoran, &, » transporté de rage, il les frappe pour » les punir de s'être livrés à cette lec- » ture impie. Sa sœur maltraitée s'é-

» crie : O ! ennemi de Dieu ! tu nous » outrages parce que nous profeſſons » ſon unité. Oui, malgré ton zèle fé- » roce & digne des Dieux que tu ſers, » je vivrai Muſulmane ; je confeſſe » qu'il n'y a point d'autre Dieu que » Dieu, & que *Mahomet* eſt ſon envoyé.

» Cette apoſtrophe eut la force » d'une démonſtration. *Omar* étonné, » ſent que ſon cœur eſt ſubitement » changé ; il demande avec inſtance » le Livre qu'il venoit de profaner, » & qu'on avoit ſoigneuſement ca- » ché. Sa ſœur, avant de ſe rendre » à ſes inſtances, exige qu'il ſe lave » & ſe purifie. Il ſe ſoumet, avec la » docilité d'un enfant, à tout ce qui » lui eſt preſcrit : il ouvre le Livre, » & y lit ce verſet : *nous ne t'avons » point adreſſé la parole pour affliger la » Nature, ni te rendre miſérable, c'eſt » un avertiſſement de miſéricorde que » donne aux hommes celui qui a créé » la terre qui les porte & les cieux qui » les éclairent.* Omar ſaiſi d'une ſubite » admiration, parcourt le Livre, & » tombe ſur ces mots : *Je ſuis ton » Dieu ; il n'y a point d'autre Dieu*

» *que moi ; ſers-moi, n'adreſſe tes prières*
» *qu'à moi.* Extaſié de ces magnifiques
» paroles, il s'écrie : Que cela eſt
» beau ! que j'ai de vénération pour
» de ſi nobles maximes ; je ſens un vif
» deſir d'embraſſer une Religion ſi
» pure. Il s'empreſſe de partir pour
» ſe rendre auprès du Prophète : il
» arrive & ſe fait annoncer. Au bruit
» de ſon nom redouté, les diſciples
» tremblans ſe diſperſent. Ce nom
» terrible avoit glacé tous les cou-
» rages. Tous ſe perſuadèrent que
» les Puiſſances infernales l'avoient
» chargé du ſoin de leurs vengeances.
» *Mahomet*, ſeul inacceſſible à la
» crainte, s'avance pour le recevoir.
» Quel fut ſon étonnement ! Au lieu
» de trouver un ennemi, il voit que
» le farouche *Omar* ſe proſterne, &
» lui déclare qu'il n'eſt venu que pour
» embraſſer l'Iſlamiſme : je confeſſe,
» dit-il, qu'il n'y a point d'autre Dieu
» que Dieu, & que *Mahomet* eſt ſon
» Prophète. Ce fut ainſi qu'*Omar*,
» infecté des erreurs de l'idolâtrie, ſe
» ſentit embraſé d'un zèle fanatique &
» devint l'inébranlable appui d'une ſecte

» dont il avoit été le plus ardent » persécuteur. »

Les *Koreishites* lancèrent un decret qui interdisoit à ceux de leur Tribu tout commerce avec *Mahomet* & ses adhérens. Il s'enferme, lui & ses disciples, dans une forteresse qui est aussi-tôt investie par les *Koreishites*. Maîtres de la campagne, ils interceptoient tous les convois. Les escarmouches étoient fréquentes. *Mahomet* profitoit des jours consacrés à la Religion pour continuer ses prédications & se livrer à son zèle. Enfin *Habid*, Prince Arabe, est choisi pour arbitre des troubles. C'étoit un vieillard âgé de cent cinquante ans, mais plus respectable encore par sa doctrine & ses mœurs. Il s'étoit avancé à la tête de vingt mille chevaux dans la plaine des Cailloux, où les habitans de la Mecque & du territoire Sacré avoient été convoqués. *Mahomet* est effrayé de l'orage prêt à fondre sur lui. L'Ange *Gabriel* lui apparoit tout rayonnant de lumière; il avoit, disent les Musulmans, cent têtes & cent paires d'aîles qu'il déployoit depuis l'orient jusqu'à

l'occident. Il raſſure le Prophète par des paroles conſolantes, & lui annonce que ſes ennemis deviendront ſes plus glorieuſes conquêtes. *Mahomet*, interrogé par *Habid*, répond qu'il eſt envoyé de Dieu pour élever la vérité ſur les débris de l'erreur. Le Prince Arabe lui ordonne de prouver ſa miſſion par des miracles, de faire enſorte que la clarté du jour ſe change en affreuſes ténèbres, que la Lune bondiſſe dans le Ciel & deſcende enſuite ſur le faîte de la *Caaba*. Effectivement, pourſuivent les Muſulmans, à la prière de *Mahomet*, l'Ange qui préſide à la nuit couvrit de ténèbres les plaines & les vallées ; la Lune bondit dans le Ciel comme un bélier, deſcend ſur le faîte de la *Caaba*, en fait ſept fois le tour, ſalue reſpectueuſement *Mahomet*, atteſte enfin qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, & que *Mahomet* eſt ſon Prophète. M. *Turpin* n'explique pas ce dernier preſtige qui eſt groſſier : pour l'autre, il ſoupçonne que le prétendu Prophète a bien pu s'entendre avec *Habid* pour profiter de l'inſtant d'une éclipſe. Quoi qu'il en ſoit,

ment le zèle du Prophète.
avec ardeur contre l'idolâtr
avec tant d'éloquence, qu
tit ſix Pélerins de la Tribu
régides. Ces proſélites publi
leur patrie les merveilles qu'
admirées, & la Tribu entiè
Prophète ſur la foi de ces fi

Le voyage de *Mahomet* d
eſt une des merveilles les
des qu'il ait propoſées à l
de ſes diſciples, & caractè
manière bien marquée l'in
giganteſque des Orientaux.
qu'une nuit, comme la Na
dans le calme le plus parf
réveillé par l'Ange *Gabriel*
parut ſous la même forme
autrefois des mains du

» cheveux blonds & treſſés flottoient
» avec grace ſur ſes épaules ; ſon
» front majeſtueux étoit calme & ſe-
» rein ; ſes dents étoient belles &
» luiſantes ; il avoit les jambes d'un
» jaune de ſaphir ; ſes vêtemens étoient
» tiſſus de perles & de fil d'or le plus
» pur ; il portoit à ſa ceinture ſoixante-
» dix bourſes remplies de muſc & de
» ſaffran ; cinq cens mille paires d'aî-
» les déployées le ſuſpendoient dans
» les airs ; il y avoit d'une aîle à l'au-
» tre cinq cens années de chemin.

» Ce pompeux ſpectacle étoit bien
» propre à embraſer une tête Orien-
» tale : l'Ange en l'abordant lui amène
» la fameuſe Al-Borak, jument qui
» a beaucoup exercé l'éloquence des
» Docteurs Muſulmans, qui, ſans pu-
» deur dans leurs aſſertions, débitent
» qu'elle avoit ſervi de monture aux
» premiers Prophètes, toutes les fois
» qu'ils avoient été chargés d'exécuter
» les ordres de l'Eternel. Ils en ont
» deſſiné tous les traits ; elle étoit,
» diſent-ils, plus grande qu'un âne
» & plus petite qu'un mulet ; elle
» étoit blanche, & avoit la figure

» d'un homme. Ses yeux étincelans » reſſembloient à deux aſtres qui lan- » çoient plus de feux que le Soleil. » Ce fut ce repectable Quadrupède qui porta *Mahomet* juſqu'au ſeptième Ciel, où l'Eternel l'attendoit aſſis ſur ſon Trône. Il paſſa par les ſix autres Cieux. Le premier eſt d'argent le plus pur; les étoiles y ſont ſuſpendues à des chaînes auſſi groſſes que les plus hautes montagnes. *Mahomet* y trouva *Adam* qui le pria d'intercéder pour lui auprès du Père Eternel. » Il vit » auſſi une multitude d'Anges de » différentes formes & de différentes » couleurs. Parmi ces Anges étoit un » coq plus blanc que la neige, dont » la tête s'élevoit juſqu'au ſecond » Ciel, éloigné du premier de cinq » cens années de chemin; ſes aîles » étoient parſemées d'eſcarboucles » & de perles. Il les étendoit à une » diſtance proportionnée à ſa hauteur. » Cette fable du coq a été inventée » par les Talmudiſtes qui ont enfanté » des volumes pour décrire ſes pro- » priétés. Tous ces Anges avoient la » forme des créatures dont ils étoient

» les interceſſeurs. Ceux qui avoient » la forme humaine intercédoient » pour les hommes ; ceux qui avoient » la forme d'un lion ou d'un tigre, » intercédoient pour ces animaux, &c.

» Le grand coq avoit la prééminen- » ce ſur tous les Anges ; les Muſul- » mans, ſur une tradition de *Mahomet*, » aſſurent que tous les matins il s'ap- » proche du Trône de l'Eternel pour » y chanter une hymne dont l'auteur » eſt anonyme ; ſa voix eſt ſi perçante » qu'elle ſe fait également entendre » des habitans du Ciel & de la Terre, » excepté des hommes & des fées » qui ſont exclus du privilége d'en- » tendre cette douce mélodie.

» Les Docteurs Muſulmans pré- » tendent ſçavoir qu'il y a trois voix » que le Seigneur ne ſe laſſe jamais » d'entendre ; la voix de celui qui lit » continuellement l'Alcoran, la voix » de celui qui prie tous les matins » pour obtenir la rémiſſion de ſes » péchés, & la voix du grand coq » qui eſt la plus ſonore & la plus mé- » lodieuſe. »

Le Prophète rencontre dans le

deuxième Ciel *Noé*, *Jean* & *Jésus* avec une multitude d'Anges. » Un » entr'autres avoit la tête du grand » coq ; ses pieds ont pour appui la » voute du premier Ciel ; sa tête » touche à celle du second ; mais il » n'est point comparable à celui qu'on » voit dans le troisième ; c'est la plus » étonnante de toutes les créatures. » On peut juger de l'énormité de ses » membres par l'abîme de sa bouche, » lorsqu'il l'ouvre pour respirer. Un » voyageur employeroit soixante-dix » mille jours à parcourir l'espace qui » sépare ces différens Cieux, dont un » seul a plus d'étendue que le globe » que nous habitons. *Mahomet* s'é- » lance dans le troisième Ciel, où il » trouve un Ange qui avoit sous ses » ordres cent mille Intelligences. L'E- » ternel n'a point à se défier de cette » milice redoutable ni de son chef, » qui s'appelle le fidèle de Dieu. Sa » fonction est d'effacer sur une table » proportionnée à sa grandeur, tous » les traits qui y sont imprimés. Cet » infatigable Secrétaire marque scru- » puleusement le nom des hommes à

» l'instant

» l'inſtant de leur naiſſance, afin que » le Souverain Juge ne laiſſe aucun » crime ſans châtiment, ni aucune » vertu ſans récompenſe, lorſque le » terme où ils touchent à leur fin eſt » arrivé; il raye leur nom du Livre » de vie. »

Enoc, *Joſeph* fils de *Jacob*, & *Aaron* font leur ſéjour dans le quatrième Ciel. Dans le cinquième ſont allumées les flammes qui doivent dévorer un jour les intreprètes de la loi. L'Ange qui veille à la garde de ce ſéjour eſt d'une grandeur ſi prodigieuſe, que les ſept Cieux & les ſept Terres pourroient aiſément tourner dans ſa bouche. » Il eſt aſſis ſur un Trône de feu » où, inacceſſible à la pitié & ingé- » nieux dans la recherche des tour- » mens, il n'eſt occupé que du ſoin » d'exercer les vengeances divines, » dont il eſt le Miniſtre & l'exécuteur » inexorable. Il lance ſans ceſſe ſur la » tête des prévaricateurs des foudres » allumés. Ses yeux étincelans ſont » autant de fournaiſes ardentes. De- » vant lui ſont des chaînes de feu, » dont il accable les coupables. S'il

» deſcendoit parmi les hommes, la » terre embraſée ne ſeroit plus qu'un » bucher, le ſol deſſéché ne ſeroit plus » qu'une pouſſière aride, & les mon- » tagnes applanies ne domineroient » plus ſur la ſuperficie du globe. »

Mahomet trouve dans le ſixième Ciel *Moïſe* fondant en larmes, & ſe plaignant que le nouveau Prophète fait entrer dans le Paradis plus d'Arabes qu'on n'y voit entrer de Juifs & de Chrétiens. Enfin il eſt tranſporté dans le ſeptième & dernier Ciel, où l'Ange qui y préſide a ſoixante-dix mille faces, dont chacune a ſoixante-dix mille bouches, & chaque bouche ſoixante-dix mille langues qui chantent les louanges du Créateur, & chaque langue a un idiome différent. Il y avoit encore un autre Ange plus extraordinaire; c'étoit celui qui ſoutenoit le Trône de l'Eternel ſur ſes innombrables épaules. Il avoit un million de têtes, un million de faces, chaque face un million de bouches, chaque bouche un million de langues, & chaque langue parloit un million d'idiomes différens. » *Mahomet* lia

» converſation avec un vieillard vé-
» nérable qui repoſoit ſur un Trône
» adoſſé à une maiſon appellée *Alma-*
» *Mamur*, que ſoixante-dix mille
» Anges viennent chaque jour viſiter.
» Elle eſt bâtie d'hyacintes rouges; des
» cierges y brûlent ſans ceſſe pour
» l'éclairer. C'eſt là que les habitans
» du Ciel alloient en pélerinage de-
» puis mille ans avant la création
» d'*Adam*: les rites qu'ils obſervent
» ſont les mêmes que ceux que les
» Muſulmans pratiquent dans leurs
» cérémonies religieuſes. Ils en font
» ſept fois le tour. C'eſt ſur ſon mo-
» dèle qu'eſt bâti le Temple de la
» Mecque; & ſi elle ſe détachoit du
» Ciel, elle tomberoit perpendiculai-
» rement ſur ce ſanctuaire.

» Tandis que *Mahomet* unit ſes
» prières à celles des habitans du
» Ciel, il entend la voix de celui qui
» ſoutient le Trône de l'Eternel. Cette
» voix ſublime lui répète ſans ceſſe
» ces mots: *Dieu eſt grand, ſon nom*
» *eſt grand.* Ces paroles ſont la for-
» mule dont uſe le crieur public de
» la Moſquée pour appeller le peuple

» à la prière. Dieu lui même fit entendre ces paroles : *Je suis grand* » *par-dessus toutes choses. Il n'y a* » *d'autre Dieu que moi ; Mahomet est* » *mon Prophète : je l'ai choisi moi-même.* » *quiconque lui sera obéissant est assuré* » *du pardon de ses fautes. Je l'ai en-* » *voyé sur la Terre pour appeller les* » *hommes à l'observation de ma Loi.* »

Après avoir été témoin de beaucoup d'autres merveilles, le Prophète redescendit sur la terre, toujours accompagné de l'Ange *Gabriel*. La relation de ce voyage extravagant lui enleva quelques disciples, mais augmenta sa réputation chez les Peuples voisins. Cependant il éprouve de nouvelles persécutions de la part des *Koreishites ;* il est contraint de fuir à Médine, où il fait de nouveaux prosélites & où on le reçoit avec les marques de la plus grande vénération. C'est à cette époque que les Mahométans fixent leur Hégire.

Je ne m'étendrai pas davantage, Monsieur, sur ce que contient le reste de cette Histoire. Ce sont des faits à peu près de la même espèce, des

prodiges tels que ceux que je viens de raconter, des dogmes singuliers sur la prédestination & sur la résurrection future, de petits combats où le Prophète est presque toujours vainqueur. Une fois cependant il fut vaincu; il resta même balafré & très-défiguré par la perte de ses dents. Il s'éleva des mécontens qui demandèrent comment il se pouvoit faire qu'un envoyé de Dieu fût battu par une armée de profanes & de sacriléges. *Mahomet* leur ferma la bouche par ce discours: » Murmurateurs té-» méraires, apprenez que votre dé-» sobéissance à mes ordres a prépa-» ré votre humiliante disgrace; lors-» que vous ne deviez vous occuper » qu'à répandre le sang des ennemis » de Dieu, vous vous êtes acharnés » sur un vil butin: le Très-Haut » n'avoit-il pas réalisé sa promesse? » N'aviez-vous pas l'honneur de la » victoire? Ne voyiez-vous pas vos » ennemis fuir devant vous? Con-» tempteurs des ordres du Ciel, » n'avez-vous pas été rebelles à ma » voix? Quel est votre aveuglement?

» Quoi ! vous pleurez vos frères » morts les armes à la main ? Enviez » plûtot leur deſtinée. Placés dans le » Ciel ils s'y nourriſſent des fruits de » l'immortalité : apprenez qu'aucun » mortel ne peut prolonger ſa vie » au-delà du terme preſcrit par l'Eter- » nel : les jours de chaque homme » ſont comptés dès le premier mo- » ment de ſa naiſſance, & les decrets » divins ſont irrévocables. »

Tels ſont, Monſieur, les principaux évènemens conſignés dans ces deux premiers Volumes. On doit ſçavoir gré à M. *Turpin* d'avoir entrepris cette Hiſtoire aſſez mal préſentée juſqu'à préſent. Le défaut qu'on peut lui reprocher, c'eſt que la narration, quoique partagée en différens Chapîtres, n'a point d'ordre réel. On y trouve pêle-mêle des récits de combats, de prodiges, d'inſtitutions politiques & religieuſes. Il me ſemble que tout ce qui concerne le dogme, la morale & les cérémonies du Mahométiſme, auroit dû être rangé de ſuite & dans des Chapîtres ſéparés, au lieu d'être coupé continuellement par des détails d'expéditions militai-

res. M. *Turpin* s'arrête auſſi trop ſouvent à relever les extravagances Muſulmanes ; elles ſe réfutent aſſez d'elles-mêmes, & l'on n'a point à craindre qu'elles ſéduiſent perſonne parmi nous. Mais, en ſe moquant de toutes ces rêveries, M. *Turpin* combat le ſentiment de ceux qui attribuent avec raiſon les ſuccès du Mahométiſme à la corruption des penchans favoriſée par le faux Prophète. Il prétend, contre toute évidence, que ſa Religion eſt très-ſévère ; on n'en a jamais eu cette idée ; il ſuffit de lire l'Alcoran pour ſe convaincre de la fauſſeté de cette aſſertion. L'ignorance brute des Peuples que *Mahomet* vouloit ſoumettre à ſa domination bien plus qu'à ſa doctrine, une ambition effrénée ſoutenue d'un ardent enthouſiaſme, le glaive plus perſuaſif encore que la parole, une morale commode, un Paradis ſenſuel : voilà, ſans contredit, les véritables cauſes de l'établiſſement & des progrès de l'Iſlamiſme.

A l'égard du ſtyle de M. *Turpin*, il n'eſt pas toujours exact. Par exemple,

il dit qu'*Abutaleb* ſe rendit auprès du Roi de Perſe, *ſans autre appareil qu'avec le cortége de ſes vertus*; il falloit *ſans autre appareil que le cortége de ſes vertus*. Quelquefois il laiſſe échapper des puérilités & de mauvaiſes plaiſanteries. Il penſe qu'il ſeroit poſſible que le Démon eût ſéduit le Prophète de la Mecque; *le Diable*, nous dit-il, *eſt trop adroit pour avoir négligé cette reſſource*..... Dans un autre endroit, après avoir dit que *Mahomet* confia à *Kadige* que l'Ange *Gabriel* lui avoit fait une viſite, il remarque ingénieuſement *que la nuit ſuivante les deux époux couchèrent enſemble, & que cette nuit ne ſe paſſa point en viſions*. Ailleurs il obſerve qu'on fait croire facilement aux enfans *que le Soleil n'eſt qu'une lanterne*. Au ſujet de la converſation de la jument qui tranſporta *Mahomet* aux Cieux, je rapporterai, dit-il, cet entretien, *pour montrer qu'une bête qui parle ne dit jamais que des ſottiſes*. Toutes ces pointes, toutes ces réfléxions ſont indignes de la majeſté de l'Hiſtoire; elles m'étonnent d'autant plus de la part de M. *Turpin*, que perſonne peut-être n'eſt plus en état

que lui de l'écrire avec la dignité qu'elle demande.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 15 Juillet 1773.

LETTRE IX.

Lettre de M. le Comte de Robien, Procureur-Général-Syndic des Etats de Bretagne, à l'Auteur de ces Feuilles.

Paris 10 Juillet 1773.

VOUS publiâtes, Monſieur, en 1770, les ſuccès de M. *Worlochk*, Médecin Anglois, dans le traitement de la petite vérole naturelle & artificielle. Nous avons le bonheur de poſſéder en Bretagne ce célèbre Médecin; ſes ſuccès ſont les mêmes que ceux qu'il a eus à Paris; & j'eſpère que vous voudrez bien m'aider à ſatisfaire à la reconnoiſſance que je lui dois, en publiant ceux dont je viens d'être témoin.

Madame la Comteſſe *d'Amilly*, l'une de mes belles ſœurs, fit inoculer dans le mois de Mai dernier

deux de ſes enfans. Quoique perſuadé que ma fille, âgée de ſeize ans, avoit eu la petite vérole à la nourrice, j'écrivis pour demander qu'elle ne viſitât point les inoculés; il n'étoit plus temps; elle ne les avoit pas quittés depuis le moment de l'opération; elle m'écrivit pour calmer les inquiétudes que ma tendreſſe pour elle me donnoit, me manda qu'elle ne craignoit pas cette maladie, qu'elle ne voyoit ſon couſin & ſa couſine qu'au grand air, qu'ainſi je ne pouvois appréhender aucun effet fâcheux du mauvais air qu'on reſpiroit peut-être dans leur chambre. Les jeunes malades furent promptement guéris, & M. *Worlochk* quitta Rennes pour retourner à Nantes où il demeure depuis qu'il eſt ſorti de Paris.

Le 8 Juin ma fille fut très-accablée & aſſoupie; le 9 elle eut un léger mouvement de fièvre accompagné de vomiſſement. Madame *de Robien* qui étoit bien loin d'imaginer que ce pût être la petite vérole, penſa que ma fille étoit menacée du retour d'un éréſipelle dont elle avoit été attaquée l'année dernière, & qui s'étoit annoncée

par les mêmes ſymptômes. Le 10 la fièvre augmenta, & notre Chirurgien qui juſqu'à ce moment avoit été conſulté ſeul, prévoyant l'éruption prochaine de la petite vérole, voulut qu'on appellât un Médecin. On fit venir notre Médecin ordinaire, qui, du même avis que le Chirurgien, ordonna en conſéquence une ſaignée du pied, & fit donner l'émétique à la malade; ce dernier remède procura les évacuations qu'on en attendoit, mais avec des efforts ſi conſidérables, qu'un des vaiſſeaux du nez ſe rompit, & occaſionna une forte hémorragie. Madame *de Robien* crut devoir annoncer à ma fille le mal dont elle étoit menacée. Elle n'en fut pas effrayée; mais elle demanda avec inſtance qu'on fît venir M. *Worlochk*; un Officier de nos amis partit ſur le champ pour Nantes, & nous amena ce Médecin le lendemain à huit heures du ſoir. Depuis les remèdes adminiſtrés la veille, ma fille étoit dans un état d'abattement ſi conſidérable, qu'elle tomboit en foibleſſe au moindre mouvement; on fut forcé de la tranſpor-

ter dans la chambre de ſa mère, ſur un matelat porté par quatre hommes. Cependant la fièvre augmentoit, & l'éruption commençoit à ſe faire. Tel étoit l'état exact de la malade à l'arrivée de M. *Worlochk*: il dit qu'il répondoit ſur ſa tête de la guériſon de ma fille, & promit même de la préſerver des marques de cette maladie; il ajouta qu'il n'aimoit pas la fièvre, &, pour la renvoyer, il lui fit prendre dans une cuiller à bouche une priſe d'une poudre qu'il méla avec du ſyrop capillaire. Le lendemain 12, vers les ſept heures & demie du matin, notre Chirurgien vint viſiter ma fille, & témoigna ſa ſurpriſe de ne lui point trouver de fièvre. M. *Worlochk* y vint auſſi ſur les huit heures, lui fit prendre une pillule, lui ordonna de ſe lever, & d'aller ſe promener dans un jardin éloigné de deux cens toiſes de notre demeure. On fut ſurpris de voir ma fille exécuter facilement & gaiement cette ordonnance; elle ne pouvoit la veille recevoir le plus léger mouvement ſans s'évanouir. Elle ſe rendit à pied au jardin, & s'y promena à différentes repriſes. M. *Wor-*

lochk lui permit de manger des artichaux, des asperges, ou des laitues cuites au vinaigre. On la promena l'après-midi en caroſſe dans la campagne, & l'éruption continua à ſe faire avec la plus grande abondance. Inſtruit par les Lettres que je reçus le 13 à mon retour de Verſailles, de la maladie de ma fille, je partis de Paris à minuit, & j'arrivai le 14 à Rennes vers les cinq heures après-midi. Qu'un père tendre ſe mette un inſtant à ma place; j'ignorois qu'on eût appellé M. *Worlochk*; je ne connoiſſois pas ſa méthode ſi oppoſée à celle de nos Médecins; je jettai les yeux du plus loin qu'il me fut poſſible ſur les fenêtres de ma maiſon; elles étoient toutes ouvertes; je crus ma fille morte; la porte de ma cour étoit fermée; le domeſtique qui me l'ouvrit ne me parut pas avoir l'air ſatisfait que j'ai le bonheur d'appercevoir ſur le viſage des gens qui me ſervent, quand j'arrive chez moi; à peine me fut-il poſſible de prononcer ces mots, *ma fille?* elle eſt à ſe promener, me répondit ce domeſtique. Cette réponſe me fit paſſer ſubitement de l'idée la

plus noire à la plus agréable; elle n'a donc point la petite vérole? *ah! Monsieur*, me dit-il, *Mademoiselle en a beaucoup, mais beaucoup!* Je ne saurois vous rendre toutes les idées qui m'accablèrent à cette réponse; je pensai que la tête avoit tourné à tout le monde chez moi; j'eus l'injustice d'accuser Madame *de Robien*, qui cependant a la même tendresse que moi pour sa fille, de la sacrifier aux essais d'une nouvelle méthode. Je fus pendant une heure & demie livré aux réflexions les plus cruelles; enfin le bruit des voitures m'annonça le retour de ma fille. Je courus en tremblant au devant d'elle; elle sortit légèrement de la voiture, se jetta dans mes bras, m'assura en riant qu'elle se portoit bien, & me pria de n'avoir point d'inquiétudes; elle étoit hideuse par la quantité de petite vérole, & par l'union d'un érésipelle qui dans la journée du 13 s'étoit portée à la tête. Ce nouveau mal n'avoit point effrayé le Médecin Anglois. Il continua sous mes yeux à la traiter de la même façon, exigeant, comme il l'avoit fait,

que les fenêtres, les portes de ſa chambre & les rideaux de ſon lit fuſſent ouverts pendant la nuit, qu'elle allât dès huit heures du matin, & même plutôt, ſe promener au jardin, & l'apres-midi en voiture dans la campagne, lui faiſant prendre preſque tous les jours ou des poudres ou des pillules, permettant, ordonnant même qu'on la changeât de linge, qu'on la peignât autant que la petite vérole qu'elle avoit dans la tête pouvoit le permettre, & recommandant la plus grande propreté. Avec ce traitement qui convertit cette affreuſe maladie en une ſimple incommodité que les maladesſupportent même avec gaieté, ma fille étoit guérie le douzième jour. Peu de jours après toutes les puſtules furent abſolument deſſéchées, les croutes qu'elles laiſſent tombèrent ſucceſſivement, & nous fûmes aſſurés que, conformément, à la promeſſe de M. *Worlock*, elle n'en conſerveroit point de marques, quoique l'union de l'éréſipelle & de la petite vérole dût faire craindre le contraire.

Pendant le cours de la maladie de

ma fille, une de mes niéces, âgée de dix-huit ans, fille du Marquis *de S. Brice*, ancien Capitaine du Régiment de Conti, Cavalerie, fut attaquée de la même maladie. La Marquise *de S. Brice* sa mère, âgée de quarante-huit ans, qui partageoit ses soins entre sa fille & la mienne, l'a gagnée avec elles. Enfin le Comte *d'Hericy*, Capitaine dans Montecler Dragons, qui, par attention pour nous, mais malgré nous, s'est exposé au mauvais air de cette maladie, en a été attaqué. M. *Worlochk* les a traités avec le même succès que ma fille. Mademoiselle *de S. Brice* en a eu en moindre quantité qu'elle, Madame la Marquise *de S. Brice* à-peu-près autant, & toutes trois l'ont eu confluente. M. le Comte *d'Hericy* en a eu beaucoup davantage, & d'une qualité bien plus dangereuse; elle étoit à la fois milliaire, confluente & pourprée. Malgré des caractères aussi inquiétans, M *Worlochk* n'a jamais eu la plus légère inquiétude pour son malade.

Une des circonstances qui m'a le plus étonné dans la pratique de M.

Worlochk, eſt l'effet ſingulier d'une les pillules qu'il fait prendre à ſes nalades, lorſque leur ſituation lui paroît l'exiger. Le Comte *d'Hericy* tant un jour expoſé au grand air lans ſon jardin, avoit le viſage fort nflammé, la tête & le col exceſſivenent enflés. M. *Worlochk* lui fit prenre une de ces pillules, & me pria l'en examiner l'effet; en moins d'une eure & demie de temps l'inflammaion & l'enflure diſparurent, les puſtules arioliques conſervant leur élévation.

En vous écrivant cette Lettre, j'ai u le deſir, Monſieur, de publier ma econnoiſſance des ſoins de M. *Worochk*, de contribuer à étendre ſa réputation en rendant compte de ſes ſuccès, & de faire le bien de l'humanité n inſpirant à tous ceux qui ſeront lans le cas de profiter de ſes ſecours a confiance qu'il mérite par la ſupéiorité de ſes connoiſſances dans le raitement de cette maladie.

J'ai l'honneur d'être, &c. ROBIEN,
Procureur-Général-Syndic des Etats de Bretagne.

La Galerie des Combinateurs, Ouvrage dédié aux Actionnaires de la Loterie de l'Ecole Royale Milit., par M. Graff; avec quatre Planches gravées en taille-douce; gros in-12; prix six livres broché; à Paris chez Couturier fils & Mérigot le jeune, tous deux Libraires Quay des Augustins; & chez l'Auteur, rue des Lavandières Sainte-Opportune vis-à-vis la rue des Mauvaises Paroles.

LE compte très-peu détaillé qu'on a rendu de cet Ouvrage dans quelques Journaux dont les Auteurs n'en ont vraisemblablement lu que le titre, pourroit ne vous en pas donner, Monsieur, une idée plus favorable que celle que vous pouvez avoir de tant de brochures qui ont paru jusqu'ici sur la Loterie de l'Ecole Roy. Milit. Quelques-unes de ces brochures ne contiennent que des instructions qui étoient nécessaires dans l'origine de cet établissement; alors la plus grande partie du public ne connoissoit ni le fond, ni la forme de cette Loterie, ni la manière de s'y intéresser. Aujourd'hui le peuple même s'est familiarisé avec les mots

Extrait, *Ambe* & *Terne*; il ſçait combien un certain nombre de numéros donnés contient d'*Extraits*, d'*Ambes* & de *Ternes*; ce que chacune de ces chances produit d'après la miſe dont elle eſt chargée, & ce qu'il faut qu'il paye pour y prétendre. De telles brochures (lorſqu'elles ſe bornent à ces notions générales) ſont donc aujourd'hui ſuperflues pour les Actionnaires. D'autres, moins utiles encore, n'en ſont diſtinguées que par de folles ſpéculations ſur la ſortie & le choix des Nombres, ſpéculations fondées ſur les événemens paſſés, & ſur ce que quelques-uns appellent l'*attraction* qu'ils ſuppoſent exiſter entre ces Nombres. On prétend, par exemple, que le N°. 1, lorſqu'il vient à ſortir, attire néceſſairement au tirage qui ſuit immédiatement celui où ſa ſortie s'eſt opérée, l'un de ces quatre numéros 13, 39, 41 & 44. On ſoutient que chacun des quatre-vingt-dix numéros dont la Loterie de l'Ecole Royale Militaire eſt compoſée, a auſſi par-devers ſoi ſes nombres fixes attirés; & parce que le haſard a produit quelques-unes de ces rencontres, on a bâti là-

dessus des systêmes de probabilité aussi ridiculement imaginés que dangereux pour des Actionnaires prévenus qui s'opiniâtreroient à les adopter.

L'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, n'est point appuyé sur des chimères ; c'est le résultat des calculs d'un homme sensé qui a cherché & trouvé le moyen le plus raisonnable de jouer à la loterie de l'Ecole Royale Militaire avec le plus de sûreté & le plus d'avantage possible. Il ne désigne pas les numéros qui doivent sortir ; c'est le secret du hasard, & des fous seuls peuvent imaginer de l'avoir ; mais il dirige & combine les mises avec sagesse, avec économie. Il établit que tout Actionnaire aura bien joué à cette loterie, & pourra vraisemblablement espérer d'y gagner, lorsqu'il sera parvenu à arranger ses mises, de manière qu'en jouant sur *un grand nombre* de numéros, qu'il continuera de prendre pendant une *certaine suite de tirages*, ou qu'en ne jouant *que sur un certain nombre* de numéros qu'il poursuivra *pendant une très-longue suite de tirages*, il trouvera, par l'évènement d'une seule & de la

plus baſſe de toutes les chances qu'il peut obtenir, & cela à tel tirage que ce ſoit de ceux pendant leſquels il peut ſuivre ſes miſes, non-ſeulement le recouvrement de toutes les dépenſes qu'il aura faites juſques là, mais encore un gain plus ou moins conſidérable, ſuivant que cette chance arrivera plus ou moins tard. En peu de mots voilà le principe ſur lequel eſt fondée *la Galerie des Combinateurs*, ainſi appellée à cauſe du nombre prodigieux de tableaux dans leſquels ſont repréſentées, toutes faites d'après ce principe, des quantités conſidérables de miſes ſur toutes les ſortes de jeux dont cette loterie eſt ſuſceptible.

L'ouvrage eſt diviſé en trois Parties. La première comprend, 1°. ſept tableaux de miſes *par Extrait ſimple*, c'eſt-à dire ſur un numéro : 2°. neuf tableaux de miſes par *Extraits liés* depuis deux numéros juſqu'à dix : 3°. vingt-ſept tableaux de *miſes combinées*, leſquelles ſont recouvrées avec bénéfice, ainſi que les autres, par la ſortie d'un ſeul numéro à tel tirage que ce ſoit de ceux dont l'Actionnaire s'eſt preſcrit le nombre. Ces *miſes*

combinées consistent en *mises par Extraits & Ambes* qui s'étendent depuis deux jusqu'à neuf numéros, *par Extraits & Ternes*, qui s'étendent depuis trois jusqu'à neuf numéros, & *par Extraits, Ambes & Ternes*, qui s'étendent également depuis trois jusqu'à neuf numéros.

La seconde Partie comprend différentes mises combinées, soit *par Ambes*, soit *par Ternes*, soit *par Ambes & Ternes*. Les mises *par Ambes* sont représentées dans vingt-sept tableaux, & s'étendent depuis sept numéros jusqu'à dix-huit numéros liés par cette chance : les mises *par Ternes*, dans douze tableaux, & s'étendent depuis dix jusqu'à vingt-un numéros, & les mises *par Ambes & Ternes* dans trente-quatre tableaux. Celles-ci s'étendent depuis dix-huit jusqu'à cent dix-sept numéros, mais ces numéros ne sont liés ensemble *par Ambes & Ternes* que par division.

La troisième Partie contient différentes combinaisons de *jeux par Extraits* & de *jeux par Ambes*, dirigés de manière qu'il faut, pour parvenir au principal but qu'on se propose, la

sortie de deux & trois numéros à la fois pour les miſes *par Extraits*, & de trois numéros pour les miſes *par Ambes*.

Il faut voir, Monſieur, les tableaux de ces Jeux, les remarques qui les accompagnent & le nombre prodigieux de numéros ſur leſquels on peut jouer de cette manière pendant un très-grand nombre de temps, pour concevoir combien l'aſſertion de l'auteur eſt vraie. Le corps de l'Ouvrage eſt terminé par l'explication des principes généraux de la méthode que l'auteur a employée dans l'exécution de tous ſes tableaux, méthode qui peut ſervir de clef aux Actionnaires Calculateurs pour former d'autres tableaux plus conformes à leur goût que les ſiens, ſoit par rapport aux ſommes plus ou moins conſidérables qu'ils ſe propoſeront d'employer, ſoit par rapport aux gains plus ou moins prompts qu'ils auront en vue, ſoit enfin à la carrière plus ou moins étendue pendant laquelle ils voudront avoir la liberté de ſuivre leurs miſes. Je ne peux guères entrer dans les détails de cette méthode; il faut les parcourir dans le

Livre même. Je dirai seulement que pour composer ces tableaux, on se sert d'un compas simple & d'un compas composé. Ce dernier, de l'invention de l'auteur, consiste en une verge de cuivre platte à cinq pans, de la longueur d'un pied divisée en 12 pouces. A l'une des extrémités de la verge est fixée à demeure une pointe d'acier: cette même verge est revêtue de trois autres pointes mobiles & coulantes au gré de celui qui opère. On les fixe au moyen d'une vis, dont chacune d'elles est garnie.

L'auteur a fait graver avec soin quatre Planches représentant une partie de quelques tableaux de son ouvrage, sur lesquels se trouvent dessinés les deux compas dans leurs différentes positions pendant la marche qu'ils ont tenue pour la formation de ces tableaux. Rien de si curieux, Monsieur, même pour des Mathématiciens, que la méthode & le compas que l'auteur a imaginés, & rien en général de si sensé & de mieux conçu que son ouvrage.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Juillet 1773.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Sargines, Nouvelle ; par M. d'Arnaud ; Brochure in-8° de 136 pages ; avec Gravûres ; à Paris chez le Jay, Libraire rue Saint Jacques.

M. *d'Arnaud* vient de faire une réponſe victorieuſe à ces eſprits jaloux, qui, toujours prêts à reſſerrer les talens dans les bornes étroites de leur petite ſphère, avoient décidé qu'il ne pouvoit réuſſir que dans les ſujets funèbres. Liſez, Monſieur l'ouvrage, que je vous annonce : rien de moins triſte que le fond de cette anecdote ; rien de moins ſombre que les couleurs que l'auteur y employe. Ce ne ſont plus les ſuites terribles d'une paſſion effrénée qu'il nous retrace

avec l'énergie convenable à de tels ſujets. Dans cette *Nouvelle*, qui a été immédiatement précédée de l'effrayante anecdote de *Salvini*, l'eſprit ſe repoſe ſur des objets plus doux, & l'on aime à y voir les effets heureux de l'amour, quand ceux qui l'inſpirent ont aſſez d'élévation dans l'ame pour ne ſe montrer ſenſibles qu'aux belles actions. De tels exemples, Monſieur, s'adreſſent particulièrement aux femmes. Le pouvoir que leur a donné la Nature eſt ſans bornes : il dépend d'elles de faire de leurs amans des ſcélérats ou des héros, des *Barnevelts* ou des *Duguſclins*, qu'elles choiſiſſent ; mais qu'elles ſe rappellent en même-temps que la gloire ou l'opprobre rejailliront ſur elles. Quand il n'y a ni vertus ni grandes qualités chez un peuple, c'eſt que les femmes n'en exigent point.

Sargines fut un des héros qui contribuèrent à la ſplendeur du regne de *Philippe Auguſte*. Après cinq ans de mariage il perdit *Agnès de Villehardouin* ſa femme, qui ne lui laiſſa qu'un fils unique. Dès que ce fils eut ouvert

les yeux, il ne l'environna que d'objets propres à enflammer son émulation : on ne l'entretenoit que des exploits de ses ancêtres, de l'amour des François pour leur Dieu, leur Roi, la patrie, l'honneur ; mais son naturel indolent étoit insensible à toutes ces leçons ; il paroissoit absolument inhabile à tous les exercices des jeunes Guerriers. Le malheureux père, qui brûloit de revivre dans sa race, étoit désepéré. Rien de plus magnifique ni de plus imposant que le tableau que M. *d'Arnaud* lui fait mettre devant les yeux de son fils. Ce respectable vieillard le mène dans une des salles du château, où étoient suspendues de vieilles armes, ferme la porte sur lui, & ordonne au jeune homme de s'asseoir à ses côtés. Il prend la parole. » Avant de com-» mencer un entretien que je desire » être suivi de quelque succès, ré-» pondez-moi : sçavez-vous qui vous » êtes, à qui vous appartenez ? — Je » sçais, mon père, que je suis gentil-» homme, que vous êtes chevalier, » que mes ayeux l'ont tous été. —

» Non, vous ne connoiſſez point votre » extraction ; vous ignorez l'hiſtoire » de votre famille, ce qui même a pu » mériter à votre père quelque rayon » de gloire. Il faut que je mette ce » tableau ſous vos yeux.

» A votre âge j'étois Ecuyer ; je me » trouvai à la malheureuſe bataille » de Brenneville ; j'y tuai de ma main » deux Anglois qui s'étoient ſaiſis de » moi, & qui déja m'emmenoient » priſonnier. J'accompagnai le Roi » *Louis* à cette croiſade où il montra » qu'il étoit digne de nous comman- » der ; j'y ſervis avec ardeur l'Etat & » la Religion. *Enguerrand de Coucy*, le » Comte *de Ponthieu*, *Archambaud de* » *Bourbon*, *Hugues de Luſignan*, » *Courtenay*, le Comte *de Montargis*, » *Geoffroi de Rançon*, *Everard de Bre-* » *teuil*, *Mathieu de Montmorency*, & » une infinité d'autres *Barons* dont les » noms ne me ſont point préſens : ce » ſont les reſpectables modèles que je » m'étois propoſés. J'ai eu l'honneur » d'avoir pour *Frères d'armes* la plû- » part de ces illuſtres Chevaliers. On » a daigné pluſieurs fois me confier

» l'Oriflamme ; encore aujourd'hui
» notre auguſte Souverain me comble
» de ſes bontés ; mais ce foible éclat
» n'eſt rien auprès de celui dont bril-
» lent vos ancêtres. Jettez vos regards,
» près de ces deux cottes de mailles,
» ſur cette cuiraſſe enſanglantée : c'eſt
» l'armure d'un de vos braves ayeux
» qui ſuivit *Robert* à la conquête du
» duché de Bourgogne, & qui s'élan-
» çant dans les bataillons ennemis
» pour ſauver ſon maître, fut percé
» du coup deſtiné au Monarque :
» mort glorieuſe que tout Gentilhom-
» me François doit envier ! Cette
» épée dont la rouille atteſte l'anti-
» quité, eſt celle d'un *Raoul de Sar-*
» *gines*, qui, ſous *Lothaire*, combattit
» avec *Geoffroi* Comte d'Anjou, dans
» cette fameuſe journée où l'Empe-
» reur *Othon* perdit le fruit de ſes
» conquêtes ; votre intrépide ancêtre
» s'ouvrit un paſſage juſqu'à l'aigle
» impériale, & la fit tomber de nos
» remparts pour y ſubſtituer ſa ban-
» nière. Appercevez-vous plus loin
» ce heaume preſque fracaſſé ? Il ſer-
» voit à votre biſayeul, qui, après

» avoir marché ſous les drapeaux de » cinq Rois, & s'être trouvé à trente-» ſept batailles, ſuccomba dans les » troubles qu'excita le Comte de » Champagne à l'avènement de *Henri* » *I* au Trône. *Eudes de Sargines*, » de cette lance, ôta la vie à un Sar-» raſin d'une ſtature giganteſque, » qu'on diſoit le plus vaillant des In-» fidèles & la terreur des Chrétiens.

» Voilà ce qu'a fait votre Maiſon » pour affermir l'ancienneté d'une » nobleſſe aſſiſe ſur un monceau de » trophées, & dont la ſplendeur ſe » perd dans la nuit des temps.... » & vous, quel monument devez-» vous laiſſer ici qui parle ſeulement » de votre exiſtence?...., Vous ne » dites mot? Lorſque vous vintes au » monde, avec quel tranſport je vous » reçus ſur le bouclier de votre ayeul, » en adreſſant du fond de mon cœur » cette prière au Ciel! *O mon Dieu!* » *qu'il ſoit l'honneur de ſa race, &* » *qu'un jour il ſoit mis au rang de nos* » *plus vaillans prud-hommes! S'il en* » *étoit indigne, que la mort me l'enlève!* » Méritez-vous de vivre? — Mon

» père.... — Je ſuis l'auteur de vos » jours ! moi ! non, non.... Je n'ai » point de fils. Et à ce mot il échappe » un profond gémiſſement au Chevalier. Il pourſuit :

» Mon fils ſe ſeroit déja diſtingué ; » il ſeroit Ecuyer d'un de nos Princes ; » il auroit l'ame d'un Gentilhomme ; » il porteroit le nom de *Sargines* ; » & vous... vous mon fils unique !... » oui, tu l'es, malheureux enfant ! » je le ſens trop à ma tendreſſe paternelle, à ma douleur ! Tu le traîneras dans l'oiſiveté, tu l'éteindras » dans l'oubli, dans l'aviliſſement, ce » nom ſi reſpectable !... le dernier » de nos ſerfs rougiroit de t'avouer » pour ſon fils !... Tu pleures ! ah ! » puiſſent ces larmes être le fruit d'un » remords ſalutaire ! me promettent-» elles que tu ſentiras mes reproches, » que je t'inſpirerai la noble ardeur » de ne plus les mériter ?... Si j'ai » retrouvé mon fils, il va ſe livrer à » l'amour de la gloire ; il va s'eſſayer » à monter au *Temple d'honneur*. Que » j'aye la conſolation de t'y voir élevé ! que mes derniers regards ſe

» fixent ſur cette image ſi touchante » pour un père ! *Sargines* ſerre dans » ſes bras ſon fils qui verſoit toujours » des larmes, ſans avoir pu proférer » une parole. Il interprète favorable- » ment ce ſilence, le remet entre les » mains d'un Ecuyer vieilli dans la » maiſon, & connu par ſa ſageſſe » autant que par ſa bravoure : — » *Raymond*, voilà mon fils, qu'il » devienne le vôtre ; je me flatte » qu'il répondra à vos ſoins ; le re- » pentir, ſi j'en dois croire ſes pleurs, » s'eſt élevé dans ſon ame. Il faut eſ- » pérer qu'il ſera docile à vos leçons & » à vos exemples. Les larmes du jeune » homme furent bientôt ſéchées ; au » bout de quelques jours il étoit re- » tombé dans ce ſommeil d'indolence » où la nature ſembloit l'avoir con- » damné à végéter éternellement. » *Raymond* perd tous les ſoins qu'il lui prodigue ; on le relègue dans une Terre éloignée de la Capitale. Ni les repréſentations de ce fidèle Ecuyer, ni le récit des exploits de ſon père au ſiége de *Ptolemaïs*, ni la préſence du Roi même, qui, revenant en

France, s'arrête quelque temps dans ce château, lui donne son épée & le fait Ecuyer de ses propres mains : rien ne peut retirer le jeune *Sargines* de ce léthargique assoupissement. Enfin *Raymond* l'abandonne, & il est livré à la pitié d'une espèce de domestique nommé *Pierre*, qui avoit quelques notions grossières du service de la Chevalerie.

A quelques lieues de la Terre où il étoit confiné, demeuroit dans un vieux Château une Dame âgée, veuve d'un Seigneur *d'Apremont*, n'ayant d'autre compagnie qu'une nièce charmante, qui réuniſſoit tous les talens & toutes les graces, & qui lui tenoit lieu des enfans qu'elle avoit perdus. *Sophie*, c'étoit le nom de cette nièce, avoit sur-tout cette fierté de sentimens, cette vertu noble & courageuse qui faisoit l'ornement & la gloire de ce siècle d'héroïsme. Dans les premiers jours du Printemps, *Sargines*, fatigué d'une promenade plus longue qu'à l'ordinaire, & se trouvant près du Château de Madame *d'Apremont*, y demande un asyle. Le premier objet

qui s'offre à ſes yeux, eſt *Sophie* brodant un manteau de Chevalier. La vue de cette charmante perſonne eſt comme un trait qui porte la flamme & la vie dans ſon cœur. Les louanges données à la valeur & aux ſervices de ſes ancêtres l'embarraſſent; il conçoit bientôt le deſir d'en mériter de ſemblables; il charge *Pierre* de lui acheter un cheval, & ce bon domeſtique lui montre tout ce qu'il ſçait dans l'art de l'Equitation. Il paroît à cheval devant Mademoiſelle *d'Apremont*, & pour la première fois il ſe trouve ſenſible aux railleries que ſa maladreſſe lui fait eſſuyer. Mademoiſelle *d'Apremont* prenoit plus d'intérêt qu'elle ne l'imaginoit elle-même aux progrès du jeune Gentilhomme, qui, en peu de jours, étoit changé par une eſpèce d'enchantement. Elle ne pouvoit qu'attribuer à ſes charmes & à ſes diſcours une ſi merveilleuſe métamorphoſe. *Sargines* ne reſpire plus que la gloire, l'honneur, les combats: il fait raconter à *Pierre* tous les faits d'armes qui ſont venus à ſa connoiſſance. Il demande une lance,

un écu, un heaume, une cotte de maille; il a continuellement à ſon côté l'épée qu'il tient de la main du Roi. *Sophie*, flattée du prodige qu'elle avoit opéré, l'aidoit de ſes conſeils, lui apprenoit à ſe ſervir adroitement de l'épée & de la lance, lui faiſoit part de toutes les connoiſſances qu'elle avoit puiſées dès ſon enfance dans la maiſon du Sire *de Joinville* ſon parent. Un jour *Sophie* veut lui faire lire une hiſtoire intéreſſante & propre à l'inſtruire des devoirs de la Chevalerie. *Sargines*, les larmes aux yeux, lui avoue qu'il ne ſçait pas même lire & écrire. Mademoiſelle *d'Apremont*, attendrie, lui promet de lui donner ces premières notions, & lui fait elle-même la lecture de ſon hiſtoire. Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous tranſcrire en entier ce joli fabliau, chef-d'œuvre de naïveté & digne des temps où il eſt ſuppoſé avoir été écrit. Il eſt intitulé, FORCE D'AMOUR.

» C'eſtoit au temps où le ſaige Empe-
» reur *Charlemaigne*, de tant glorieuſe
» mémoire, reignoit en France: vivoit

» en la cité de Tholoſe ung certain
» ſire *Jehan Hildebert*, Chevalier moult
» renommé pour ſa chevance & ſon
» riche avoir, au demourant chiche
» comme vilain, & d'humeur rebrouſſe
» & mal advenante. Il n'avoit point
» d'hers maſle, ſi lui eſtoit-il reſtée
» de légitime mariaige une fille ſim-
» plette qu'il aimoit prou, & lui feſoit
» juſtice : car icelle avoit le parler
» emmiellé & graeieux, la prunelle
» attrayante, & qui dardoit flammé-
» ches d'amour vif. Ses mains eſtoient
» doulcelettes comme ermine & plus
» blanches que lis; c'eſtoient deus
» rouges coraux, ou, ſe mieus aymez,
» vrayes & appétiſſantes ceriſes qui
» formoient ſa bouche ſemi-cloſe; y
» entreluiſoit des perles reſplendiſ-
» ſantes; elle avoit en oultre le cor-
» ſaige gent & délié, à mettre en les
» deux palmes. On la nommoit *Roſe*
» *d'Amour*, & eſtoit bien nommée,
» & avoit-on ainſy faict pour ce
» qu'elle eſtoit née dans le mois des
» roſes, & que ſa ſoéve haleine avoit
» le balme exquis des fleurs ſuſdictes,
» & que ſes deux joues plaiſantes à

» voir eſtoient comme deux roſes
» vermeilles & de frèſche venue, ſi
» & tant au naturel qu'ung chaſcun
» ardoit d'y appliquer un ſavoreux
» baiſer. Il n'y eut oncques pucelle
» plus émerveillable; auſſy n'y avoit-
» il manant, bourgeois, ou ſire Che-
» valier qui ne dict mentalement:
» que voudrois bien que cette *Roſe*
» *d'Amour* fut mienne! ô comme
» l'aymerois! Meſſer *Jehan* couvoit
» des yeux ſa mignonette; il l'aymoit
» moult grandement, comme l'avons
» ſuſdict: mais n'avoit nul voloir ne
» ſoucy de la fiancer, pour ce qu'il
» creignoit que frais de nôces ne le
» menaſſent à trop deſpendre.

» *Roſe d'Amour* s'en eſtoit allée à la
» maiſon des champs de Monſeigneur
» ſon père; elle ſe pourmenoit dans
» un ſien pré merveilleuſement flori;
» c'eſtoit un jour du mois de May, où
» la ſaiſon printanière revient nous
» viſiter, que les vergiers reprennent
» leur robe verte, que les boutons
» enclos s'ouvrent & s'épanouiſſent
» plaiſamment, que les petits oyſelets
» recommencent de gazouiller leurs

» doulces canſonettes, & qu'avec le
» biau ciel nous rit toute la Nature.
» Or *Roſe d'Amour* s'esbattoit dans
» cettuy pré, & s'amuſoit à y faire
» recherche de frèches violettes pour
» s'atourner ung gentil chapel, ou
» bouquet de feſte. Vélà ung Jouven-
» cel de biau viſaige, & de manières
» courtoiſes & accortes qui aviſe la
» mignarde, & qui s'approchant pas à
» pas & tout doulx, tout doux d'icelle,
» lui dict d'un ton enamouré, & avec
» blandice : bon jour, belle *Roſe*
» *d'Amour*, & qu'allez-vous querrant
» dans ce pré ? (la bachelette reco-
» gnoiſt ſire *Euſtace Carloman*, jeune
» banneret d'ancien lignaige, & ayant
» deſia renom pour ſes faicts d'armes,
» jaçoit que le duvet primevère coto-
» nât à peine ſon menton.) — Sire
» Chevalier, je querre violettes no-
» velles. Violettes novelles, répart
» icelui tout tremblottant, & ainſy
» qu'ung qui ſeroit hors de ſoy ;
» *poulide flour*, c'eſt recherche vaine ;
» ne treuverez céans plus belle fleur
» que vous. Puis le ruſé tournant ſou-
» ventes-fois la tête arrière lui, &

» n'aviſant nulle ame en guize d'eſ-
» coutant, ſe prend à dire : Madame, y
» a jà long-temps qu'ay deſir de vous
» déclarer un ſecret qui moult me
» travaille, l'ay là ſur mon cueur
» comme lourde charge.... Et quel
» eſt ce ſecret, demande toute eſmue
» la jeunette ? Ce ſecret, faict ſire
» *Euſtace*, en ſe jettant aux pieds
» d'icelle, c'eſt que..... c'eſt que
» vous ayme d'amour à mourir, &
» ce, depuis l'heure que vous ay vûe
» & remirée au mouſtier, à la grand'-
» meſſe, feſte de Meſſieurs Saint
» *Jaques* & Saint *Phelype* ; je vis du-
» tout en vous, & ſui pour jamais
» voſtre ſervant, ſervant d'amour.
» La pucelle ſe met incontinent à
» rougir pis qu'écarlate. — Eſt-ce que
» vous aurois cauſé, ô Madame,
» navrement & angoiſſe ? vous me
» paroiſſez en eſmoy ! — Oh non
» deà, ſire Chevalier, ne faut pas
» mentir : ne ſerois nullement marie
» d'eſtre voſtre dame : vous avez le
» ſembiant ſi honneſte, ſi loyal ! ne
» vous cuide aucunement capable de
» faintiſe & meſchants tours ; mais....

» ſire *Euſtace*, deviſez avec mon père ; » ne puis bailler mon cueur ſans ſon » congé, &, s'il me l'accorde, vous » engaige ma parole que n'aurai d'autre » ſire que vous.

» A donc le gentil Chevalier plore » de joye, & veut baiſer la main de » *Roſe d'Amour* ; nenny, ſire *Euſtace*, » fit-elle en retirant ſa main, ne baiſe- » rez rien que Monſeigneur mon père » ne l'ait permis. Honneſteté défend » que ſongiez ſeulement à m'amignar- » der ; tout ce que puis vous bailler » eſt ce bouquet de violettes que gar- » derez en mémoire de moi. Sire » *Euſtace* print le bouquet auſſi ardam- » ment que ſe on luy eût mis ès mains » le plus biau ſceptre de la terre ; puis » le poſant contre ſon cueur : cecy, » faictil, m'eſt plus chier que tous les » tréſors du monde. Fin finale, ils ſe » quittent en ſe promettant foy & » mariaige, & *Roſe d'Amour* dit en » oultre qu'elle iroit pluſtot ſe clore » en nonerie que de faillir à ſa pro- » meſſe.

» Sire *Euſtace* revêt ſoudainement » cotte & mantel de couleur d'eſme-

raude, fouré de menu vair, prend ſa » ceinture de vermeil, & aultres ri- » ches accoutrements, & s'en va » monté ſur un blanc deſtrier, en » compagnie d'un ſien Eſcuyer ſon » fidèle, chez Meſſire *Jehan Hildebert*. » Icelui ne manque d'abord de s'enque- » rir de ce qui amène le gentil damoi- » ſel?—L'amour, Meſſer *Jehan;* vous » cognoiſſez mon lignaige, veuillez » me bailler en mariaige voſtre *Roſe*, » car l'ayme d'amour chier; & ſe ne » l'ay, en treſpaſſeray. —Si ne feray » de par Saint George, ſire Chevalier; » elle n'eſt pas encore aſſez grande- » lette, & puis n'en ay mie le voloir. » Or vélà le povre *Euſtace* qui com- » mence à ſe condouloir & à ſe la- » menter que c'eſtoit pitié. Eh bien, ſe » met à répartir le meſchant vieil, » vous baillerav ma *Roſe*, ſe faites ce » que vous commanderay.—Comman- » dez, Meſſer *Jehan;* ſi ferai-je, ou y » périray, & vous le jure par Mon- » ſeigneur Saint *Denys;* je me dédie » au ſervice de *Roſe d'Amour*. —Sire » Chevalier, allez vous-en en eſtran- » ges contrées, & m'amenez un Sa-

» razin tout vif. Le vieil plein de
» cautèle, arraiſonnoit ainſy avec ſoy :
» deà il ne fera mie ce que luy or-
» donne ; en ſui aſſeuré ; il cuide du
» tout avoir ma pucelle, & il ne l'au-
» ra. Sire *Euſtace* eſt départi pour
» région lointaine, en ſe diſant le
» long du chemin ; c'eſt pour *Roſe*
» *d'Amour*. Qui fut moult & prodi-
» gieuſement esbahy, ce fut, comme
» croyez bien, Meſſer *Jehan*, quant il
» aviſa le jouvencel luy amenant ung
» Sarazin tout vif qu'il avoit prins en
» guerre. — Sire Chevalier, me faut
» avoir la lance de *Brunor*. — L'aurez,
» Meſſire *Jehan* ; & le bon *Carloman*
» de ſe redire : c'eſt pour *Roſe d'Amour*.
» Il accourt toſt avec la lance du ſuſ-
» dict qu'il avoit navré de très-gran-
» des playes, & Meſſire *Jehan* d'eſtre
» émerveillé, ſans pour cela s'adoul-
» cir de plus. — Sire Chevalier, ſus
» gaignez le ſommet des Pyrenées,
» & m'apporterez en haſte de la clai-
» re eau d'une fontaine qui s'y treuve
» au plus haut lieu, & la mettez dans
» cette coupe d'or que vélà, & aurez
» ſoin que goute ne s'en eſpande : je

» m'affie à vostre parole de Chevalier
» que ce ne sera d'autre eau qu'icel-
» le.—Messire *Jehan*, que je ſ s un
» Chevalier recreu, deshonté, &
» puni pour soy mentie, se ne vous
» baille la même ! Disant cela, il férit
» son cheval des esperons, & pique
» droit aux Pyrenées, & se reconfor-
» toit en murmurant tout bas en son
» cueur : c'est pour *Rose d'Amour*.
» Puis il retourne devers Messire
» *Jehan*, & lui apporte l'eau, sans
» en avoir goute espandue.

» Cependant que sesoit la jeunette,
» tandis que son serviteur subissoit
» épreves si cuisantes pour l'amour
» d'elle, s'estoit muée sa doulce pen-
» sée en grande tristesse ; elle ploroit
» à chaudes larmes jour & nuict. Or
» comme elle sommeilloit ung petit,
» vécy qu'en son dormant luy appa-
» rait une dame merveilleusement
» belle & habituée en blanc, & toute
» rayonnante de lumière, qui luy
» dict : fillette ma mie, ne vous affli-
» gez tant ! votre bien aymé n'aura
» nulle malle adventure, se mettez
» confiance en saincts & saincte*s*. *Rose*

» d'*Amour*, auſſytoſt ſon réveil s'hu-
» milia & fiſt vœu à Madame Sainte
» *Agnès* & à Monſieur Saint *Sa-*
» *turnin*. Elle ne ceſſoit de hanter les
» mouſtiers, d'ouyr Meſſes, & d'offrir
» menus dons & force chandelles bé-
» nites. Or advint par un piteux meſ-
» chief que la povrette ne put par-
» faire ſon vœu ; elle tomba en ſi
» grand' détreſſe & pamoiſon, qu'elle
» en fut étendue malade ſur ſa cou-
» chette ; les Phyſiciens & Mires fu-
» rent toſt mandés, mais Phyſiciens
» & Mires ne curent telle maladie.
» Sire *Carloman* revenoit tousjours
» ſainf & ſauf de toutes les entrepri-
» ſes házardeuſes où l'envoyoit le
» meſchant vieil. Finalement iceluy
» moult deſpité, & deçu comme *Ga-*
» *nelon* dans ſes tromperies & aſtuces,
» lui dict ; ſire Chevalier, or oyez
» bien ; cecy ſera la dernière choſe
» qu'exigerai : montez ſur cette mon-
» taigne que véez, & vous laiſſez
» dévaler la tête en bas. Se Dieu vous
» gard' & qu'en reveniez, vous pro-
» mets, foy de Chevalier, que ſans
» plus d'épreves, vous eſpouſerez

» toſt ma *Roſe*. Tout incontinent ſire » *Euſtace*, après avoir tiré ſa *miſéri-* » *corde*, & baiſé la poignée d'icelle » qui repréſentoit une croix, puis » s'eſtre ſigné en recommandant ſa » povre ame à Dieu, & luy criant » mercy, court à la montaigne, & » profère d'un ton lamentable : mour- » rai voulontiers pour *Roſe d'Amour*. » De quoi Meſſire *Jehan* eſt tant eſ- » meu, que ſoudain il va au jouven- » cel, le retient comme maugré luy, » & chéant dans ſes bras & y plorant » avec grand' abondance : — Gentil » Chevalier, vous méritez guerdon » de tant de fatigues & ſoucis ; à Dieu » ne plaiſe que je porte dommaige à » ſi parfaicte amitié ! ma *Roſe* eſt » voſtre ; vous la baille pour femme. » Sur ce, s'en vont treuver *Roſe* » *d'Amour* qui eſtoit griévement ma- » lade, & dont la face découlourée » avoit la ſembiance de feuilles d'au- » tomne. Auſſytoſt qu'elle eût apper- » çu ſon bien aymé & ſon père avec » luy, & qu'elle eût ouy qu'il la luy » bailloit pour eſpouſée, lors ſi ren- » tra en ſon cueur la doulceur amou-

» reuſe ; ſes yeux redeviennent vairs » & riants ; vélà roſes & lis qui re» luyſent à foiſon & plus qu'avant » ſur ce biau viſaige ; on peut bien » dire de la pucelle qu'elle fut avivée » par l'amour ; elle ſaute d'ayſe au » cou de ſon père : en fit autant ſire » *Euſtace*, & le jour même allèrent » au mouſtier où ils furent mariés à » la grand' lieſſe des deus. *Roſe d'A*» *mour* ne fut pourtant oublieuſe de » ſon vœu : elle l'accomplit, & en ce » démontra ſon entendement, pour » ce que religion doit aller avant joye » & contentement de ce monde, » & du depuis ils eurent heur ſans » interruption, ainſy que lignée » nombreuſe, & s'aymèrent-ils d'a» mour égal juſqu'à leur treſpaſſe» ment. »

Sophie montre à lire à *Sargines* dans cette hiſtoire intéreſſante. On peut juger ſi ſes progrès furent rapides : un jour qu'elle en étoit à ces paroles du jeune Banneret, *c'eſt que vous aime d'amour à mourir*, *Sargines* redit pluſieurs fois ces mots d'une voix tremblante ; le manuſcrit lui échappe

& il tombe à ſes genoux. » Oui, lui » dit-il en voulant les embraſſer, *je* » *vous aime d'amour à mourir :* juſqu'ici » je m'étois efforcé de me taire, mais » cela me devient impoſſible dans un » moment où je trouve une expreſ- » ſion qui rend ſi bien ce que vous » m'avez inſpiré. » *Sophie* émue lui repréſente l'inutilité de cet amour, puis elle le quitte bruſquement & ſe contraint au point de le bannir de ſa préſence. Le jeune *Sargines* eſt au déſeſpoir ; il envoye pluſieurs fois *Pierre* demander ſa grace ; il ne l'obtient point. A la fin l'amour lui ſuggère un projet que lui ſeul pouvoit faire réuſſir en ſi peu de temps. Le voilà ſans ceſſe à conſidérer, à lire, à relire la petite hiſtoire de *Force d'Amour ;* il ſuit la forme des lettres, en copie les traits avec une fidélité ſcrupuleuſe. Au bout de quelques jours il parvient à tracer & à lier des caractères, & il écrit à *Sophie* un billet où il lui marque qu'il eſt prêt à mourir s'il n'obtient ſon pardon. Mademoiſelle *d'Apremont*, ſurpriſe & flattée de cette eſpèce de triomphe, lui

permet de revenir au château. L'intérêt qu'elle prend à *Sargines* s'augmente insensiblement; elle ne peut se le dissimuler à elle-même, mais elle se persuade qu'elle sera toujours maîtresse d'imposer des loix à ses sentimens. *Sargines* un jour la trouve fondant en larmes. En vain lui demande-t-il, à plusieurs reprises, la cause de son affliction, il n'en reçoit que des réponses vagues. Il se précipite à ses pieds. Il échappe à Mademoiselle *d'Apremont* de lui dire que c'est lui-même qui en est la cause. *Sargines* désespéré est prêt à se percer de son épée si elle refuse encore de s'expliquer: alors elle lui apprend qu'il se prépare un tournoi; que toute la Noblesse, que les *Montmorencys*, les *d'Estaings*, les *Beaumonts*, les *de Nesles* y vont accourir: & vous, *Sargines*, ajoute-t-elle!..... A ces mots le jeune homme tombe dans un profond accablement; puis il se sent animé d'une ardeur incroyable. Le tournoi doit se tenir dans un an. Il jure aux pieds de *Sophie* que l'amour qu'il ressent pour elle va l'élever aux efforts

efforts les plus ſublimes, & qu'elle ſera forcée elle-même d'y applaudir. En effet il employe tout le temps qui lui reſte aux exercices les plus difficiles : toujours le heaume en tête, la cuiraſſe ſur le dos, la lance & l'épée à la main. Le temps du tournoi arrive : ici ſe trouve la deſcription la plus magnifique de tous les préparatifs de ce grand ſpectacle militaire, des amas d'armes étincelantes aux rayons du Soleil, des panaches flottans dans les airs, de la richeſſe des livrées, des harnois, des habits, des pavillons ornés de bannières de diverſes couleurs, des tentes ſomptueuſes éparſes dans la campagne, de la Cour brillante d'un des plus grands Monarques qui aient illuſtré le Trône des François ; mais ce qu'il y a de plus intéreſſant encore, c'eſt le portrait de la jeune Princeſſe qui préſidoit au tournoi, & celui de la Reine célèbre à qui elle devoit la naiſſance. » La préſence de la jeune épouſe » du Prince *Louis*, ſucceſſeur de » *Philippe Auguſte*, ajoutoit, dit l'au» teur, un nouvel éclat à cette fête.

» *Blanche* étoit fille d'*Alphonſe IX*
» Roi de Caſtille & d'*Eléonore* d'An-
» gleterre, ſœur du Roi *Jean*. Sa mère
» poſſédoit ces hautes qualités qui
» ſemblent déſigner l'ame d'une Sou-
» veraine. Elle réuniſſoit les talens
» & les vertus. La juſtice & la poli-
» tique, ces deux principes de la
» ſcience du gouvernement, n'alté-
» roient point en elle la bienfaiſance
» & l'humanité. Ferme & indompta-
» ble dans le malheur, ne tirant de
» reſſources que de ſon ſeul génie, &,
» dans la proſpérité, inacceſſible à cet
» eſprit d'orgueil & de vertige qui
» en eſt inſéparable, cette Princeſſe
» ſçavoit ſe faire adorer des étran-
» gers comme de ſes propres Sujets.
» Elle avoit des droits ſur tous les
» cœurs, & recevoit de toutes parts
» ce tribut d'admiration qu'on ne doit
» qu'au mérite perſonnel, & qu'on
» s'empreſſe de lui payer. Il n'y avoit
» point de Monarque en Europe qui
» ne recherchât ſon alliance & qui
» n'aſpirât à lui reſſembler. La nature
» à des dons ſi rares s'étoit plu à
» joindre les avantages d'un extérieur

la fois aimable & imposant. La bleſſe & les graces prêtoient à moindres actions un charme 'elle n'empruntoit point de la ıjeſté du Trône. La plus belle en mot des femmes, *Eléonore* étoit modèle des plus grands hommes. C'étoit ſur de ſemblables objets e *Blanche* avoit attaché ſes pre- ers regards. Digne fille d'une mère complie, elle avoit reçu d'elle ſa ıauté comme ſon ame ſublime. ı teint d'une blancheur ébloui ſ- nte, relevé d'une vivacité natu- lle; un front plein d'affabilité & it pour porter le diadême ; la ɛrté eſpagnole mêlée à une dou- ur raviſſante ; l'art ſi difficile de concilier à la fois l'amour & le ſpect ; une averſion décidée pour us ces uſages aſſujettiſſans qu'a ıaginés la fauſſe grandeur, dans ntention de maſquer ſa petiteſſe elle; l'air & le port d'une jeune éeſſe qu'on nous peindroit effleu- nt la terre d'un pied léger, & e s'annonçant à nos yeux que ſous s traits enchanteurs ; la ſaillie

» d'une imagination riante qui prêtoit » de l'agrément à cet eſprit vaſte & » ſolide qu'on devoit admirer un jour; » de la franchiſe & de la gaîté, quoi- » que née & nourrie dans un rang où » tout conſpire à étouffer ces heureux » préſens de la Nature; regrettée de » ſa patrie, idolâtrée des François » dont elle faiſoit les délices : telle » étoit la femme de l'héritier pré- » ſomptif de la Couronne, & à peine » avoit-elle dix-ſept ans. » Il eſt facile de deviner, Monſieur, quels ont été les modèles de M. *d'Arnaud* : vous y reconnoîtrez cette grande Reine qui fait l'admiration de toute l'Europe, & ſon auguſte fille ſi juſtement adorée de tous les François. Il eſt bien flatteur pour ces deux Princeſſes que, lorſqu'un Ecrivain veut préſenter des modèles de perfection, l'idée la plus heureuſe qui puiſſe lui venir à l'eſprit ſoit de tracer leurs portraits.

Cependant le tournoi commence; les Chevaliers deſtinés à combattre, ſuperbement vêtus & parés des livrées & des deviſes de leurs maîtreſſes,

s'avancent dans la lice au bruit des fanfares. On ſonne la charge ; ils s'élancent ; les combattans ſe joignent, s'acharnent les uns ſur les autres ; la terre eſt jonchée de débris de lances & d'épées ; la victoire demeure incertaine entre quatre Chevaliers rivaux ; on alloit leur décerner le Prix, lorſqu'un Chevalier, qui ne s'annonce que ſous le nom de *Pourſuivant d'Amour*, ſe préſente au bout de la carrière, & lève la main pour ſignal qu'il demande à ſe meſurer avec un de ces combattans. Tous s'empreſſent à s'eſſayer contre lui. Il triomphe de chacun d'eux l'un après l'autre. » Un » nombre de combattans les remplace » & ſe meſure tour à tour avec le champion victorieux ; celui-ci, ſans marquer ni laſſitude, ni deſir de quitter » la carrière, s'écrie, avec une ſorte » d'enthouſiaſme, en agitant ſa lance : » *Honneur aux Dames ! Honneur à* » *l'Amour !* L'aſſemblée, qui ſemble » reſſentir ce tranſport, répète : *Hon*» *neur aux Dames ! Honneur à l'A*» *mour !* L'inconnu étoit au milieu de » la lice, tel qu'on nous peint *Jupiter*

» entouré des Titans qu'il a foudroyés.
» On le voyoit environné de chevaux
» haletans ſur la pouſſière, de Cava-
» liers renverſés, de tronçons de lan-
» ces fracaſſées, d'épées briſées, de
» boucliers rompus : il avoit fourni
» quinze courſes, & avec un égal
» ſuccès. Il voulut couronner tant
» d'avantages par la dernière joute,
» qu'on appelloit la *lance des Dames;*
» & juſqu'à la fin la fortune ſe plut
» à le favoriſer. Jamais il ne s'étoit
» vû dans ces *Ecoles de proueſſes* un
» triomphe auſſi complet. L'ivreſſe
» s'étoit emparée des ſpectateurs; ils
» ne ſe laſſoient point d'applaudir.
» Les Maréchaux du camp, fidèles
» obſervateurs de la coutume, s'ap-
» prêtoient à recueillir les jugemens,
» pour établir la nomination du
» vainqueur : on n'entend qu'un con-
» cert de voix qui éclate comme un
» tonnerre : *le pourſuivant d'Amour*,
» *le pourſuivant d'Amour.* On vole à
» lui au milieu des fanfares & des ac-
» clamations redoublées ; il eſt porté
» de bras en bras ; toute l'aſſemblée
» ſe lève pour l'admirer & le combler

loges » On amène le héros vic-
ux au Roi. Tous les Spectateurs
ident en ſilence qu'il ſe faſſe
oître. Il ſe proſterne aux ge-
du Roi & de la Princeſſe, &
ité une épée au Monarque qui,
la étonnement, reconnoît le
e *Sargines*. *Mon fils*, s'écrie le
en tombant aux genoux de ſon
re! Dans le même inſtant un cri
ve du côté de la Princeſſe; un
valier, dont la viſiére étoit baiſ-
vient de perdre l'uſage des ſens;
délace les courroies de ſon caſ-
; ſon viſage eſt découvert; c'eſt
emoiſelle *d'Apremont* qui s'étoit
iſée ainſi pour être témoin des
ts du jeune guerrier qui lui doit
e ſa gloire. Ce prodige remplit
miration tous les eſprits. On unit
eux amans, & *Sargines* ſoutint
ſte de ſa vie dans les combats la
tation qu'il s'étoit acquiſe dans
ameux tournoi.

ès que cette Anecdote a paru,
ſieur, elle a fait la plus grande
ition parmi tous les ordres de
urs. La plupart des autres Nou-

velles de M. *d'Arnaud* ont eu ſans doute un ſuccès auſſi général que mérité; mais celle-ci a un caractère particulier plus analogue à l'eſprit de la Nation. Il ſuffit de parler d'honneur à des François pour voir dans leurs cœurs des ſentimens d'eux qui n'y ſont jamais entièrement éteints. Jugez de l'enthouſiaſme que doivent produire ſur eux des tableaux auſſi animés, auſſi nobles, auſſi grands que ceux que leur préſente M. *d'Arnaud* dans l'hiſtoire de *Sargines*. Les détails en ſont riches, abondans, pleins d'imagination & de ſenſibilité. Je l'ai déja remarqué, Monſieur, & je ſaiſis avec plaiſir l'occaſion de le répéter : jamais le deſſein d'être utile ne s'eſt plus manifeſté que dans les Anecdotes que M. *d'Arnaud* nous donne depuis trois ou quatre ans, & il doit être ſingulièrement diſtingué parmi ceux qui font de leurs talens un uſage honnête. Cet Ecrivain fait aimer tour à tour dans ſes ouvrages toutes les vertus ſociales; il y montre de la manière la plus ſenſible les ſuites terribles des paſſions violentes. Il fait verſer des

rmes d'admiration ou d'enthouſiaſ-
ıe. Les jeunes gens croient d'abord
e lire que des Romans ordinaires;
s ſe livrent à toute l'impreſſion qu'ils
prouvent, mais l'auteur a toujours
ɔin de diriger cette impreſſion de
ɛnſibilité à l'amour du bien & au
eſir de la perfection, & le précepte
ſt caché ſous le voile des fictions les
lus intéreſſantes. Les Romans juſ-
u'ici ont paſſé pour des ouvrages
ıtiles; M. *d'Arnaud* donne de l'im-
ortance à ces ſortes de productions
ans leur faire rien perdre de leur
grément. Il eſt vraiſemblable que, ſi
ɛs autres genres de littérature, ſi
outes nos Pièces de théâtre avoient
ın but d'utilité auſſi marqué, les per-
ɔnnes ſévères les verroient bientôt
l'un œil plus favorable. Voilà, Mon-
ieur, pour le dire en paſſant, les
ɛcrivains dont il ſeroit eſſentiel d'en-
ɔourager les travaux; voilà les au-
eurs qui ont des droits à la protec-
ion du Gouvernement; &, oſerai-je
e dire, ce ſont préciſément ces hom-
nes eſtimables qu'on voit preſque tou-
ours exclus des places & des honneurs

Littéraires. Ce n'eſt pas aſſurément que ceux qui veillent à la diſtribution de ces récompenſes n'aient le deſir de les diſpenſer au vrai mérite. Mais, pour n'être pas oublié, il faut ſçavoir mettre dans ſes intérêts les ſectes dominantes; il faut ſe faire un parti. Malheureuſement le vrai mérite a peu de prôneurs, & ne fait point ſecte.

Epreuves du Sentiment.

Les *Hiſtoires*, *Anecdotes*, & *Nouvelles* que M. d'*Arnaud* a publiées juſqu'à préſent ſont réunies, ſous ce titre général d'*Epreuves du Sentiment*, en trois volumes *in-12* petit format, qui ſe trouvent chez *le Jay* Libraire rue S. Jacques. Je vous rendrai compte un de ces jours de *Zénothémis Anecdote Marſeilloiſe*, la dernière que M. d'*Arnaud* nous a donnée, & celle qui termine le troiſiéme volume du recueil intéreſſant que je vous annonce.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Août 1773.

LETTRE XI.

Sara, ou la Fermière Ecoſſoiſe, Comédie en deux Actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par M. C.... D.... M...; repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Mai 1773. La Muſique de M. Vachon; in-8° de 64 pages; à Paris chez J. A. Durand Dufrenoy, Libraire rue des Noyers.

Le fond de cet Opéra-Comique eſt pris du Conte de M. *de Saint-Lambert*, qui a pour titre *Sara Th....* C'eſt une fille d'une naiſſance illuſtre qui, après la mort de ſon père, abandonne toute ſa fortune à un jeune Gentilhomme qu'on veut lui faire épouſer, s'enfuit ſecrettement avec un domeſtique de ſa maiſon, achète une ferme, vit heureuſe & libre dans le ſein de la Nature & de la Philoſophie. Elle raconte elle-même

ſon aventure à un jeune Seigneur qui vient les viſiter. Il ſe trouve que c'eſt ce même Gentilhomme à qui elle a laiſſé ſon bien, & qui la croyoit morte. Je vous avouerai, Monſieur, que ces ſortes de Romans me paroiſſent offrir la plus mauvaiſe morale. Ils ne ſont propres qu'à troubler l'ordre de la ſociété, en renverſant toutes les idées reçues & à diminuer la honte des mésalliances indécentes. Il ſe peut qu'il y ait des circonſtances particulières qui rendent de tels mariages excuſables ; mais elles ſont rares ; ce ſont des exceptions qu'il eſt toujours dangereux de préſenter : les jeunes gens, dont ces exemples favoriſent les paſſions, ne ſont que trop portés à s'en faire des autorités.

Dans l'Opéra-Comique, *Sara*, depuis long-temps mariée, a une fille charmante de quatorze ou quinze ans : le Gentilhomme, qui ſe nomme Milord *Clarens*, en devient amoureux & l'épouſe. Voilà tout ce que l'auteur a inventé. Du reſte la Pièce eſt en vers ; mais ce ſont bien les vers les plus plats & les plus inſipides qui me

ſoient tombés entre les mains. Je vous ai fait connoître la diction des Opéra-Comiques de M. *Marmontel* en vous parlant de *Zémire & Azor*; elle n'eſt aſſurément pas brillante : eh bien, Monſieur, le ſtyle de ce verſificateur eſt ſublime en comparaiſon de celui de *Sara*. Il faut vous en donner quelques légers exemples. Le père du mari de *Sara* fait des reproches à Milord *Clarens* de ce qu'il paroît vouloir ſéduire ſa petite fille :

Oui, Milord, je vous l'avouerai,
Votre conduite eſt une offenſe,
Eſt un abus de confiance :
De douleur je ſuis pénétré.

Je ſçais que, ſi *Fanni* vous aime,
Je ne puis pas vous en blâmer.
Puis-je la blâmer elle-même !
Vous êtes bien fait pour charmer.
Mais ce qui m'irrite & me bleſſe,
C'eſt que vous ne cherchiez ſans ceſſe,
Loin de l'éviter, de la fuir,
Qu'à la voir, à l'entretenir
En ſecret de votre tendreſſe.

CLARENS.

Vous me traitez peut-être avec trop de rigueur.
Vous avez tort de soupçonner mon ame :
Je n'ai point à *Fanni* fait l'aveu de ma flamme.

PETERSON.

Allez, Monsieur, vous ferez son malheur.
Mais lorsque tous les deux je viens de vous surprendre,
Que lui disiez-vous donc ? &c.

Dans un autre endroit les habitans du village viennent remercier le mari de *Sara* qui leur a rendu des services importans. Ces bons payſans lui offrent des préſens de leurs jardins & de leurs métairies. De-là ce chœur magnifique :

Voici nos fruits, voici nos fleurs ;
Et de nos brebis le laitage !
De nos dons recevez l'hommage.
Ah ! les beaux fruits ! les belles fleurs !

Quelquefois l'auteur s'élève juſ-

qu'aux métaphores les plus ſublimes. Je l'ai vu, dit-il, en parlant du Soleil :

Je l'ai vu par degrés, multipliant ſes feux,
Paroître s'élever, dorer l'azur des Cieux;
En éclairant le monde, il embraſoit mon ame.

Voilà, Monſieur, où nous en ſommes réduits, & tout cela a encore quelqu'eſpèce de ſuccès; car aux Italiens les Pièces ne tombent preſque jamais à la première repréſentation.

Seconde Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, ſur l'Hiſtoire de Henri IV par M. de Bury.

JE vous envoie encore, Monſieur, quelques obſervations ſur l'Hiſtoire de *Henri IV* * par M. *de Bury*, & ce ſeront les dernières.

A l'occaſion de la mort de *Philippe II*, Roi d'Eſpagne, il nous donne

* Nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée, 1767.

l'abrégé de ſa Vie. Sans examiner ſi cette longue digreſſion eſt à ſa place dans l'Hiſtoire de *Henri IV*, j'y deſirerois au moins de l'exactitude. On traite le Monarque Eſpagnol de *génie médiocre*, 3e volume, pages 146-148. Cependant l'Hiſtoire le repréſente ſeulement comme un Prince qui, connoiſſant tous les reſſorts de la politique, ſe trompoit quelquefois ſur leur application, & dont les projets trop vaſtes n'étoient pas toujours meſurés aux moyens de les exécuter. Il y a loin de ce défaut de juſteſſe à la *médiocrité de genie*.

Selon M. *de Bury* (page 147) la Flotte ſurnommée l'*Invincible*, & deſtinée par *Philippe* à l'invaſion de l'Angleterre, n'étoit que de *quatre-vingt voiles*, *& fut diſſipée par la tempête*. Ces deux aſſertions contrediſent preſque tous les Hiſtoriens. D'abord, quant au nombre, *Mézerai* penſe qu'il s'en perdit ſoixante dans cette expédition: or certainement il en rentra plus de vingt dans les Ports d'Eſpagne & de Portugal. D'autres Ecrivains portent à cent les Vaiſſeaux que les Anglois

& les hasards de la mer enlevèrent aux Espagnols. Consultons principalement le judicieux *Cambden*, & le Journal circonstancié qu'il donne de toute l'entreprise, dans son excellente *Histoire* (latine) *de la Reine Elisabeth.* Voyez la traduction Angloise, 4e édition, Londres, 1688. Selon lui, les Vaisseaux Espagnols étoient au nombre de 130, & portoient près de vingt mille Soldats, 8350 Matelots, 2080 Forçats, & 2630 gros canons. Ils sembloient des *Châteaux* sur la mer, & les coups de leur artillerie passoient par-dessus les bâtimens Anglois, qui, beaucoup moins élevés & d'une structure plus agile, prenoient aisément l'avantage du vent pour harceler cette Flotte pesante, & la foudroyoient en sûreté. Les différentes attaques de ceux-ci, qui formoient 140 voiles, durèrent depuis le 21 jusqu'au 31 Juillet (1588) jour auquel la Flotte *Invincible* abandonna la partie, & prit, avec ce qui lui restoit, la route du Nord. Ce fut dans les parages dangereux du septentrion de l'Ecosse & de l'ouest de l'Irlande, qu'elle souffrit

beaucoup de la tempête. Le Jéſuite *Mariana*, auteur d'une Hiſtoire d'Eſpagne eſtimée, ne contredit point *Cambden*, lorſqu'il attribue le déſaſtre de l'*Armada* aux bas fonds trop fréquens de la Manche, & ſur-tout à l'artillerie formidable des Vaiſſeaux ennemis. Ainſi, dire que la tempête fit échouer cette entrepriſe, c'eſt répéter avec trop de complaiſance le propos orgueilleux de *Philippe II*, qui ne voulut pas ſans doute avouer la ſupériorité de la manœuvre des Anglois, ni convenir de leur victoire.

On ne conviendra pas non plus avec l'auteur, que le *Teſtament Politique* attribué au même Prince, ſoit une pièce authentique (page 153) ni que l'élégant Abbé de *Saint-Réal* ſoit, en fait d'Hiſtoire, une autorité (page 152).

Je vous ennuierois, Monſieur, ſi je relevois toutes les fautes typographiques de cette *édition corrigée*; il y en a un grand nombre qui ne peuvent être miſes que ſur le compte de l'auteur. A la page 369, on lit que *Jacques VI* d'Ecoſſe, ou *Jacques I* d'An-

gleterre, étoit fils de *Henri Stuart*, *Baron de Barnley*, *Duc de Bothway*. Que de fautes & d'omiſſions dans ce peu de mots! Puiſqu'on vouloit ſpécifier ſes titres, il falloit ouvrir *Buchanan*, *Cambden*, & les autres Ecrivains originaux: on y auroit vu que le malheureux *Henri Stuart*, appellé d'abord Lord *Darley* (& non pas *Barnley*) fut créé, par la Reine *Marie Stuart* qui l'épouſa enſuite, *Baron d'Ardmanogh*, *Comte de Roſſe*, & *Duc de Rothſay*. Mais le nommer *Bothway* avec M. *de Bury*, n'eſt-ce pas évidemment le confondre avec ſon infâme meurtrier *Bothwell*, qui épouſa *Marie* ſa veuve?

Toujours à demi inſtruit ſur ce qui regarde l'Angleterre, il aſſure (page 368, même volume) que le Comte d'*Eſſex* y étant venu d'Irlande, *y ſouleva le peuple*, & fut condamné à mort, mais *juſtifié* enſuite par les éclairciſſemens que donna *la veuve de l'Amiral après la mort de ce Seigneur*. Il ne fut jamais Amiral, quoiqu'il eût commandé dans quelques expéditions maritimes: cette dignité étoit poſſédée

par *Charles Howard*, Comte *de Nottinghan*, le même qui avoit réſiſté à la grande *Armada* d'Eſpagne en 1588, & qui en cette occaſion-ci contraignit le Comte d'*Eſſex* de ſe rendre à diſcrétion. Cet infortuné Seigneur avoit paru en effet dans les rues de Londres avec 2 ou 300 hommes mal armés, qu'il avoit raſſemblés ſecrettement dans ſa maiſon; mais, loin que ſes efforts puſſent faire *ſoulever le peuple*, il n'avoit pas trouvé, dit *Cambden*, un ſeul homme, même de la populace, qui prît les armes en ſa faveur. Il fut convaincu, entr'autres délits, d'avoir voulu s'emparer du Gouvernement & de la perſonne même de la Reine, & nul auteur *Anglois* un peu recommandable n'ajoute foi à ſes prétendues juſtifications. Mais M. *de Bury* nous cite le *François Cayet*, & l'*Italien Gregorio Léti*.

En revanche il ne cite point le Livre où il a appris que *Louis XI*, Roi de France, inſtruit par ſon ami le Duc de Milan, avoit pratiqué toute ſa vie les *déteſtables leçons de Machiavel* (4e. volume, page 297). *Machiavel*

n'avoit guères que quatorze ans en 1483, lorſque *Louis XI* mourut, & ne ſe fit connoître qu'au commencement du ſeizième ſiècle

Ainſi les petits faits ne ſont pas plus corrects que les grands dans cette Hiſtoire. Je pourrois en ajouter bien d'autres preuves ; je me borne à cette réfléxion : on peut attendre moins de préciſion d'un auteur faillant qui peint d'un trait rapide, & que ſon génie ſemble entraîner ; mais l'exactitude eſt l'excuſe ordinaire & la vertu propre d'un Ecrivain qui paroît prendre le temps néceſſaire & qui écrit longuement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A la Q....., ce 10 Juillet 1773.

La Cruche caſſée.

C'EST le titre d'une Eſtampe de 18 pouces de haut ſur 13 de large comprenant la bordure. Ce ſujet eſt gravé par M. *Maſſard*, d'après le tableau de M. *Greuze*. Tout ce que le pinceau de ce grand Artiſte fait éclore a des droits ſur l'accueil & l'empreſ-

ſement du Public. L'expreſſion juſte & fidelle de la Nature, le caractère, les affections, les mœurs de ſes perſonnages, tout eſt conçu, décrit, développé avec autant d'art que d'intelligence. *La Cruche caſſée* repréſente une jeune fille d'une figure très-intéreſſante. On apperçoit un déſordre pittoreſque dans ſon ajuſtement. Elle eſt debout auprès d'une fontaine, & paroît inquiète & rêveuſe. Le vaiſſeau qu'elle tient à ſon bras indique l'accident qui vient de lui arriver. La naïve ſimplicité qui regne dans cette figure fait partager aux ſpectateurs les ſentimens dont elle eſt affectée. Toutes les parties de cette Eſtampe ſont très-bien rendues par M. *Maſſard*, jeune Artiſte qui donne les plus grandes eſpérances. Cependant on pourroit lui conſeiller de ſe tenir en garde contre les tons un peu noirs; ceux qu'on remarque dans cette Eſtampe, principalement dans les chairs, en détruiſent la tranſparence, le velouté, la fraîcheur; c'eſt le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à l'auteur de cette Gravûre, dont le ſtyle eſt moëlleux, varié & ſoutenu d'un bon goût de

ſſin. On trouve cette belle Eſtampe ez M. *Greuze* rue Thibautaudé.

Portrait de Molière.

)E tous les Portraits de *Molière* 'on connoît en gravûre, il n'en eſt cun, Monſieur, qui ſoit auſſi ſatiſ- ſant à tous égards que celui que je us annonce. Il eſt peint par *le urdon*, génie plein de feu, plus nnu par ſes ouvrages dans le genre l'Hiſtoire où il a excellé, que par petit nombre de portraits, dans ſquels on remarque cependant la aleur, la force & la vivacité de Peintre célèbre. *Molière* eſt ici re- éſenté aſſis devant une table, & roît méditer ſur la compoſition un de ces chefs-d'œuvre qui feront jamais la gloire & le triomphe de ſcène Françoiſe. Le burin pur & duiſant de M. *Beauvarlet* a ſupérieu- ement exprimé le caractère, l'ame t la vérité qu'on admire dans la ète; la chevelure eſt faite avec tant 'art, qu'elle produit l'illuſion, & u'on imagine qu'un ſouffle léger la eroit mouvoir. Cette belle Eſtampe,

de 16 pouces de haut ſur u i pied de large, ſe vend chez le ſieur *Maille* Quay de l'Ecole.

Hortus Romanus, &c.

ON trouve chez *Pancoucke*, à l'Hôtel de Thou rue des Poitevins, un ouvrage nouveau intitulé *Hortus Romanus, juxtà ſyſtema Tournefortianum. Curâ & ſtudio Georgii Bonelli, publico Medicinæ Profeſſoris. Cum 100 tabulis in ære inciſis, & coloribus depictis, à Liberato Sabbati, Chirurgiæ Profeſſore, & Horti Cuſtode; in Roma 1772, in-fol; Carta maxima*: c'eſt-à-dire: *Le Jardin de Rome, ſelon le Syſtême de Tournefort; par les ſoins de George Bonelli, Profeſſeur d'une Chaire publique de Médecine; avec cent Planches gravées & enluminées; par Liberato Sabati, Profeſſeur de Chirurgie & Garde dudit Jardin. A Rome 1772; un volume in-fol. grand pap.* Pancoucke n'a reçu de ce Livre curieux qu'un très-petit nombre d'exemplaires.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 Août 1773.

LETTRE

LETTRE XII.

Cours d'Etudes des jeunes Demoiſelles; Ouvrage non moins utile aux jeunes gens de l'autre ſèxe, & pouvant ſervir de complément aux Etudes des Colléges; avec des Cartes pour la Géographie, & des Planches en taille-douce pour le Blaſon, l'Aſtronomie, la Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle; par M. Fromageot, Prieur Commandataire, Seigneur de Goudargues, Uſſel, &c: quatre Volumes in-12; prix 3 livres chaque Volume relié; à Paris chez Vincent rue des Mathurins, Hôtel de Clugny; la Combe rue Chriſtine; Prault fils Quay des Auguſtins.

VOUS lirez, Monſieur, à la tête de cet ouvrage important, un tres-beau *Diſcours Préliminaire*, qui d'abord préſente des réflexions fort

ſages ſur le ſoin que l'on doit prendre de l'éducation des jeunes demoiſelles, ſi négligée de tout temps, & peut-être aujourd'hui plus que jamais. L'auteur, après avoir rapporté les exemples de pluſieurs femmes qui ſe ſont illuſtrées par leurs talens politiques ou Littéraires, expoſe en détail les avantages d'une bonne éducation. » Mère tendre, dit-il, occupez votre » fille; inſtruiſez-la de ſes devoirs; » formez ſon cœur à la vertu, mais » ne négligez pas ſon eſprit; il doit » être cultivé avec ſoin. Faites-vous » gloire de ne pas ſuivre en cela l'opi» nion commune. Il n'y a que les ſots » qui croyent tout ſçavoir, ou que » ce qu'ils ignorent eſt inutile. Le tra» vail que je vous propoſe pour elle » eſt de pur agrément; loin de pren» dre ſur ſes plaiſirs, il lui en pro» curera de plus ſatisfaiſans que ceux » que l'on goûte dans le tourbillon » du monde. Quel charme, quelle » volupté comparable à ce ſentiment » intérieur! J'exiſte réellement; je » jouis tous les jours du plaiſir d'ob» ſerver les tableaux variés de cette

» ſociété au milieu de laquelle je vis ;
» la Nature m'offre tous ſes tréſors ; je
» les vois, je les contemple d'un œil
» curieux, & je lis dans ſes merveilles
» tout ce que je dois à l'Etre Suprême,
» qui me manifeſte par elles la gran-
» deur de ſa puiſſance & de ſa bonté :
» elle étale à mes regards des beautés
» que n'apperçoit point l'œil ſtupide de
» celui qui en jouit ſans les connoître ;
» elle ſemble ne prendre différentes
» formes que pour varier mes plaiſirs,
» étendre mes connoiſſances & com-
» bler mon bonheur. L'on eſt heureux
» en effet lorſque l'on peut quelque-
» fois ſe ſouſtraire au fracas du mon-
» de, pour jouir ainſi de ſoi-même &
» de la Nature ; mais ce bonheur doit
» être acheté par l'habitude d'une
» occupation réglée.

Voici une réflexion très-judicieuſe, & qui, bien méditée, eſt ſeule capable de faire ſentir aux femmes combien elles perdent à n'être pas inſtruites. » On ne voit pas les femmes
» de mérite ſe donner en ſpectacle au
» Public, qui ſe rit de la frivolité de
» celles qui l'amuſent..... Une

» femme inſtruite ſçait ſe mettre à
» portée de tout le monde ; elle
» ſe trouve déplacée nulle part ; e
» fait les délices de ſa ſociété ; or
» revoit toujours avec un nouv
» plaiſir. Tel eſt l'avantage d'un eſp
» cultivé ſur la beauté. Les gra
» muettes ne ſçavent parler qu'a
» yeux, & les yeux ſont bientôt
» d'un objet qui paroît toujours ſ
» la même forme, quelque belle qu'e
» ſoit. L'eſprit cultivé ſçait au c
» traire en prendre mille differen
» & ſe montrer ainſi plus avantag
» ſement. »

Si M. l'Abbé *Fromageot* ne mén
point ces automates ſuperficiell
à qui l'on ne peut parler d'aut
choſes que de leur beauté, de le
ajuſtemens ou des nouvelles du jo
il avance en même-temps que ſi
femmes ſont moins éclairées que
hommes, c'eſt un peu notre fau
» Combien, dit-il, n'a-t-on pas é
» de volumes pour perfectionner l
» ducation des hommes ? Pourquo
» en a-t-il ſi peu pour les femme
» capables de recevoir les mêm

» principes, de ſuivre la même mar-
» che dans le cours des études?....
» Nous convenons, ajoute-t-il, que
» les femmes qui ont reçu une bonne
» éducation & qui ſont inſtruites,
» ſont préférables en tout à celles qui
» n'ont que la beauté & la frivolité
» pour mérite : donnons-leur donc la
» facilité de devenir telles que nous
» les deſirons. Quoiqu'elles ne ſoient
» pas faites pour marcher à la tête
» des armées, pour être les appuis de
» la Religion & du Trône, elles ne
» font pas moins partie de la ſociété ;
» elles ſe doivent à cette ſociété auſſi-
» bien que les hommes, & elles ont
» des devoirs à y remplir. Eſpérons
» tout d'elles, lorſqu'on travaillera à
» leur donner cette éducation qui
» élève l'ame, qui la nourrit, qui
» donne la nobleſſe des ſentimens,
» la juſteſſe de l'eſprit & la fineſſe du
» goût. Cette éducation précieuſe
» peut ſeule embellir leur génie &
» faire germer leurs talens ; alors nous
» aurons découvert une nouvelle
» ſource de bonheur. Connoiſſant
» mieux le prix d'une bonne éduca-

» tion, elles ne négligeront point » celle de leurs enfans; &, ſi ce ſen- » timent devient plus général parmi » elles, que de biens j'entrevois pour » la ſociété! &c. »

L'auteur, dans la ſeconde Partie de ce Diſcours, trace le plan d'éducation qu'il s'eſt fait. En parcourant toutes les Parties qui le compoſent, il annonce avec préciſion la manière dont il a traité chaque objet & les auteurs dont il s'eſt ſervi. Il dit qu'il a lû tous ces petits abrégés informes qui ont paru ſucceſſivement ſur l'éducation, & que n'y trouvant rien qui ait pu remplir ſes idées, il s'eſt déterminé à faire lui-même tout ce que ſon plan exigeoit. » Je crus devoir » appliquer mon élève aux Sciences » qui n'exigent que des yeux & de » la mémoire avant que de lui faire » connoître celles qui demandent des » raiſonnemens, des combinaiſons & » une application dont on n'eſt pas ca- » pable à huit ans. Je lui mis entre les » mains un petit abrégé de Géographie. » Pour lui donner les premières idées » de la ſociété, de la différence des

» mœurs des Nations & du commer-
» ce qui eſt le lien néceſſaire qui
» unit les hommes, autant que pour
» éviter la ſéchereſſe, je joignis à la
» deſcription topographique des lieux,
» le caractère des habitans, la nature
» de leur gouvernement, les produc-
» tions des différens pays, & l'échan-
» ge que l'on en fait pour les mar-
» chandiſes qui y manquent .... Le
» compas à la main, ma petite Géo-
» graphe parcouroit toutes les Parties
» de l'Univers, allant à grands pas
» tantôt d'un pôle à l'autre, tantôt
» du couchant à l'orient, ou du nord
» au midi, &c. »

L'auteur parle enſuite de la Chronologie, & annonce qu'il ne l'a miſe dans ſon *Cours d'Etudes* qu'après l'Hiſtoire Univerſelle dont elle eſt une eſpèce d'abrégé ou de table des matières. » L'expérience me fit voir
» que j'avois bien rencontré pour
» l'utilité dont elle devoit être; car,
» en la parcourant, mon élève ſe
» rappella ſucceſſivement & ſans pei-
» ne tout ce qu'elle avoit lû. » Il donne enſuite ſon plan d'Hiſtoire, & dit :

» j'aimai mieux lui préſenter les uns » après les autres tous ces grands » peuples qui ont fait tant de bruit » ſur la ſcène du monde. Chacun » d'eux, dans ſa propre Hiſtoire, » joue le rôle principal; les autres » avec qui il a eu des guerres ou des » intérêts à diſcuter, ne font qu'y paroître. L'Hiſtoire moderne eſt écrite de la même manière; nos peuples » d'Europe y paroiſſent les uns après » les autres, & celui de France y » tient le premier & le principal rang, » &c. » Il place l'étude de la Mythologie à la tête de l'Hiſtoire des Grecs, & annonce que dans ſon plan elle eſt liée néceſſairement à l'Hiſtoire de ces peuples. Selon lui, le Blaſon eſt une ſcience qui n'a pour fondement que la vanité. Il la rappelle à ſon principe, en ne s'arrêtant qu'à ce qui peut avoir rapport à ces maiſons illuſtres qui ont donné des grands hommes à l'Etat & des défenſeurs à la patrie.

Voici ſon plan de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle; c'eſt lui-même qui va vous l'expoſer. Il eſt précédé

quelques réfléxions ſur les agréns & ſur l'utilité de cette étude. e Ciel fut le premier objet de nos bſervations ; mais nous ne nous ccupâmes point du calcul du mouement des Aſtres & de leurs réolutions : des réfléxions ſimples ır la marche conſtante & uniforıe des corps céleſtes, ſur leur ombre, leur diſpoſition, leur fiure, leur diſtance de la terre, urent toute notre Aſtronomie. » 'affant enſuite dans la moyenne égion de l'air, nous fimes quelues recherches ſur la Nature & les rincipales propriétés de cet élénent ; nous examinâmes les différens phénomènes qu'il produit, & ous terminâmes nos recherches par 'étude des météores. Le feu, cet utre élément terrible dans ſes effets, ious occupa enſuite : ſa nature, ſes ›ropriétés & ſes prodiges furent ucceſſivement les objets de notre :uriosité. En nous fixant enfin ſur iotre globe, la premiere choſe qui nous occupa, ce fut l'eau conſidérée comme troiſième élément ; &

» la Géographie comme
» des hommes; nous en
» couru toutes les parti
» voyageurs. Il falloit,
» conſidéré ſa nature & ſ
» tés, fixer nos regards ſ
» qui ſont ſur ſa ſurface
» que l'on tire de ſon ſei
» Le premier, le plus b
» ſe préſente dans l'étude d
» Naturelle, c'eſt l'homm
» noiſſance de la plus n
» de ſon être appartient
» phyſique; c'eſt elle qui
» nature de l'ame & de ſe
» mais celle de ſon corps
» plus curieuſes de l'Hiſt
» relle..... L'homme p
» terre, au milieu de tous

» ſervent de nourriture. Il fait la
» guerre aux plus féroces pour avoir
» leur dépouille ; d'autres enfin lui
» fourniſſent les vêtemens dont il ſe
» couvre. Il tire parti de tout ; &,
» quand il a pourvu aux plus preſſans
» beſoins, il penſe à ſatisfaire ſon luxe
» & ſa curioſité : il met à contribu-
» tion toute la Nature ; la terre ne
» produit rien dont il ne profite pour
» ſes beſoins ; la mer n'a point de
» profondeur qui l'étonne ; il tire de
» ſon ſein les poiſſons qu'elle nour-
» rit, les plantes qui y croiſſent ; il
» y trouve même de quoi contenter ſa
» cupidité. L'immenſe étendue des
» airs n'eſt pas un aſyle sûr pour les
» oiſeaux, & il fouille juſques dans
» les entrailles de la terre, d'où il tire
» les minéraux. Toutes ces produc-
» tions de la Nature prennent de
» nouvelles formes entre ſes mains.
» Il taille & façonne les diamans les
» plus bruts ; il ſçait fondre ou ployer
» à ſa volonté les métaux les plus durs,
» & ils deviennent, par ſon induſtrie,
» des meubles ou des bijoux à ſon
» uſage, des ornemens de ſes mai-

» ſons, de ſes palais & des temples.
» Il eſt aiſé de voir que je viens
» d'indiquer le plan de notre-Hiſtoire
» Naturelle..... Pouvois-je mieux
» terminer cette partie de l'éducation
» de mon Elève qu'en lui faiſant
» connoître l'emploi que l'homme a
» ſu faire de la Nature, par une Hiſ-
» toire courte & raiſonnée des Arts
» & des Manufactures?... Pendant
» quelques mois, à meſure que nous
» avancions la lecture de l'Hiſtoire
» des Arts, nous faiſions de temps en
» temps des viſites aux Artiſtes. Dans
» les Manufactures, comme dans les At-
» teliers, rien n'échappoit à ſes regards;
» elle portoit par-tout la curioſité na-
» turelle à ſon ſexe; mais ce n'étoit
» point cette curioſité ſotte, qui ad-
» mire ou qui blâme ſans connoiſ-
» ſance & ſans jugement. » &c. &c.
Vous conviendrez, Monſieur, qu'une Elève, conduite ainſi d'étude en étude, d'une connoiſſance à une autre, ſans rien précipiter, doit faire de grands progrès.

Voyez auſſi avec quelle méthode l'auteur paſſe des études ſimples à

celles qui ſont plus compliquées; avec quel art il a meublé la mémoire de ſon Elève de tous les mots de notre langue, avant que de fatiguer ſon eſprit par la combinaiſon des règles de la Grammaire. Quand une jeune perſonne a été ainſi préparée, il n'y a plus qu'à jetter les yeux ſur les principes; le goût eſt déja formé, & il conduit facilement à éviter les défauts. De l'étude de la Grammaire Françoiſe il paſſe à notre Littérature, & rien n'eſt plus naturel que cette marche; à meſure que ſon Elève croît en âge, il lui donne des études plus ſérieuſes, parce que ſon eſprit, fortifié par les connoiſſances acquiſes, devient plus propre à raſſembler & à combiner ſes idées. D'après ce principe, l'Inſtituteur ne craint point d'engager ſon Elève dans le labyrinthe de la Logique. Il eſt vrai qu'il promet de réduire cette ſcience à ſes juſtes bornes, de la rendre claire [illegible] agréable. C'eſt [illegible] ſervice au beau [illegible] prendre à bien [illegible]

Il n'eſt pas mo[illegible]

lui donner des lumières certaines ſur la Métaphyſique, dans ce temps ſur-tout où l'audacieuſe Philoſophie a renverſé preſque tous les principes. Il n'a point touché aux queſtions de l'Ecole ; Dieu & ſes Attributs, l'Ame de l'Homme, ſa nature & ſes facultés, voilà toute ſa Métaphyſique. C'eſt, comme le dit l'auteur, une matière bien digne d'occuper tout être raiſonnable qui veut faire uſage de la plus noble partie de lui-même.

Le moment arrive où l'Elève doit entrer dans le monde; la Morale eſt le Maître qu'il lui laiſſe, & qui doit lui ſervir de guide dans toutes les circonſtances de ſa vie. » J'aurois regardé ce *Cours d'Etudes* comme imparfait, ſi j'avois négligé cette partie eſſentielle de l'éducation.... Sans prévenir mon Elève ſur les obligations d'autrui, il falloit l'occuper uniquement des ſiennes. D'après les principes qu'elle y a trouvés, j'eſpère que, bonne chrétienne avant tout, elle reſpectera la ſainteté de la Religion, elle ne ſe permettra jamais de parler peu reſpec-

» tueuſement de ſes Myſtères ſacrés,
» de ſes Loix, de ſes Cérémonies;
» bonne Citoyenne, elle ne troublera
» jamais l'harmonie de la Société; elle
» y fera tout le bien qui dépendra
» d'elle, & ſe croira toujours heureu-
» ſe d'avoir des occaſions d'exercer ſa
» bienfaiſance envers tous les hu-
» mains; elle ſe rendra reſpectable à
» tous, parce qu'elle ſe reſpectera
» beaucoup elle-même. Epouſe fidèle,
» elle fera le bonheur d'un homme
» auſſi vertueux qu'elle. Mère tendre,
» elle aimera aſſez ſes enfans pour ne
» les point livrer à des mercénaires
» qui rempliroient mal ſes devoirs,
» dont elle ne croira jamais pouvoir
» être diſpenſée; ſemblable à cette
» fameuſe Romaine qui montroit ſes
» enfans comme ſes bijoux les plus
» précieux, elle ſe fera gloire d'élever
» les ſiens pour l'Etat, & pour ſoute-
» nir la ſplendeur de ſa maiſon; ſou-
» miſe & reſpectueuſe, elle a fait le
» bonheur de ceux qui lui ont donné
» le jour; elle aura des enfans qui fe-
» ront ſa félicité, qui feront l'hon-
» neur de leur père & la gloire de ſon

» nom. Maîtreſſe douce & bienfaiſ-
» ſante, elle ne regardera pas ſes do-
» meſtiques comme de vils eſclaves
» qui rempliſſent leur deſtinée ; ce
» ſentiment orgueilleux révolte toute
» ame ſenſible qui remonte à l'origine
» des ſociétés ; mais ils ſeront à ſes
» yeux des hommes que la naiſſance
» & la fortune ont réduits à ſon ſer-
» vice, & qui doivent y trouver l'hu-
» manité d'une ame généreuſe, les
» ſoins d'une Maîtreſſe attentive au
» bon ordre de ſa maiſon, & les bon-
» tés d'une femme de qualité, qui
» veut que tout ce qui l'environne
» ſoit heureux comme elle. La na-
» ture avoit mis dans ſon caractère &
» dans ſon cœur tout ce qui pouvoit
» la rendre aimable ; l'éducation a
» perfectionné cet heureux naturel,
» & va la rendre chère à la Société.
» Toutes les femmes naiſſent à peu-
» près avec les mêmes avantages :
» qu'elles travaillent à les augmenter,
» elles ſont sûres du ſuccès. Si l'on
» cultive de bonne heure leur eſprit
» par une éducation mieux entendue
» que celle qu'on leur donne ordinai-

» rement, elles réuniront la ſolidité » d'un eſprit juſte & éclairé, les char- » mes de la beauté, & les agrémens » des talens «.

Voilà, Monſieur, tout le plan de ce grand ouvrage; il eſt, comme vous voyez, ſimple & très-bien conçu. Nous pouvons nous promettre les plus grands ſuccès de ce *Cours d'Etudes* ſi nous jugeons de l'exécution du reſte de l'ouvrage par les quatre volumes qui ont paru. Le premier contient le Traité de Géographie, qui eſt précédé de toutes les connoiſſances relatives à cette Science; le ſecond l'Hiſtoire Sainte, & des Notes très-curieuſes ſur le Gouvernement, les Cérémonies religieuſes, ſur les Mœurs, & particuliérement ſur les Uſages de la vie privée des Hébreux. N'imaginez point que l'auteur ait copié le ſçavant ouvrage de M. *Fleuri*; il a puiſé dans d'autres ſources; il a traité tous les ſujets oubliés par l'auteur des *Mœurs des Iſraëlites*, & donné plus d'étendue à ceux qui étoient trop abregés. L'Hiſtoire des Egyptiens, des Babyloniens, des Aſſyriens & des

Mèdes eſt ſuivie de celle des Perſes & des Perſans. Ce volume eſt terminé par le parallèle curieux du Gouvernement, de la Religion, des Mœurs & des uſages particuliers des Perſes anciens & des Perſans modernes. M. l'Abbé *Fromageot* a prévenu que dans tout le cours de l'Hiſtoire, tant ancienne que moderne, il s'attacheroit plus à faire connoître les mœurs de chaque Peuple, qu'à étendre le récit des guerres & des conquêtes : c'eſt le vrai moyen de rendre ſon Hiſtoire Univerſelle plus curieuſe, plus agréable & plus inſtructive. L'Hiſtoire des différens Peuples de la Grèce occupe les troiſième & quatrième volumes. M. l'Abbe *Fromageot* a raiſon de dire que ſon ouvrage ne ſera pas moins utile aux jeunes gens de notre Sexe, & qu'il pourra ſervir de complément aux études du Collège. En effet, nous n'avons pas encore de *Cours d'Etudes* auſſi complet que le ſera celui-ci. L'auteur n'a plus que quatre volumes à donner au Public ; ils s'impriment actuellement, & paroîtront bien-tôt.

Frédéric & Clitie, ou l'Amour, l'Amitié & la Reconnoiſſance, Comédie en vers & en trois Actes, par M. de Theis; Brochure in-12 de 76 pages; à Paris chez André-Charles Cailleau, Imprimeur-Libraire rue Saint Severin.

CETTE Pièce eſt plutôt un Drame larmoyant qu'une vraie Comédie. Le ſujet eſt le même que celui du Conte de *la Fontaine*, intitulé *le Faucon*. Il avoit déja été traité avec quelque ſuccès par M. *de Liſle* en 1725. M. *Sedaine* l'a traveſti en Opéra-comique, &, ce qui doit vous ſurprendre, il a eu le déſagrément d'une chûte dans la noble carrière où il a tant de fois triomphé. Enfin voilà ce même *Faucon* mis en Drame : mais, ſous cette nouvelle forme, il n'a pas ſubi l'épreuve périlleuſe de la Repréſentation.

Il eſt inutile de revenir ſur les détails de ce ſujet ſi connu. Il ſuffit de

rappeller au Lecteur que *Fédéric*, Seigneur Florentin, s'étant ruiné à donner des fêtes à la belle *Clitie*, femme d'un autre Seigneur de Florence, n'a conservé pour tout bien que son *Faucon*, qui le fait vivre du gibier qu'il lui apporte. Le mari de *Clitie* meurt, & lui laisse un enfant unique qui tombe dangereusement malade. Cet enfant a le plus violent desir de posséder le *Faucon* de *Fédéric*; les Médecins décident que ce desir satisfait pourra le rendre à la vie. La mère vient elle-même chez *Fédéric*, qui, enchanté de recevoir chez lui celle qu'il adore, & n'ayant rien à lui offrir pour dîner, fait tuer son *Faucon* & le fait apprêter. Comme ils sont à table, *Clitie* hasarde d'expliquer ce qui l'amène; *Fédéric* au désespoir lui avoue qu'il lui a servi cet oiseau si précieux; la belle *Clitie* est touchée de ce prodige de tendresse, & lui promet sa main.

L'Auteur de la nouvelle Pièce a suivi le plan qui lui étoit indiqué par *la Fontaine*. Il y a seulement ajouté deux Rôles assez importans; l'un d'un

ami de *Fédéric*, nommé *Azolli*, qui s'eſt épuiſé à lui procurer des adouciſſemens dans ſa malheureuſe ſituation; l'autre d'un certain *Geronino*, rival de *Fédéric*. Ce dernier Rôle eſt odieux & bas. Cet homme a déja dupé le même *Fédéric* dans une affaire qu'ils ont eu autrefois à traiter enſemble: maintenant il veut profiter de ſa miſère, & lui acheter ſon *Faucon*, afin de le ſupplanter auprès de *Clitie*. Au reſte le caractère que l'auteur donne à ſon Héros eſt plein de nobleſſe & de fierté. Il a eu ſoin auſſi d'éviter le principal écueil de ce ſujet. Il eſt difficile qu'une femme mariée qui ſouffre qu'un homme ſe ruine pour elle ſoit bien intéreſſante. Auſſi M. *de Theis* ne la fait paroître qu'à la fin du troiſième Acte.

Quant au ſtyle, il a une ſorte d'élégance & de facilité. Je vais vous mettre ſous les yeux une partie de la dernière Scène, qui vous donnera une idée de la manière de l'auteur. *Fédéric* vient de tuer ſon *Faucon*; il l'apporte ſur la table d'un air égaré, &

ordonne à une vieille femme qui le ſert de l'aller apprêter.

CLITIE.

Mon fils eſt au bord de la tombe,
Seigneur ; demain, peut-être, il faudra qu'il ſuccombe,
Si de quelqu'aliment l'inopiné ſecours
Ne rallume bientôt le flambeau de ſes jours.
Hier, votre Faucon lui revint dans l'idée ;
Il l'avoit vu, je crois, chaſſer dans ce vallon:
Du deſir de l'avoir, ſon ame eſt poſſédée.
On lui préſente en vain un oiſeau ſous ſon nom ;
Ce n'eſt pas, dit-il, le Faucon.
Il veut le voir vivant ; il gémit, ſe conſume:
Aigri par le refus, ſon ſang bientôt s'allume.
C'en eſt fait, il périt ſi l'on ne peut l'avoir:
Jugez de ma douleur & de mon déſeſpoir.
Moi l'auteur de vos maux, moi la ſource funeſte
De vos chagrins, de vos malheurs,
Oſer vous enlever le ſeul bien qui vous reſte !
Mes yeux toute la nuit ont répandu des pleurs ;

Mais que ne peut l'amour, & l'amour d'une mère !
La raiſon me parloit, j'en ai bravé le cri ;
J'ai pu même oublier ma réſerve ordinaire.
Enfin, je ſuis venue ici ;
J'allois exécuter mon projet téméraire :
Mais ayant reconnu, par un mot d'*Azolli*,
Qu'en vous ôtant l'oiſeau, ſans penſer faire un crime,
Je rendois au beſoin ſa première victime,
De n'en jamais parler j'avois pris le parti.
Jugez, jugez combien mon ame eſt attendrie,
Quand je vois ce Faucon par vous ſacrifié
Au léger déplaiſir de me voir mal ſervie !
Tant d'amour doit être payé ;
On n'en reçut jamais une auſſi grande preuve.
Je me rends ; mais, quoique mon cœur
Deſire à l'inſtant de ſceller votre bonheur,
Fazello n'aura point à rougir de ſa veuve ;
Le temps.....

FEDERIC.

Ah ! ma *Clitie !* ô Madame, à vos pieds ;
Mon cœur reconnoiſſant de cette grace inſigne,
Doit vous dire qu'il n'eſt pas digne

Des nobles ſentimens qu'ici vous déployez.
Si j'acceptois vos dons, je vous ferois outrage;
Regardez mon état.

CLITIE.

Ah! plus je l'enviſage;
Plus il vous rend cher à mon cœur.
Ceſſez de réſiſter, j'ai fait votre malheur;
Votre félicité doit être mon ouvrage:
Abandonnons ces lieux. Puiſſé-je à mon retour,
Quand je taris vos pleurs, n'en plus verſer moi-même,
Et que des Dieux la puiſſance ſuprême,
Rende mon fils à mon amour!

Ce morceau, Monſieur, prouve que M. *de Theis* n'eſt pas ſans talent pour l'Art Dramatique, & que s'il entreprend de traiter des ſujets moins rebattus, il peut eſpérer d'obtenir des ſuccès plus marqués.

Je ſuis, &c,

A Paris ce 24 Août 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Eloge de Jean-Baptiſte Colbert; Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en 1773; Brochure in-8° de 135 pages; à Paris chez Brunet Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, & Demonville Libraire rue Saint-Séverin.

CET *Eloge* eſt diviſé en quatre Parties. La première nous préſente les travaux de *Colbert* avant ſon élévation & les qualités néceſſaires à un Adminiſtrateur des finances. Dans la jeuneſſe, où les paſſions ont tant d'empire ſur le commun des hommes, *Colbert* recherchoit déja les moyens d'être utile à la ſociété. *Mazarin* fut

le premier qui connut ſes talens & qui ſçut les mettre en œuvre. » *Colbert* » réuniſſoit des qualités précieuſes » pour ceux qui gouvernent : intelli- » gent & laborieux, il pouvoit ſervir » la gloire du Miniſtre ; diſcret & » modeſte, il la lui laiſſoit ſans par- » tage ; admis de bonne heure aux ſe- » crets de l'adminiſtration, il n'en » abuſa point ; il ne fit jamais une » vaine parade de ſon crédit ; une ré- » ſerve profonde, une diſcrétion im- » pénétrable, le diſtinguèrent dès les » premiers momens. » A vingt-neuf ans il fut nommé Conſeiller d'Etat, & *Mazarin*, en mourant, adreſſa ces dernières paroles à *Louis XIV* : *Sire, je vous dois tout ; mais je crois m'acquitter en partie en vous donnant Colbert.* L'auteur trace en deux mots le portrait de *Fouquet* qui gouvernoit les finances à la mort de *Mazarin*. » Noble, » généreux & facile, il adminiſtroit » la fortune de l'Etat comme il con- » duiſoit la ſienne ; mais l'aimable » abandon d'une ame ſenſible qui ſuffit » aux charmes de la vie privée, n'eſt » pas la vertu d'un homme public. »

Les finances étoient dans le plus grand désordre ; l'administration de *Mazarin* & de longues négligences avoient accumulé les abus : le petit nombre des gens instruits & qui desiroient le bien public, avoient les yeux fixés sur *Colbert*. *Louis XIV* ne balança pas à lui confier l'administration générale des finances de son Royaume. Ici l'Orateur présente le modèle de ce que doit être celui qui se charge de ce grand emploi. » Ainsi que l'Etre Su-» prême fait servir le mouvement à » l'harmonie de l'Univers, il doit di-» riger les passions vers la force & » la félicité publiques. C'est lui qui » doit rassembler en sa pensée les » droits de l'homme & ceux d'une » Nation, ce qu'il faut à l'un pour son » bonheur, ce que l'autre exige pour » sa défense ; c'est lui qui doit être le » médiateur entre l'intérêt personnel » qui se refuse à l'impôt, & les besoins » de la société qui le réclament. On » peut le dire : dans la constitution » actuelle des sociétés, c'est à l'admi-» nistration des finances que toutes » les parties du gouvernement se

» rapportent & s'enchaînent ; c'eſt
» elle qui doit indiquer à la Marine
» & à la Guerre la portion de richeſſe
» qu'on peut conſacrer à la force ;
» c'eſt elle qui doit enſeigner à la
» Politique le langage qui ſera d'ac-
» cord avec la puiſſance ; c'eſt elle
» enfin qui enveloppe dans ſes ſoins
» les intérêts de tout un peuple ; car
» c'eſt par une juſte meſure & une
» intelligente application des impôts,
» qu'ils accompagnent l'induſtrie ſans
» la combattre, & que le travail s'unit
» au bonheur ; & c'eſt par une ſage
» diſtribution des dépenſes que le
» tribut du citoyen remplit ſa deſti-
» nation, & lui retourne en accroiſ-
» ſement de sûreté, d'ordre & de
» tranquillité. O quelle éminente &
» redoutable fonction que celle où
» l'on peut ſe dire : tous les ſentimens
» de mon cœur, tous les mouvemens
» de ma penſée, tous les inſtans de
» ma vie, peuvent nuire ou ſervir au
» bonheur de vingt millions d'hom-
» mes, & préparer la ruine ou la
» proſpérité de la race future ! »

Selon l'auteur, les qualités indiſ-

penſables dans un Adminiſtrateur des finances, ſont la ſenſibilité qui lui donne le deſir d'être utile aux hommes, la vertu qui lui en fait un devoir, le génie qui lui en ouvre les moyens, le caractère qui les met en uſage, & la connoiſſance des hommes qui adapte ces moyens à leurs paſſions & à leurs foibleſſes. La ſenſibilité dont il eſt ici queſtion n'eſt pas cette ſenſibilité commune qui s'émeut à l'aſpect d'un miſérable & ſe calme en détournant la vue, mais ce ſentiment vaſte & profond qui s'étend ſur tous les habitans d'un grand Empire & qui s'intéreſſe aux malheureux des Provinces les plus éloignées comme à ceux qui ſont préſens. Toutes les autres eſpèces d'eſprit ne peuvent nous donner qu'une foible idée du génie d'un grand Adminiſtrateur des finances. L'eſprit de ſociété ſe borne à conſidérer les objets ſucceſſivement & ſous différentes faces & par des rapports ingénieux, mais prochains; l'eſprit de méditation s'avance pas à pas; c'eſt de chaînons en chaînons qu'il atteint à la

» les rapports & les contra
» reſſources & les obſtacle
» pour ainſi dire, que l'U
» déploie devant lui. Il eſ
» principes qui s'enchaînen
» fléchiſſent à l'application
» conſtances, le temps, tou
» difie. C'eſt le coup-d'œil
» la nature qui en fixe la m
» pour ce coup-d'œil, il
» de leçons, il n'eſt poi
» écrites; elles naiſſent &
» dans l'ame des grands hor

Les bornes que la nature
pouvoir de chaque homme
d'avoir recours à ſes ſembl
l'exécution de ſes deſſeins, &
ſéquent il faut qu'il poſſéde

» connoître les hommes, & de les
» distinguer par des nuances fugitives,
» plus subtiles que l'expression; cet art
» de surprendre leur caractère, lors-
» qu'ils parlent & lorsqu'ils écoutent;
» cette promptitude à les saisir jusques
» dans leur hypocrisie & dans leur
» dissimulation, & lorsqu'ils cherchent
» à lui plaire, & lorsqu'ils veulent le
» tromper. Habile sur-tout à distinguer
» ce qu'ils sont de ce qu'ils croyent
» être, il n'est point surpris par leur
» opinion. L'homme se connoît rare-
» ment; s'il est borné dans ses moyens,
» il l'est aussi dans sa vue, & cette
» proportion lui donne de l'audace; il
» s'avance avec confiance. L'Admi-
» nistrateur éclairé le juge, & le met
» à sa place; il n'exige de lui ni ce qu'il
» offre, ni ce qu'il promet, mais ce
» qu'on peut en attendre ».

Au reste, toutes ces grandes qualités seroient insuffisantes sans le caractère. « Différent de l'esprit, qui s'accroît » par l'instruction, & qui s'enrichit par » les idées des autres, le caractère ne » doit sa force qu'à la nature; il ne se » prend ni ne s'inspire; il ne se donne

» ni ne ſe communique. C'eſt par lui » cependant que la vertu eſt active, & » que le génie eſt bienfaiſant. Oui, » c'eſt le caractère qui traduit les hau- » tes penſées en grandes actions, par » la conſtance dans le vouloir & la » fermeté dans les deſſeins. C'eſt par » lui que l'homme s'élève, & qu'il at- » teint à ſa véritable grandeur, au » pouvoir d'agir & de faire, de pour- » ſuivre & d'exécuter, de réſiſter & » de vaincre... Ici s'élève une clameur » qui me ramène à mon ſujet. Quel » homme, demande-t-on, peut at- » teindre à ces perfections ? Quel hom- » me en approcha jamais? COLBERT ».

Dans la ſeconde partie, l'auteur expoſe l'état des affaires à l'entrée de *Colbert* dans le miniſtère, & le ſuccès de ſes premières opérations. La minorité de *Louis XIV*, les guerres de la Fronde, l'eſprit & le caractère de *Mazarin* avoient porté le déſordre à ſon comble. » On recevoit ſans règle, » & l'on dépenſoit ſans meſure. A tous » les beſoins ordinaires, ſe joignoit, » dans un temps de factions, le prix » des devoirs dont on demandoit le

sacrifice ; il falloit suppléer, par l'affoiblissement des caractères, au défaut de vigueur dans l'administration ; il falloit entraîner, par des intérêts particuliers, ceux qu'on ne pouvoit contenir par l'ordre public, & rabaisser par la corruption ceux qu'on ne pouvoit plus dominer par les vertus. Au milieu de ces efforts de la foiblesse, le Ministre, incertain de sa place, sacrifioit la force future aux ressources d'un instant. Chaque subalterne, suivant cet exemple, cherchoit à profiter des circonstances ; & les Financiers, que leur éducation n'avoit pas encore mêlés dans la société, incertains d'obtenir de la considération, n'écoutoient que leur cupidité ; ils achetoient le crédit, & le crédit les défendoit. Dans ce désordre, où toute pensée profonde pèse à l'Administrateur, parce qu'elle l'arrête trop long-temps sur ses fautes ou sur sa foiblesse, on n'avoit aucune prévoyance. A mesure qu'on appercevoit de nouveaux besoins, on établissoit de nouveaux impôts ; on les

» mettre que les impôts
» ſoient, la recette du Tré
» étoit diminuée : étrange
» qui annonçoit à la fois & l'
» des Adminiſtrateurs & la
» Royaume » ! En peu de t
bert réforma la plupart de ce
ordonna les règles de compt
plus ſimples, & en pourſuiv
tion avec une ſévérité infl
s'étoit fait une loi de ne ja
gager par des promeſſes, ſa
fondir les reſſources qui de
mettre en état de les effectue
mina les divers impôts qui ſul
il les modifia & les diminua
rablement ; mais il le fit ave
juſteſſe, qu'en dégageant l'i
le commerce & l'agricultur

L'auteur expose dans la troisième Partie les principes de *Colbert* sur l'économie politique & les compare à sa conduite. Il prouve que les fonctions de l'Agriculture, des Manufactures & du Commerce, ne sont pas des fonctions rivales, mais qu'elles s'entr'aident mutuellement & concourent au même but; que l'Agriculture fait naître les subsistances des habitans d'un Etat, que les Manufactures les y retiennent, & que le Commerce multiplie à la fois les produits de la terre & ceux de l'industrie. Il montre que *Colbert* a favorisé ces trois sources importantes de la prospérité du Royaume. Pour ranimer l'Agriculture, il diminue les impôts sur les terres, & principalement les Tailles; il tempère la rigueur des saisies qu'elles occasionnent. La plupart des grands chemins étoient impraticables; il les fait réparer, & ordonne qu'on ouvre de nouvelles routes; par de superbes canaux, il rend à la culture des grains une partie de ces nombreux arpens qu'il falloit consacrer à la nourriture des animaux de transport; en fixant le prix de l'ar-

gent ; il dirige l'attention des Capitalistes vers le commerce & vers les campagnes, & les propriétaires des terres trouvent des secours à des prix modérés. « Voilà pourtant ce qu'a fait » pour l'Agriculture ce *Colbert*, accusé » d'en avoir ignoré l'importance. » Mais, dit-on, il n'a pas permis dans » tous les temps la sortie des bleds, » sans mesure & sans limite. Il n'a donc » pas senti que la liberté est l'ame du » Commerce ; il n'a donc pas connu » les effets invincibles de la concurrence ; il n'a donc pas apperçu la » puissance de l'intérêt personnel. On » ne croira point que ces principes » fussent étrangers à *Colbert* ; mais il » les avoit observés avec cet esprit de » sagesse, avec cette perception fine » & sûre d'elle-même, traits distinctifs d'un homme supérieur. Il avoit » considéré ce qu'étoit la France au » milieu de l'Europe. La fertilité variée de son sol, ses côtes baignées » par la Mer, la douceur de son climat, » l'intelligente industrie de ses habitans, leur sensibilité douce & sociale : tout annonçoit un pays favo-

» risé du Ciel, & qui pouvoit parvenir
» à la plus grande population. Mais
» l'ignorance des Gouvernemens met
» souvent obstacle aux bienfaits de la
» nature. Nous voyons encore des
» Nations agricoles échanger leurs
» bleds, ce germe de nouveaux hom-
» mes, contre des travaux qu'elles
» pourroient encourager chez elles;
» &, sur un sol fertile, des Africains
» ignorans & barbares ne connoissent
» encore d'autre emploi des hommes
» que le trafic infâme de leur liberté;
» car l'habitude la plus déraisonnable
» & la plus stupide a souvent besoin
» d'être rompue par un Administra-
» teur éclairé; &, tandis que l'homme,
» isolé par son intérêt, adapte ses
» projets à sa courte carrière, l'Admi-
» nistrateur, ce représentant d'une
» Société qui se renouvelle sans cesse,
» apprend à la considérer comme une
» plante éternelle, & proportionne
» ses desseins & ses bienfaits à cette
» immense durée; il ne crée pas une
» nouvelle nature, mais il lui tend la
» main, mais il presse les hommes de
» jouir de ses bienfaits. Ce fut le mé-

» rite de *Colbert*. Nous nourriſſions de » nos bleds les Etrangers, pour ob- » tenir le travail de leurs mains. Nous » nous ſervions d'eux pour nos pêches » & pour nos tranſports maritimes. » Nous augmentions leur population; » nous retardions la nôtre, & nous » rendions nos jouiſſances moins nom- » breuſes & plus difficiles. *Colbert* ſen- » tit que ſa Nation, par ſon induſtrie » & par l'échange de ſes denrées de » luxe, pouvoit obtenir toutes les » productions étrangères qui lui ſe- » roient agréables; auſſi-tôt il conçut » le deſſein de profiter de ces heu- » reuſes circonſtances, & d'élever la » France au plus haut degré de proſ- » périté dont un pays ſoit ſuſceptible. » C'eſt celui où toutes ſes terres ſont » cultivées, où, ſans impoſer de pri- » vations, ſans contrarier le bonheur, » tous les grains ſont conſommés par » les membres de la Société, & où » l'Induſtrie, s'accroiſſant encore, » procure par ſes travaux des droits » ſur les ſubſiſtances des pays étran- » gers, & de nouveaux moyens d'aug- » menter la population. *Colbert* crut

» que pour parvenir à ce but il ſuffi-
» ſoit de développer l'Induſtrie Fran-
» çoiſe, & de réveiller les forces de
» ſa Nation. Mais il eut échoué dans
» cette grande entrepriſe, ſi, en en-
» courageant la population par de
» nouvelles Manufactures, ſi, en atti-
» rant en France des ouvriers de
» toute eſpèce, il eut négligé le ſoin
» de les nourrir, & n'eut pas obſervé
» les nouveaux rapports qui pouvoient
» s'élever entre la récolte & la con-
» ſommation des grains ».

Colbert ſe faiſoit rendre compte du produit des récoltes dans les diverſes Provinces ; il le comparoit aux beſoins du Royaume, &, d'après le réſultat de cette comparaiſon, il permettoit, modéroit ou défendoit l'exportation des grains. Après bien des diſcuſſions, des erreurs, des expériences funeſtes, on ſera ſans doute obligé d'en revenir à la méthode de ce grand homme, & l'on concevra enfin cette vérité ſi ſimple : qu'il ne faut permettre aux commerçans de grains d'en porter à l'étranger, que lorſqu'il ſera certain qu'il y en aura de trop

pour nourrir les habitans du Royaume.

On ſçait à quel point *Colbert* encouragea les Manufactures ; on a vu que cette branche de la puiſſance d'un Etat eſt bien éloignée de nuire aux autres. C'eſt à ſes ſoins que nous devons les Manufactures renommées de Lyon, de Sedan, de Louviers, d'Elbeuf & d'Abbeville, celle des bas au métier & des points à l'aiguille, celles des Glaces & des Gobelins ; il excitoit les unes par des ſecours d'argent, les autres par des inſtructions priſes chez les Etrangers, quelquefois par des marques d'honneur, & toujours par cette attention & cet air d'intérêt qui ont tant de pouvoir de la part du Souverain ou de ſon Miniſtre. En travaillant à augmenter la puiſſance nationale, il ne perd jamais de vue le bonheur des Citoyens. S'il voit avec peine les Italiens nous fournir des étoffes d'or & d'argent, il n'ordonne pas aux riches de s'en paſſer : mais il ne laiſſe entrer en France que les matières premières qui lui manquent, & il charge l'intelligence nationale de les fabriquer elle-même, & de les mettre

en œuvre. » Le goût du ſucre & du » café devient plus général en Europe : » il n'ordonne point qu'on renonce à » ce plaiſir, mais il cherche à le ſatis- » faire en augmentant la population ; » il fait des efforts pour étendre & » vivifier les Colonies ; il s'attache » ſur-tout à la plus importante de tou- » tes, à celle de Saint-Domingue, » dont il préſage la grandeur : il mé- » dite des loix pour les lier à la Mé- » tropole. La penſée de *Colbert* eſt » par-tout, & l'activité de ce Miniſtre » ſe montre en même temps ; il n'ap- » perçoit les obſtacles que pour les » franchir, & les difficultés que pour » les vaincre. De nouveaux deſirs ſe » manifeſtent ; on veut des thés que » nous donne la Chine, & des mouſſe- » lines des Indes ; il ne les défend » point, mais il trace les moyens qui » doivent nous les procurer avec » économie. Pour toutes les Manu- » factures d'Europe, il avoit eu ſoin » de n'attirer en France que les ma- » tières premières, & de confier leur » fabrication à l'Induſtrie Françoiſe ; » il agit différemment pour les ou-

» vrages des Indes, parce qu'il apper-
» çoit que les habitans de ces contrées
» ne vivent que de riz dont leur ter-
» rein abonde, & qu'un heureux cli-
» mat & des mœurs ſimples les diſ-
» penſent de tout autre beſoin. Dès-
» lors il ſentit qu'il ne falloit pas être
» jaloux de leur travail & lutter contre
» leur main-d'œuvre, mais en profiter
» avec intelligence. En ſuivant les
» opérations de *Colbert*, on voit qu'il
» ne ſe livre aveuglément à aucun
» ſyſtême. On ne peut ſe laſſer d'ad-
» mirer ſon eſprit de ſageſſe & de
» modération; par-tout il ſemble ſe
» jouer à l'avance de ces hommes de
» notre ſiècle, qui outrent toutes les
» maximes générales, afin de ſe dé-
» guiſer à eux-mêmes l'impuiſſance où
» ils ſont d'en poſer les limites, &
» pour donner, par de l'exagération,
» un air de force à leurs penſées ».

Dans le même temps que *Colbert* relevoit les Manufactures, il s'occupoit auſſi du Commerce. Celui du Levant fut ranimé, celui du Nord ouvert, celui des Colonies étendu: il établit la Compagnie des Indes. On

reproche à *Colbert* d'avoir favorisé le luxe par tous ces établiſſemens, & l'Orateur s'efforce de prouver qu'il eſt néceſſaire dans un grand Etat; & ſur ce qu'on a reproché au luxe de corrompre les mœurs, il prétend que l'invention de la diſcipline moderne a ſouſtrait à l'influence des mœurs la puiſſance des Nations, & a tranſporté la force dans le nombre. Quoiqu'en diſe l'auteur, je me défierois beaucoup de la puiſſance d'un Peuple & d'une armée où les mœurs ſeroient tout-à-fait corrompues.

Dans la quatrième & dernière Partie, l'auteur rappelle tous les ſoins & les travaux de *Colbert* pour la Marine, pour les Arts, les Sciences & les Lettres. Quand le Roi lui confia le Département de la Marine, elle paroiſſoit entièrement détruite. » Peu d'années » après, on comptoit plus de cent » vaiſſeaux de guerre, & ſoixante » mille matelots. En même temps, on » vit s'élever les Arſenaux de Tou» lon, de Breſt & de Rochefort, & » Dunkerque fut acheté des Anglois. » Ce qui doit étonner, c'eſt qu'en

» même temps que tous ces établiſſe-
» mens ſe préparoient, les impôts
» étoient diminués ».

Colbert raſſembla dans la France tous les Arts agréables. C'eſt à lui que l'on doit l'Académie de Peinture & de Sculpture, l'Ecole de Rome, où l'on entretient, aux dépens du Roi, les Elèves qui ont remporté des prix à Paris, la Bibliothèque du Roi, le Jardin des Plantes, l'Obſervatoire, les Académies des Sciences & des Belles-Lettres; ce fut par ſes ſoins que les Artiſtes, les Sçavans nationaux & même étrangers, reçurent tant de récompenſes & d'encouragemens, & que furent élevés ou perfectionnés la plupart des établiſſemens qui embelliſſent Paris, les Places publiques, le Louvre, les Tuileries, les Quais, les Boulevards, &c. » *Colbert* aimoit
» tendrement ſa Patrie. Un jour, à ſa
» maiſon de Sceaux, jettant un coup
» d'œil ſur ces campagnes fleuries qui
» embelliſſent la France, on vit ſes
» yeux ſe baigner de larmes. Interrogé
» ſur leur motif, par un de ſes amis:
» Je voudrois, répondit-il, pouvoir

» rendre ce pays heureux, & qu'éloi-
» gné de la Cour, ſans appui, ſans
» crédit, l'herbe crût dans mes cours ».

En 1683, » *Colbert* mourut, & le
» Peuple voulut enlever ſon corps &
» le déchirer. Ce fut le prix de ſes
» travaux & de ſes bienfaits. Les opé-
» rations auxquelles il avoit été con-
» traint par la guerre avoient tout fait
» oublier. La multitude des hommes
» eſt toute ſauvage : elle eſt preſſée
» d'aimer & de haïr, & ne ſe laiſſant
» aller qu'à des affections ſimples, il
» lui faut un objet qui puiſſe lui ré-
» pondre de la guerre, des ſaiſons &
» des orages ; il lui faut un homme à
» qui elle puiſſe ſe prendre de ſon
» bonheur ou de ſon malheur. Les
» circonſtances, ce mot dont l'empire
» eſt ſi grand aux yeux de l'eſprit
» obſervateur, eſt un mot qu'elle n'en-
» tend point. *Colbert* ne fut pas re-
» gretté des Courtiſans, & il ne pou-
» voit pas l'être. Il n'étoit pas un
» Miniſtre ſelon leurs penchans, &
» ils durent bien-tôt haïr celui qui
» laiſſoit inutiles dans leurs mains ces
» armes victorieuſes, & tant de fois
» éprouvées, la louange, les careſſes

» & la flatterie. *Colbert* étoit né avec
» de l'auſtérité dans le caractère ; elle
» s'étoit peut-être accrue dans le Mi-
» niſtère, par l'habitude de voir ſi
» ſouvent les attaques de la cupidité
» & de l'intérêt perſonnel inſulter
» doublement à ſa clairvoyance, en
» prenant le maſque du bien public.
» Ce Miniſtre devoit donc être plus
» eſtimé qu'aimé. Pendant la vie d'un
» homme on a peine à ſéparer ſes ac-
» tions de ſa perſonne. Cette ſépara-
» tion eſt même impoſſible chez une
» Nation ſenſible. Un mot, un ſourire
» aimable captivent ſouvent plus de
» ſuffrages qu'une ſage adminiſtration.
» Il eſt vrai que, tandis que le ſouve-
» nir de ces petites graces qui ont
» charmé la vanité des vivans, s'en-
» fuit avec leur génération, la mé-
» moire des actions eſt la ſeule qui
» demeure & qui réſiſte aux atteintes
» du temps. Les paſſions des hommes
» ſont plus fortes que leur intelligen-
» ce : celle-ci ne peut juger tandis
» que les autres dominent. L'opinion
» eſt ſemblable à la mer agitée : celui
» qui veut en meſurer la hauteur laiſſe
» paſſer l'orage. »

De tous les Eloges proposés par l'Académie Françoise, celui de *Colbert* étoit, sans contredit, un des plus importans & des plus difficiles. Il ne suffisoit pas, dans ce sujet, de coudre & de revêtir d'un style emphatique des déclamations vagues & des louanges communes. Il falloit avoir saisi les vues & les travaux de ce grand homme d'Etat; il falloit avoir comparé tous les systêmes d'administration, pour distinguer, pour caractériser, pour apprécier le sien. L'auteur du Discours couronné me paroît avoir supérieurement entendu les opérations de ce Ministre immortel. Peu d'Economistes mêmes étoient plus en état que lui d'en développer toute l'étendue & toute la sagesse. Son ouvrage annonce un esprit juste, profond, éclairé; il est rempli de recherches sçavantes & d'observations solides. En un mot, il n'y a qu'un homme qui lui-même ait étudié & qui connoisse les ressorts des gouvernemens, qui pût traiter avec autant de succès cette matière épineuse & délicate. C'est dommage que la diction soit si peu soignée. Si cet *Eloge* étoit d'un Ecrivain de pro-

feſſion, je vous ferois remarquer, Monſieur, une infinité d'expreſſions vicieuſes qui le déparent; des penſées preſqu'inintelligibles, des phraſes précieuſes, d'autres entortillées, d'autres amphigouriques; & ſur-tout une affectation fréquente de termes techniques & métaphyſiques que l'Eloquence rejette, tels que *chaînes*, *rapports*, *maſſes*, *mouvemens*, *diſtances*, *poids*, *meſures*, *réſiſtances*, &c, &c, &c. Il eſt probable que l'auteur anonyme, occupé d'objets graves & ſérieux, a négligé les fleurs de la Littérature. Au reſte, dans des productions de ce genre & de cette importance, ce ſont moins les mots que les choſes qu'il faut conſidérer. D'après ce principe, ce Diſcours mérite les plus grands éloges. Il eſt ſuivi de *Notes*, plus conſidérables que le Texte, qui contiennent, ainſi que le Diſcours, d'excellentes vûes ſur les Finances & ſur les autres parties de l'adminiſtration publique.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 28 Août 1773.

LETTRE

LETTRE XIV.

La Navigation. Ode qui a remporté le Prix de Poëſie à l'Académie Françoiſe en 1773 ; par M. de la Harpe : Brochure in-8° de 14 pages ; à Paris chez J. B. Brunet Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, & Demonville Libraire rue Saint-Séverin.

JE connois, Monſieur, tous les devoirs d'un Critique ; je ſçais que la première des loix qui lui ſont impoſées eſt d'être juſte, & que, s'il a le malheur de l'enfreindre par ignorance ou par malice, il eſt obligé, pour peu qu'il ſoit honnête, d'avouer ſon inepties ou ſa mauvaiſe foi : c'eſt ce que me commande aujourd'hui l'Ode de M. *de la Harpe*. Cet ouvrage admirable m'ouvre enfin les yeux ; il me force de convenir que j'ai méconnu juſqu'ici la ſupériorité des talens de cet illuſtre auteur, & de baiſſer un front reſpectueux devant un génie

aussi sublime. Je ne suis plus étonné que, l'année dernière, ce nouvel *Orphée*, s'élevant contre la prévention universelle établie en faveur de *J. B. Rousseau*, ait entrepris de prouver que ce Poëte ne doit pas être compté parmi nos premiers écrivains; que ses œuvres, très-peu *Philosophiques* dans l'acception moderne de ce mot, sont au-dessous de leur réputation; que l'*Ode à la Fortune*, entr'autres, n'est point du tout une belle Ode, malgré le plaisir qu'on a la sottise d'éprouver toutes les fois qu'on la lit; enfin, que *Rousseau* ne mérite pas le nom de *Grand* que s'obstinent à lui donner ses imbéciles admirateurs. Ces assertions hardies ont révolté les partisans de l'*Horace* Français. Mais qu'ils lisent l'Ode incomparable de *la Navigation*, & je suis persuadé que ce jugement ne leur paroîtra plus si étrange. En effet, M. *de la Harpe* est un tout autre Poëte que *Rousseau*; il est évident qu'ils ne pensent ni n'écrivent de la même manière, & qu'il n'y aura jamais rien de commun entre ces deux Lyriques,

Les exemples que je vais citer de l'Ode couronnée vous en donneront, Monsieur, la preuve la plus complette.

Si l'Homme a paru grand, si le fils de la terre
Aux Elémens armés osant livrer la guerre,
Par un sublime effort se rapprocha des Dieux,
C'est alors qu'il soumit à son heureuse audace
Cet effroyable espace,
Cet empire des Mers que lui fermoient les Cieux.

De *Neptune* & d'*Eole* ignorant le caprice,
C'est dans le creux d'un pin que Nautonier novice,
Il essaya les flots qui devoient le porter;
Mais quand le Ciel plus sombre annonçoit un orage,
Regagnant le rivage,
Il embrassoit les bords qu'il venoit de quitter.

Bientôt il ose plus; sa course est moins craintive:
Instruit par le succès, & dédaignant la rive,
Il met entr'elle & lui les vastes champs des mers;

Et diriger ſa route, & marquer
Lorſque la terre échappe à l'œil
O prodige ! ô grandeur ! ô Mort
Qui vous donna des guic
Sur l'Elément nouveau que vous

C'eſt toi qui les conduis, ô Mu
Uranie, au Nocher Divinité p
Tes auguſtes ſecrets ſont ouvert
Vous qu'atteint ſon regard
étoilée,
Aſtres de *Galilée* *,
Vous éclairez ſa route écrite da

Des lecteurs ſans inte
ſans goût ne ſentent pas
répandues dans ces cinq
ſtrophes. Quoi de plus f

›le ! Arrêtés dès la première ligne ; demandent pourquoi cette démination de *Fils de la Terre*. Après oir dit *ſi l'homme a paru grand*, 'eſt-ce que *le fils de la Terre* ajoûte ? quoi ſert-il, ſi ce n'eſt à fournir la emière rime de l'Ode ? Et puis, par xpreſſion de *fils de la Terre*, on n'a nais entendu *l'homme*, mais les *tans*, les *Géans* qui voulurent dé-ôner les Dieux. *C'eſt alors qu'il ſou-it* pour *c'eſt lorſqu'il ſoumit* eſt équi-›que. & n'eſt pas françois, à les ıtendre ; il falloit dire *ce fut lorſqu'il umit. Soumettre un eſpace à ſon au-ıce :* quel ſtyle, s'écrient-ils ! D'ail-ıurs, ſi *l'on ſe rapproche des Dieux, ı oſant livrer la guerre aux Elémens ·més*, ſans doute que les Dieux eux-êmes ont livré une pareille guerre ces Elémens ! Eſt-ce un *effort* bien *ıblime* que de cotoyer un rivage dans n frêle canot ?

et Empire des Mers que lui fermoient les Cieux.

Fermer un Empire, & *les Cieux qui ·rment un Empire !* Quel galimatias ! h, comment les Cieux, ſi diſtans des

l'auteur lui-même,

Il *lit dans les Etoiles* . . . .
Vous éclairez ſa *route écrite dans*

Ces faux Critiques éc
tout de rire à ce vers-ci

De *Neptune* & d'*Eole* ignoran

Le *caprice* eſt plaiſant ,
Le *caprice de Neptune & d*
ſemble-t-il pas que ce ſoi
de deux jolies femmes ? M
preſſion eſt ſingulière , la
leur avis , ne l'eſt pas mo
parce que les hommes n'a
encore tenté de franchir le
ignoroient qu'il y eût des
Au contraire, c'eſt parce

Dans le creux d'un pin, eſſayer les flots, les flots qui devoient le porter, Nautonnier no..... Il n'y a, ſelon ces cenſeurs abſurdes, ni nobleſſe, ni élégance, ni harmonie dans ces beaux vers. *Il embraſſoit les bords* ne trouve pas plus de grace à leur inepte tribunal.

Bien-tôt il oſe plus, ſa courſe eſt moins craintive.

Tranſition lourde, vers proſaïque, décident-ils.

Il enferme les vents dans les plis de ſes voiles.

C'eſt ici qu'ils triomphent encore. Ils ont la bonté de croire que les vents, lorſqu'ils ſoufflent, enflent les voiles & que les plis diſparoiſſent.

Du monde aux Nations, les chemins ſont ouverts.

Equivoque : il ſemble que les chemins ſont ouverts *depuis le monde juſqu'aux Nations.*

Et diriger ſa route, & marquer la diſtance...
Sur l'élément nouveau que vous avez dompté,

uer la diſtance ; il falloit *les diſ-*
nces pour s'exprimer plus claire-
ent. L'élément *nouveau* : la mer n'eſt
un élément plus *nouveau* que la
e.

Vous qu'atteint ſon regard ſur la voûte étoilée.

Ce *vous qu'atteint* qui commence un vers eſt très-divertiſſant.

Voilà, Monſie avec quel mépris, avec quelle indéce ice on traite un s chefs-d'œuvre de ce ſiècle, un des plus grands h mmes de la Nation ! Si je voulois imiter ces demi-connoiſſeurs, ces Critiques minucieux, ces tyrans pédanteſques du génie, il n'y a pas une ſeule ſtrophe de l'Ode inimitable de M. *de la Harpe*, ſur laquelle je ne fiſſe des remarques auſſi ſolides que celles que vous venez de lire. Je lui dirois, par exemple, que la fable qu'il rapporte de *Jaſon* & des Argonautes, reproduite dans tous nos vers juſqu'à la ſatiété, eſt de la vieille poëſie qu'il n'a pas ſçu rajeunir par ſon ſtyle.

Tandis que l'Océan, qu'ont adoré vos pères,
De ſes humides bras preſſoit deux hémiſphères,
Peuples vains, l'un des deux n'exiſtoit point pour vous ;
Et ces immenſes eaux, baignant l'Inde & l'Afrique,
Et les mers du Méxique,
N'ont eu d'autres Vainqueurs, d'autres Maîtres que nous.

Effroyable eſpace, eſpace immenſe, immenſes eaux : répétitions de grands mots. Je repréſenterois ſur-tout à M. *de la Harpe* : 1° que ce *qu'ont adoré vos pères*, c'eſt-à-dire, les pères des Grecs, peut paroître une cheville à bien des gens ; 2° qu'avant la découverte du Nouveau Monde, il y avoit deux hémiſphères connus des Grecs, un ſeptentrional, un méridional ; que l'Amérique elle ſeule n'eſt pas plus un hémiſphère que le ſont l'Aſie, l'Europe & l'Afrique ; enfin, que cette quatrième partie de la Terre n'eſt elle-même qu'une partie des deux hémiſphères ; 3° que la conſtruction de *ces immenſes eaux baignant l'Inde & l'Afrique & la Mer du Mé-*

xique eſt vicieuſe, en ce qu'on peut entendre que *ces immenſes eaux baignent la Mer du Méxique*; 4° que les verſificateurs ordinaires éviteroient avec ſoin les monoſyllabes précédés de longues épithètes, tels que *de ſes humides bras*, *& ces immenſes eaux*; que l'hémiſtiche en devient lourd, & que cela fait penſer *à ce ſourcilleux roc* ridiculiſé par *Boileau*.

C'eſt trop, Chantre d'*Ulyſſe*, admirer l'induſtrie
Qui l'égara dix ans autour de ſa patrie :
Renais pour des héros plus dignes de tes vers.
Ulyſſe cherche Ithaque, & nous cherchons des mondes.

Je demanderois à l'auteur ce que c'eſt qu'une *induſtrie qui égare* pendant dix ans : ne voilà-t-il pas une belle *induſtrie !* J'ajouterois qu'*Homère* n'a jamais *admiré* cette *induſtrie* ſi peu induſtrieuſe. Ce grand Poëte, dans ſon *Odyſſée*, ne fait que décrire les longues erreurs & les aventures intéreſſantes de ſon Héros. Mais les deux premiers vers ne doivent-ils pas s'entendre autrement ? Peut-être M. *de la Harpe* a-t-il voulu dire que c'eſt nous qui *ad-*

mirons trop l'*induſtrie* qui égara *Ulyſſe*. Alors je lui répondrois que ce ſens n'eſt pas plus vrai ; que ce n'eſt pas cette *induſtrie qui égara Ulyſſe*, que nous *admirons*, mais les beautés ſans nombre d'imagination & de ſentiment ſemées à pleines mains dans la divine *Odyſſée*. Des oreilles, ſans doute groſſières, trouveront bien dur *Ulyſſe cherche Ithaque* ; & des eſprits maſſifs ne ſeront pas réveillés par la jolie antithèſe, *Ulyſſe cherche Ithaque*, (une miſérable petite Iſle) *& nous cherchons des mondes*, des Univers.

Un Pilote habile.

Inſulte à l'Océan dont il eſt entouré.

Inſulte me paroît trop fort, trop orgueilleux, trop inſolent ; cette expreſſion conviendroit aſſez à *Xerxès* qui fit fouetter la mer ; mais un Pilote, loin de l'*inſulter*, la reſpecte & la craint, & fait tous ſes efforts pour la maîtriſer :

Que de maux à ſouffrir, de beſoins à contraindre,
Que de trépas à craindre,
Aſſiégent le mortel aux mers abandonné !

Proſe rimée. *Beſoins à contraindre*, très-peu lyrique. *Aſſiégent*, impropre ; les *beſoins* n'*aſſiégent pas* ; ils *tourmentent*, ils ſont au-dedans de l'homme. Diriez-vous *la faim m'aſſiége*, *la ſoif m'aſſiége*, &c ?

Ici le flot trompeur, introduit pour ſa perte,
Affaiſſe ſourdement ſa demeure entr'ouverte.
Où fuir, infortunés ! Elle cède au fardeau.

Introduit pour ſa perte : ne ſeroit-ce pas-là encore ce qu'on appelle une cheville ? *Elle cède au fardeau.* Quel *fardeau ?* Belle demande ! C'eſt au *fardeau du flot introduit pour ſa perte.*

Vous connoiſſez, Monſieur, la fiction ſublime du *Camoëns*, ce Fantôme qui s'élève du fond de la mer, lorſque la flotte des Portugais eſt près de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, qu'on appelloit alors le Promontoire des Tempêtes. M. *de la Harpe* fait paroître & parler dans ſon Ode ce Monſtre ou ce Dieu, gardien de ces mers inconnues :

Il étendoit ſon bras ſur l'élément terrible ;
Des nuages affreux chargeoient ſon front horrible.

Terrible, *affreux*, *horrible*, ſentent un peu l'Ecolier :

Arrête, diſoit-il, arrête, Peuple impie,
Reconnois de ces bords le ſouverain Génie,
Le Dieu de l'Océan dont tu foules les flots.
Crois-tu qu'impunément, ô race ſacrilége,
Ta fureur qui m'aſſiége,
Ait ſilloné les mers qu'ignoroient tes vaiſſeaux ?

Foules les flots, eſt encore déſagréable. Une *fureur qui ſillone des mers qu'ignoroient des vaiſſeaux*, pourra bleſſer auſſi quelques juges fauſſement délicats.

Toutes ces critiques, Monſieur, ont quelqu'apparence de juſteſſe ; mais ce ne ſont que des misères, des bagatelles, de pures chicanes. Je trouverois les mêmes taches, & en plus grand nombre, dans le reſte de l'ouvrage, ſi je ne craignois de m'appeſantir ſur des détails puériles. Quelque choſe que l'on diſe, cette Ode de M. *de la Harpe* eſt unique dans ſon genre ; &, je le répète, jamais *Rouſſeau* n'a rien fait qui lui reſſemble. Quelle

Quelle élégance! Quel nombre!
[illegible] harmonie! Quelles idées gran-
[illegible]! Quel choix heureux d'expreſſions!
[illegible]elle propriété de termes! Il y a
[illegible] ou douze ans que je vous rendis
mpte d'une Ode de M. le Chevalier
Laurès, intitulée de même *la Naviga-*
n, & que je m'aviſai de la louer*. Je
us en citai pluſieurs ſtrophes qui
avoient paru belles, entr'autres
[illegible]elle-ci ſur la ſérénité du Ciel après
mpête :

Les Cieux s'appaiſent, s'éclairciſſent;
Iris étale ſes couleurs :
Les vagues tombent, s'applaniſſent;
Du calme tout peint les douceurs.
Les Tritons & les Néréïdes
Sortent de leurs palais humides;
Le nid des Alcions eſt reſpecté des flots;
Et le char léger d'Amphitrite,
Au gré du zéphir qui l'agite,
Roule tranquillement ſur le criſtal des eaux.

Mais je ne me connoiſſois pas alors en Poëſie; il falloit que M. *de la Harpe*

* Voy. l'*Année Littéraire* 1762, Tome II, page 258.

vînt au monde pour m'en donner la véritable idée. Quel *eſpace immenſe* entre ſes vers & ceux de M. le Chevalier *de Laurès*! Pour vous le faire ſentir davantage, Monſieur, voyez de quelle manière les deux Poëtes rendent le même objet; il s'agit de la bouſſole. M. *de la Harpe*, en écrivain de génie, la peint dans un ſeul vers:

Et l'Aiman conducteur nous ouvre l'Univers.

Cet *Aiman conducteur* eſt admirable. M. le Chevalier *de Laurès* n'a pas cette piquante préciſion; il a fait ſur cet *Aiman conducteur* une ſtrophe entière, à laquelle j'eus encore la bêtiſe d'applaudir:

C'eſt trop cotoyer le rivage;
Vole, Mortel, au ſein des mers;
Les Dieux te livrent le paſſage;
Tous les climats te ſont ouverts.
De Aſtres, dont le feu te guide,
Envain un nuage perfide
Dérobe le ſecours à ton œil incertain:
Prodige heureux de la Nature!
Une aiguille qui te raſſure,
Cherche l'Ourſe, s'y fixe, & trace ton chemin.

Je pourrois mettre en parallèle d'autres morceaux où les deux Chantres de la *Navigation* ont eu les mêmes penſées. Mais ce que j'ai cité ſuffit, Monſieur, pour vous faire voir combien M. le Chevalier *de Laurès* diffère de M. *de la Harpe*.

J'achevois cet article lorſqu'un homme de Lettres de mes amis eſt entré chez moi. Il a vu l'Ode couronnée ouverte ſur mon bureau. — » Ah, ah, vous tenez donc *la Harpe !*

» Je le plains de tomber dans vos mains redoutables. » —

L'application de ce vers de l'*Athalie* de *Racine* m'a fait rire. — » Mais je » ne ſuis pas ſi *redoutable* pour M. *de la Harpe ;* demandez-le à lui-même ; » il n'eſt pas homme à s'effrayer » aiſément. Au reſte, voyez ce que » j'en dis, & jugez. » Auſſi-tôt il a pris mon manuſcrit ; pendant qu'il le liſoit, j'obſervois ſon viſage ; j'y remarquois de l'altération, du mécontentement, de l'humeur. La lecture finie : — » Eh » ſi, mon ami, vous employez l'iro» nie ! D'où venez-vous ? Ne ſçavez-

» vous pas qu'on ne doit s'en ſervir
» que contre des auteurs qui méritent
» quelque conſidération, & qu'il y a
» dans le monde cent mille ſots qui
» croiront bonnement que vous trou-
» vez l'Ode de M. *de la Harpe* excel-
» lente? Ne le connoiſſez-vous pas
» aſſez lui-même pour craindre qu'il
» ne prenne ou qu'il ne feigne de
» prendre à la lettre les éloges trom-
» peurs que vous lui donnés? Ignorez-
» vous qu'il eſt une claſſe d'écrivail-
» leurs vis-à-vis deſquels on eſt diſpenſé
» de garder aucun ménagement, &
» qu'il faut accabler du poids de la
» vérité. Dites donc, & dites hardi-
» ment, qu'il n'y a rien de plus com-
» mun, de plus peſant, de plus vague,
» de plus découſu, de plus mal deſſi-
» né, de plus glacial, de plus empeſé,
» de plus maigre, de plus incorrect,
» de plus proſaïque, de plus martelé,
» de plus dur, de plus barbare, de plus
» anti-lyrique, que cette Ode de la
» *Navigation;* qu'aucune Académie du
» Royaume n'en a jamais couronné
» d'auſſi déteſtable; qu'il n'y a pas
» une ſtrophe, un vers qui ſoit poë-
» tique. Dites que la première Ode

» ſur le même ſujet, eſt infiniment » ſupérieure à la ſeconde. Dites que » les deux ſtrophes ſeules de M. le » Chevalier *de Laurès*, que vous avez » citées, valent mieux que les trente-» deux ſtances mortelles du *Pindare* » des Jeux Académiques. Dites qu'en » parlant de l'Epître de *Marmontel* ſur » l'Incendie de l'Hôtel-Dieu, vous » avez montré comment on fait des » vers quand on met *Lucain* au-» deſſus de *Virgile*, quand on dénigre » *Boileau*, & qu'on peut voir au-» jourd'hui comment on fait des » Odes quand on eſt aſſez abandonné » du Dieu de la Poëſie & du Goût » pour déprimer le *Grand Rouſſeau*. » Dites enfin que ce n'eſt pas ſans » raiſon que vous avez donné à *la* » *Harpe* le glorieux ſurnom de *Bébé*, » dans la poſſeſſion duquel il s'affer-» mit tous les jours de plus en plus. » Je vous avoue, Monſieur, que je n'ai ſçu que répondre à cette terrible apoſtrophe, & qu'atterré par le ton véhément de mon ami, à peine ai-je eu la force de ſigner cette Lettre.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 31 Août 1773.

LETTRE XV.

Hiſtoire ancienne des Peuples de l'Europe ; par M. le Comte du Buat, Miniſtre Plénipotentiaire du Roi près de l'Electeur de Saxe, auteur des ORIGINES *ou* L'ANCIEN GOUVERNEMENT DE FRANCE, D'ALLEMAGNE & D'ITALIE ; *douze Volumes in-12 ; à Paris chez la veuve Deſaint Libraire rue du Foin Saint Jacques.*

LES Hiſtoires des Grecs & des Romains, tranſmiſes juſqu'à nous par des plumes brillantes, nous ſont aſſez connues, Monſieur ; mais nous n'avons qu'une idée très-imparfaite & très-fauſſe de cette multitude d'anciens habitans de l'Europe que nous traitons de barbares ; Scythes, Goths, Gépides, Lombards, Helvétiens, Alains, Hérules, Germains, Gaulois, Vandales, &c, dont la valeur prépara

ou acheva la ruine de cet Empire formidable, qui s'appelloit avec insolence l'Empire du Monde. Leurs faſtes nous manquoient abſolument, ou du moins nous n'en avions que quelques fragmens épars dans des relations infidelles, publiées par des écrivains intéreſſés à flatter Rome conquérante. La plûpart des auteurs qui, de nos jours, ont voulu nous retracer les actions, les mœurs, les victoires & les revers de ces peuples différens, ſe ſont livrés à l'eſprit de ſyſtême & de conjectures; leurs ouvrages n'ont pu ſoutenir les regards d'une critique éclairée. La matière eſt donc neuve à bien des égards, & c'eſt un des plus grands ſervices rendus à notre Littérature que celui qu'elle vient de recevoir de M. le Comte *du Buat*. La bonne philoſophie le guide dans ce labyrinthe obſcur: la lumière naît & s'augmente à meſure qu'il le parcourt. Il fait remonter ſon lecteur juſqu'à la ſource, c'eſt-à-dire à l'origine des Nations dont il entreprend de décrire le caractère & les évènemens; il ſuit chaque Peuple

dans sa population; il observe ses premiers mouvemens; il indique les causes & les succès de ses migrations; il nomme les Chefs qui rassemblèrent les guerriers sous leurs drapeaux, & les accompagne dans leur marche. Il entre dans les forêts immenses qui couvroient la Germanie, dans les marais où l'intrépide Batave attendoit de pied ferme les légions Romaines; il porte en tous lieux ses pas; par-tout il cherche la vérité; très-souvent il a le bonheur de la trouver, & la présente dans un jour éclatant; lorsque l'épaisseur des ténèbres éteint son flambeau, il ne s'abandonne point à de futiles vraisemblances; il n'a pas la manie de substituer des fictions romanesques aux faits qui sont plongés dans la nuit des temps, & qui peut-être n'en sortiront jamais. Sa narration, claire, exacte, détaillée, porte toujours sur des fondemens solides. Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous faire remarquer la prodigieuse variété de recherches, de connoissances & de talens que suppose l'exécution d'une entreprise de cette étendue & de cette difficulté.

L'ouvrage de M. le Comte *du Buat* peut être diviſé en deux Parties. La première embraſſe l'Hiſtoire des anciens Peuples de l'Europe pendant tout le temps de l'accroiſſement ou de la ſplendeur des Grecs & des Romains. Elle commence, pour l'orient de l'Europe & pour les Grecs, à l'expédition de *Darius* contre les Scythes; pour l'occident & pour les Romains, à la première irruption des Gaulois en Italie. La ſeconde Partie, plus intéreſſante encore & plus variée que la première, renferme toute l'Hiſtoire de la décadence & de la ruine de l'Empire Romain, & s'étend, pour l'occident, juſqu'à la formation de l'Empire de *Charlemagne*, & pour l'orient juſqu'à la deſcription de l'état où ſe trouvoit, avant la priſe de Conſtantinople par les Turcs, cette belle partie de l'Empire d'orient, qu'on appelle aujourd'hui la Turquie d'Europe. Si je voulois, Monſieur, vous extraire tout ce que le travail de l'auteur offre d'important & de curieux, dix ou douze Lettres ne ſuffiroient pas pour ſatisfaire votre cu-

rioſité. Dans cette multitude d'objets remarquables, je n'en choiſirai qu'un petit nombre d'intéreſſans.

M. le Comte *du Buat* diſcute d'abord l'époque & la cauſe de l'irruption des Gaulois en Italie; &, après avoir réfuté la narration de quelques Hiſtoriens Romains à ce ſujet, il s'arrête au ſentiment de *Plutarque* comme infiniment plus probable & mieux appuyé. L'amour & la vengeance ouvrirent aux Gaulois les portes de la Toſcane. *Aruns* étoit tuteur d'un jeune homme appellé *Lucumon*, riche & célèbre par ſa beauté. Parvenu à l'âge des paſſions, le pupille aima la femme d'*Aruns* & s'en fit aimer. Il enleva ſon amante & la retint publiquement. Le mari le traduiſit en Juſtice; l'amour fut vainqueur; en Toſcane il n'étoit point permis alors de ſe regarder comme le poſſeſſeur excluſif de ſa femme. *Aruns*, indigné de cet affront, eut recours aux Gaulois qui habitoient au pied des Alpes; pour les exciter plus ſûrement à la conquête de ſon pays, il part avec une charge de vin aſſez abondante

pour que tous les compagnons de *Bellovèſe* puſſent goûter du breuvage enchanteur. Les Gaulois délibérent dans l'ivreſſe & prennent la réſolution de paſſer les Alpes avec une armée. La victoire fut facile, & valut aux Gaulois la conquête de preſque tout ce que les Toſcans poſſédoient au nord du Pô. Aſſez peu de temps après (vers 400 ans avant J. C.) *Brennus*, autre Chef de Gaulois, les conduiſit juſqu'à Rome qu'il prit & ravagea. Obligé de quitter l'Italie, il partit pour la Grèce avec ſon armée; comme il en vouloit plus aux dépouilles qu'aux domaines, il pilloit juſqu'aux Temples des Dieux. » Puiſ» qu'ils ſont ſi riches, diſoit-il en » plaiſantant, il eſt bien juſte qu'ils » donnent quelque choſe aux hom» mes; ils n'ont pas beſoin de tou» tes ces richeſſes. Qui nous a dit » qu'ils aient voulu s'approprier ce » que les hommes ont eu la vanité » de leur donner? » De tous ces Temples, celui de Delphes étoit le plus opulent; l'audacieux *Brennus* s'en empara; mais il reçut à cette attaque pluſieurs

plusieurs blessures dont il ne put supporter la douleur ; il se donna un coup de poignard qui termina ses jours. *Diodore* ajoute qu'il n'en vint à cette extrémité qu'après avoir bu autant de vin qu'il lui fut possible.

Décébale, Roi de la Dacie, pressé par les Romains vers l'an 106 de J. C. & voulant sauver ses trésors, eut recours à une ruse qui, dans un Roi barbare, suppose une hardiesse de génie qui ne pouvoit se trouver que dans un grand homme. Il employa ses prisonniers à détourner le cours de la rivière de *Sargèce ;* il en fit creuser le fond, y déposa l'or, l'argent, tous les effets précieux dont il pouvoit se passer & fit couvrir le tout de grosses pierres & d'une espèce de voûte ; après quoi il fit rentrer la rivière dans son lit. Malgré ses efforts & ses stratagêmes, il fallut plier & voir son pays réduit sous la domination de Rome.

Le portrait que M. le Comte *du Buat* nous donne des Huns, d'après *Ammien*, vous frappera, Monsieur, par sa singularité. Cette Nation, très-

peu connue par les anciens monumens, habitoit au-delà des Palus Méotides ſur l'océan glacial; ſa férocité égaloit celle des peuples les plus ſauvages. Leur uſage eſt de découper les joues aux enfans qui viennent de naître, en ſorte que les cicatrices qui leur reſtent de cette opération cruelle empêchant la barbe de croître, ils vieilliſſent comme des Eunuques ſans porter cette marque de leur sèxe. Ils ont tous les membres ramaſſés & très-forts & la tête d'une groſſeur difforme. Leur genre de vie eſt ſi dur, que jamais ils ne ſe ſervent de feu & ne mangent d'alimens aſſaiſonnés. Les racines d'herbes ſauvages ſont leur nourriture avec de la viande qu'ils échauffent un peu entre leurs cuiſſes & le dos de leur cheval, où ils la tiennent pendant quelque temps. Ils ne ſe mettent jamais à l'abri ſous quelque toît que ce ſoit, & évitent les maiſons comme des tombeaux qui ne ſont pas faits pour des vivans. Quand ils ſont en voyage, ce n'eſt qu'avec une extrême répugnance qu'ils entrent dans les maiſons, & ils ne s'y croyent pas en ſûreté. Leurs

vêtemens ſont de toile ou de peaux de rats ſauvages qu'ils couſent enſemble ; ils n'en changent jamais, &, lorſqu'ils ont une fois paſſé à leur cou une tunique neuve d'une couleur ſombre, comme ils les portent, ils ne la quittent plus qu'elle ne tombe en lambeaux, de pourriture. Ils portent des chapeaux recourbés, & leurs jambes velues ſont couvertes de peaux de bouc qui les gênent beaucoup en marchant. Le jour & la nuit ils achetent, vendent, boivent & mangent ſans deſcendre de cheval. S'ils veulent dormir, ils s'appuyent ſur le cou maigre & décharné de leur monture, & dorment profondément dant cette attitude. D'après cette peinture, il eſt aiſé de conjecturer qu'un peuple pareil ſera indomptable malgré ſes défaites, & que peu à peu joignant la diſcipline à la férocité, il renverſera tout ce qui aura la hardieſſe de s'oppoſer à ſon débordement.

Alarie, Roi des Viſigoths, marcha contre Rome en 409 de notre Ere. Il étoit à ſes portes lorſque le Sé-

nat lui envoya une députation à la tête de laquelle il mit un Espagnol qui le connoissoit personnellement, avec ordre d'examiner & de lui rapporter si c'étoit bien *Alaric* qui assiégeoit Rome ; le reste de sa commission portoit qu'il proposeroit au chef des Barbares de faire la paix à des conditions qui devoient paroître d'autant plus supportables, que le peuple Romain étoit prêt à en venir à une bataille. *Tant mieux*, dit *Alaric*, *plus le foin est épais, plus il est aisé à faucher ;* il fit en même-temps un éclat de rire qui déconcerta les Ambassadeurs. Ce fut bien pis, lorsqu'ils entendirent ce Prince exiger que les Romains lui livrassent tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent, tous leurs meubles, tous les esclaves barbares. *Que restera-t-il donc aux Romains*, demanda un des députés ? *La vie*, reprit *Alaric*, & ce fut sa derniere réponse. Rome fut livrée à toutes les horreurs d'une ville riche emportée l'épée à la main par des Soldats avides & cruels.

Trente années après, on voit paroître le redoutable *Attila*, Roi des

Huns. *Jornandès*, dont le pinceau ne peut être ſuſpect, nous a laiſſé de ce Prince un portrait intéreſſant. » Cet » homme, dit-il, étoit né pour ébran- » ler l'univers & pour être la terreur » des mortels; ce fut ſa deſtinée que » toute la terre tremblât au ſeul bruit » de ſon nom, & que la renommée » devançât ſes exploits pour épou- » vanter les Nations. Sa démarche » étoit fiere, ſes regards jettés de côté » & d'autre ſembloient chercher un » aveu de la frayeur qu'ils inſpiroient; » il ne faiſoit aucun mouvement qui » ne portât l'empreinte de ſa grandeur: » il aimoit la guerre, mais il laiſſoit à » ſes ſoldats le barbare plaiſir de tuer » leurs ſemblables. Toujours tran- » quille au milieu des dangers, il ne » connoiſſoit point cette fureur qui » naît de la chaleur du combat & qui » en fait diſparoître l'horreur. Jamais » Prince ne fut doué d'un eſprit plus » juſte & d'une plus profonde ſageſſe; » il ſe laiſſoit toucher par les ſoumiſ- » ſions, & ceux qu'il avoit une fois re- » çus ſous ſa protection n'éprouvoient

» plus que les effets de ſa clémence ».

Une noble confiance dans ſon génie & dans la bravoure de ſa nation, fut le principe de ſes plus brillans exploits; cependant il crut qu'il falloit, pour ainſi dire, rendre ſa perſonne ſacrée, afin que ſes ſoldats cruſſent combattre ſous les enſeignes d'un Dieu. Pour cela, il imagina la découverte de *l'Epée de Mars*. Cette épée, conſacrée au Dieu de la guerre, & qui avoit été autrefois en grande vénération chez les Scythes, avoit diſparu depuis pluſieurs ſiècles. Le haſard voulut qu'une géniſſe en foulant la prairie ſe bleſſât au pied & répandît beaucoup de ſang. Le gardien du troupeau, ſurpris de cet accident, ſuivit la trace du ſang & trouva l'épée dont nous parlons. Etoit-elle reconnoiſſable à ſa forme, & la tradition de pluſieurs ſiecles en avoit-elle conſervé la deſcription, ou bien *Attila* ſçut-il ſe prévaloir de cette découverte indifférente en elle-même, pour ſe faire regarder comme l'ami & le compagnon du Dieu *Mars*, par les deſcendans de ces Scythes, qui, ſous

la forme d'une épée, adoroient le Dieu des combats ? Voilà ce que l'Hiſtoire ne décide pas ; mais il paroît beaucoup plus vraiſemblable d'admettre la ſeconde de ces opinions. Tous les conquérans ont voulu mettre le Ciel dans leurs intérêts, ou du moins le perſuader à leurs ſoldats.

Attila mourut preſque ſubitement dans les Gaules. Dès que le bruit de ſon trépas ſe fut répandu, toute la nation qui lui obéiſſoit ſe coupa la moitié des cheveux, & les Huns ſe déchirerent le viſage afin d'honorer par ce ſang un guerrier fameux par tant de victoires. Son corps ayant été dépoſé ſous une tente de ſoie, au milieu d'une vaſte campagne, ſes ſujets à cheval firent des courſes autour de ces précieux reſtes, à peu près comme on faiſoit les courſes de chevaux dans le cirque, & en même-temps ils chantoient d'un ton lugubre cette eſpece d'Ode à la gloire de leur Prince : » Le » plus grand Roi des Huns, *Attila*, » fils de *Mandzuc*, le Seigneur des » plus valeureuſes nations, dont la » puiſſance a été au-deſſus de tout ce

» qu'on a jamais connu, puiſque ſeul » il a poſſédé les Royaumes Scyti- » ques & Germaniques : il a porté » la terreur dans les deux Empires ; » il a pris leurs villes les plus fortes ; » il ne leur a fait grace de leur entiere » deſtruction, qu'à condition qu'ils » ſeroient ſes tributaires. Après une » ſi longue proſpérité, ſon bonheur » ne l'a pas même quitté au moment » qui devoit en être le terme ; il n'eſt » pas mort d'une bleſſure que lui » aient fait ſes ennemis ; il n'a pas » ſuccombé ſous la trahiſon des ſiens ; » il eſt mort dans le ſein des plaiſirs, » ſans avoir ſenti les douleurs de la » mort, laiſſant un Empire floriſſant. » Dira-t-on qu'il eſt mort, quand ſa fin » ne laiſſe aux ſiens aucune vengeance » à tirer, aucun regret que celui de » ne l'avoir plus à leur tête ». Son corps fut mis dans un cercueil d'or, qui fut enfermé dans un autre cercueil d'argent, lequel fut encore revêtu de fer. On l'enterra de nuit, & avec lui les armes qu'il avoit priſes ſur ſes ennemis, des harnois enrichis de pierreries & toutes ſortes de meubles

précieux ; & afin qu'un tréſor auſſi conſidérable ne pût jamais exciter l'avidité des paſſans, on tua auſſitôt les ouvriers qui avoient travaillé à ſa ſépulture. L'auteur finit l'hiſtoire du règne d'*Attila*, appellé *le fléau de Dieu*, par cette réfléxion philoſophique, qui ſans doute ne manquera pas d'approbateurs : » ainſi fut rendu à la terre ce » Prince fameux qu'on ne s'eſt jamais » laſſé de maudire, parce qu'il entra » avec cinq cens mille hommes dans » les Gaules, où *Ceſar* fit périr ou » réduiſit en eſclavage trois millions » d'hommes, ſans qu'on ait penſé pour » cela à l'appeller *le fléau du genre* » *humain :* tant nous tenons aux pré» jugés de l'enfance, & nous ſommes » aveuglés par cette admiration im» bécile qu'on nous inſpire pour ces » Romains qui ont opprimé nos » ancêtres » !

Théodoric, Roi des Goths en 550, fut un des Princes qui, marchant ſur les traces des *Alarics* & des *Attilas*, porta les plus rudes coups à l'Empire Romain. Ce Monarque n'eſt guères connu que par ſes conquêtes. On igno-

re qu'il eut toutes les qualités d'un grand Roi; qu'il ne conféra les places & les emplois qu'aux talens & aux vertus; qu'il fut en Italie le reſtaurateur des ſciences & des lettres ; qu'il encouragea l'éloquence & la poëſie, tombées dans le mépris ſous ſes prédéceſſeurs. Ce qu'il fit au ſujet d'une ſtatue d'airain qui avoit diſparu dans la ville de Rome, eſt une preuve de ſon goût pour les arts. Non-ſeulement il ordonna les recherches les plus rigoureuſes pour découvrir les auteurs du vol, mais il promit cent pieces d'or & l'impunité aux coupables, s'ils vouloient réparer leur crime, & la même ſomme à ceux qui les dénonceroient. *Eſt-ce là*, dit le Comte *du Buat*, *un Souverain des Oſtrogoths, de cette nation dont le nom eſt devenu dans notre langue celui des ennemis déclarés des arts & des ſciences ?* La maniere dont ce Prince mourut eſt une derniere circonſtance qui atteſte toute la bonté & la droiture de ſon cœur. Trompé par le nombre & le poids des dépoſitions contre *Boëce* & *Symmaque*, deux perſonnages Conſulaires, il les crut cou-

pables de trahiſon & les fit mourir. » Peu de jours après, comme le Roi » étoit à table, on lui ſervit un gros » poiſſon, dont la tête lui parut être » celle de *Symmaque* qui jettoit ſur lui » un regard menaçant. A ce terrible » aſpect, un froid mortel ſe répandit » dans tout ſon corps, & auſſitôt il » ſe retira dans ſa chambre & ſe mit au » lit. Il raconta alors à ſon médecin » *Elpidius* le crime qu'il avoit commis » en la perſonne de *Boëce* & de *Sym-* » *maque*, & en faiſant ce récit, il » pleura amèrement. Il ne fut occupé » d'autre choſe durant ſa maladie; ſes » larmes & les reproches qu'il ſe » faiſoit ſans ceſſe, l'accompagnèrent » juſqu'au tombeau, où il deſcendit » bientot après, regretté de tous les » ſiens autant qu'il méritoit de l'être.

Il s'en faut de beaucoup que l'on puiſſe comparer à ces Rois, prétendus barbares, ce *Juſtinien* dont le nom eſt ſi fameux dans l'Hiſtoire. Ce Prince, après avoir abandonné une partie de l'Empire aux incurſions des peuples les plus féroces, ſe mit en tête d'aller faire des conquêtes d'un autre côté.

Jessur de C

AVIS TYPOGRA

FABLES NO
MADAME
Imbert.

ELOGE HISTO
Benigne Bo
Précepteur du
Talbert, Ch
Métropolitai

PARNASSE DES D

Fin de la Table de
Volume de l'A

commerce, compoſoient
le immenſe, dont j'ai ſou-
miré la multitude innom-
Les Maures étoient encore
grand nombre ; mais des
entiers de cette nation ont
rminés ».
oths, preſque toujours gou-
r des Princes dignes de leur
oient à leur tête, vers le mi-
nquième ſiècle, un homme
géneroit point des grandes
ſes prédéceſſeurs. C'étoit le
otila, qui fit avec tant de
uerre aux Romains, & qui
une bataille que lui livra
néral de *Juſtinien*. Le ſuc-
Totila fut *Teias* ; il ſe pré-
t *Narsès* pour venger l'af-
les Goths en avoient reçu.
ſes Officiers généraux, il
moins périr en homme
& de courage. Vous verrez
, Monſieur, le tableau de
de la main de M. le *Comte*
donne une haute idée de
de *Téïas*, & l'on y voit
de combattre de ce temps-

L'hiſtorien *Procope*, à cette occaſion, donne de cet Empereur l'idée la plus horrible. » Pour ſe convaincre, dit-il, » que ce Prince n'étoit pas un homme, » mais une furie cachée ſous une figure » humaine, il ſuffit de conſidérer tous » les maux qu'il a fait ſouffrir au » genre humain ; on compteroit plu- » tôt le ſable de la mer que la mul- » titude des mortels qu'il a fait périr. » Mais quand je me repréſente toutes » les contrées dont il a fait d'affreux » déſerts, je crois pouvoir évaluer à » deux cens millions le nombre des » hommes dont il a dépeuplé la terre. » Il a tellement ravagé l'Afrique, » qu'aujourd'hui on eſt étonné de ren- » contrer un ſeul homme en pluſieurs » jours de marche ; cependant cette » Province étoit auparavant très- » peuplée ; car, outre ſoixante mille » combattans que les Vandales avoient » ſous les armes, & un nombre pro- » portionné de femmes & d'enfans, » outre le nombre plus prodigieux » encore de leurs eſclaves, les Afri- » cains originaires, tant ceux qui cul- » tivoient la terre que ceux qui fai-

» ſoient le commerce, compoſoient » un peuple immenſe, dont j'ai ſou- » vent admiré la multitude innom- » brable. Les Maures étoient encore » en plus grand nombre ; mais des » peuples entiers de cette nation ont » été exterminés ».

Les Goths, preſque toujours gouvernés par des Princes dignes de leur rang, avoient à leur tête, vers le milieu du cinquième ſiècle, un homme qui ne dégéneroit point des grandes qualités de ſes prédéceſſeurs. C'étoit le célèbre *Totila*, qui fit avec tant de ſuccès la guerre aux Romains, & qui périt dans une bataille que lui livra *Narsès* Général de *Juſtinien*. Le ſucceſſeur de *Totila* fut *Teias* ; il ſe préſenta devant *Narsès* pour venger l'affront que les Goths en avoient reçu. Trahi par ſes Officiers généraux, il voulut du moins périr en homme d'honneur & de courage. Vous verrez avec plaiſir, Monſieur, le tableau de ce combat de la main de M. le *Comte du Buat* ; il donne une haute idée de la bravoure de *Téias*, & l'on y voit la manière de combattre de ce temps-

là. » *Téïas*, reconnoiſſable à ſes armes, » & entouré d'un petit nombre de » braves, étoit en avant de ſa pre- » mière ligne, &, couvert de ſon bou- » clier, il préſentoit ſa lance à l'en- » nemi. En le voyant, les Romains » furent émus diverſement; la frayeur » ſaiſit les uns, les autres, plus hardis » & en grand nombre, s'entr'exhor- » terent à finir le combat & la guerre » en accablant *Téïas*. Ce gros de braves » guerriers s'avança contre le Prince; » ceux qui étoient au premier rang » l'attaquent à coups de piques, les » plus éloignés veulent au moins l'at- » taquer de leurs traits. Il paroit les » coups de piques avec ſon bouclier, » &, ſur ce même bouclier, il recevoit » les traits qui pleuvoient de toutes » parts, & fondant ſur les plus avan- » cés, il les étendoit devant lui à » coups de lance. Quand ſon bou- » clier, hériſſé de dards, devenoit » trop peſant, il le donnoit à un de » ſes écuyers & en prenoit un autre. » Il avoit combattu ainſi pendant un » tiers de la journée, lorſque ſon bou- » clier ſe trouva encore chargé de

» douze javelines, dont le poids gê-
» noit ſes mouvemens. Il appella à
» haute voix un de ſes Ecuyers, &
» cependant il ne changea ni de place
» ni d'attitude, repouſſant les uns &
» faiſant un carnage horrible des au-
» tres; car ſa redoutable lance portoit
» la mort autant de fois qu'il l'ébran-
» loit. L'Ecuyer tardant à arriver, il
» continuoit à l'appeller par ſon nom,
» lorſqu'il lui préſenta un autre bou-
» clier, & reprit celui qui douze fois
» avoit ſauvé la vie à ce héros; mais
» en changeant d'armes, *Teïas* décou-
» vrit un inſtant la poitrine, & la
» mort ſaiſit cet inſtant pour frapper
» la victime. *Teïas* mourut & tomba. »

Je termine cette Lettre, Monſieur, par un trait de galanterie qui donne une idée des mœurs des Lombards & des Bavarois à la fin du cinquième ſiècle. *Autharis*, Roi de Lombardie, ayant obtenu la fille du Roi de Bavière, vint lui-même, déguiſé ſous le nom d'Ambaſſadeur, pour voir la Princeſſe. Le père ordonne qu'on faſſe paroître ſa fille; *Autharis* la regarde attentivement & ſans pronon-

cer une parole. Enfin, détachant ſes regards de cet objet charmant : *Seigneur*, dit-il au Roi, *votre fille a tout ce qu'il faut pour nous faire deſirer de l'avoir pour Souveraine : ſi donc il plaît à votre Puiſſance, nous ſouhaiterions qu'elle faſſe dès-à-préſent ce qu'elle devra bientôt faire, qu'elle nous préſente du vin & que nous recevions la coupe de ſa main.* Le Roi acquieſça volontiers à cette demande ; & *Théodelinde* ayant pris la coupe, la préſenta à *Autharis* qu'elle n'avoit garde de prendre pour ſon époux. Il prit la coupe de ſa main, la vuida, &, en la lui rendant, il toucha la main avec ſon doigt, qu'il paſſa enſuite ſur ſon viſage. *Théodelinde* le dit en rougiſſant à ſa Nourrice ; celle-ci l'aſſura que cet Ambaſſadeur devoit être le Roi lui-même : *autrement*, ajouta-t-elle, *il n'auroit pas oſé vous toucher, mais il ne faut pas en parler, de peur que votre père ne vienne à le ſçavoir ; car du reſte il eſt d'une figure à mériter une Couronne & votre main.*

Tous ceux qui liront ces douze Volumes, où l'Hiſtoire de la partie du monde que nous habitons eſt dé-

veloppée jusques vers le milieu du neuvième siècle, penseront, ainsi que moi, que c'est une excellente Bibliothèque, un répertoire abondant & riche, où les écrivains pourront désormais puiser, comme à une source pure & féconde, des vûes neuves & des lumières certaines sur une multitude infinie de Peuples mal connus, & sur l'enchaînement des révolutions différentes qui ont établi les Trônes & les Gouvernemens de l'Europe dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Cette idée seule, le mérite de l'exécution, & l'étendue prodigieuse de connoissances que l'auteur y fait paroître sans faste & sans sécheresse, lui assurent une place distinguée parmi les Sçavans qui ont bien mérité de la Littérature & de la Patrie. Son Livre est le fruit d'un travail, auquel, sans négliger les devoirs de la Légation qu'il a toujours remplis avec succès, il a consacré les plus belles années de sa vie. C'est le même qui, dans sa première jeunesse, composa *les Origines ou l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de*

l'Italie, quatre volumes *in-12* publiés il y a vingt ans; ouvrage dans lequel, comme dans l'*Hiſtoire des Peuples Anciens*, l'érudition la plus vaſte ſe trouve réunie au jugement le plus ſolide & à la plus ſaine critique.

Prix remportés à l'Académie Royale de de Peinture & de Sculpture.

L'ACADÉMIE royale de Peinture & de Sculpture tint le Samedi 28 du mois dernier en la manière accoutumée, la ſéance pour procéder au jugement des grands prix, d'après les programmes qu'elle avoit donnés à ce ſujet. Ce ſont Meſſieurs *Perron* & *Seglat* qui ont été couronnés; le premier, pour la Peinture, le ſecond, pour la Sculpture. Le ſujet de Peinture eſt la mort de *Sénèque* qui ſe fait ouvrir les veines dans le bain. Celui de Sculpture eſt tiré de la vie de *Lycurgue*: en voici le précis. *Polydecte*, Roi de Sparte, laiſſa en mourant ſa veuve enceinte; cet enfant poſthume, ſi c'étoit un fils, devenoit l'héritier du trône. La Reine avoit conçu une

passion violente pour *Lycurgue* frère de *Polydecte*; elle lui fit dire que, s'il vouloit répondre à son amour & l'épouser, elle le feroit monter sur le trône & détruiroit l'enfant qu'elle portoit dans son sein. *Lycurgue* eut horreur de la proposition, &, dans la crainte que la Reine irritée de ses refus ne se portât à ce crime, il feignit d'écouter ses vœux, & l'engagea néanmoins à conserver avec soin l'enfant qui devoit naître; mais en même temps il donna des ordres secrets pour qu'on veillât de près sur la conduite de la Reine, sous prétexte des soins qu'exigeoit son état, & recommanda expressément que, dès qu'elle seroit accouchée, on mît l'enfant entre les mains des femmes, si c'étoit une fille, & que, si c'étoit un fils, on le lui apportât sur le champ, à quelqu'heure que ce fût, & dans quelque lieu qu'il se trouvât. Ses ordres furent exécutés; la Reine accoucha d'un fils qui fut porté à *Lycurgue*. Il étoit à dîner avec les Sénateurs; alors, sans trahir le secret de la Reine, il prit l'enfant, le proclama Roi & s'en déclara le pro-

TABLE
ES MATIÈRES
CONTENUES
CE QUATRIEME VOLUME
L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.

ITÉS LITTÉRAIRES, & Recueil recdotes. Page 3

AL DE MUSIQUE. 31

RE de Pékin ſur le génie de la gue des Chinois & la nature de écriture ſymbolique, comparée celle des anciens Egyptiens, 45

USES CHRÉTIENNES, ou petit onnaire Poëtique, contenant les eurs morceaux des Auteurs les onnus, &c. 54

ONNAIRE DES MŒURS. 65

tecteur : c'eſt ce dernier événement qui a été choiſi.

Vous ſçavez, Monſieur, que chaque prix conſiſte en une médaille d'or de la valeur de trois cens livres qui eſt donnée par le Roi & en ſon nom, & que les jeunes artiſtes qui ont remporté le prix ſont admis pendant quatre ans à la penſion des Elèves protegés par Sa Majeſté pour aller à Rome puiſer dans l'étude de l'antique les connoiſſances relatives à leur art : établiſſement auſſi avantageux pour le progrès des Arts que glorieux pour le Prince qui les honore d'une protection particulière. Les ouvrages de Meſſieurs *Perron* & *Seglat* annoncent de grands talens. Les connoiſſeurs ont uni leurs ſuffrages au jugement de l'Académie. Ce qu'on aime ſur-tout dans ces jeunes Artiſtes, eſt l'*expreſſion*, ſi difficile à rendre ſur la toile ou ſur le marbre, & conſéquemment ſi rare dans les productions modernes du pinceau ou du ciſeau.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 2 Septembre 1773.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIEME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.

AMÉNITÉS LITTÉRAIRES, *& Recueil d'Anecdotes.* Page 3

JOURNAL DE MUSIQUE. 31

LETTRE *de Pékin sur le génie de la Langue des Chinois & la nature de leur écriture symbolique, comparée avec celle des anciens Egyptiens, &c.* 45

LES MUSES CHRÉTIENNES, *ou petit Dictionnaire Poëtique, contenant les meilleurs morceaux des Auteurs les plus connus, &c.* 54

DICTIONNAIRE DES MŒURS. 65

GRAMMAIRE ANGLO-IRLANDOISE. 69
LETTRE *de M. Sabatier de Caſtres à l'Auteur de ces Feuilles.* 71
CAUSES CÉLÈBRES, *curieuſes & intéreſſantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées.* 73
FABLES, CONTES ET EPÎTRES; *par M. l'Abbé le Monnier.* 97
COURS D'ARCHITECTURE, *ou Traité de la Décoration, Diſtribution & Conſtruction des Bâtimens, &c; par J. F. Blondel, de l'Académie Royale d'Architecture, &c.* 122
PIÈCES *relatives à l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge fondée à Rouen, pour les Années 1770 & 1771.* 137
LETTRE A M. RACINE, *ſur le Théâtre en général, & ſur les Tragédies de ſon père en particulier; par M. le Franc de Pompignan, de l'Académie Françoiſe.* 145

HISTOIRE DE LA VIE DE MAHOMET; *par M. Turpin.* 167
LETTRE *de M. le Comte de Robien, Procureur-Général Syndic des Etats de Bretagne, à l'Auteur de ces Feuilles, sur la méthode de l'Inoculation pratiquée par M. Worlock.* 201
LA GALERIE DES COMBINATEURS, *ouvrage dédié aux Actionnaires de la Loterie de l'Ecole Royale Militaire; par M. Graff.* 110
SARGINES, *Nouvelle; par M. d'Arnaud.* 217
ÉPREUVES DU SENTIMENT; *par M. d'Arnaud.* 250
SARA, *ou la Fermière Ecossoise, Comédie en deux Actes & en vers, mêlée d'Ariettes; par M. C... D... M...* 251
SECONDE LETTRE *à l'Auteur de ces Feuilles sur l'Histoire de Henri IV; par M. de Bury.* 255
LA CRUCHE CASSÉE, *Estampe d'après*

un Tableau de M. Greuze. 261
PORTRAIT DE MOLIÈRE. 263
LE JARDIN DE ROME, &c. 264
COURS D'ETUDES *des Jeunes Demoiselles, &c.* 265
FÉDÉRIC ET CLITIE, *ou l'Amour, l'Amitié & la Reconnoissance, Comédie en vers & en trois Actes; par M. de Theis.* 283
ELOGE DE JEAN-BAPTISTE COLBERT; *Discours qui a remporté le Prix de de l'Acad. Franç. en 1773.* 289
LA NAVIGATION. *Ode qui a remporté le Prix de Poësie à l'Académie Françoise en 1773; par M. de la Harpe.* 313
HISTOIRE ANCIENNE *des Peuples de l'Europe; par M. le Comte du Buat, Ministre Plénipotentiaire du Roi près de l'Electeur de Saxe.* 331
PRIX *remportés à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.* 354

Fin de la Table des Matières du quatrième Volume de l'Année Littéraire 1773.